

REVUE

DE PARIS.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

ADOLPHE WAHLEN ET COMPAGNIE.

REVUE
DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1842.

TOME TROISIÈME.

MARS.

Bruxelles,
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE FOSSÉS-AUX-LOUPS, N° 74.

1842

LE MARQUIS

DE BOUFFLERS.

IV (1).

En 1788, un peu fatigué du bruit, de la toilette, des fêtes et des femmes, Boufflers prit enfin son parti sur l'âge, il se décida à avoir cinquante ans : il fit ses visites pour l'Académie. Déjà il était des académies de Nancy et de Lyon, l'Académie française l'accueillit en vieil enfant gâté. Son discours fut péniblement grave ; il remonta au déluge, à la création du monde, au chaos ; c'était faire bien du chemin pour ne pas arriver. Ici finit Boufflers, le vrai Boufflers, dont l'histoire gardera un souvenir riant. L'Académie fut le tombeau de cet esprit qui pouvait lutter par la grâce avec Hamilton, par le trait avec Voltaire. Donc ci-gît le chevalier de Boufflers : l'Académie en a tué plus d'un.

Il y a bien encore un autre Boufflers, connu sous le nom du marquis de Boufflers, qui se maria, qui fut député aux états généraux, qui fonda un club avec Malouet et Larochefoucault, qui fit un traité du *Libre Arbitre*, qui devint agriculteur, qui mourut gravement en 1815; mais celui-là n'a rien de commun avec le nôtre. C'est le même, dites-vous, c'est toujours le Boufflers qui aima si poétiquement la belle Aline dans la vallée au pot au lait. Vous avez raison, vous me rappelez un dernier

(1) Voyez tome II, page 262.

trait que je vais vous raconter; mais, avant tout, un mot en passant pour juger l'œuvre et le poëte.

Boufflers a été l'âme enjouée de ce beau monde perdu que 1790 a dispersé à jamais, ce beau monde qui vivait de joie et de fête sans souci de la mort. Il a effleuré dans ses courses vagabondes le règne doré de Mme de Pompadour, le gouvernail poudré de Mme Dubarry, la grâce adorable de Marie Antoinette. Il a été l'esprit le plus recherché de la cour du roi de Prusse et du roi de Pologne. Il était partout dans la même saison, mais surtout sur les chemins; il a été le plus intrépide voyageur en terre ferme de son temps. On disait de lui : « C'est le plus errant des chevaliers; » et tout le monde sait le mot charmant d'un autre esprit bien français : M. de Tressan le rencontre sur une grande route : « Chevalier, je suis ravi de vous trouver chez vous. » En feuilletant au hasard le léger recueil de Boufflers, nous allons retrouver l'écho déjà vieilli de son temps, les roses sans parfum dont il ornait le corsage de ses nobles maîtresses. Presqu'au début, nous trouvons des vers « à une dame qui me menaçait de me rendre heureux. » La menace est plus cruelle qu'il ne vous semble :

O ciel! je suis perdu! quoi, déjà des faveurs!
Je m'étais arrangé pour trouver des rigueurs.
Ah! si je vous suis cher, soyez plus inhumaine,
Laissez à mon amour le charme du désir;
Pour le faire durer, faites durer sa peine!

Nous passons par-dessus des inscriptions pour des jardins et des tombeaux à l'usage de princesses d'Allemagne. Revenons en France, car Boufflers est un trop mauvais poëte allemand : n'est pas à moitié fou qui veut. Voici un impromptu à Mme de Staël, qui lui demandait pourquoi il n'était pas de l'Académie :

Je vois l'Académie où vous êtes présente;
Si je vous plais, mon sort est assez beau :
Nous aurons à nous deux de l'esprit pour quarante,
Vous comme quatre, et moi comme zéro.

Vient ensuite l'épitaphe de notre poëte, c'est-à-dire de notre voyageur :

Ci gît un chevalier qui sans cesse courut,
Qui sur les grands chemins naquit, vécut, mourut,
Pour prouver ce qu'a dit le sage,
Que notre vie est un voyage.

Sa véritable épitaphe, je suis allé l'épeler sur la colonne de sa tombe, qui est abritée par celle de Delille : *Mes amis, croyez que je dors.*

Mais n'allons pas plus loin. La seule fantaisie digne d'un poëte, c'est *le Cœur*, où l'esprit fait presque pardonner à la licence. Chamfort appelait tout cela des meringues ; tout cela peut passer, quand c'est le poëte lui-même qui le dit à quelque duchesse oisive ; mais tous ces gais gazouillements ne peuvent se faire bien écouter sans la mise en scène. C'était là le charme de cet improvisateur, ayant toujours un peu de rime et d'esprit à son service, tour à tour pour Mme Dugazon, pour le prince de Ligne, pour le duc de Choiseul, pour Mme de Luxembourg, pour Mme Branchu, pour la chatte de Mme ***, pour le duc de Nivernois, pour tout ce qui le charmait au passage.

Après avoir ainsi côtoyé la poésie légère, il s'avise de traduire des odes d'Horace, des pensées de Senèque, quelques vers du *Paradis* de Dante, quelques stances de l'Arioste : que ces poëtes lui pardonnent ! Il a traduit les idées, il n'a pu reproduire la couleur, qui est la vie, l'éclat et le parfum de toute poésie.

Après les vers vient la prose, qui n'est pas de la plus mauvaise : rappelez-vous les lettres, rappelez-vous *Aline*. Il y a d'autres lettres et d'autres contes ; on peut trouver encore du charme à relire *le Derviche*, *Ah si !* quelques pages de philosophie arrachées à *l'Encyclopédie* et à son livre du *Libre Arbitre*.

Ce livre, tel qu'il est, mérite une mention; plus jeune, Boufflers eût fait sur ce sujet un livre charmant à la façon de Sterne. Il déclare en commençant qu'il marche dans des régions

inconnues, vers un but invisible; dès le premier pas il s'égare dans les mille sentiers perdus de la métaphysique; il lui eût fallu toute sa jeunesse pour fleurir ces chemins-là et nous y entraîner ; cependant il a conservé par-ci par-là le tour ingénieux, la grâce délicate, la raison égayée de son bon temps. Il n'éclaircit guère la question, mais, enfin, il y pénètre quelquefois avec bonheur; il jette au hasard, j'imagine, des idées qui sont des images, des raisonnements qui sont des tableaux. Son livre est utile dans ce sens qu'il prouve que l'esprit humain ne s'élèvera jamais à ces hauteurs inabordables.

On pourrait faire un gracieux petit livre des pensées que Boufflers a semées sur les grans chemins :

« Il en est des trésors de la pensée comme des autres, on devient plus avide à mesure qu'on est plus riche.

» Le philosophe privé de ses biens ressemble à l'athlète dépouillé pour le combat.

» En fait d'esprit personne ne sait son compte. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les plus pauvres sont les plus contents.

» Seul entre tous, l'homme de lettres peut, suivant la belle expression d'un ancien, vivre à vœu découvert.

» L'habitude est une seconde nature ; il y en a peut-être une troisième qui s'appelle l'imitation.

» Il y aura toujours quelque chose de nouveau à dire sur les femmes, tant qu'il en restera une sur la terre.

» La renommée aime qu'on lui fasse des avances ; il y a tels personnages dont elle ne saurait que dire, si eux-mêmes ne prenaient la peine de lui faire son thème.

» L'espérance est un à-compte sur tous les biens.

» Les rois aiment mieux être divertis qu'adorés. Il n'y a que Dieu qui ait un assez grands fonds de gaieté pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend.

» Le bonheur ressemble à un diamant, le plaisir à une goutte d'eau. »

Voltaire a chanté Boufflers comme *le poëte d'Èrato, de Cupidon et de Bacchus ;* Bonnard n'a pas été moins gracieux, Mme Du Deffant, qui disait du mal pour vivre en paix avec elle-même, n'a pas eu la force d'armer son esprit contre Bouf-

flers. Jean-Jacques Rousseau lui-même, quoiqu'il ne chantât pas, comme Voltaire, les gens à la mode, a été agréable au chevalier dans les *Confessions*.

Parmi les divers portraits écrits sur Boufflers je détache ces quelques traits dus au prince de Ligne qui savait à fond le cœur et l'esprit de tout le monde :

« M. de Boufflers a beaucoup pensé ; mais, par malheur, c'était toujours en courant. On voudrait pouvoir ramasser toutes les idées qu'il a perdues avec son temps et son argent : peut-être avait-il trop d'esprit pour qu'il fût en son pouvoir de le fixer quand le feu de sa jeunesse lui donnait tout son essor. Il fallait que cet esprit fût tout de lui-même et maîtrisât son maître; aussi a-t-il brillé d'abord avec tout le caprice d'un feu follet, une profonde finesse, une légèreté qui n'est jamais frivole. Le talent d'aiguiser les idées par le contraste des mots, voilà les qualités distinctives de son esprit, à qui rien n'est étranger. Heureusement, il ne sait pas tout; il a pris la fleur des diverses connaissances, et surprendra par sa profondeur tous ceux qui le savent léger, et par sa légèreté, tous ceux qui ont découvert combien il pouvait être profond. La base de son caractère est une bonté sans mesure; il ne saurait supporter l'idée d'un être souffrant, il se priverait de pain pour nourrir même un méchant, et surtout son ennemi. *Ce pauvre méchant !* dirait-il. Il avait dans une terre une servante que tout le monde lui dénonçait comme voleuse : malgré cela, il la gardait toujours ; et quand on lui demandait pourquoi, il répondait : Qui la prendrait? Il a de l'enfance dans le rire, la tête un peu baissée, les pouces qu'il tourne devant lui comme Arlequin, ou les mains derrière le dos, comme s'il se chauffait; des yeux petits et agréables, qui ont l'air de sourire; quelque chose de bon dans la physionomie; du simple, du gai, du naïf dans sa grâce. Il a quelquefois l'air bête de La Fontaine. On dirait qu'il ne pense à rien lorsqu'il pense le plus. Il ne se met pas volontiers en avant, et n'en est que plus piquant lorsqu'on le recherche. La bonhomie s'est emparée de ses manières, et ne laisse percer sa malice que dans ses regards et son sourire; il se défie tellement de son talent pour l'épigramme, qu'il penche trop peut-être, en écrivant, du côté opposé. Il a l'air de prodiguer des louanges pour empêcher la satire d'éclore. »

Ce portrait représente Boufflers aux approches de la vieillesse, Boufflers devenu académicien, père de famille, homme politique.

Malgré son culte pour la liberté, il déserta la constituante au 10 août, il partit avec sa famille, eu vrai philosophe qui se soumet à tout, pour la cour de Prusse, où il fut accueilli à bras ouverts par le prince Henri. Delà il passa à la cour de Pologne, où il voulut fonder une colonie française. Son émigration, qui dura huit ans, fut très-supportable. Il vécut, quoiqu'à la cour et en temps de guerre, dans le silence et presque dans l'étude, jouant avec sa fille, lui apprenant comment on joint tant bien que mal la rime à la raison, aimant sa femme, qu'il avait prise veuve et belle, sans trop d'esprit; se promenant au grand air, pluie ou soleil, selon son habitude. Quoique à peu près exilé, il avait encore des chevaux et des chiens; il fut donc le moins à plaindre de tous les émigrés.

En 1800, il rentra en France, mais non plus ni courtisan ni député, à peine s'il fut encore académicien; il était fort désabusé des glorioles humaines; il se réfugia daus un petit château qu'il transforma presque en ferme; il devint agriculteur dans toute la simplicité des patriarches. Il bâtit un peu, planta beaucoup, cultiva à sa guise, c'est-à-dire en optimiste. Ses moissons furent belles, belles furent ses vendanges. Il était demeuré fidèle à l'amitié qui le venait visiter dans les beaux jours. — Voilà mon dictionnaire de rimes, disait-il en montrant sa charrue et sa herse. — Voilà mes poésies, disait-il en montrant ses blés, ses colzas, ses luzernes et ses avoines. — Ici, poursuivait-il, je suis toujours en belle inspiration, je communie avec la nature; c'est là une œuvre pie qui me fera pardonner toutes mes œuvres légères.

Delille et Ducis ont laissé des vers en souvenir de leurs visites au poëte-fermier; d'abord c'est Delille qui parle en mauvais vers :

Ami, puisqu'il le faut, sois agricole, range
Tes fruits nouveaux dans tes celliers,
Tes blés battus dans tes greniers,
Tes blés en gerbe dans ta grange,
Dans tes caveaux les choux rouges ou verts.

Mais que m'importe ta vendange,
A moi qui m'enivrai du nectar de tes vers?

Ensuite c'est Ducis, qui n'est guère mieux inspiré, mais qui parvient à peindre un peu, toujours, il est vrai, en vers d'académicien. Napoléon, le seul critique de son temps, avait bien quelque raison pour ne pas voir dans le poëte Ducis qu'un bon homme.

Aux champs, j'ai désiré, Boufflers, te voir chez toi.
Soldini, mon voisin, sur la route avec moi
(Chacun de nous n'ayant que l'autre pour escorte)
M'offre un bras, m'accompagne, et me quitte à la porte.
Il remontait tout seul le val de Feuillancour;
Mais tu cours après lui : tous deux en ton séjour
Nous entrons; nous trouvons les trésors de Pomone.
Bacchus d'un jus nouveau voyait fumer sa tonne.
. . . .
Le dessert nous enchante; et Soldini dévore
Un muscat parfumé, dont il me parle encore.

Viennent les mots heureux, les entretiens charmants,
Où les heures pour nous se changeaient en moments;
Les récits du passé, ces faits que la mémoire
Conserve en son dépôt pour les rendre à l'histoire;
Ces coups brusques du sort, ces traits frappants des cours,
Dont la noble fermière animait ses discours.

Mais déjà sur l'airain le Temps frappe six heures.
Nous allons donc quitter ces heureuses demeures:
Cher Soldini! partons. « Non, non, vous resterez.
Votre feu luit déjà, vos lits sont préparés;
Écoutez, d'un vent sourd tout le vallon résonne. »
Nous gagnons notre couche à ce bruit monotone:
Les pavots sont doublés. D'un bon sommeil muni,
Nous voyant le matin : O mon cher Soldini!
Lui dis-je, mon conseil, mon camarade ermite,
Prions qu'ici de Dieu la paix toujours habite.

Nous déjeunons bientôt, charmés avec raison
D'un lait crêmeux et chaud, fourni par la maison.

Après avoir gémi du départ qui s'approche,
Des fruits de l'espalier senti gonfler ma poche,
Remercié surtout nos hôtes généreux,
Jeté l'œil sur le temps, pèlerins vigoureux,
Nous quittons à regret la retraite d'un sage,
Né Boufflers, mais bonhomme, autrefois plus volage.

Mais il me tarde de finir pour arriver à ce dernier trait qui achève de peindre Boufflers par un coup de pinceau plus poétique.

V.

A travers les folies touffues de sa longue jeunesse, Boufflers avait çà et là pris le temps de demander des nouvelles d'Aline, qui n'était pas tout à fait devenue reine de Golconde. Il a raconté de diverses façons, en prose et en vers, sa véritable histoire. En revenant de Berlin à Paris en 1800 il voulut à toute force revoir Aline au passage; ou du moins le berceau de leurs jolis amours; il voulut retremper son pauvre cœur, battu par mille tempêtes à l'eau de rose, aux sources de cet amour si printanier qui l'avait surpris au matin de sa vie.

Il s'arrêta à Lunéville. Mais qu'était devenu le palais enchanté de Stanislas, la cour de Mme de Boufflers? Notre poëte prit un cheval à l'hôtel de la poste, il se mit en route pour le vallon. On était au printemps; il retrouva la nature toute fraîche et tout embaumée comme autrefois; toujours les mêmes couronnes verdoyantes et touffues sur les deux collines, toujours les bosquets gazouilleurs, les moissons déjà flottantes, les vergers épanouis, toujours le hameau qui fume et le clocher qui se perd dans le ciel avec le son des cloches.

— Il ne manque qu'une chose ici, murmura Boufflers, c'est Aline, c'est mon amour, c'est ma jeunesse; la nature a beau faire, elle a beau répandre tous ses trésors, elle a beau chanter sur tous les tons, elle ne sera jamais qu'un cadre dont les passions de l'homme seront le tableau. Mais que dis-je si gravement? j'ai l'air d'un philosophe. Hélas! était-ce un philosophe qui devait revenir ici? Voyons, soyons jeune encore s'il est possible.

Boufflers redemanda un instant de jeunesse à la magie des souvenirs ; il descendit de son cheval , s'étendit sur l'herbe à l'ombre du vieil orme, au bord du ruisseau , il regarda vers la lisière du bois comme si Aline allait revenir avec son pot à la main et son blanc cotillon. C'est en vain qu'il chercha à s'abuser ; il n'était pas assez poëte pour voir des ombres. — Ah ! oui, dit-il tout à coup , l'abbé Porquet avait raison : Dieu seul dure longtemps, Dieu n'a pas fait notre âme pour la terre, — excepté quand on a vingt ans et qu'on rencontre Aline sur son chemin.

Il voulut aller jusqu'au bout, dans son désenchantement; il remonta à cheval dans le dessein de déjeuner au petit hameau, où sans doute il aurait des nouvelles certaines de l'héroïne du seul roman de sa vie. Il s'arrêta au perron d'un mauvais cabaret dont l'enseigne ne promettait rien de bon. Il entra et demanda à manger , tout en s'asseyant à une table rustique encore humide de la dernière rasade. La cabaretière se mit sans retard à casser des œufs et à tordre de la chicorée. Boufflers allait lui parler d'Aline sans savoir comment débuter, quand il vit entrer une bonne vieille fermière en jupe de laine qui venait au feu avec un pot de terre.

— Mais, je ne me trompe pas, s'écria-t-il, c'est bien cela, c'est Aline, c'est Élisabeth.

De surprise la vieille fermière laissa tomber son pot, mais cette fois Boufflers ne s'élança pas pour le ramasser.

— Quoi, c'est vous, monsieur le chevalier? Mon Dieu ! quelle rencontre ! J'en ai le cœur tout agité.

— Cette rencontre-là ne vaut pas la première, dit Boufflers en considérant sa pauvre Aline des pieds à la tête, ce n'est plus un pot au lait aujourd'hui.

— C'est bien vrai , nous n'avions pas de cheveux blancs là-bas, près du ruisseau.

— Embrassons-nous un peu, dit Boufflers ; cette fois nous pouvons le faire devant témoins.

Ils s'embrassèrent avec une effusion qui toucha la cabaretière.

— Vous allez déjeuner avec moi?

— Oui, si vous voulez venir déjeuner à ma maison, à deux pas d'ici ; voyons, une veuve de soixante-sept ans n'est pas

bien à craindre; venez, j'ai bien des choses à vous dire.

Boufflers paya vingt omelettes et trente salades à la cabaretière; il suivit Aline qui avait détaché son cheval pour l'emmener. La pauvre femme avait le cœur si content qu'elle babillait à perdre haleine.

— Figurez-vous que chaque fois que je vois un beau cheval je pense tout de suite à l'aventure du lait répandu; tout à l'heure même, en voyant celui-ci, j'ai pensé à vous. Ah! si vous saviez que de fois j'ai passé là-bas pour le seul plaisir d'y passer! Je savais bien d'avance que je ne vous y rencontrerais plus, mais je n'y passais pas moins avec bien du bonheur. Nous avons fait là une belle folie, mais, comme dit le proverbe, une folie à deux est toujours agréable. Je n'ai pas de regrets : on n'est jeune qu'une fois; vous ne sauriez croire comme toute ma vie a été pleine de tout cela. Chaque année, aux premiers jours de la belle saison, vous allez rire, et vous moquer de moi, c'est égal, sachez-le, je vais malgré moi, entraînée par une puissance surnaturelle, je vais cueillir un bouquet sur les bords du ruisseau. Ah! le vôtre a duré longtemps! Venez voir le bouquet de l'an passé.

Elle prit la main de Boufflers, le conduisit à son alcôve, et lui montra un bouquet fané retenu sur la serge des rideaux par un rameau de buis bénit.

— Vous ne sauriez croire, dit Boufflers en soupirant, comme ce souvenir de jeunesse a toujours parfumé mon cœur, il a été plus de la moitié de ma vie : c'est au point qu'étant jeune encore, n'espérant guère vous revoir et cherchant à m'abuser, j'ai fait un roman qui s'appelle *Aline;* les premières pages sont vraies, le reste n'est qu'un conte.

— Dites-moi donc ce conte-là, je suis curieuse de savoir ce que vous avez imaginé de beau sur moi.

— Je ne fais pas de vous une sainte du calendrier, mais je vous ai peinte sous des couleurs si fraîches et si attrayantes que tout le monde vous a adorée à Paris, en province, ailleurs encore.

— Je ne m'en doutais guère. Pendant qu'on m'aimait de si bon cœur, moi je plantais paisiblement mes choux, je berçais mes enfants, je songeais à vous. Cela ne m'a pas empêchée d'être assez heureuse; cependant, depuis quelques années,

tout s'en va autour de moi : me voilà veuve, j'ai perdu deux enfants, le champ qui m'a nourrie a été partagé, mais j'ai un naturel heureux ; quand j'ai pleuré et prié le bon Dieu, le temps passe encore assez doucement.

Tout en parlant ainsi, la fermière allumait du feu. Boufflers promenait son regard à tort et à travers dans la maison. C'était un intérieur tout primitif : des dalles disjointes, des solives vermoulues où çà et là l'araignée filait dans l'ombre ; un vieux bahut de chêne, sculpté à grands coups, orné de faïences grossières et de plats d'étain ; de petites fenêtres défendues au dehors par un rideau d'osier ; une saine odeur d'eau pure et de pain bis ; un âtre digne des géants ; deux gravures enluminées sur la cheminée, sous un fusil plein de rouille et de poussière ; enfin un parfum de bonne pauvreté facile, agréable au cœur : voilà à peu près ce que découvrit Boufflers dans cette maison de sa vieille Aline.

Ils déjeunèrent gaiement, cependant ayant chacun un grain caché de tristesse. Après déjeuner, Boufflers demanda à visiter le petit héritage de la fermière ; il comprit pour la première fois de sa vie le charme calme et sérieux que répand la terre pour ceux qui la cultivent ; il fit vœu de consacrer ses derniers jours à l'agriculture.

Nos deux vieux amants s'embrassèrent pour la dernière fois ; l'adieu fut touchant, il y eut deux larmes répandues ; on se recommanda à Dieu avec une vraie religion. Enfin Boufflers remonta à cheval et se mit en route. Le cheval, qui avait déjeuné pour le moins aussi bien que son maître, le cheval, qui avait eu du meilleur trèfle et de la meilleure avoine, voulut traverser d'un seul bond la petite vallée ; mais Boufflers le retint en bride, voulant respirer encore à loisir toute l'ivresse du souvenir.

Il rentra à Lunéville tout pâle et tout abattu : il avait été poëte ce jour-là pour la seconde fois de sa vie. Que de rimeurs plus connus qui n'ont pas été poëtes une seule fois !

ARSÈNE HOUSSAYE.

LA

DUCHESSE DE MAZARIN.

XIV (1).

A six lieues à l'est de Paris, au milieu d'une verte ceinture de vignobles et de prairies qui s'étendent en amphithéâtre jusqu'au bord de la Marne, et non loin de la petite ville de Lagny, il existait, avant la révolution, une masse de bâtiments compris dans une enceinte murale d'une grande étendue, et rappelant, par leur architecture diverse, tous les styles et toutes les époques, depuis le plein-cintre roman jusqu'aux hautes et étroites croisées en meurtrières du temps de la ligue. Au milieu de cet assemblage confus de constructions qui tantôt affectaient la forme d'une citadelle avec ses créneaux et ses machicoulis, tantôt celle d'un palais avec ses colonnades de marbre et ses jardins en perspective, tantôt enfin celle d'un cloître avec ses arceaux découpés en ogives, s'élevaient, comme deux sentinelles gigantesques en tout temps préposées à la garde de cette enceinte, un clocher dont l'aiguille semblait vouloir percer le ciel, et un colombier d'une dimension vraiment colossale, double symbole d'une suprématie à la fois religieuse et féodale longtemps incontestée. Tous ces bâtiments, d'un aspect si bi-

(1) Voyez tome II, page 5.

zarre et noircis par la poussière des siècles, faisaient partie de l'antique et célèbre abbaye de Chelles, Chelles, longtemps la résidence de nos premiers rois, Chelles, où tant de têtes royales sont venues, pleines encore de jeunesse et de fraîcheur, s'incliner sous le voile qui devait les dérober à tout jamais aux regards du monde, et chercher dans les austérités de la règle de saint Benoît l'oubli des joies terrestres, et peut-être l'expiation.

Il y avait à Chelles, dans la partie la plus ancienne du monastère, une grande salle qu'on appelait la salle du conseil, et qui avait été sauvée presque miraculeusement des flammes dans le terrible incendie de 1462, alors que la foudre, en tombant sur le couvent, le détruisit à peu près entièrement, comme pour punir les nonnes de leurs coupables infractions aux vœux les plus sacrés de leur ordre. Cette salle, qui recevait le jour par des fenêtres garnies de précieux vitraux, était ornée intérieurement des effigies de toutes les abbesses, depuis la reine Bathilde, veuve du roi Clovis II, jusqu'à Henriette de Bourbon, fille naturelle de Henri IV. On dit qu'il était difficile de rien voir qui présentât un caractère plus imposant que ce muet conciliabule de bustes féminins, qui, du fond de leurs cadres vermoulus et sous leurs sombres scapulaires, semblaient autant de spectres soulevant la pierre de leurs tombes pour présider aux délibérations du couvent. L'hiver surtout, lorsque les vitraux ne laissaient pénétrer que cette lueur grise et terne qu'apportent les jours brumeux de décembre, il y avait quelque chose de vraiment funèbre dans l'aspect de cette salle, où l'on ne pouvait faire un pas, où l'on ne pouvait prononcer même à voix basse une parole, sans éveiller à l'instant quelque formidable écho.

C'est dans ce lieu consacré que, par une journée pluvieuse de 1667, les religieuses dignitaires du couvent se trouvaient assemblées, sous la présidence de l'abbesse, haute et puissante dame de La Porte de La Meilleraye, sœur de feu M. le maréchal duc de La Meilleraye, et tante paternelle de M. le duc de Mazarin. On délibérait au sujet d'une novice qui s'était enfuie de l'abbaye au moment où elle allait prononcer ses vœux. On gémissait hautement d'un tel scandale, et l'on discutait déjà par avance le châtiment qu'il conviendrait d'infliger à la fugitive, lorsque la sœur tourière se présenta et annonça à l'ab-

besse qu'une jeune femme venait de descendre de carrosse à la grille du couvent, et demandait à parler sur-le-champ à Mme l'abbesse. La sœur tourrière ajouta qu'elle n'avait pas cru pouvoir se refuser à remplir la commission qui venait de lui être donnée; car la personne dont il s'agissait semblait en proie au trouble le plus violent et dans un état réellement digne de compassion, bien qu'elle eût le visage couvert d'un masque; au surplus, elle avait refusé de se faire connaître à personne autre qu'à Mme l'abbesse.

En recueillant tous ces détails, Mme de La Meilleraye ne put s'empêcher d'échanger un regard d'intelligence avec les autres religieuses, et, pensant bien que ce devait être la fugitive sur le sort de laquelle on venait de délibérer et qui, poussée par son repentir, s'était résolue à rentrer au bercail, elle donna ordre de l'introduire dans la salle du conseil. Quelques instants après, l'inconnue entrait en effet dans cette salle, tremblante, se soutenant à peine et enveloppée dans les plis d'une mante de soie de couleur sombre qui ne dissimulait point tout à fait une taille flexible et élancée. En appercevant, à travers les étroites ouvertures de son masque, le lieu dans lequel elle venait de pénétrer, en contemplant ce double consistoire de nonnes au costume sombre et sévère, au visage morne et plein d'austérité, et que la vie semblait avoir abandonnées également, soit qu'elles se tinssent immobiles, accroupies dans leurs chaises de chêne, comme des cariatides, soit que leurs traits flétris apparussent grimaçant dans les cadres appendus aux parois des murailles, la nouvelle venue ne put réprimer un tressaillement de terreur, et elle s'arrêta un instant au milieu de la salle, promenant ses regards autour d'elle, comme pour chercher une issue; mais bientôt, s'affermissant dans sa résolution, elle traversa rapidement l'espace qui la séparait encore de l'abbesse, et, sans prononcer une parole, elle vint s'agenouiller devant elle en saisissant une de ses mains, qu'elle baisa avec effusion. Celle-retira vivement cette main, et d'une voix déjà affaiblie par l'âge, mais à laquelle la sonorité de la salle donnait un timbre solennel :

— Vous faites bien, dit-elle, de vous cacher, car vous êtes une grande pécheresse, et vous venez de donner au monde un horrible scandale en quittant le céleste époux qui avait daigné

vous ouvrir ses bras. Il importe qu'un châtiment exemplaire épouvante celles qui seraient tentées de vous imiter. C'est pourquoi vous passerez un mois au cachot, au pain et à l'eau, dans la prière et dans la pénitence, et il sera ensuite prononcé définitivement sur votre sort.

Puis, se tournant vers les religieuses qui l'assistaient :

— Mes filles, ajouta-t-elle, que ma décision soit exécutée à l'instant même, elle est irrévocable.

Aussitôt toutes les nonnes se levèrent, et déjà elles entouraient l'inconnue, déjà de leurs mains glacées elles la dépouillaient de sa mante et de son masque, lorsque celle-ci, se relevant soudain, s'écria avec une grande énergie :

— A l'aide ! Nanon ! à l'aide ! Viens défendre ta maîtresse !

En même temps, plusieurs voix murmurèrent avec un vif sentiment de surprise :

— Sainte-vierge Marie ! ce n'est point là la fugitive ! qui donc êtes-vous ?

— Bonté divine ! reprit l'abbesse en se levant à son tour, c'est Mme la duchesse de Mazarin !

A ce nom, auquel s'attachait déjà une double célébrité et qui avait franchi les grilles même de l'abbaye de Chelles, toutes les religieuses attachèrent sur la nouvelle venue un regard plein de cette curiosité naïve avec laquelle on raconte que les Indiens contemplaient jadis les Espagnols à l'époque de la conquête de l'Amérique méridionale. Pour toutes ces femmes, en effet, Hortense était en ce moment comme une révélation charmante et innattendue, comme la personnification vivante d'un monde de fêtes, de plaisirs, de parures, de séductions de toute espèce, que la plupart d'entre elles n'avaient jamais connu que par ouï-dire, et que les autres avaient dès longtemps oublié dans les macérations du cloître. C'était l'ange des ténèbres peut-être, mais sous sa forme la plus ravissante et dans tout l'éclat de sa beauté. L'abbesse s'empressa d'inviter ses religieuses à se retirer. Celles-ci obéirent avec résignation, mais non sans regret, et la tante et la nièce, puisqu'aussi bien tel était le lien de famille qui les unissait l'une à l'autre, demeurèrent seules dans la salle du conseil.

— Maintenant, madame, dit l'abbesse, vous allez m'expliquer sans doute par quel événement vous êtes venue ainsi me

surprendre sans votre mari, vous jusqu'à ce jour si pleine d'aversion pour la vue même d'un cloître, que, depuis votre mariage, si j'ai bonne mémoire, vous êtes venue me visiter une seule fois en compagnie de M. de Mazarin.

— Et ce fut un grand tort de ma part, ma bonne tante, répondit Hortense, car je vous supplie de me permettre de vous donner ce titre, comme je vous supplie également de m'accorder celui de votre nièce, que je m'efforcerai dorénavant de mériter. Pour cela, d'abord, je vous demande humblement pardon. Maintenant, il faut que vous sachiez que ce n'est pas seulement une visite que je viens vous faire aujourd'hui, c'est un asile que je viens implorer de vous.

— Un asile à vous! reprit l'abbesse déjà sensiblement radoucie; et contre qui donc?

— Contre l'aveugle et tyrannique jalousie de votre neveu, de M. le duc de Mazarin.

En même temps, Hortense se mit à raconter avec les plus grands détails la conduite du duc à son égard, et le parti violent qu'elle s'était vue forcée de prendre, afin d'échapper à la nécessité de l'accompagner en Alsace. Lorsqu'elle eut cessé de parler, Mme de La Meilleraye poussa un profond soupir.

— Hélas! dit-elle, ma chère nièce, je veux bien croire que mon neveu a poussé trop loin ses exigences envers vous; mais à moi, qui suis la sœur de son père, moins qu'à toute autre il appartient de prendre parti contre lui, et je me vois dans l'impossibilité de vous donner l'asile que vous réclamez de moi. Si même j'ai un conseil à vous donner, c'est de retourner promptement auprès de votre époux, afin qu'il vous pardonne une coupable démarche.

— Plutôt mourir! s'écria la jeune femme d'un ton fort résolu.

Puis elle reprit d'une voix plus douce et avec un accent qui eût attendri un rocher :

— Ainsi donc, il va me falloir courir le monde à mon âge, sans appui, sans soutien, en butte à tous les dangers, à toutes les calomnies! Ah! ma tante! ma bonne tante! moi qui pensais que vous auriez eu pitié de moi, combien je me suis trompée, et que je suis malheureuse!

Mme de La Meilleraye était au fond pleine de bonté; Hor-

tense possédait d'ailleurs au suprême degré le grand art de plaire et de persuader ; il y avait dans ses beaux yeux noirs et jusque dans le son de sa voix une éloquence et un entraînement qui fascinaient les femmes comme les hommes. La conférence durait à peine depuis vingt minutes, que déjà l'abbesse, involontairement émue et charmée, commençait à ne plus trouver d'autres objections à opposer à sa nièce que des arguments puisés dans le contraste qu'elle allait trouver entre le somptueux palais du cardinal Mazarin et le séjour d'un couvent sombre, froid et humide, entre des repas somptueux et l'ordinaire plus que frugal prescrit par la règle de Citeaux, ordinaire dont il était difficile de s'écarter, même pour des étrangers.

— Voyez, disait l'abbesse, la salle où nous sommes : eh bien! elle peut vous donner une idée de notre monastère. Vous, jeune, belle, habituée à une existenee toute mondaine, vous ne rencontrerez ici que des idées de mort et de destruction. Vous n'aurez d'autre promenade que celle du cloître, sous les dalles duquel reposent les ossements de nos devancières, en attendant que nous allions les rejoindre nous-mêmes; vous n'aurez d'autre passe-temps que les saints offices; pour toute musique, vous entendrez perpétuellement les sept psaumes de la pénitence.

A tout cela Hortense répondait qu'habituée comme elle l'était à voyager continuellement dans des contrées encore étrangères à toute civilisation, elle ne craignait nullement le genre de vie dont sa tante lui parlait; qu'au contraire elle serait heureuse de pouvoir enfin se reposer, et qu'au surplus, dût-elle jeûner et faire pénitence pendant tout le temps de son séjour à l'abbaye, cela lui paraissait encore préférable à une existence de reine, partagée avec M. de Mazarin. Bref, la bonne abbesse, à bout de raisonnements, ne savait trop que résoudre dans cette conjecture délicate, lorsque tout à coup un grand tumulte extérieur vint troubler le silence qui régnait en tout temps dans l'enceinte consacrée au Très-Haut. Peu après, les portes de la salle du conseil s'ouvrirent avec fracas, et plusieurs religieuses, le visage décomposé par la plus vive frayeur, accoururent se ranger auprès de l'abbesse.

— Qu'est-ce donc? Que se passe-t-il ? s'écria Mme de La Meilleraye.

— Que notre Seigneur Jésus-Christ et la bonne Vierge aient pitié de nous ! répondirent les nonnes ; notre sainte demeure est entourée de soldats qui menacent d'enfoncer les portes, si on ne leur livre à l'instant même la personne qui vient de s'y réfugier.

A ces mots, Hortense se jeta dans les bras de l'abbesse, en s'écriant :

— Sauvez-moi ! sauvez-moi ! par grâce, par pitié, sauvez-moi ! Je suis prête à prendre le voile, s'il le faut, plutôt que de retourner avec M. de Mazarin. Pas de Mazarin ! pas de Mazarin !

En même temps, la sœur tourière entrait, en annonçant que M. le duc lui-même était à la grille du couvent, à la tête d'une forte troupe de cavalerie, et qu'il avait produit un permis écrit en toutes lettres de la main de monseigneur l'archevêque de Paris, permis qui l'autorisait à entrer dans l'abbaye pour en retirer M[me] la duchesse de Mazarin, et l'en arracher par la force s'il fallait en venir à cette extrémité.

— Que faire? Mon Dieu, que faire? balbutia M[me] de La Meilleraye, émue de compassion sur le sort de la malheureuse Hortense, mais convaincue de l'impossibilité de lui venir en aide.

Il faut croire qu'il y a dans la vie des circonstances solennelles où le caractère se modifie en quelque sorte instantanément. En voyant toutes ces religieuses qui l'entouraient, tremblantes et consternées, Hortense se sentit soudain dégagée de toutes ses terreurs, et, pour la première fois de sa vie, montrant un sang-froid et une résolution dont on ne l'aurait pas jugée susceptible :

— C'est moi, s'écria-t-elle, qui suis cause de tout ce qui se passe, c'est à moi de tout réparer. Ma tante, veuillez donner ordre qu'on ferme sur-le-champ toutes les portes de l'abbaye et qu'on m'en remette les clefs, puis qu'on invite M. le duc de Mazarin à se rendre au parloir, et je réponds de tout. Non-seulement cette sainte demeure n'aura à subir aucune profanation, mais sa tranquilité même ne sera point troublée.

Cédant à l'ascendant qu'exerce toujours dans les situations difficiles une volonté énergique, M[me] de La Meilleraye donna l'ordre que désirait sa nièce, et celle-ci, après l'avoir remerciée

de sa confiance, se rendit à la grille du parloir, où le duc de Mazarin se trouvait déjà. Il était là, botté, éperonné, en habit de combat, comme s'il se fût agi d'emporter d'assaut une place forte, mais s'attendant toutefois à avoir à parlementer avec sa tante l'abbesse, qu'Hortense n'aurait point manqué de mettre dans ses intérêts. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsque, le rideau étendu devant la grille ayant été tiré, il se trouva face à face avec la duchesse ! A cette vue il sentit tout son sang refluer vers son cœur et fut sur le point de tomber à la renverse. Hortense prit aussitôt la parole :

— Monsieur le duc, dit-elle, si j'ai voulu venir en personne vous recevoir, c'est que d'abord je voulais m'excuser auprès de vous de vous avoir quitté sans vous donner aucun avertissement de mon projet. J'ai craint de votre part une opposition qu'il n'était pas en mon pouvoir de vaincre, et dès-lors j'ai dû recourir à la ruse, pardonnez-le-moi; aussi bien, à partir d'aujourd'hui, je veux agir envers vous avec pleine franchise, et c'est pour cela que je viens vous annoncer la résolution où je suis de poursuivre devant les tribunaux, par tous les moyens que mettent à ma disposition les lois du royame, une séparation devenue indispensable. Je sens qu'il n'y a point de bonheur possible, pas plus pour vous que pour moi, dans une union formée, il vous en souvient sans doute, contre mon gré. C'est à vous de voir si, nonobstant cette déclaration, vous persistez à violer la retraite que je me suis choisie.

En entendant Hortense s'exprimer ainsi, le duc demeura quelques instants comme foudroyé. A la fin, la colère l'emportant dans son cœur sur le désespoir même, il s'écria :

— Vous n'êtes point l'abbesse, je veux voir l'abbesse. L'ordre de monseigneur de Paris porte que l'abbesse de Chelles aura à me livrer la duchesse de Mazarin, ma femme, qui s'est enfuie de mon logis, au mépris de tous ses devoirs, et que je viens prendre afin de l'emmener à l'instant même dans mon gouvernement d'Alsace. Ainsi, disposez-vous à me suivre, et me faites venir l'abbesse.

— Il n'y a en ce moment ici pour vous, répondit Hortense, d'autre abbesse que moi, et, pour preuve, voici toutes les clefs de l'abbaye qui m'ont été remises ; vous ne pouvez entrer ici que par ma faveur.

— Si vous avez les clefs, reprit le duc, hâtez-vous donc de me faire ouvrir les portes, ou je donne l'ordre à mes gardes de les enfoncer.

Monsieur, vous ne l'oseriez pas, car ce serait un sacrilége, et Dieu vous punirait.

A ces derniers mots, le duc recula involontairement, comme s'il eût vu flamboyer dans les yeux d'Hortense le glaive de l'ange gardien de l'abbaye. Toutefois il ajouta avec un accent presque sauvage.

— Madame, c'est ici le chemin de l'Alsace. Je vais y faire camper ma troupe. La nuit porte conseil. Faites bien vos réflexions. Si demain, à la pointe du jour, vous n'êtes point déterminée à me suivre de bonne grâce, j'userai de mon droit, et Dieu jugera ensuite entre nous.

Ayant ainsi parlé, il sortit brusquement du parloir.

Quelle que fût la force de résolution dont la duchesse de Mazarin venait de faire preuve dans cette circonstance, il est facile de concevoir les appréhensions qui durent s'emparer de son esprit, lorsque le duc lui eut laissé pour adieu une telle menace. Elle envoya quérir Nanon, sa fille de chambre, qui l'avait accompagnée dans sa fuite, et lui demanda conseil sur ce qu'elle devait faire. Heureusement, cette fille, qui avait pour le moins un aussi grand intérêt que la duchesse à échapper à la vengeance de M. de Mazarin, la rassura de son mieux, en lui disant que, dévot comme l'était le duc, il était plus que probable que jamais il n'oserait exécuter sa menace.

Sur ces entrefaites, comme la nuit était venue, un logement fut préparé pour Hortense dans la partie du couvent destinée aux personnes étrangères, et la duchesse s'y installa, après avoir fait dresser dans sa chambre même un lit à côté du sien pour sa jeune cameriste. L'une et l'autre avaient grand besoin de repos, après avoir passé toute la nuit précédente à organiser les préparatifs de leur fuite; mais elles étaient en proie à une trop cruelle perplexité pour goûter un sommeil tranquille. A chaque instant la duchesse s'éveillait et disait à sa fille de chambre :

Nanon, n'as-tu pas entendu quelque bruit dans l'intérieur du couvent ?

Et, après avoir prêté l'oreille durant quelques instants, maî-

tresse et servante se rendormaient, vaincues par la fatigue, pour se réveiller ensuite au bout d'un quart d'heure au plus.

Entre quatre et cinq heures, comme les religieuses se rendaient à matines, Nanon fut éveillée en sursaut, elle venait d'entendre distinctement un piétinement de chevaux sous les murs de l'abbaye. Anssitôt elle sauta à bas de son lit, où elle avait eu soin de se coucher tout habillée, et s'élançant au chevet de la duchesse :

— Madame, s'écria-t-elle, levez-vous ! levez-vous vite ! car les voici ! Entendez-vous piaffer les chevaux?

— O mon Dieu ! mon Dieu ! dit Hortense en se jetant ellemême à bas de son lit, où, à l'exemple de sa fille de chambre, elle s'était couchée sans quitter ses vêtements, je donnerais toutes mes pierreries pour trouver une cachette sûre; car il faut que M. de Mazarin parte pour son gouvernement, et, si je lui échappe aujourd'hui, je suis tranquille pour quelque temps au moins. Il me croira sortie du couvent.

— N'est-ce que cela, madame la duchesse? répondit Nanon; j'ai remarqué dans le parloir une ouverture pratiquée à la grille pour faire entrer les plats qu'on apporte des cuisines; je suis sûre que, mince comme vous l'êtes, vous passerez sans peine à travers cette ouverture, et une fois dans le parloir, qui est fermé à cette heure et ne s'ouvre que le jour et bien tard, ce n'est pas là que M. le duc aura jamais l'idée de venir nous chercher.

Comme Nanon parlait ainsi, des voix d'hommes retentirent sous les murs de l'abbaye, et l'on sonna à la porte d'entrée.

— Ah ! s'écria la duchesse, il n'y a plus à hésiter, car les voici. Viens, viens, Nanon, sauvons-nous !

Et toutes les deux, sortant précipitamment de la chambre, coururent à la grille du parloir, où Nanon passa aisément la première par l'ouverture qu'elle avait indiquée, car elle était de petite taille; mais, quand vint le tour d'Hortense, qui était beaucoup plus grande, elle se trouva, dans son trouble, prise entre les barres de fer, sans pouvoir avancer ni reculer, et si étroitement serrée qu'elle semblait près d'étouffer. En voyant sa jeune maîtresse dans cette horrible position, Nanon voulut appeler à l'aide; mais la duchesse s'y opposa, déclarant qu'elle aimait mieux mourir ainsi que de s'en aller en Alsace avec

M. de Mazarin. On entendait en effet dans les cours de l'abbaye des voix confuses qui s'écriaient : « Où est Mme la duchesse de Mazarin? » Les bottes éperonnées des cavaliers retentissaient sur les pavés avec un bruit lugubre, et l'on voyait passer et repasser sur les murailles les lueurs que projetaient les flambeaux. Haletante, éperdue, Hortense sentait déjà ses paupières se fermer et la vie l'abandonner.

Tout à coup la porte du parloir s'ouvrit, et trois cavaliers armés jusqu'aux dents s'y précipitèrent à la fois, escortés de valets portant des torches allumées. A ce moment la duchesse poussa un cri, et, par un suprême effort, elle parvint à se dégager d'entre les barreaux de fer qui emprisonnaient et meurtrissaient à la fois son corps. Elle s'en vint tomber presque inanimée dans le parloir, aux pieds de sa fidèle Nanon.

Quelques secondes après, elle était debout et souriante dans les bras d'un des trois cavaliers, qui l'embrassait avec effusion. Ce cavalier était son frère bien-aimé, le duc de Nevers, et les deux autres étaient le duc de Bouillon et le comte de Soissons, ses beaux-frères. Toute l'élite de la noblesse de France était en dehors, l'épée et le pistolet au poing, et prête à se battre pour la défense de la jolie duchesse contre tous les diables d'enfer, y compris le duc de Mazarin.

XV.

Pendant le reste de la nuit, comme aussi pendant toute la matinée qui suivit les événements dont on vient de lire le récit, les abords de l'abbaye de Chelles présentèrent l'aspect d'une véritable place de guerre. Comme le temps, pluvieux la veille, s'était mis tout à coup au froid, on avait allumé de grands feux sous les murs de l'abbaye et dans la première cour; on ne rencontrait partout que des cavaliers enveloppés dans leurs manteaux et bivouaquant, en attendant que l'ennemi parût. Des sentinelles et des vedettes avaient été placées de distance en distance pour donner l'alarme, des éclaireurs avaient été envoyés sur les routes voisines, et ces sentinelles, ces vedettes,

ces éclaireurs, étaient représentés par la plus fine fleur de la cour de Louis XIV. C'étaient tous les rois du bel air et de la galanterie. Il y avait là, indépendamment de MM. de Nevers, de Bouillon et de Soissons, le chevalier de Rohan, Cavoye, Lauzun, le beau duc de Navailles, le comte de Guiche et bien d'autres dont l'oublieuse histoire a omis d'enregistrer les noms. Il y avait même aussi plus d'une belle dame, qui, à la nouvelle de cette aventure extraordinaire d'un rapt médité par un mari sur la personne de sa femme, avait demandé ses chevaux et s'était arrachée aux douceurs du sommeil pour assister à la lutte mémorable qui allait s'engager entre les partisans de la nouvelle Hélène et ceux de son triste Ménélas, s'attendant à voir surgir dans la mêlée un beau Pâris. Qui sait même si quelque bel esprit suivant la cour ne s'était point glissé à la suite des gentilshommes, pour trouver là les matériaux d'une autre Iliade?

Cependant toutes les cloches de l'abbaye sonnaient un glas mélancolique, et les nonnes, rassemblées dans leur vieille église byzantine, monument d'expiation construit jadis par la fille de Charlemagne, étaient agenouillées devant l'autel. Elles priaient Dieu d'écarter de leur couvent les profanations de plus d'un genre qui avaient, à d'autres époques, affligé leurs devancières, aux temps des invasions des farouches Northmans et de leurs dignes descendants les Anglais.

Sans doute Dieu, dans sa bonté, voulut exaucer ces saintes filles, car, ainsi que Nanon l'avait auguré, M. de Mazarin ne parut pas de toute la matinée, soit qu'il fût en effet retenu par la crainte de commettre un sacrilége, soit qu'il reculât devant les conséquences d'une démarche à laquelle il avait eu vent, sans doute, que les parents de sa femme devaient s'opposer à main armée. Bien plus, vers onze heures de la matinée, des éclaireurs accoururent au galop, en riant à gorge déployée, et annoncèrent que M. de Mazarin, après avoir entendu la messe à Crécy, était monté dans son carrosse et suivait tranquillement la route d'Alsace, escorté de toute sa cavalerie, ni plus ni moins que s'il eût été un criminel d'État ou que s'il eût craint d'être enlevé lui-même.

Dès qu'on sut que le duc avait renoncé à son projet, on ne songea plus qu'à se divertir, et l'on mit en réquisition tous les

cabaretiers du bourg de Chelles, pour fournir les éléments d'un repas dont chacun avait le plus grand besoin, car les appétits avaient été furieusement aiguisés par cette petite campagne nocturne. Dieu seul sait le compte des bouteilles de vin de Brie qu'il fallut bien se résoudre à boire, en échange des vins d'Aï, de Haut-Villiers et d'Avenay dont on avait négligé de se munir. Les plus gourmets entre les gentilshommes firent cette fois, comme on dit, de nécessité vertu.

En ce temps peut-être un peu frivole, mais si aimable, où la gaieté, comme la galanterie française, étaient en renom dans toute l'Europe, vingt chansons furent improvisées à l'instant même sur cette aventure, dont le récit défraya pendant huit jours entiers toutes les conversations de la cour et de la ville. Saint-Évremond, qui, au fond de son exil de Hollande, reçut à ce sujet une lettre détaillée de M. de Créqui, faillit mourir de douleur d'avoir manqué cette joyeuse partie. Son ami, le célèbre philosophe Spinosa, eut toutes les peines du monde à l'empêcher de partir et de se rendre en France, où il voulait, bravant le courroux du grand roi, venir se jeter aux pieds d'Hortense pour la féliciter d'être enfin, comme il le disait, *démazarinée*, dût-il être conduit ensuite à la Bastille pour y passer le reste de ses jours.

MM. de Nevers, de Bouillon et de Soissons n'épargnèrent tous les trois aucune instance pour déterminer la duchesse à revenir avec eux à Paris, lui offrant, à l'envi l'un de l'autre, l'hospitalité dans leur hôtel; mais Hortense crut devoir s'y refuser, afin de prévenir les méchants propos qu'on n'eût pas manqué de répandre sur son compte, si elle eût profité de sa liberté pendant l'absence de son mari, et avant que les tribunaux eussent statué sur la demande qu'elle forma le jour même à l'effet d'obtenir une séparation de corps et de biens. Elle se borna à prier son frère et ses deux beaux-frères de venir la consoler et la distraire quelquefois dans sa solitude, ce qu'ils promirent tous les trois de grand cœur, et ils tinrent parole.

A partir de ce moment, on ne vit plus que carrosses de la cour traversant le bois de Vincennes, du côté de la porte de Nogent, et se dirigeant vers l'abbaye de Chelles, dont le parloir n'avait jamais reçu tant de nobles visites, alors même que la crosse abbatiale était entre des mains royales. C'était le pè-

lerinage à la mode, et toute la cour tenait à prouver hautement ses sympathies pour la duchesse de Mazarin. Pour les femmes, c'était un moyen comme un autre de faire de l'opposition contre les maris; et, quant aux hommes, ils faisaient en cette circonstance comme les moutons de Panurge. Plus d'un, d'ailleurs, parmi eux, n'était pas complétement désintéressé dans ses visites, et se flattait de conquérir la place que M. de Mazarin avait laissée vacante. On parla même de tentatives plus ou moins hardies, faites par de galants émules du comte Ory, pour franchir la grille du parloir, de sérénades nocturnes qui étaient venues troubler parfois le sommeil des nonnes, de cadeaux offerts à la gentille Nanon; mais Nanon était incorruptible à l'endroit de sa belle maîtresse. Au surplus, celle-ci portait sur son cœur une égide contre laquelle venaient s'émousser toutes les flèches qu'on lui décochait. C'était une lettre de sa sœur la connétable que M. le duc Nevers lui avait remise, et qui contenait toutes sortes de détails du plus haut intérêt sur don Alonzo de Lara y Peñaflor. Ce jeune homme venait d'acquérir des titres de plus à l'amour d'Hortense, car, envoyé en Franche-Comté, il s'était battu avec un courage digne d'un meilleur sort, et avait été blessé. Au retour, M. le connétable avait voulu, pour le récompenser, lui faire épouser une jeune fille de ses parentes, jolie et riche, afin de le mettre à même d'acquérir un régiment; mais, toujours plein du souvenir d'Hortense, Alonzo avait refusé en déclarant qu'il ne se marierait jamais. Qu'on juge de l'effet d'une telle lettre sur Hortense, dans les circonstances où elle se trouvait! La constance et la fidélité du page ne méritaient-elles pas une récompense, et ne devait-on pas songer aux moyens de la lui accorder?

Cependant le roi, à la nouvelle de la demande en séparation formée par la duchesse, voulut prévenir un grand scandale, et il envoya d'abord M. le Premier, puis Colbert, à l'abbaye de Chelles, pour engager Hortense à renoncer à son projet. Sa majesté daigna même dire qu'elle se faisait fort de déterminer M. de Mazarin à un accommodement dans lequel tout ce qui pouvait assurer à la duchesse une liberté dont jusqu'alors elle avait été privée serait l'objet de stipulations expresses. C'est ainsi qu'Hortense pourrait se dispenser de suivre le duc dans ses divers gouvernements, et qu'elle aurait la faculté de choisir

tous les officiers et domestiques de sa maison, à l'exception d'un écuyer qui lui serait donné par M. Colbert. MM. les ministres seraient les arbitres de toutes les difficultés qui pourraient s'élever entre le duc et la duchesse, et en rendraient compte au roi. De son côté, Louvois eut ordre d'écrire à M. de Mazarin, en Alsace, pour lui faire connaître les intentions de Louis XIV et l'inviter à s'y conformer. Ainsi, au milieu de toutes les importantes réformes qui étaient en cours d'exécution dans l'administration du royaume, au plus fort des préparatifs d'une campagne de guerre, les plus grands hommes d'État de France et le roi lui-même faisaient trève à ces hautes occupations pour se livrer à l'étude de la question à l'ordre du jour, de la question qui occupait à la fois la ville, la cour et les provinces, bien autrement que l'ambition de la maison d'Autriche, ou l'organisation de l'armée de terre et de mer, à savoir : la réintégration de Mme la duchesse de Mazarin au domicile conjugal.

Il était difficile, comme on le pense bien, pour Hortense de refuser la médiation du roi, et elle était disposée, quoi qu'il pût lui en coûter, à en passer par tout ce qu'on exigerait d'elle, lorsqu'un jour M. le Premier vint à l'abbaye, et lui annonça, au nom de Louis XIV, qu'elle ferait plaisir à sa majesté de quitter Chelles pour s'en aller au couvent des Filles-Sainte-Marie-de-la-Bastille. Étonnée d'une telle démarche, elle voulut en savoir le motif, et, pressé de questions, M. le Premier finit par confesser que M. le duc de Mazarin était de retour à Paris, qu'il avait vu le roi, et qu'il s'était plaint hautement de la liberté qu'on laissait à sa femme, à Chelles, ainsi que de la protection qu'elle avait trouvée auprès de l'abbesse. Il accusait la duchesse d'avoir ensorcelé tout le couvent, parce qu'il avait appris que les jeunes religieuses s'étaient souvent mêlées à ses jeux ; bref, il avait tant pressé le roi, que celui-ci avait consenti à ce qu'Hortense passât au couvent de Sainte-Marie, dont la règle était beaucoup plus sévère qu'à Chelles, où il n'existait, disait-on, que de vieilles religieuses, et qui était d'ailleurs peu distant de l'Arsenal. Le lendemain, en effet, Mme de Toussi, dame d'honneur de la reine, vint quérir la duchesse dans un des carrosses de la cour, avec six gardes du corps. En quittant cette antique abbaye de Chelles,

où son existence s'était écoulée si calme et si tranquille, où elle avait reçu une si douce hospitalité, où elle avait gagné tous les cœurs par les séductions de toute espèce attachées à sa personne, Hortense ne put s'empêcher de verser des larmes, et dès lors elle se promit intérieurement que, quoi qu'il pût arriver, jamais elle ne vivrait sous le même toit que le duc de Mazarin.

Son premier soin, en prenant possession de son nouvel asile, fut de prier M. Colbert d'offrir ses remercîments au roi pour sa médiation à laquelle elle renonçait, et de lui annoncer en même temps l'intention où elle était de poursuivre le jugement de l'instance qu'elle avait engagée contre son mari en séparation de corps et de biens. L'affaire fut déférée à la troisième chambre des enquêtes, presque toute composée, dit Hortense dans le livre que nous avons déjà cité, *de jeunes gens fort raisonnables.* Le fait est que les robins n'échappèrent pas plus que les nonnes à cette irrésistible fascination que la duchesse exerçait sur tous ceux qui l'approchaient. Toutes les préventions qu'on leur avait inspirées contre elle cédèrent à quelques regards de ses beaux yeux, à quelques-unes de ses douces paroles. Chargés de lui faire subir des interrogatoires, c'étaient eux qui devenaient en quelque sorte ses justiciables et qui attendaient qu'elle daignât leur parler. C'était à qui d'entre eux lui ferait agréer ses offres de service, et, rentrés en leur logis, ils n'avaient point d'autre conversation que les perfections incomparables de Mme la duchesse de Mazarin, ajoutant que le duc était un jaloux, tout à fait indigne de posséder un pareil trésor. Hortense eut un arrêt comme elle le voulait, par lequel il fut décidé qu'elle irait demeurer au palais Mazarin, et que M. le duc resterait à l'Arsenal, en attendant qu'il fût statué, au fond et en dernier ressort, sur la séparation de corps et de biens.

Avec quels transports de joie elle quitta le couvent de la Bastille, après un séjour de trois mois! C'est que tout ce qui, dans l'abbaye de Chelles, l'avait aidée à supporter la vie monotone du cloître, lui avait manqué dans ce nouveau couvent. Les religieuses, gagnées par les moines, qui commençaient à devenir l'entourage habituel de M. de Mazarin, s'étaient étudiées à lui faire endurer toutes sortes de persécutions, prétendant même l'assujettir à l'observance de leur règle, comme si elle eût été liée par des vœux. Sous prétexte de lui faire com-

pagnie, on la gardait à vue ainsi qu'une criminelle. Il est vrai que, toujours pleine d'étourderie et d'inconséquence, jusque dans les circonstances les plus solennelles de sa vie, elle se vengea plus d'une fois de ses geôlières par de francs tours de page. C'est ainsi qu'elle se promenait tout le jour dans le cloître et dans les jardins, et qu'au moment où l'on s'y attendait le moins, légère comme une biche, elle s'élançait et défiait à la course sa fidèle caméristе; elle eut ainsi bientôt mis tout le couvent sur les dents, et plusieurs religieuses se démirent le pied à vouloir la suivre. On dit même qu'un jour où on lui avait refusé de l'eau pour se laver les pieds, sous prétexte que ce genre d'ablution était contraire à la règle, elle fit répandre de l'encre dans les bénitiers, et que la nuit elle parcourut les dortoirs avec sa complice habituelle, en criant : « Tayaut! tayaut! » et en faisant aboyer deux petites chiennes, ses compagnes de captivité. Insoucieuse jeune femme, elle oubliait, dans ces folies presque enfantines, un passé qui, pourtant, quelque triste qu'il eût pu être, n'était rien encore en comparaison des malheurs que lui réservait l'avenir!

Il y a dans la tragédie de *Marie Stuart*, de Schiller, une scène qui nous a toujours causé une impression profonde; c'est celle où l'infortunée reine d'Écosse, longtemps prisonnière entre les murailles d'une forteresse, obtient enfin la permission d'aller se promener dans le parc royal de Fotheringay. Avec quelle allégresse elle parcourt, suivie de sa bonne Kennedy, les vertes allées du parc! comme elle s'enivre amoureusement de cet air libre et pur qui vient inonder sa poitrine! Avec quelle poétique reconnaissance elle salue tous ces riants aspects de la nature dont elle était sevrée depuis si longtemps, le ruisseau qui murmure, le nuage qui passe dans le ciel, l'oiseau qui chante sous la feuillée! Ennuis, douleurs, outrages, elle a tout oublié, et pourtant déjà retentissent dans le lointain des bois les sons des trompes de chasse qui annoncent la venue de sa cruelle ennemie, la reine Élisabeth d'Angleterre. Hortense Mancini, dans laquelle on retrouve plus d'un trait légèrement affaibli de cette grande figure historique de Marie Stuart, dut, à coup sûr, éprouver tous ces sentiments lorsque, par une belle journée du printemps de 1668, il lui fut donné de quitter enfin son triste couvent de Sainte-Marie-de-la-Bastille et ses geôlières

embéguinées, pour rentrer libre et souveraine dans ce palais où elle avait si longtemps vécu en esclave. Mais, comme la reine d'Écosse, elle ne voyait pas non plus tout ce qu'il y avait d'embûches cachées sous cette faveur inespérée du sort.

Lorsque, accompagnée de sa fidèle Nanon, elle rentra triomphalement dans le palais de son oncle, elle remarqua que cette fille, un moment auparavant rieuse et folle comme sa maîtresse, était tout à coup devenue fort pâle.

— Bon Dieu! qu'as-tu donc, ma bonne Nanon? lui dit-elle toute surprise.

— Madame, répondit la fille de chambre à voix basse, n'avez-vous pas vu tout à l'heure en face de nous une méchante vinaigrette arrêtée non loin de la porte du palais?

— Oui, je m'en souviens en effet, reprit la duchesse.

— Eh bien! madame, lorsque le carrosse à tourné pour entrer sous le portail, j'ai vu derrière les glaces de cette vinaigrette une tête qui nous regardait d'un air lugubre à la fois et railleur, et devinez qui j'ai reconnu? M. le duc en personne.

— Tu es folle, Nanon; c'est la peur que tu en as qui t'a fait imaginer cela. D'ailleurs, que nous fait M. le duc à présent? Je ne le crains plus; j'ai gagné mon procès.

— Oui, devant les blondins de la chambre des enquêtes, mais pas encore devant les barbons de la grand'chambre.

— Oh! nous viendrons bien à bout de ceux-là aussi.

— Dieu le veuille, madame.

Cet incident n'eut point d'autre suite; mais le soir, en se couchant, Hortense ayant aperçu en face de son lit un grand portrait en pied qui représentait le duc de Mazarin en costume de guerre, ce que Nanon lui avait dit dans la journée lui revint à la mémoire, et elle commanda à ses femmes d'enlever sur-le-champ ce portrait, parce qu'il lui faisait peur.

— Plus de Mazarin! plus de Mazarin! répéta-t-elle à plusieurs reprises, rajeunissant ainsi une vieille locution fort en usage du temps de la Fronde; maintenant je veux chanter, danser, rire et jouer à colin-maillard toute la journée et toute la nuit, si tel est mon bon plaisir, et personne n'y trouvera plus à redire.

En cela elle se trompait étrangement, et elle put bientôt en acquérir la preuve. Tant qu'on l'avait sue enfermée dans un couvent, toutes les sympathies de la cour lui avaient été ac-

quises ; mais, du moment où elle en fut sortie, du moment où elle put ressaisir ce sceptre de l'élégance et de la beauté qu'elle avait laissé échapper de ses mains, toute la pitié que son sort avait inspirée se changea en envie, et ses actions les plus innocentes lui furent imputées à crime ; on alla même jusqu'à évoquer, avec grand scandale, le souvenir des étourderies dont elle s'était rendue coupable au couvent de Sainte-Marie-de-la-Bastille. Dans son ardent désir d'être débarrassée d'un joug peut-être tyrannique, mais jusqu'à un certain point légitime, Hortense n'avait point assez calculé combien est fausse la position d'une jeune femme séparée de son mari. Elle s'en aperçut à l'accueil froid et plein de réserve qu'elle reçut en tous lieux. Les femmes craignaient de se compromettre en la fréquentant. On n'osait point refuser ses visites, à cause du haut rang qu'elle tenait à la cour, mais on les évitait le plus possible. D'un autre côté, les hommes, enhardis par les difficultés même de sa position, se croyaient en droit de lui faire entendre un langage qui la couvrait de confusion, et il n'était pas de roi du bel-air, même parmi les moins huppés, qui ne se crût en droit de se déclarer son poursuivant d'amour. Des duels s'ensuivirent, entre autres celui de M. de Courcelles avec Cavoye, et bien que la duchesse y demeurât complétement étrangère, on ne manqua pas de les attribuer à son infernale coquetterie, en disant qu'il ne tiendrait pas à elle qu'elle n'en fît égorger bien d'autres. Il y a plus : un de ses valets de chambre ayant été dangereusement blessé par des bretteurs avec lesquels il s'était pris de querelle, on répandit charitablement le bruit que ce garçon était dans la confidence de la duchesse de Mazarin, qui, en ayant abusé, avait trouvé bon de le faire assassiner pour prévenir ses indiscrétions.

Tous ces méchants propos parvinrent aux oreilles du roi, si bien qu'Hortense jugea devoir solliciter une audience de sa majesté, afin de supplier Louis XIV, au nom de l'affection qu'il lui avait toujours témoignée, de lui venir en aide, et d'opposer son témoignage à toutes les calomnies répandues contre elle. Elle se rendit à Saint-Germain en compagnie de sa sœur, Mme la comtesse de Soissons, surintendante de la maison de la reine.

— Sire, s'écria en entrant la surintendante, je vous amène cette belle criminelle dont on dit tant de maux.

— Je n'en ai jamais rien cru, répondit le roi.

Mais, soit qu'il pensât tout le contraire de ce qu'il disait, soit plutôt qu'il ne pardonnât pas à Hortense d'avoir en dernier lieu renoncé à sa médiation, ces paroles furent prononcées d'un ton si froid et si éloigné même de sa politesse habituelle, que la duchesse sentit les larmes lui venir aux yeux. Un moment après, le roi ajouta fort légèrement :

— Au surplus, on ne peut empêcher le monde de parler.

Là-dessus il se mit à causer avec Mme de Soissons d'un divertissement qu'il projetait de donner à Versailles, mais sans faire la moindre attention à Mme de Mazarin. La malheureuse jeune femme, le désespoir dans le cœur, n'eut pas la force de prononcer une parole. Pâle, tremblante, elle s'inclina devant le roi, qui la salua d'un air assez distrait, et elle revint précipitamment à Paris, où elle ne fut pas plus tôt rentrée dans ses appartements, qu'elle se laissa tomber dans un fauteuil en pleurant à chaudes larmes.

Il y avait déjà quelque temps qu'elle était dans cette situation, lorsqu'elle sentit qu'on lui baisait les mains avec effusion, et, à travers les larmes qui lui voilaient les yeux, elle aperçut à genoux devant elle la blonde et gentille Nanon, sa camériste.

— Ah ! ma pauvre Nanon, s'écria-t-elle, je suis bien malheureuse !

— Hélas ! madame, ma bonne maîtresse, reprit tristement la jeune fille, il faut le croire, puisque vous le dites ; mais, pour l'amour de Dieu, ne pleurez pas ainsi. Sans cela, je vais pleurer avec vous, car j'ai déjà bien de la peine à me retenir.

— Tu as raison, Nanon, car cela ne m'avance à rien de me désoler ainsi, je le sais bien ; mais que veux-tu? c'est plus fort que moi.

— Tenez, madame la duchesse, ajouta la fille de chambre en portant la main à la poche de son tablier, voici deux lettres qui sont arrivées pour vous pendant que vous étiez à Saint-Germain. Voulez-vous les lire? Cela vous distraira un peu.

— Que m'importent ces lettres, Nanon? Je n'ai plus de goût à rien.

— Il y en a une qu'a apportée le courrier de M. le duc de Nevers.

— Eh bien ! décachète cette lettre et lis-la-moi, car je n'ai pas la force de le faire.

— C'est qu'en vérité..., madame..., je ne sais si je dois.....

Tu sais bien, Nanon, que tu es ma confidente, et que je n'ai pas de secrets pour toi ; fais ce que je te dis.

Nanon, toujours agenouillée devant sa jeune maîtresse, se mit en devoir de lui obéir, et voici ce qu'elle lut à haute et intelligible voix :

Vous de tout l'univers unique en votre espèce,
Plus belle que Vénus, plus chaste que Lucrèce...

Hortense ne put réprimer un léger sourire.

— Qu'est-ce? s'écria naïvement la fille de chambre en s'interrompant.

— Oh ! rien, dit la duchesse, je m'aperçois que mon frère devient décidément un bel esprit, car il ment et il écrit en vers.

Hortense aurait pu ajouter : en vers assez mauvais. Nanon continua sa lecture, qui ne laissa pas de durer quelque temps, car la lettre était fort longue. Voici un passage de cette lettre qui ne pouvait manquer d'exciter au plus haut point l'attention d'Hortense :

Vous saurez cependant que votre cher époux
S'informe à tout le monde incessamment de vous...
Il dit qu'il n'est ni roi, reine, empereur, ni pape.
Qui puisse l'empêcher qu'un jour il ne vous happe.
Polastron s'est offert à l'exécution
D'une si téméraire et perfide action.
Pour moi, je vous conseille, en ce besoin extrême,
D'implorer de Louis l'autorité suprême ;
Qu'il serve de bouclier à ce noir attentat
Qu'a formé contre vous un époux trop ingrat.

Ici la duchesse interrompit sa lectrice :

— Le roi, dit-elle en hochant tristement la tête; le roi ! Hélas ! je le croyais aussi, qu'il aurait pitié de moi, mais il n'y a plus rien à espérer de lui maintenant. Il fait cause commune avec mes ennemis. Ah ! je suis perdue, perdue sans ressource.

Et elle se remit à pleurer. Lorsque la lettre de M. le duc de Nevers fut terminée, Nanon murmura timidement :

— Madame la duchesse, vous plaît-il que je lise à présent l'autre lettre?

— Fais ce que tu voudras, répondit Hortense.

Mais déjà Nanon avait décacheté le second message, et elle lisait ce qui suit :

— Rome, 1er mai 1668.

A ce seul nom, Hortense tressaillit :

— Une lettre de Rome! s'écria-t-elle avec impétuosité, une lettre de ma sœur, la connétable! Ah! c'est par celle-là, Nanon, qu'il fallait commencer. Lis, lis bien vite!

Voici comment était conçu ce nouveau message :

« Il est donc vrai, Crepa, que ces liens qui te pesaient si cruellement, la justice t'a permis de les rompre. Oh! je sais quelqu'un que cette nouvelle a rempli de joie, quelqu'un qui a failli en devenir fou. Quant à moi, chère sœur, j'ai été bien heureuse d'apprendre que tu étais enfin rendue à la liberté, à ta famille, à tes amis. Maintenant, rien ne doit plus s'opposer à l'exécution de ce charmant projet dont tu m'as entretenue mainte fois dans tes lettres. Nous t'attendons, M. le connétable, moi et une autre personne, ou plutôt il faut que je te fasse part d'une résolution que nous avons formée, c'est d'aller au-devant de toi, tous les *trois,* jusqu'à Milan. La saison est on ne peut plus favorable. Un mot de toi, ma belle Crepa, et nous nous mettons en route... »

En proie à une émotion dont il est facile de se rendre compte, Hortense n'eut pas la patience d'écouter davantage sa lectrice, et, lui arrachant le précieux message avec une vivacité presque fiévreuse :

— Donne, donne, dit-elle; maintenant, je lirai bien toute seule. Aussi bien tu lis trop lentement.

Quelque promptitude qu'elle apportât elle-même dans l'accomplissement de cette tâche, elle n'avait pas encore achevé sa lecture, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit tout à coup avec violence, et M. le duc de Nevers entra. Il semblait fort troublé. Dès que Nanon se fut retirée :

— Mon Dieu, mon frère, dit la duchesse, que se passe-t-il donc?

— Hélas! ma sœur, répondit le duc, je viens vous annoncer une bien fâcheuse nouvelle, mais j'ai cru devoir vous y pré-

parer afin que vous voyiez d'avance ce qu'il vous reste à faire. Je viens d'apprendre, par une voie secrète mais sûre, que M. de Mazarin est maître de la grand'chambre, où sa cabale est toute-puissante. Tous les conseillers, sans exception, sont contre vous. L'arrêt sera rendu cette semaine, et vous savez qu'il est irrévocable. La sentence des premiers juges doit être réformée, et vous allez être condamnée à retourner vivre avec votre mari.

— O ciel! s'écria Hortense; ainsi la mesure est donc comblée! le roi, la cour, le parlement, tout m'abandonne, tout se tourne contre moi. Que faire? Mon Dieu, que faire? O mon frère! vous qui avez toujours été si bon pour moi et si secourable, ne m'abandonnez pas.

— Écoutez, ma sœur, reprit le duc, vous pouvez compter sur moi et sur l'aide de mes amis; mais je ne dois pas vous laisser ignorer tout ce qu'il y a de difficile dans votre situation. Bien qu'absent de ce palais, M. de Mazarin a toujours l'œil sur vous. Les espions dont il vous a entourée lui rendent compte de toutes vos démarches, et, si vous tentiez de fuir, il a pour lui les lois du royaume qui lui permettent de vous faire appréhender au corps partout où l'on vous rencontrera. Craignez tout de sa jalousie et même de sa vengeance; songez que, fort de l'appui du roi, il peut, si vous lui donnez de nouveaux sujets de plainte, vous renfermer dans un de ses châteaux, et qu'alors il me serait même interdit de vous voir, tandis qu'en acceptant votre sort avec douceur et résignation, peut-être vous est-il permis d'espérer de meilleurs jours.

En entendant son frère parler ainsi, Hortense demeura quelques instants comme perdue dans ses réflexions; puis, lui tendant la main :

— Merci, dit-elle, de l'avis que vous êtes venu me donner, ainsi que de vos sages conseils. Il se fait tard. Laissez-moi me recueillir un peu. J'ai besoin de réfléchir sur tout ce qui m'arrive avant de prendre une résolution. Quelle qu'elle puisse être, je vous la ferai savoir demain matin.

Le duc de Nevers baisa sa sœur au front, et, l'ayant engagée à prendre courage, il sortit. Dès qu'il se fut retiré, Hortense se laissa tomber à genoux sur le plancher de la chambre.

— Mon Dieu, dit-elle, si j'ai été parfois légère et coquette, vous me punissez bien cruellement, et pourtant j'atteste votre

saint nom que jusqu'à ce jour je n'ai point trahi mes devoirs d'épouse. Mon Dieu, lorsque tous me délaissent, que votre main me soutienne au bord de l'abîme où il me semble que je vais tomber. Éloignez de moi les tentations qui m'assiégent, car je sens que, si vous ne me venez en aide, je vais devenir coupable.

En même temps, elle se pencha vers une table sur laquelle elle aperçut un livre d'heures, afin de chercher dans les oraisons consacrées par l'Église la force qui lui manquait et de pieux encouragements contre les suggestions du malin esprit. Par un malheureux hasard, la lettre de sa sœur la connétable, cette lettre qu'elle n'avait pas eu le temps d'achever, avait été déposée par elle auprès du livre d'heures, et tomba sur le plancher. Comme elle la ramassait, un petit papier plié s'en échappa. Agitée par un instinctif pressentiment, elle sentit son cœur battre avec violence, et d'une main tremblante elle déplia ce papier. Une boucle des plus beaux cheveux blonds qu'il soit possible d'imaginer s'y trouvait contenue, et sur le papier étaient écrits ces seuls mots tracés avec du sang au lieu d'encre : « *Le temps et Hortense.* »

La duchesse sentit je ne sais quelle chaleur lui monter au visage, et, après s'être assurée par un regard furtif que nul ne pouvait l'apercevoir, elle déposa à la fois sur la boucle de cheveux et sur le billet un baiser brûlant, un baiser où elle avait concentré en quelque sorte tous ses souvenirs et toutes ses espérances ; puis, entr'ouvrant le corsage de sa robe, elle plaça sur son cœur le billet et la boucle de cheveux. Ce soir-là, elle ne pria pas davantage.

Le lendemain matin, un valet de chambre, gagné par les soins de Nanon, partait pour Rome, en courrier, avec deux messages de la duchesse, l'un fort détaillé, destiné à la connétable Colonna, l'autre fort court, adressé à don Alonzo de Lara. Ce second message contenait, en échange de la boucle de cheveux blonds, une boucle de cheveux noirs avec ces simples mots : « *De la part d'Hortense.* »

A quelques jours de là, le mercredi 13 juin 1668, à la nuit tombante, un carrosse à six chevaux sortit du palais Mazarin. Deux charmants jeunes garçons en costume de voyage en occupaient l'intérieur. Bien que tous deux affectassent de se donner un air dégagé, l'expression de leur physionomie accusait

les plus vives appréhensions ; on eût dit deux écoliers de haut parage échappés des mains de leur gouverneur. Est-il besoin d'ajouter que l'un de ces écoliers avait nom Hortense , et l'autre Nanon ?

Au moment où le carrosse allait passer la porte Saint-Antoine, Hortense poussa un cri. Elle venait de s'apercevoir que, dans son trouble, elle avait oublié une cassette qui contenait toutes ses ressources ; à savoir, ses pierreries et tout l'or qu'elle avait pu ramasser. Que faire? Comme , haletante , éperdue, elle venait de donner l'ordre d'arrêter les chevaux; une voix qu'elle reconnut sans peine , une voix qui retentit à son oreille comme la trompette de l'archange au jour du jugement dernier , cria à peu de distance :

— Place! place donc, maroufles que vous êtes! Ne voyez-vous pas que vous barrez le passage au carrosse de monseigneur le grand maitre de l'artillerie?

C'était en effet le duc de Mazarin qui revenait du château de Vincennes et rentrait souper à l'Arsenal. Hortense sentit une sueur froide inonder tout son corps, et se renfonça vivement dans son carrosse, mais pas assez vite pour qu'à la lueur des flambeaux que portaient les laquais du duc, elle n'eût pas aperçu distinctement à la portière la figure pâle et presque monacale de M. de Mazarin, qui avait avancé la tête pour voir ce dont il s'agissait.

XVI.

Le duc tressaillit.

— Polastron, s'écria-t-il d'une voix étouffée, n'avez-vous pas vu, comme moi, à la portière de ce carrosse?...

— Qui donc, monseigneur?

— C'est qu'il m'a semblé reconnaître... Mme de Mazarin. Voyez donc ce qu'il en est. Un carrosse à six chevaux qui sort de Paris à pareille heure, c'est chose suspecte.

Il y avait tout au plus, en ce moment, une toise de distance entre les deux carrosses. Polastron se pencha en avant de manière à pouvoir plonger ses regards dans l'intérieur de la voiture qui emportait Hortense. Cet examen dura peut-être dix

secondes : pour les deux fugitives, ce furent dix mortelles angoisses.

— Monseigneur, dit Polastron, c'est quelque hallucination de votre cerveau, sans cesse préoccupé d'un seul objet. Il n'y a dans ce carrosse que deux jeunes gens qui ont l'air fort occupés à causer ensemble, ce qui fait que je n'ai pu distinguer leurs visages, qu'ils ont tournés l'un vers l'autre. Au surplus, le carrosse n'est point à vos armes, comme le serait naturellement celui de Mme la duchesse; il est aux armes de la maison de Rohan, et je gage que c'est le chevalier qui s'en va faire quelque partie de débauche à sa maison des champs. Aussi bien, j'aperçois, monté derrière, certain vaurien nommé Narcisse, l'un de ses valets de chambre, et qu'on dit être son âme damnée.

— Merci, Polastron, s'écria le duc en reprenant haleine, j'étais fou.

Sur ces entrefaites, le carrosse de M. de Mazarin, qui avait été forcé de s'arrêter, se remit en mouvement, et, cinq minutes après, le duc était rentré à l'Arsenal.

— Bonté céleste ! s'écria-t-il en mettant pied à terre, comment ai-je pu m'imaginer que j'avais vu la duchesse, puisqu'on m'a rendu compte qu'elle devait passer toute cette journée à Saint-Germain, chez sa sœur la surintendante? Oh ! je suis tranquille, maintenant, bien tranquille ; d'ailleurs, c'est demain que la grand'chambre doit rendre son arrêt; c'est demain, Polastron, que je rentre dans tous mes droits! Oh! Polastron, loin des soupçons et des soucis ! demain, j'emmène Hortense à l'Arsenal ; après-demain, nous partons pour mon château de La Meilleraye, et bien adroit sera celui qui pourra désormais parvenir jusqu'à elle sans ma permission. C'est qu'Hortense est si belle, voyez-vous, Polastron, c'est que je l'aime tant! Oh ! pourvu que le ciel n'aille pas m'en punir ! car, je puis vous dire cela en confidence, bien que ce soit un énorme péché, je crois que j'aime encore plus Hortense que le bon Dieu.

— Le fait est, dit Polastron, que Mme la duchesse est d'une grande beauté.

— Heureusement, reprit le duc, mon confesseur m'a dit qu'il n'était pas de fautes, si grosses qu'elles fussent, qu'on ne pût racheter à force d'aumônes et de pénitences, d'aumônes surtout.

Sur ces entrefaites, on vint avertir le duc que le souper était servi.

— Ne devrais-je point jeûner ce soir, dit Armand, pour remercier Dieu de la grâce qu'il doit me faire demain?

— Comme il vous plaira, monseigneur, répondit Polastron.

— Jeûnons donc de compagnie, reprit le duc.

A cette proposition, le capitaine des gardes fit une fort laide grimace.

— Monseigneur, balbutia-t-il, c'est que l'air du bois de Vincennes m'a ouvert singulièrement l'appétit, et s'il vous était indifférent de jeûner, ce soir, tout seul.....

— Homme de peu de foi, interrompit le duc, vous ne savez pas combien de péchés vous pourriez racheter ainsi; mais, puisque vous refusez, il faut bien que je suive ce soir votre mauvais exemple, et je vais souper en votre campagnie. Nous boirons à messieurs de la grand'chambre qui me donnent gain de cause, et au retour de la brebis égarée dans le bercail. Allons, à table! à table!

Nous épargnerons au lecteur le détail de la conversation moitié mystique, moitié bachique, tenue ce soir-là, pendant le souper, sous les sombres lambris de l'Arsenal, entre ces deux mornes convives, M. le duc de Mazarin et son capitaine des gardes. Vers la fin du repas, comme tous deux trinquaient ensemble d'une façon presque joyeuse, un valet de Mme la comtesse de Soissons demanda à parler au duc. Cet homme, ayant été introduit, annonça qu'il venait de la part de Mme la comtesse pour savoir si M. le duc avait quelque nouvelle de Mme de Mazarin, celle-ci ayant été attendue vainement à Saint-Germain toute la journée et étant absente de son palais depuis la chûte du jour.

A cette nouvelle, le duc, qui tenait encore son verre à la main, le laissa tomber sur le parquet où il se brisa; puis, échangeant avec son capitaine des gardes un regard terrifié :

— Polastron, balbutia-t-il d'une voix à peine articulée, ce carrosse qui s'est croisé avec le mien, ces traits que j'ai cru reconnaître... Oh! je ne m'étais donc pas trompé!

— Monseigneur, répondit le capitaine des gardes avec un imperturbable sang-froid, j'ai déjà eu l'honneur de vous faire observer que ce devait être M. le chevalier de Rohan.

— Faites excuse, interrompit le valet; ce soir, en revenant de Saint-Germain où nous avions attendu Mme la duchesse toute la journée, nous avons rencontré M. le chevalier de Rohan avec M. le duc de Nevers, à la Croix de Nanterre. Tous les deux allaient coucher à Saint-Germain; à telles enseignes que Mme la comtesse leur a parlé et leur a demandé s'ils n'avaient point vu Mme la duchesse de Mazarin.

— Et qu'ont-ils répondu? murmura le duc déjà pâle comme un mort.

— Ils ont répondu que Mme la duchesse de Mazarin était partie bien avant eux, et qu'il fallait qu'elle eût pris un autre chemin.

— Oh! les traîtres les infâmes! s'écria le duc; ils étaient dans le complot, j'en suis sûr. Je les dénoncerai au roi comme coupables de rapt; je les dénoncerai au parlement, à monseigneur l'archevêque, pour qu'ils soient excommuniés. — Polastron! Polastron! vous me répondez de la duchesse sur votre tête, entendez-vous? car c'est vous qui êtes cause de tout. A cheval! monsieur, à cheval! et courez jusqu'à ce que vous ayez rejoint la duchesse. Il faut que vous me la rameniez morte ou vive!

— Mais, monseigneur, répondit Polastron toujours impassible, je ne sais pas, moi, quelle route Mme la duchesse peut avoir prise, car il y en a tant qui viennent aboutir à la porte Saint-Antoine!

— Il est vrai! il est vrai! repartit le duc en parcourant la salle à grands pas et en s'arrachant les cheveux.

Puis, soudain frappé d'une idée :

— Qu'on mette les chevaux à mon carrosse, s'écria-t-il, je vais moi-même trouver le roi à Saint-Germain. Il faut que j'apprenne à sa majesté ce qui se passe, que je lui demande d'envoyer des ordres sur toutes les routes du royaume, pour qu'on me rende mon Hortense. Oh! le roi ne saurait me refuser cela. Venez, Venez, Polastron, suivez-moi, partons pour Saint-Germain.

Et à minuit passé le duc quitta le palais de l'Arsenal et se mit en route, avec son capitaine des gardes, pour la résidence royale, après avoir ordonné à son cocher de crever les chevaux, s'il le fallait, pourvu qu'ils ne tombassent qu'à Saint-Germain.

Qui fut bien étonné, ce fut la compagnie des mousquetaires de service, en voyant arriver, au milieu de la nuit, le grand maître de l'artillerie, les cheveux en désordre, l'œil hagard, et demandant à parler au roi à l'instant même.

— Mais, monseigneur, dirent les mousquetaires, vous savez bien qu'il est défendu d'éveiller le roi, à moins que le feu ne soit au château ou que la reine ne soit en mal d'enfant.

— Faites dire à sa majesté, répondit le duc en poussant des gros soupirs, que c'est encore pis que tout cela, et qu'il faut que je lui parle sur l'heure, dussé-je être envoyé ensuite à la Bastille pour le reste de mes jours.

Il y a dans les grandes douleurs une sorte de puissance magnétique qui commande le respect, et devant laquelle les barrières les plus infranchissables s'abaissent comme par enchantement. En voyant cet homme qui se tenait devant eux, les yeux tantôt fixes, tantôt plein de larmes, les traits bouleversés par le désespoir, tous ces jeunes fous qui l'entouraient sentirent le rire se glacer sur leurs lèvres et le sarcasme expirer au fond de leur poitrine. On alla prévenir Bontemps, le valet de chambre du roi, et, à trois heures après minuit (ces détails sont historiques), M. de Mazarin fut introduit en présence de Louis XIV. Le pauvre duc n'eut pas la force d'articuler une parole, et il se laissa tomber aux pieds de sa majesté en fondant en larmes.

— Je sais tout, lui dit le roi en le relevant avec bonté, et je compatis à votre douleur. Mme de Mazarin a fait remettre il y a quelques heures, à M. Colbert, par le duc de Nevers, une lettre où elle le prie de m'annoncer la détermination qu'elle a prise de se soustraire à l'exécution de l'arrêt du parlement. Dieu m'est témoin que je n'ai rien négligé pour prévenir un scandale que je déplore. Mme de Mazarin a des titres particuliers à mon affection, comme vous-même. J'avais promis à M. le cardinal, à son lit de mort, de veiller toujours sur sa nièce bien-aimée, et j'aurais désiré, lorsqu'il en était temps encore, amener entre vous une réconciliation que j'espérais ne devoir pas être refusée à ma médiation. Il en a été autrement, et j'ai dès-lors donné parole de ne plus me mêler de vos affaires; je ne manquerai point à celle-là, pas plus que je n'ai l'habitude de manquer aux autres. Croyez à tout mon regret, et faites suivant que vous le jugerez convenable.

Le duc chercha, mais en vain, à fléchir la détermination du roi, et, voyant qu'il n'en pouvait rien obtenir, il s'en alla chez M. Colbert, qu'il fit réveiller également. Celui-ci lui dit qu'il ignorait absolument la route que la duchesse avait pu prendre, puisqu'elle n'avait pas même rendu compte dans sa lettre de la retraite qu'elle choisissait, et que d'ailleurs il n'appartenait point aux ministres du roi de délivrer des ordres d'arrestation pour des motifs purement privés ; que ce soin regardait le parlement.

Il était alors environ quatre heures du matin, et le jour commençait à poindre. En proie au plus sombre désespoir, le duc de Mazarin parcourait comme une âme en peine les galeries du château, suivi de son fidèle Polastron, et, à la lueur encore vague et incertaine du crépuscule, luttant avec les ténèbres, on eût dit, à les voir tous deux avec leur haute taille, avec leurs visages maigres et blafards, deux spectres regagnant en toute hâte leur sépulcre avant le chant du coq. Tout à coup, au détour d'une galerie et tout proche des appartements occupés par Monsieur, frère du roi, le duc heurta deux personnages qui paraissaient en conversation assez intime. C'étaient un homme et une femme. L'homme, un jeune blondin d'une figure efféminée et qui annonçait tout au plus dix-huit ans, proféra d'abord un énergique juron ; mais il n'eut pas plutôt aperçu le grand maître qu'il s'esquiva rapidement, pas assez toutefois pour qu'on n'eût pas reconnu en lui le jeune chevalier de Lorraine, favori de Monsieur. Quant à la femme, qui était masquée, loin de fuir, elle s'inclina devant le duc, en s'écriant d'un ton railleur :

— Monseigneur le grand maître est bien matinal aujourd'hui.

— Passez votre chemin, répondit brusquement le duc ; je n'ai point le cœur aux sornettes, et je ne vous connais pas.

— Pardon, monseigneur, répondit l'inconnue en se démasquant ; je ne pensais pas que monseigneur eût la mémoire si courte qu'après sept années il ne reconnût pas sa très-humble servante, Mme Montvoisin.

— La divineresse ! balbutia le duc avec stupéfaction. Oh ! si fait ! si fait !

Puis, au souvenir du passé une lueur traversant son esprit :

— Femme, s'écria-t-il en lui saisissant le bras, ne dit-on pas que votre art peut mettre sur la voie des choses perdues?

— On dit vrai, monseigneur; si bien caché que pût être un trésor, je me ferais fort de le retrouver.

— Que m'importent tous les trésors du monde? c'est d'une femme qu'il s'agit.

— Je le sais, monseigneur; l'esprit me l'a dit : c'est de Mme la duchesse de Mazarin. Mme la duchesse a quitté hier soir son palais, et vous voulez savoir qu'elle route elle a prise. Rien de plus facile.

— Oh! s'écria le duc les bras pendants, la bouche béante; femme, qui a pu vous apprendre toutes ces choses?

— L'esprit.

— Achevez, pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ! achevez, et me dites où je retrouverai mon Hortense, et ma reconnaissance sera sans bornes, et je vous donnerai tout ce que vous me demanderez.

La Voisin ne put réprimer un sourire, et en même temps, s'avançant d'une façon solennelle vers une fenêtre qu'on avait laissée entr'ouverte pendant la nuit, à cause de la chaleur :

— Monseigneur, dit-elle en étendant la main dans la direction de l'orient, voyez-vous le soleil qui se lève, là-bas, à côté du donjon de Vincennes?

— Eh bien? interrompit le duc, haletant, éperdu.

— Eh bien! que quelqu'un traverse le bois au galop, qu'il entre dans les plaines de la Brie, et suive tout droit, sans s'arrêter, la grande route qui conduit à Bar-le-Duc en Lorraine, et il entendra parler de Mme la duchesse.

— Oh! femme, femme, reprit le duc en lui tendant sa bourse, tenez, prenez cet or, et, si vous m'avez dit vrai, si l'on parvient à rejoindre Hortense, vous n'avez qu'à venir me trouver à l'Arsenal, et ma protection, mon crédit, mes trésors, tout cela est à votre disposition.

— Monseigneur, répondit fièrement la Voisin, le lieu où je suis vous dit assez que j'ai des protecteurs encore plus puissants que vous. Quant à votre or, ajouta-t-elle en lui rendant sa bourse, gardez-le pour les gens d'église, qui m'en voudraient d'avoir été sur leurs brisées; je ne veux point me brouiller avec eux. S'il se fût agi de Mme la comtesse de Sois-

sons ou de Mme la duchesse de Bouillon, vous n'auriez rien obtenu de moi, car ce sont des pratiques, elles, et elles ont foi dans l'astrologie ; mais Mme la duchesse de Mazarin est un esprit fort qui se rit des devineresses. Tant pis pour elle. Adieu, monseigneur ; il était écrit là-haut que nous nous reverrions.

Ayant ainsi parlé, elle fit au duc une profonde révérence, et s'éloigna. Celui-ci, sans perdre de temps, se retourna vers Polastron, qui n'était pas moins ébahi que lui.

— Vous l'avez entendu, s'écria-t-il : la route de Bar-le-Duc! A cheval, à cheval, Polastron ! et que le ciel vous conduise !

Moins de trois heures après, Polastron, précéde du lieutenant d'artillerie Lalouvière, qui avait pris les devants pour que les chevaux ne manquassent point aux relais, galopait en effet sur la route de Bar, ayant en poche un ordre du parlement pour faire appréhender au corps la duchesse de Mazarin partout où on la rencontrerait.

Quant au duc, le cœur un tant soit peu allégé par l'espérance que toutes ces dispositions ne demeureraient point sans résultat, il rentra en son palais de l'Arsenal.

Voyons, pendant ce temps-là, ce que devenait Hortense. Après avoir échappé comme par miracle au duc et à Polastron à la porte Saint-Antoine, elle s'était déterminée à rebrousser chemin pour retourner chercher la cassette qui contenait son or et ses pierreries, et sans laquelle il lui eût été impossible de continuer son voyage. Une fois munie de cette précieuse cassette, elle avait en effet, comme l'avait dit la Voisin, qui avait pu l'apprendre par plus d'un moyen, suivi la route de Lorraine, en ce temps fort peu fréquentée, et où elle pensait qu'on n'aurait pas l'idée de la poursuivre. Cependant, comme elle avait perdu du temps par suite de l'incident de la cassette, et que les routes, en 1668, n'étaient point, même aux environs de Paris, ce qu'elles sont aujourd'hui, elle n'arriva que fort tard dans la nuit à une maison de plaisance de Mme la princesse de Guiménée, mère du chevalier de Rohan, où elle prit un peu de repos. Là, elle trouva une chaise roulante que le chevalier et le duc de Nevers, tous deux, comme on s'en doute bien, fort avant dans le complot, lui avaient fait préparer, et Mme de Guiménée l'informa en même temps que

M. de Parmillac, gentilhomme du duc de Nevers, sous prétexte d'aller voir son père, qui commandait en Lorraine un corps de cavalerie, avait pris les devants pour disposer les relais sur toute la route.

Hortense et sa caméristе, toutes les deux toujours vêtues de leurs costumes de cavaliers, montèrent en conséquence dans la chaise roulante. Narcisse, le valet de chambre de M. de Rohan, et un gentilhomme de la maison de ce dernier, nommé Courbeville, se mirent en devoir de les escorter à cheval. Mais la duchesse n'eut pas plus tôt fait quelques lieues dans ce nouveau véhicule, qui n'allait jamais assez vite au gré de ses frayeurs, qu'elle renonça à ce moyen de transport, et voulut, comme ses compagnons, achever la route à cheval. En proie à de cruelles angoisses, elle s'écriait souvent :

— Mes amis, mes bons amis, n'entendez-vous rien venir derrière nous ?

Mais on n'entendait sur cette route déserte que le trot mesuré des quatre chevaux. D'autres fois, elle disait :

— Sommes-nous encore loin de la Lorraine ?

Car la Lorraine, qui, à cette époque, ne faisait point encore partie du royaume, était pour elle comme la terre promise.

Enfin, elle arriva, brisée de fatigue, à Bar-le-Duc, le vendredi 15 juin, à midi ; et, bien qu'elle se trouvât dès lors dans les États du duc de Lorraine, elle voulut, afin de mettre encore une plus grande distance entre ses persécuteurs et elle, s'en aller coucher à Nancy le même jour.

Elle descendit à l'auberge ; mais, en voyant ces deux cavaliers dont les traits apparaissaient si délicats et si charmants, en dépit de la poussière et de la fatigue, sous les vastes perruques dont l'un et l'autre s'étaient affublés, il ne fut personne dans l'auberge qui ne soupçonnât quelque mystère. Une jeune servante, plus curieuse que les autres, voulut en avoir le cœur net, et, s'approchant à pas de loup de la porte de la chambre à deux lits que la duchesse avait demandée, elle aperçut à travers le trou de la serrure les deux fugitives qui, débarrassées enfin de leurs incommodes perruques, avaient dénoué leurs longs cheveux, et, à peine échappées au pressant danger qu'elles venaient de courir, riaient déjà à qui mieux mieux de toute cette aventure. Insoucieuse et folle comme toujours, la

duchesse ne se doutait pas qu'en ce moment même elle avait plus à trembler que jamais.

Au milieu de la nuit, alors que, plongée dans un profond sommeil, Hortense voyait peut-être, dans un songe plein de délices, son beau page tendrement agenouillé devant elle, lui baisant les mains, et réclamant d'une voix timide une récompense à coup sûr bien méritée par huit années de constance et de fidélité, voici que tout à coup des claquements de fouet retentirent sous les murs de l'hôtellerie, et en même temps de violents coups de marteau appliqués contre la porte firent appel à l'hospitalité de l'aubergiste. En une minute, valets et servantes furent debout, et, la porte ayant été ouverte, un étranger de haute taille, au visage maigre et sec, aux vêtements tout poudreux, entra gravement dans la salle basse, escorté de deux valets.

— Excusez-moi, monsieur, dit l'hôte qui était accouru en personne, mais notre auberge est pleine, et je ne saurais loger que vous seul.

— Oh ! répondit l'un des valets (car l'étranger semblait fort taciturne et s'était assis, sans même faire attention à l'allocution de l'aubergiste, quant à nous, nous trouverons bien toujours moyen de coucher quelque part ici, surtout s'il y a des dames et qu'elles veuillent bien y mettre un peu de complaisance.

Justement scandalisé d'un tel discours, l'hôte crut devoir répondre qu'il ne logeait en ce moment que des hommes, et qu'ainsi les valets de l'étranger feraient bien de chercher un gîte ailleurs, ainsi que l'étranger lui-même, si bon lui semblait. A ces derniers mots, le taciturne voyageur se leva, et, faisant signe à ses valets de sortir, il se disposait déjà à s'en aller à l'instant même honorer de sa présence quelque autre hôtellerie, lorsque la jeune servante, dont nous avons signalé la curiosité, s'écria tout à coup, en hochant la tête et avec un sourire malin :

— Oh ! des hommes ! des hommes ! êtes-vous bien sûr, notre maître, de ne loger que des hommes ?

L'étranger tressaillit comme s'il eût été réveillé en sursaut, et, s'approchant de la servante à laquelle il adressa à voix basse quelques paroles, il lui glissa dans la main une pistole,

en échange de laquelle il obtint sans doute tous les renseignements qu'il désirait, car il sortit ensuite avec ses deux valets, non sans demander fort poliment excuse à l'aubergiste d'avoir ainsi dérangé inutilement toute sa maison.

Hortense et Nanon avaient un si grand besoin de repos après les fatigues du voyage qu'elles venaient d'accomplir, que ni les coups de marteau à la porte, ni le tumulte qui s'ensuivit dans l'auberge, ne purent les tirer de leur sommeil, et elles ne s'éveillèrent le lendemain que fort tard dans la matinée. Comme la duchesse consultait sa fille de chambre sur l'opportunité qu'il pouvait y avoir à renoncer à leurs vêtements d'homme, que le défaut d'habitude rendait pour toutes deux fort gênants, et qui semblaient d'ailleurs devenus inutiles, on heurta à leur porte, qu'elles avaient eu soin de verrouiller intérieurement.

— Qui va là? dit Nanon de sa petite voix aiguë, qu'elle chercha vainement à faire descendre jusqu'au diapason masculin. On n'entre pas encore : mon camarade fait sa toilette.

Une voix connue répondit d'un ton plein de gravité :

— Il est inutile de chercher à vous déguiser davantage. Je sais fort bien à qui j'ai affaire. De par le roi, la loi et justice, ouvrez à l'instant!

— C'est Polastron! balbutia la duchesse anéantie.

— C'est le diable! reprit Nanon; où fuir, où nous cacher, madame la duchesse?

— Laisse-moi faire, dit Hortense. Monsieur de Polastron, ajouta-t-elle à haute-voix, puisque vous avez pris la peine de me suivre, je ne nierai point que je sois la duchesse de Mazarin; mais le pouvoir de mon mari, dont vous êtes le mandataire, expire à la frontière de France et de Lorraine. Veuillez donc vous retirer et me laisser en repos, si vous ne voulez me forcer à invoquer contre vous les autorités de ce pays.

— Madame la duchesse, repartit Polastron à travers le trou de la serrure, je vous demande humblement pardon si j'ose insister. Mais je suis porteur d'un ordre du parlement de Paris pour vous faire arrêter partout où l'on vous rencontrera. J'ai eu la précaution de faire viser cet ordre par M. le ministre résident de sa majesté le roi de France en cette ville, lequel a même daigné me faire prêter main-forte. Ainsi, veuillez vous résigner à me suivre, et ne me forcez pas à employer la vio-

lence, ce qui me causerait un grand chagrin, madame la duchesse.

En entendant ces funestes paroles, Hortense leva douloureusement les yeux au ciel, dont l'azur n'avait jamais été plus pur et plus limpide; et, résolue à toutes les extrémités plutôt que de tomber entre les mains de Polastron, elle ouvrit une fenêtre. Cette fenêtre, située au premier étage de l'hôtellerie, donnait à la fois sur une cour intérieure et sur un jardin, qui n'était séparé de cette cour que par un mur. Le mur était construit immédiatement au-dessous de la fenêtre. Hortense, avant que Nanon eût pu s'opposer à son projet, avait escaladé lestement la fenêtre, et, se laissant glisser jusqu'au faîte de la muraille, où elle se cramponna un instant de ses deux mains, elle voulut atteindre le sol en franchissant d'un saut un espace d'une dizaine de pieds; mais elle tomba lourdement sur le genou et s'évanouit. Nanon, qui la crut morte, se mit à pousser des cris de détresse, tels que bientôt toute la ville de Nancy fut en émoi, et que l'hôtellerie fut environnée par une foule immense empressée de voir cette belle duchesse de Mazarin, déjà non moins célèbre dans toute l'Europe par les grâces de sa personne que par ses démêlés avec son mari. On savait déjà en effet son arrivée par toute la ville, et, à cette nouvelle, ne tarda pas à s'en joindre une autre, celle de sa mort; car on ne doutait pas qu'elle ne se fût précipitée par la fenêtre dans une pensée de suicide, et pour échapper à la vengeance du duc de Mazarin.

Sur ces entrefaites, monseigneur le duc de Lorraine, qui rentrait de la chasse, vint à passer non loin de l'hôtellerie; et, voulant s'assurer par lui-même de la cause de tout le tumulte dont il était témoin, il s'avança à cheval jusque sur le théâtre de l'événement. Hortense n'était pas encore revenue de son évanouissement; mais un chirurgien appelé sur-le-champ avait déclaré qu'il n'y aurait aucune fracture, et qu'elle en serait quitte pour une saignée et quelques jours de repos. A la vue de cette charmante jeune femme que jadis lui aussi avait demandée vainement en mariage au Cardinal, et dont les merveilleux attraits avaient laissé dans son cœur un souvenir ineffaçable, de cette jeune femme qu'il retrouvait maintenant dans une si déplorable situation sous tous les rapports, le duc éprouva une émotion profonde; craignant même, lorsque la

duchessse ouvrirait les yeux, de ne pouvoir maîtriser son trouble en présence de ses sujets, il s'éloigna précipitamment et rentra dans son palais. Mais il ne fut pas plus tôt retiré qu'un de ses officiers vint déclarer, en son nom, qu'il prenait la duchesse de Mazarin sous sa protection, et qu'il ne souffrirait pas qu'il lui fût fait la moindre injure. Les agents de M. de Mazarin reçurent en même temps l'ordre de sortir des États du duc. Enfin il fit mettre à la disposition d'Hortense son propre palais, en déclarant qu'il ne se présenterait devant elle que si elle daignait l'y autoriser.

Hortense crut devoir refuser cette dernière offre, et, impatiente d'arriver à Milan, elle se résolut à continuer son voyage, portée sur un brancard. Plein de générosité et de délicatesse comme un amant de *l'Astrée*, le duc de Lorraine envoya à Mme de Mazarin vingt de ses gardes et un lieutenant, avec ordre de l'escorter jusqu'en Suisse. C'est dans cet appareil presque royal qu'Hortense quitta Nancy. On eût dit la reine Cléopâtre s'en allant trouver son beau triumvir, et s'enivrant tout le long de sa route des hommages rendus à sa beauté.

Pourtant, dans le cours de ce voyage, commencé sous de si fâcheux auspices, elle devait essuyer encore bien des traverses. Si, dans une existence aussi romanesque que celle dont nous avons commencé le récit, il n'était parfois nécessaire de choisir les incidents les plus dignes d'être notés et de négliger les autres comme superflus, il y aurait plus d'une page à écrire sur les événements qui marquèrent le passage de notre héroïne en Franche-Comté et en Suisse. Ici portée en triomphe, là menacée d'être assassinée, ayant à lutter contre l'amour qu'elle inspire à ses gens eux-mêmes, puis délaissée par eux, elle arriva enfin dans les plaines de Milan à la fin du mois de juillet 1668.

Comme son cœur battit, en apercevant de loin les maisons et les hauts clochers de l'antique cité lombarde! Le soleil était alors sur son déclin; les oiseaux chantaient; après une chaude journée d'été, les arbres, les plantes, les fleurs versaient dans l'air leurs plus douces senteurs, leurs plus enivrants parfums, et il semblait que la nature entière eût pris un vêtement de fête pour saluer le retour d'Hortense Mancini sous ce

beau ciel d'Italie, radieux pavillon qui avait abrité son enfance. Par intervalles, on entendait dans le lointain le son des cloches de la cathédrale, dont le tintement mélancolique s'accordait merveilleusement avec la pompe de ce paysage, que le soleil près de se coucher illuminait si amoureusement. Que n'était-il en ce moment auprès d'Hortense, celui dont la pensée était inséparable de tout ce qui venait frapper les sens de la jeune femme, et prêtait en quelque sorte une âme à tous ces objets matériels? Heureusement, s'il n'était pas là, il était bien près.

La duchesse entra dans la ville, mais sans rien regarder, sans rien voir. Chez elle la vie était devenue tout intérieure, et le monde physique avait momentanément cessé d'être. Aussi témoigna-t-elle une grande surprise, lorsque des gens du peuple vinrent arrêter ses chevaux.

— Qu'est-ce donc? dit-elle, que se passe-t-il? Je ne vois pas ma sœur, je ne vois pas...

— Madame, lui répondit-on, vous ne pouvez aller plus loin en ce moment, car le convoi va passer par ici.

— Un convoi! Que voulez-vous dire! s'écria-t-elle,

— Car elle ne pensait point qu'il pût mourir quelqu'un à Milan, ou qu'on dût y célébrer des funérailles, le jour où elle y arrivait pleine de joie et d'amour. La nature humaine est ainsi faite : elle n'est jamais plus égoïste que dans ses joies ou dans ses douleurs. Une femme du peuple s'approcha du carrosse :

— Madame, dit-elle en s'adressant à la duchesse, celui qu'on porte en terre est un jeune homme qui a été tué en duel ces jours passés.

— Pauvre jeune homme! murmura Hortense, rappelée tout à coup par cette simple phrase au sentiment de la réalité; il avait des amis, une famille, une maîtresse peut-être; cela est bien triste! Et sans doute ce duel avait un motif bien frivole?

— Oh! oui! madame, bien frivole, reprit la femme du peuple; car on dit que ce jeune homme s'est pris de querelle avec un seigneur qui avait attaqué la réputation d'une grande dame, d'une étrangère qui a bien fait parler d'elle dans ces derniers temps; c'est la duchesse de Mazarin; vous savez bien, celle qui a abandonné son mari.

Hortense rougit et pâlit à la fois. En ce moment, comme le convoi approchait, le peuple cria :

— Madame, madame, descendez donc de votre carrosse, car le mort va passer. A genoux ! à genoux ! tout le monde à genoux ! les riches comme les pauvres, les grands comme les petits !

Hortense obéit ; pâle et tremblante, elle vint s'agenouiller sur le passage du convoi. Suivant l'usage consacré en Italie, le cadavre avait le visage découvert. C'était un charmant jeune homme avec de beaux cheveux blonds, un teint blanc comme le lis, un profil d'une pureté qui rappelait les plus beaux types de l'antiquité ; on eût dit Adonis. L'expression de sa physionomie était triste, mais calme ; si bien qu'on l'aurait cru seulement endormi. Poussé par un horrible pressentiment, Hortense s'avança pour contempler ce cadavre, puis elle poussa un grand cri et tomba roide sur le pavé. En même temps la voix nasillarde d'un moine s'écriait :

— Priez pour le repos de l'âme de don Alonzo de Lara !

Au cri de la duchesse, l'un de ceux qui suivaient le convoi, un homme d'environ cinquante-cinq ans, à la tournure encore martiale et dégagée, aux traits profondément accusés, et dont les yeux, pleins de vivacité, brillaient comme deux escarboucles sous deux sourcils d'une épaisseur peu commune, fendit les rangs de la foule et se précipita auprès d'Hortense, qu'il recueillit dans ses bras.

Cet homme était M. le maréchal-de-camp de Saint-Èvremond.

XVII.

Il y a dans la beauté des femmes trois époques, ou, si l'on aime mieux, trois phases bien distinctes qui, toutes trois, exercent sur leurs goûts, leurs sentiments, leurs idées même, une influence incontestable. La première correspond à cette saison de la vie si douce et si courte qui s'écoule entre quinze et vingt ans environ. C'est le temps de la première floraison d'un arbre qui, plus tard, pourra porter de riches fruits. Tout

alors, dans la nature, est pressentiment et espérance : c'est le printemps.

Dans la seconde époque, la jeune fille est devenue femme, la rose s'est épanouie, l'arbre a secoué ses fleurs ; mais souvent sa végétation n'en est que plus riche et plus luxuriante. Cette seconde saison embrasse généralement la période entre vingt et trente ans : c'est l'été.

Enfin, et pour les femmes vraiment belles, il existe ce qu'on pourrait appeler une troisième jeunesse, alors que leur beauté, ainsi que le soleil à son déclin, projette ses plus éclatants rayons, et semble, comme pour augmenter nos regrets, n'avoir jamais été si brillante qu'à ce moment suprême où elle va s'évanouir pour toujours. En général, cette troisième période peut durer dix années comme la seconde, bien rarement davantage, et souvent moins : c'est l'automne.

Dieu nous préserve d'évoquer ici l'hiver, alors surtout qu'il s'agit de la duchesse de Mazarin, qui ne le connut jamais !

Quinze ans ! c'était, le lecteur ne l'a point oublié sans doute, l'âge d'Hortense Mancini lorsqu'il lui fallut quitter le royaume des rêves et des féeries, les pures et innocentes délices du premier amour, pour entrer dans les réalités du mariage. A vingt-deux ans, nous l'avons vue, lassée de cette existence errante et vagabonde à laquelle l'assujettit la jalousie de son mari, malheureuse dans le présent comme elle l'avait été déjà dans le passé, déshéritée de tout espoir dans l'avenir, briser soudain sa chaîne et donner au monde un scandale d'autant plus grand que l'exemple venait de plus haut et qu'il était alors plus rare. Mais le châtiment devait être aussi prompt qu'il fut terrible. Maintenant franchissons rapidement un laps de plusieurs années : nous allons retrouver la duchesse de Mazarin parvenue à la troisième phase de sa beauté, alors qu'après avoir parcouru en fugitive une partie de l'Europe, incessamment traquée par monts et par vaux, sur terre et sur mer, par les agents de son mari, ou plutôt de son persécuteur, elle était venue demander asile et protection à Charles II, roi d'Angleterre, à Charles II, qui, jadis, lui avait le premier offert tout cela à un autre titre. Sans doute il y aurait plus d'une page curieuse à écrire sur les mille incidents qui marquèrent, pendant ce temps, les pérégrinations d'Hortense à travers les États

du pape et de Venise, la Lombardie, le Piémont, la Savoie, la France même, où les tempêtes de la Méditerranée la rejetèrent un beau jour avec sa sœur, la connétable Colonna, fugitive aussi comme elle. On trouverait plus d'un enseignement d'une haute portée dans le spectacle d'une femme qui s'en va effeuillant à tous les vents sa beauté, sa jeunesse et sa réputation, fleurs précieuse entre toutes, et que le moindre souffle suffit à flétrir. Enfin, ce serait un moyen d'appeler la pitié, sinon les sympathies du lecteur sur la duchesse, que de lui montrer cette destinée inquiète, agitée, aventureuse, par laquelle elle expie l'infraction d'une des lois les plus sacrées de la société, à une époque où ces lois étaient si universellement respectées. Mais d'abord ce serait étendre outre mesure un récit que déjà peut-être on a trouvé trop long, et puis, ce n'est point une biographie de Mme la duchesse de Mazarin que notre intention a été d'écrire. Dans cette prodigieuse quantité d'aventures et de traverses par lesquelles a passé cette femme célèbre, nous avons cherché uniquement à dégager celles qui, en trois situations données, avant, pendant et après son mariage, nous ont paru de nature à jeter quelque jour sur son caractère et sur ses sentiments.

Ces principes posés, nous reprenons bien vite le cours de notre récit.

Par une matinée du printemps de l'an 1682, toute la fleur de la noblesse d'Angleterre se trouvait rassemblée dans l'une des plus charmantes maisons de Londres, dont les fenêtres s'ouvraient sur le parc de Saint-James. C'étaient le gai lord Talbot, le comte de Saint-Albans, grand fauconnier du royaume, lord Godolphin, premier commissaire de la trésorerie, le comte d'Essex, les lords Montaigu et Darlington, le prince de Hesse-Darmstadt et bien d'autres. Tous ces gens-là se pressaient autour d'un vieillard, dont le costume présentait une sorte de compromis entre les modes nouvelles et celles qui avaient été en usage en France quelque vingt-cinq ans auparavant, alors que M. le comte d'Olonne et M. le marquis de Créqui donnaient le ton à tous les gens du bel air de la cour de Louis XIV. Ce personnage singulier, qui pouvait bien avoir soixante-dix ans, quoique ses yeux eussent conservé encore une grande vivacité, et qu'il affectât parfois les airs évaporés

d'un mousquetaire, était remarquable surtout par une loupe assez forte qui tenait exactement le milieu entre deux sourcils gris fort épais, et donnait à sa physionomie spirituelle et quelque peu moqueuse une expression toute particulière et éminemment caractéristique. De plus, seul entre tous les seigneurs qui l'entouraient, il ne portait point l'ondoyante perruque bouclée que nos voisins d'outre-mer avaient bien voulu nous emprunter pour faire leur cour au grand roi, à l'exemple de leur souverain. Fidèle, au contraire, au souvenir du cardinal Mazarin, le vieillard dont il s'agit avait laissé croître ses cheveux blancs, qui s'échappaient en anneaux plus ou moins gracieux de dessous une calotte noire. Enfin, il n'avait pas encore abjuré complétement le culte des canons et de la ringrave. Au milieu de tous ces gentilshommes qui le contemplaient avec une curiosité mêlée de respect et d'une surprise presque superstitieuse, on eût dit un portrait de famille descendu de son cadre pour raconter quelque merveilleuse histoire du temps passé. Voici ce que disait ce vieillard, en qui on aura reconnu sans peine M. le maréchal-de-camp de Saint-Évremond :

— Milords, je vous remercie, au nom de Mme la duchesse de Mazarin, de l'intérêt que vous voulez bien prendre à sa santé. Elle va beaucoup mieux aujourd'hui, et j'espère que cet accident n'aura point de suite.

Et comme toute l'assistance le pressait de donner des éclaircissements sur un fait qui préoccupait au plus haut point tous les esprits et qui était déjà l'objet de toutes les conversations de la cour et de la ville :

— Volontiers, ajouta-t-il. Vous saurez donc qu'hier au soir, Mme la duchesse était allée à la comédie pour voir représenter *Venise sauvée*, de M. Ottway, qui, par parenthèse, n'a fait que mettre en scène le beau livre de notre ami l'abbé de Saint-Réal; tout à coup, au milieu de la représentation, où Mme la duchesse m'avait fait l'honneur de me convier à prendre place auprès d'elle, voici qu'elle devient pâle comme une morte, et, me serrant le bras : — Voyez, voyez donc! me dit-elle avec des yeux hagards et en me désignant avec son éventail une loge où étaient plusieurs seigneurs étrangers, entre autres M. l'envoyé de Suède. Je me penche pour regarder, et j'aperçois en effet... oh! était-ce une hallucination de mon cerveau?

j'ai besoin de le croire et de me reporter pour cela à tout ce que m'a dit M. Spinosa, pendant mon séjour en Hollande; — j'aperçois un jeune homme blond, d'une physionomie à la fois noble et mélancolique, et d'une beauté extraordinaire; ce jeune homme avait les yeux amoureusement fixés sur Mme de Mazarin.

— Eh bien! interrompit le comte de Saint-Albans, il n'y a rien là d'étonnant, et je ne sache pas que la duchesse se soit jamais trouvée en public sans exciter aussitôt le même sentiment, non pas dans un seul homme, mais dans vingt, mais dans cent.

— Milord, laissez-moi achever, reprit Saint-Évremond; ce jeune homme n'était point pour nous, comme vous pourriez le penser, le premier venu. C'était, oh! je l'ai parfaitement reconnu, car j'ai la vue fort longue, c'était trait pour trait, mais à s'y méprendre, un cavalier nommé don Alonzo de Lara, que j'ai beaucoup connu autrefois, qui a été page de M. le cardinal de Mazarin et qui a été tué à Milan, il y a quinze ans, dans un duel où je lui ai servi de second.

— Oh! voilà qui est fort, pour le coup, s'écria d'une voix l'assistance.

— Vous verrez, repartit le comte de Saint-Albans, que le défunt sera ressuscité exprès pour faire pièce à son adversaire, à moins, ce qui est plus vraisemblable, qu'il n'ait été guéri de sa blessure, et qu'ayant appris que vous étiez en Angleterre, il ne soit venu pour vous en donner avis.

— C'est impossible, milord, car j'assistais à ses funérailles, je l'ai vu couché dans son cercueil : Mme la duchesse de Mazarin l'a vu ainsi que moi, et, il y a plus, le cercueil a été mis en terre sous mes yeux.

— Ah! diable! c'est surprenant; et comment tout cela s'est-il terminé?

— Mme la duchesse, voyant que ce jeune homme avait les yeux constamment fixés sur elle, n'a pu vaincre son émotion; elle a poussé un grand cri et a été prise d'une violente attaque de nerfs. Il a fallu la rapporter presque mourante dans son hôtel, où elle a passé une nuit épouvantable.

— Mais, depuis hier, n'a-t-on pas fait des recherches pour découvrir quel peut être ce jeune homme?

— Oh ! si fait.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il paraît que Mme la duchesse et moi nous nous étions trompés. Cet étranger n'a point nom Alonzo de Lara. C'est un seigneur suédois qui voyage pour son agrément, et qu'on nomme le baron de Banier. Il est fils de ce fameux général de Gustave-Adolphe dont cet illustre monarque disait qu'après Dieu, c'était à Banier qu'il était redevable de la victoire de Leipzig.

— Voilà une ressemblance bien étrange ! ne put s'empêcher de s'écrier un chacun.

— Je serais ma foi curieux, dit le prince de Hesse, de voir ce baron de Banier.

— Ma foi, prince, reprit Saint-Évremond, vous ferez bien de vous dépêcher, car M. l'envoyé de Suède, de qui je tiens ces renseignements, m'a dit que son compatriote partait aujourd'hui même pour la France, qu'il veut traverser avant de se rendre en Italie.

— Tant mieux, monsieur de Saint-Évremond, tant mieux, repartit vivement milord Saint-Albans, le grand fauconnier, qui s'était rangé depuis peu au nombre des adorateurs les plus fervents d'Hortense. Ce baron de Banier aurait pu devenir pour nous un rival redoutable, et l'impression qu'il a faite sur Mme de Mazarin en est la meilleure preuve.

— Erreur, milord, erreur, s'écria le maréchal-de-camp; Hortense n'a jamais aimé qu'une fois dans sa vie, et cet amour a été si malheureux qu'il l'a préservée de tout autre. Si légère et si insouciante que puisse vous paraître Mme de Mazarin, elle est demeurée fidèle au culte d'un souvenir, souvenir à la fois bien doux et bien cruel, et que nul, j'en suis sûr, n'aura maintenant le pouvoir d'effacer de son âme.

— Qu'en savez-vous ? dit impétueusement le comte d'Essex.

— Oui, qu'en savez-vous ? reprirent en chœur tous les assistants.

— Oui-dà, milords ! reprit Saint-Évremond, dont le visage, un moment assombri par une pensée pénible, reprit son expression habituelle de moquerie ; essayez donc d'être plus heureux que tous ces ducs, que tous ces princes, que tous ces rois dont elle a dédaigné l'amour. Sera-ce vous, milord d'Essex, qui

triompherez de ce cœur que n'ont pu toucher les prières d'un conquérant tel que le duc de Savoie? Sera-ce vous. milord Saint-Albans, qui l'emporterez sur votre roi Charles II, et avez-vous oublié qu'il n'y a pas longtemps encore il faisait offrir à Hortense l'héritage de la duchesse de Portsmouth? Mais, s'il fallait, milords, vous détailler la liste de tous les soupirants, beaux, riches, nobles et puissants, qu'Hortense a rebutés, ma mémoire n'y suffirait pas. Les beaux-esprits eux-mêmes, qu'elle apprécie mieux que personne, n'ont point trouvé grâce devant elle. Voyez ce pauvre abbé de Saint-Réal qui s'était exilé de son pays pour la suivre, il s'en est retourné le désespoir dans l'âme. Voyez moi-même...

A cette dernière évocation, un rire comprimé à grand'peine éclata dans toutes les bouches et dérida tous les fronts.

— Vous riez, milords, dit le vieux maréchal-de-camp, et vous avez tort. Mordieu! je n'ai pas toujours eu ma loupe et mes cheveux blancs, on ne m'a pas toujours appelé, comme à présent, le chevalier de la triste figure; et, si jamais vous voyagez en France, allez voir Mlle de Lenclos, qui pourra vous donner de mes nouvelles. D'ailleurs, dois-je vous le dire? il y a danger à aimer Hortense, et encore plus à en être aimé. La Voisin, cette devineresse qu'on a dernièrement brûlée en Grève, avait prédit que ces yeux que nous admirons donneraient la mort à bien du monde, et la Voisin ne s'est pas trompée. Voyez, Mme de Mazarin n'a aimé qu'une fois dans sa vie, et l'homme qui a été l'objet de cet amour, celui-là même dont je vous parlais tout-à-l'heure, a été tué en duel à vingt-trois ans. Maintenant, cherchez parmi ceux qui s'étaient déclarés ses adorateurs les plus assidus : le chevalier de Rohan a eu la tête tranchée par la main du bourreau; le duc de Savoie est mort d'une façon mystérieuse, imprévue, et qui laisse tout à penser; un pauvre diable de gentilhomme, Courbeville, qui avait accompagné la duchesse dans sa fuite, a été empoisonné. Que vous faut-il de plus, et qui de vous consentirait à payer par une telle destinée quelques jours de l'amour d'Hortense, en supposant que son cœur pût en éprouver encore?

— Moi! moi! répondit-on de toutes parts.

— Amen! dit Saint-Évremond, et moi aussi; mais, si tout espoir à cet égard m'est interdit par mon âge, ce même âge me

donne le droit d'être franc. Retenez donc bien ce que je vous dis aujourd'hui. Jamais Hortense ne donnera son amour à un Anglais.

— Pourquoi donc ?

— Pourquoi ! pourquoi ! parce qu'en dépit de tous vos efforts pour nous imiter, nous autres Français, vous ne serez jamais qu'un milieu entre les courtisans de France et les bourgmestres d'Amsterdam. Que diable, rendez-vous justice, Milords. Est-ce que sans Hortense il y aurait moyen de vivre dans votre atmosphère de brouillards où l'on mange du mouton de Bath au lieu des perdrix parfumées d'Auvergne, où l'on boit de l'ale et du porter au lieu de nos délicieux vins de France ? Si l'on commence à parler un peu de Londres en Europe, n'est-ce point à Mme de Mazarin que vous le devez ? Si les chevaux, les combats de coqs et la chasse au renard ne sont plus votre unique conversation, comme votre unique science, n'est-ce point encore l'œuvre d'Hortense ? Si vos femmes, vos sœurs, vos maîtresses s'habillent et se coiffent un peu moins mal, n'est-ce pas aussi grâce à elle, qu'avant son arrivée elles appelaient vagabonde et aventurière ? Vagabonde elle ! aventurière elle ! Eh ! mon Dieu, milords, partout où elle a porté ses pas, partout où elle daignera les porter encore, elle a été reine, entendez-vous, comme elle l'est ici, comme elle le sera toujours.

Lorsque le maréchal-de-camp eut terminé sa boutade, ses auditeurs se regardèrent quelque temps avec tout le flegme britannique, et sans paraître même s'apercevoir qu'il y eût quelque chose de blessant dans l'apostrophe qu'ils venaient de subir, car ils étaient habitués à voir l'amoureux vieillard prendre feu toutes les fois qu'il s'agissait de sa belle duchesse ; mais, à ce moment, un jeune homme qui était entré depuis peu dans le salon, et auquel nul n'avait fait attention, crut devoir prendre la parole.

— Milords, s'écria-t-il, j'ai entendu dire que Mme la duchesse de Mazarin, qui est ambitieuse de tous les succès comme de toutes les gloires, avait désiré entendre son oraison funèbre de son vivant même, et qu'elle avait chargé M. de Saint-Évremond du soin de lui en composer une. Je pense que le panégyrique qu'il vient de nous réciter en est un extrait. Seulement permettez-moi de lui faire observer, en votre nom, qu'il a

oublié une chose : c'est que, si l'Angleterre, privée de la charmante duchesse de Mazarin, était bien pauvre, la charmante duchesse de Mazarin pourrait, de son côté, ne pas se trouver fort riche sans l'Angleterre ; car, enfin, que deviendrait-elle, sans la pension de quatre mille livres sterling que lui fait votre gracieux monarque? Que deviendrait également M. de Saint-Évremond sans la pension de trois cents guinées qu'il reçoit ici?

Tous les regards se portèrent instantanément sur le nouvel interlocuteur qui venait de surgir dans le salon de l'hôtel Mazarin, et qui avait osé y faire entendre des paroles de blâme. C'était un homme de moyenne taille, bien fait et d'une physionomie assez régulière. Il avait le teint brun, l'œil noir et plein de fierté, le visage allongé ; mais son air froid et sévère contrastait sensiblement avec son extrême jeunesse, car il ne paraissait pas avoir plus de vingt-deux à vingt-trois ans. Quant à ses vêtements, ils ne se distinguaient en rien de ceux de tous les autres gentilshommes, sinon qu'ils étaient de couleur sombre, bien qu'on fût alors dans une saison où les couleurs claires étaient choisies de préférence. Enfin, et c'est une particularité qu'il n'est pas inutile d'indiquer dès à présent, le nouveau venu parlait le français, langue généralement en usage alors à la cour d'Angleterre et notamment chez la duchesse de Mazarin, mais avec une pureté d'accentuation qui annonçait au moins un long séjour en France, bien que son teint et la conformation de son visage accusassent une origine méridionale.

A la vue de cet hôte nouveau qu'il ne connaissait pas, Saint-Évremond tressaillit et le considéra avec une vive attention, comme s'il eût cherché à démêler dans ses traits le souvenir encore confus de la personne qu'ils lui rappelaient ; puis, soit que sa mémoire l'eût trahi, soit que l'indignation l'emportât en lui sur ce souvenir même :

— Quatre mille livres sterling ! s'écria-t-il, voilà une belle affaire ! Mais n'est-ce pas là encore une raison de plus de plaindre Mme la duchesse de Mazarin ? Quatre mille livres sterling, mais c'est tout simplement cent mille livres par an; et que voulez-vous qu'elle fasse avec cela ? Aussi, est-elle criblée de dettes. Cent mille livres, bon Dieu ! Mais vous, monsieur, vous

que je ne connais pas, et qui avez cru devoir, dans un but que vous nous direz sans doute, évoquer ici un pareil souvenir, ignorez-vous donc que Mme la duchesse de Mazarin avait apporté en mariage un million cinq cent mille livres de rentes, sans compter tous les palais et tous les châteaux que lui a laissés son oncle? Ignorez-vous que de tous ces biens il ne lui reste pas aujourd'hui une obole?

— Je le sais, monsieur, répondit fièrement l'inconnu.

— Eh bien! continua Saint-Évremond, vous devez savoir aussi que toutes ces richesses sont restées entre les mains de M. de Mazarin, qui a déclaré que, quand bien même la duchesse serait réduite à la mendicité, jamais il ne lui donnerait un denier.

— Je sais tout cela, monsieur; mais vous oubliez que M. le duc de Mazarin a ajouté qu'il était prêt à partager sa fortune avec Mme de Mazarin, le jour où elle reviendrait auprès de lui.

— Qu'il n'y compte point, monsieur! Jamais, je l'espère, elle n'aura cette faiblesse; car elle ne saurait oublier que l'homme dont vous parlez s'est fait depuis quinze ans son persécuteur et son tyran, et que, non content de la traquer comme une criminelle, il l'a diffamée dans toute l'Europe. Elle retourner auprès de lui! pourquoi donc? Pour partager sa fortune, dites-vous? Mais cette fortune va tous les jours s'engloutissant entre les mains des moines dont il vit entouré; et, si Dieu lui prête vie encore quelques années, il ne restera bientôt plus rien ni de l'héritage du cardinal Mazarin, ni de celui du maréchal de La Meilleraye. Déjà tous ces tableaux, toutes ces statues, ces riches tapisseries, ces bronzes, ces vases précieux rassemblés à si grands frais au palais Mazarin, ont été détruits ou livrés aux flammes, sous prétexte que les images qui s'y trouvaient retracées avaient pu égarer l'imagination de la duchesse et lui inspirer de coupables pensées. Déjà les châteaux, les fermes, les métairies, tout cela est vendu. Voulez-vous donc qu'elle s'en aille habiter entre quatre murs nus, avec un homme qui passe son temps à faire des règlements sur la chasteté, à l'usage des pâtres et des laitières de ses gouvernements; un homme qui, s'il n'était pas duc et pair du royaume, grand maître de l'artillerie, que sais-je? devrait être envoyé aux pe-

tites maisons ? Mais, monsieur, plutôt que de laisser Hortense retourner auprès de son mari, nous serions tous prêts à nous couper la gorge avec M. de Mazarin : n'est-ce pas, milords ? car c'est notre reine à nous qu'Hortense ; elle est nécessaire à notre existence, à notre bonheur ; ses beaux yeux sont notre soleil, son souffle est l'air qui nous fait vivre, sa parole la manne céleste qui nous sert d'aliment. Oh ! malheur à celui qui tenterait de nous enlever notre reine !

— Oui, oui, malheur à lui, s'écrièrent dans un transport chevaleresque tous les assistants, entraînés par l'éloquence de Saint-Évremond hors des bornes de la gravité britannique.

A ce même moment, un jeune page, vêtu de la plus coquette livrée écarlate qu'il soit possible d'imaginer, entra vivement dans le salon, et annonça que Mme la duchesse venait de se lever et était visible pour tous. A cette nouvelle inattendue, tous les courtisans tressaillirent et se précipitèrent en tumulte dans l'appartement de leur reine, s'enviant l'un à l'autre la faveur de lui baiser la main le premier. L'inconnu les regarda sortir en haussant les épaules, et une expression de sarcasme et presque de mépris se peignit sur son visage, pendant qu'il murmurait tout bas :

— Et moi aussi, milords, je veux assister au lever de votre belle reine, et nous verrons si elle refusera de me suivre en France.

XVIII.

Aujourd'hui que, par une corrélation plus ou moins paradoxale établie entre les individus et les objets matériels au milieu desquels ils se meuvent, on prétend avoir mis à nu les idées, les sentiments, le caractère même de la personne dont on écrit l'histoire, lorsqu'on a fait l'inventaire de sa chambre à coucher, il faut convenir que, si peu absolu que puisse être un pareil diagnostic, il aurait du moins reçu une application merveilleuse en ce qui touche Mme la duchesse de Mazarin. Il serait difficile en effet d'imaginer un aspect plus solennellement bizarre et plus propre à donner une juste opinion de cette beauté célèbre, que celui du cabinet où elle donna audience, le jour

dont nous parlons, à ses courtisans habituels : c'était une pièce de forme octogone ornée de riches tentures, et dans laquelle des rideaux de damas ne laissaient pénétrer qu'un demi-jour voluptueux. Sur l'une des parois de la muraille était un grand tableau représentant les amours de Vénus et d'Adonis, souvenir mythologique qui pouvait bien pour Hortense en réveiller de plus réels; çà et là, sur des piédestaux disposés de distance en distance autour de la chambre, on voyait des magots de la Chine, des vases de fleurs, et par intervalles des cages dorées et remplies d'oiseaux précieux.

La divinité de ce séjour était elle-même assise nonchalamment sur une chaise longue, devant sa toilette, entourée de ses femmes, et dans un négligé plein de grâce et de coquetterie. A ses pieds étaient couchés sur des coussins de velours plusieurs petits chiens de l'espèce la plus mignonne, pendant que, perchés sur sa toilette, son perroquet Pretty et son chat favori Pussy (pourquoi ne pas les nommer, puisque l'un et l'autre ont été chantés par les poëtes de l'époque?) semblaient la contempler amoureusement. De chaque côté de la toilette se tenaient debout, comme deux sentinelles, et dans une attitude pleine de gravité, le petit Turc d'Hortense, Mustapha, et son petit nègre Pompée, tous les deux vêtus de leur costume national, qui était d'une grande richesse. Ses pages, le jeune Dery, dont la voix était, dit-on, si mélodieuse, et à qui Saint-Évremond adressa un jour une si plaisante épître, le jeune Stourton et les autres étaient également debout à l'entrée de la chambre. Enfin, dans un coin, assis sur un pliant, l'abbé Milon, aumônier de la duchesse, lisait dévotement son bréviaire, non sans secouer la tête de temps à autre, Hortense lui ayant persuadé depuis peu de porter des boucles d'oreille.

Les joues de la duchesse, encore un peu pâles, avaient conservé l'empreinte de l'émotion pénible qu'elle avait éprouvée la veille; mais cette pâleur même lui prêtait un charme de plus. Bien qu'Hortense fût alors déjà dans sa trente-sixième année, elle était encore merveilleusement belle, et on ne lira peut-être pas sans intérêt le portrait suivant qu'un contemporain traçait d'elle, à cette même époque, portrait dans lequel les attraits du modèle sont analysés avec un soin minutieux presque digne du temps où nous vivons.

« C'est une de ces beautez romaines qui ne ressemblent point à des poupées comme la pluspart des nostres de France, et dans qui la nature toute pure triomphe avec majesté de tout l'artifice des coquettes. La couleur de ses yeux n'a point de nom; ce n'est ny bleu, ny gris, ny tout à fait noir, mais un mélange de tous les trois, qui n'a que ce chacun a de plus beau, la douceur des bleus, la gayeté des gris, et surtout le feu des noirs; mais ce qu'ils ont de plus merveilleux, c'est qu'il n'y en a point au monde de si doux et de si enjouez pour l'ordinaire, enfin, de si propres à donner de l'amour; et il n'y en a point de si sérieux, de si sévères et de si sensez quand elle est dans quelque application d'esprit. Ils sont si vifs et si riants, que, quand elle s'attache à regarder quelqu'un fixément, ce qui ne luy arrive guère, on croit en estre éclairé jusqu'au fond de l'âme, et on désespère de pouvoir luy rien cacher. Ils sont grands, bien fendus et à fleur de teste, pleins de feu et d'esprit; mais, avec toutes ces beautez, ils n'ont rien de languissant ny de passionné, comme si elle n'était née que pour estre aimée et non pas pour aimer. Sa bouche n'est ny grande ny de la dernière petitesse, mais tous les mouvements en sont pleins de charme, et les grimaces les plus étranges ont une grâce inexprimable quand elle contrefait ceux qui les font. Son rire attendrirait les cœurs les plus durs, et charmerait les plus cuisants soucis; il luy change presque entièrement l'air du visage, qu'elle a naturellement assez froid et fier, et il y répand une certaine teinture de douceur et de bonté qui rassure les âmes que sa beauté a d'abord alarmées, et leur inspire cette joye inquiette qui est la plus prochaine disposition à la tendresse..... Elle a le son de sa voix si touchant, qu'on ne sçaurait l'entendre parler sans émotion. Son teint a un éclat si beau, si naturel, si vif et si doux, que je ne pense pas que personne se soit jamais avisé, en le regardant, de trouver à redire qu'il ne soit pas de la dernière blancheur. Ses cheveux sont d'un noir luisant qui n'a rien de rude. A voir le beau tour qu'ils prennent naturellement, et comment ils se tiennent d'eux-mesmes quand elle les a tout à fait abattus, pour peu qu'on eût l'âme poétique, on dirait qu'ils se jottent à plaisir, tout enflez et glorieux de couvrir une teste si belle. C'est le plus beau tour de visage que la peinture ait jamais imaginé. On la voit quinze jours de suite coiffée

d'autant de différentes manières, sans pouvoir dire laquelle luy va mieux; celles qui défont toutes les femmes la parent, et celles qui ne conviennent jamais à une même teste font également bien sur la sienne. Il en est de ses habillements comme de sa coëffure; il faut la voir enveloppée dans une robbe de chambre pour en juger, et c'est en cette seule personne qu'on peut dire véritablement que l'art le plus délicat, le mieux entendu et le mieux caché ne sçaurait égaler la nature. »

En entrant dans le cabinet de la duchesse de Mazarin, tous ses courtisans s'en vinrent, à tour de rôle, lui baiser la main, et à tous elle trouva le moyen de dire un mot gracieux. Saint-Évremond, comme l'hôte le plus habituel du logis, s'avança le dernier.

— Vous le voyez, dit-elle, mon vieil ami, il faut vous presser de faire l'oraison funèbre que je vous ai demandée, car vous savez que je veux l'entendre de mon vivant, et peu s'en est fallu, cette fois, qu'elle ne fût récitée qu'après ma mort. Franchement, c'eût été dommage.

— Allons! s'écria le maréchal-de-camp, vous voilà encore dans vos idées noires! Je gage que c'est la faute de M. l'abbé Milon.

Ici l'aumônier ne put s'empêcher de détacher les yeux de son bréviaire et de les fixer sur la duchesse d'une façon fort piteuse. Hortense reprit :

— Oh! le pauvre abbé! ne l'accusez pas, je l'avais fait venir pour lui demander son avis sur une nouvelle coiffure.

— A la bonne heure!

— Au surplus, ajouta-t-elle, si j'ai une prière à adresser au ciel, c'est de me laisser mourir jeune, car l'enfer des femmes, c'est la vieillesse.

— Eh! eh! reprit Saint-Évremond, c'est un rendu pour un prêté, car elles nous font si bien damner, nous autres hommes, quand elles sont jeunes.

— Madame la duchesse, reprit gravement milord Godolphin, est-ce donc là la seule prière que vous adressiez au ciel?

— Oh! non pas, milord. Je prie Dieu tous les soirs et tous les matins, demandez plutôt à l'abbé. Tous les soirs, je lui rends grâce de m'avoir donné un peu d'esprit, et, tous les

matins, je le supplie de me préserver des sottises de mon cœur.

En prononçant ces derniers mots, Hortense soupira, et ses regards s'attachèrent machinalement sur le tableau qui représentait les amours de Vénus et d'Adonis. Il y eut un moment de silence; puis un page s'approcha et remit à la duchesse plusieurs messages qu'on venait d'apporter pour elle.

— Merci, mon enfant, dit-elle, merci; car j'ai besoin de converser aujourd'hui avec tous mes amis. — Allons, monsieur mon lecteur, ajouta-t-elle en faisant signe à Saint-Évremond d'approcher, et comme quelqu'un qui chercherait à se remettre d'un rêve pénible, venez remplir auprès de moi votre office ordinaire. Vous permettez, n'est-ce pas, milords?

Le maréchal-de-camp ne répondit pas, car, les yeux fixés à cet instant sur sa divinité, et perdu dans une vague extase, il murmurait tout bas :

— Un jour, la nature défera ce bel ouvrage qu'elle a pris tant de peine à former. Est-ce bien possible?

Mais Hortense, déjà le rire sur les lèvres :

— Eh bien! qu'avez-vous donc à rêvasser ainsi, monsieur le chevalier de la triste figure?

Rappelé à lui-même par cette apostrophe, Saint-Évremond trèssaillit.

— Me voici, dit-il, me voici.

Puis, décachetant le premier message qu'Hortense lui tendit :

— Ce sont des vers, dit-il, voyons la signature : c'est de M. l'abbé de Chaulieu.

— Ah! s'écria Hortense, loué soit Dieu doublement, car je vais avoir des nouvelles de ma sœur, Mme la duchesse de Bouillon, et nous allons entendre de la belle poésie.

Saint-Évremond lut ce qui suit :

La divine Bouillon, cette adorable sœur,
Qui partage avec vous l'empire de Cythère,
Et qui sait, comme vous, par cent moyens de plaire
    Séduire et l'esprit et le cœur,
    Malgré tout ce que j'ai pu faire,
    Veut aujourd'hui que mes vers,

Au hasard de vous déplaire,
Aillent traverser les mers.
A cet insensé projet
Ma raison s'est opposée ;
Je vais devenir l'objet,
Ai-je dit, de la risée
De cet homme si fameux
De qui le goût seul décide
Du bon et du merveilleux,
Et qui, plus galant qu'Ovide,
Est comme lui malheureux.

A cet endroit de l'épître, Saint-Évremond s'arrêta involontairement et fixa sur Hortense un regard passionné, un regard dans lequel brillait encore sous la cendre des années je ne sais quelle étincelle des anciens jours, alors que le joyeux maréchal-de-camp rencontrait si peu de cruelles à la conr d'Anne d'Autriche. Mais la duchesse, en proie à une préoccupation rêveuse dont elle semblait ne pouvoir se rendre maîtresse, n'y fit aucune attention, et Saint-Évremond reprit sa lecture. Lorsqu'il eut fini, la duchesse s'écria :

— Que dites-vous de ces vers? Quant à moi, ils me semblent charmants.

L'oracle avait parlé, et un murmure général d'approbation accueillit son arrêt. Mais le vieux maréchal-de-camp hocha la tête.

— Je ne saurais, dit-il, vous contredire, madame la duchesse, mais je trouve un défaut grave dans ces vers, c'est la comparaison qu'ils commencent par établir entre vous et Mme la duchesse de Bouillon, entre le soleil et la lune, entre la reine de beauté et, si vous voulez, sa première sujette. Voici, ajouta-t-il en tirant une lettre de sa poche, un message que j'ai reçu, moi aussi, d'un de nos beaux esprits, d'un auteur qui vaut à coup sûr M. l'abbé de Chaulieu, de M. de la Fontaine ; et si madame la duchesse veut bien en écouter la lecture...

— Si ce sont des vers à ma louange, interrompit Hortense, je crois qu'en voilà assez pour aujourd'hui. Gardez-nous cela pour un autre jour.

— Souffrez du moins, reprit le maréchal de camp, que j'en lise un passage.

Et, sans attendre même la permission d'Hortense, il se mit à lire avec feu les vers suivants :

Que vous dirai-je davantage?
Hortense eut du ciel en partage
La grâce, la beauté, l'esprit; ce n'est pas tout :
Les qualités du cœur; ce n'est pas tout encore,
Pour mille autres appas le monde entier l'adore,
Depuis l'un jusqu'à l'autre bout.
L'Angleterre, en ce point, la dispute à la France :
Votre héroïne rend nos deux peuples rivaux.
O vous, le chef de ses dévots,
De ses dévots à toute outrance,
Faites-nous l'éloge d'Hortense !
Je pourrais en charger le dieu du double mont,
Mais j'aime mieux Saint-Évremond.

— Vivat! vivat! s'écria l'assistance en battant des mains avec transport.

— Vous voyez, mon vieil ami, dit la duchesse, que M. de la Fontaine est d'accord avec moi, et qu'il vous demande aussi de faire mon oraison funèbre.

— Encore! reprit Saint-Évremond en frappant du pied; mais vous voulez donc que je meure moi-même. Eh bien! oui, je la ferai, ne fût-ce que pour vous forcer de vous repentir de me l'avoir tant demandée.

— Allons, monsieur le chevalier de la triste figure, dit gaiement Hortense en tendant à son vieil ami une main qu'il baisa avec ferveur, ne vous fâchez pas. Aussi bien, j'entends, moi, votre Dulcinée, que vous répondiez sur-le-champ à M. l'abbé de Chaulieu; car vous n'êtes pas seulement mon lecteur, vous le savez bien, vous êtes aussi mon secrétaire. Quant aux autres lettres, j'en fais mon affaire. Allons! pages, vite une plume, de l'encre à M. de Saint-Évremond, et, pendant qu'il composera sa réponse, le petit Dery va nous chanter un de ces airs italiens qu'il chante si bien, et je l'accompagnerai de ma guitare.

Le jeune Dery chanta environ pendant une demi-heure. Au bout de ce temps, Saint-Évremond mit avec beaucoup de galan-

terie un genou en terre devant la duchesse, et déposa entre ses mains la réponse qu'elle lui avait demandée, et dont elle voulut donner elle-même, cette fois, lecture à ses fidèles. Cette réponse, qui fut colportée alors dans toute l'Europe galante et lettrée, où elle eut un succès prodigieux, était, conformément à la mode de l'époque, entremêlée de prose et de vers. En voici un extrait. Qu'on nous pardonne cette dernière citation, la seule d'ailleurs que nous ayons cru devoir emprunter, dans le cours de ce récit, aux écrits d'un personnage qui y joue un assez grand rôle, et qui, aujourd'hui peu connu, a été cependant considéré, à tort ou à raison, par ses contemporains, comme l'une des gloires littéraires du XVIIe siècle.

Je n'ai point, comme censeur,
Examiné votre ouvrage... ;
Notre Sapho Mazarin
Vous donne la préférence
Sur tout Grec et tout Latin;

« Mme de Mazarin ne fait que dire ce que j'ai pensé... Il n'y a point de comparaison qui ne vous désoblige : il n'y en a point d'avantageuse que je puisse raisonnablement prétendre. Celle d'Ovide ne me convient point. Ovide était le plus spirituel homme de son temps et le plus malheureux : je ne lui ressemble ni par mon esprit ni par mon malheur. Il fut relégué chez des barbares où il faisait de beaux vers, mais si tristes et si douloureux, qu'ils ne donnent pas moins de mépris pour sa faiblesse que de compassion pour son infortune. Dans le pays où je suis, je vois Mme de Mazarin tous les jours; je vis parmi des gens sociables qui ont beaucoup de mérite et beaucoup d'esprit. Je fais d'assez méchants vers, mais si enjoués, qu'ils font envier mon humeur quand ils font mépriser ma poésie. Voilà bien des avantages que j'ai sur Ovide. Il est vrai qu'il fut plus heureux à Rome avec Julie que je ne l'ai été à Londres avec Hortense; mais les faveurs de Julie furent cause de sa misère, et les rigueurs d'Hortense n'incommodent guère un homme aussi âgé que je le suis.

Je ne demande autre grâce pour moi
Que la rigueur qu'on aura pour les autres ;

Et j'ai sujet d'être content. C'est à Mme de Mazarin à finir ma lettre, quand je vous aurai dit qu'il ne manque rien ici que Mme de Bouillon et vous, monsieur, que je voudrais bien voir avec du vin de Champagne avant que de mourir. »

Voici maintenant l'apostille qu'Hortense ajouta de sa main sur cette lettre :

« Je ne fais point de vers, mais je m'y connais assez pour pouvoir dire sûrement, monsieur, que les vôtres sont les plus agréables qu'on puisse voir. Au reste, on me compare à Sapho mal à propos : je ne suis point née à Lesbos, je ne veux point mourir en Sicile. »

Au milieu de tous ces échanges de poésie et de bel esprit dans lesquels on retrouve comme un parfum de l'hôtel de Rambouillet légèrement affaibli par les brouillards de la Tamise, alors que la duchesse achevait d'écrire à l'abbé de Chaulieu, et que tout le monde attendait dans un respectueux silence la lecture de ces quelques lignes, l'un des membres de l'assistance qui était demeuré, auditeur impassible, dans un coin de la chambre, se leva tout à coup de son siége, et s'approchant d'Hortense devant laquelle il s'inclina :

— Et moi aussi, s'écria-t-il d'une voix grave et sonore, je suis porteur d'un message pour Mme la duchesse de Mazarin.

Tous les regards se retournèrent avec surprise vers le nouveau venu, dans lequel un chacun reconnut sans peine le jeune gentilhomme au visage froid et sévère, aux vêtements de couleur sombre, qui, déjà peu de temps auparavant, avait osé faire entendre un langage si étrange en un lieu où ne retentissaient d'ordinaire que les louanges de la duchesse. Chacun échangea aussitôt à sa voix basse, avec son voisin, les questions d'usage en pareil cas :

— Connaissez-vous cet étranger? Qui l'a donc amené ici? Que veut-il?

Mais la duchesse était si loin de s'attendre à ce que l'homme qui était debout devant elle pût avoir à son égard d'autres sentiments que ceux dont toute sa petite cour était animée, qu'elle

répondit négligemment, et sans même détacher les yeux du papier sur lequel elle écrivait :

— Eh bien, donnez-le moi, ce message.

Et comme l'étranger ne se disposait nullement à déférer au désir qu'on venait de lui exprimer, elle leva les yeux sur lui avec un léger mouvement d'impatience et de fierté; mais, en rencontrant le regard sombre de son interlocuteur, en contemplant ces traits qui, pour la première fois, s'offraient à sa vue, elle tressaillit et s'écria avec une frayeur instinctive :

— Qui donc êtes-vous, monsieur, et que voulez-vous de moi? Je ne vous connais pas.

— Pourtant, répondit froidement le nouveau venu, le fils de la comtesse de Soissons ne saurait être tout-à-fait un inconnu pour la duchesse de Mazarin.

— Vous êtes le fils de Mme la comtesse! balbutia Hortense avec émotion.

— Oui, madame, je suis le prince Philippe de Savoie.

— Soyez donc le bien venu, prince, dans cette maison où vous arrivez un peu en héros de roman : je vous le pardonne, car j'ai de tout temps beaucoup aimé ce genre d'ouvrages. Plus je vous regarde et plus vos traits maintenant me reviennent à la mémoire, quoique vous fussiez bien jeune encore lorsque je quittai la France. Sans doute vous m'apportez des nouvelles de ma famille ; oh! c'est toujours un si grand bonheur pour moi d'en recevoir! Votre mère Mme la comtesse est ma sœur aînée, et, bien qu'elle ne se soit pas toujours montrée pour moi tout-à-fait comme une sœur, je n'en ai pas moins conservé pour elle une affection bien tendre. Dites-moi qu'elle aussi ne m'a point oubliée, et qu'elle veut bien s'intéresser encore à une malheureuse exilée.

— Madame, je ne sais ; ma mère a depuis quelque temps fixé son séjour en Espagne auprès du couvent ou sa sœur, Mme la connétable Colonna, a cru devoir elle-même se choisir une retraite, et, dans les lettres que ma mère à bien voulu m'adresser, je n'ai point trouvé votre nom.

A cette réponse sévère, Hortense baissa la tête. Habituée à ce concert d'hommages et de flatteries qui venait caresser incessamment son oreille, elle se sentait à la fois pleine de trouble et de confusion. Ce n'était point seulement, en effet, le fils de sa

sœur, le prince Philippe de Savoie, qui se tenait devant elle; en ce moment plein de solennité, toute la famille des Mancini, cette famille qui, dans ses longs débats avec son mari, avait fini par prendre parti contre elle, semblait revivre tout entière dans ce jeune homme et lui parler par sa bouche. Au bout d'un instant, la duchesse reprit :

— Si mon nom ne se trouve point dans les lettres de ma sœur, c'est qu'elle m'attend.

Puis, se tournant vers ses courtisans, qui écoutaient avec stupeur cette conversation :

— Milords, ajouta-t-elle, il y aura trente ans, viennent les feuilles prochaines, qu'une galère de Gênes amena en France Olympe, Marie et Hortense Mancini. Ne pensez-vous pas qu'il serait possible qu'à cette époque les trois sœurs, après bien des traverses, se trouvassent réunies dans un couvent d'Espagne, toutes trois privées de leurs époux terrestres, toutes trois exilées de France, leur patrie d'adoption, toutes trois enfin fiancées pour le reste de leurs jours à l'époux céleste dont on ne se sépare jamais?

— Que Dieu détourne un semblable présage! s'écrièrent à la fois tous ceux auxquels Hortense s'adressait.

Mais, incapable de s'attacher longtemps au côté sérieux d'une idée, la duchesse reprit aussitôt :

— Eh bien! vous avez tort : je suis sûre que le voile m'irait à merveille; demandez plutôt à l'abbé.

A cette interpellation toute profane, le pauvre aumônier se remit bien vite à lire son bréviaire, que, malgré toute sa bonne volonté, il s'était vu forcé d'interrompre.

— Prince, continua Hortense en se tournant vers le nouveau-venu, vous m'avez dit que vous aviez un message à me remettre; me voici prête à le recevoir et à en prendre lecture. Veuillez me dire seulement de quelle part.

— Madame, je ne le puis.

— Oh! ne craignez rien, il n'y a ici que des amis, pour lesquels je n'ai rien de secret.

— Je le sais, madame; mais je désire vous remettre ce message lorsque vous serez seule, car il convient que vous le lisiez sans témoins, et... le plus tôt possible.

— Ah! murmura Hortense ébahie, vous le voulez ainsi!

Savez-vous, prince, que tant de réserve et de précautions finiraient par m'inspirer de l'effroi, si la curiosité ne l'emportait encore dans mon âme sur un tel sentiment!

— A merveille! s'écria Saint-Évremond, qui était jusqu'alors demeuré muet. Milords, c'est un congé qu'on nous donne: retirons-nous. — Prince, ajouta-t-il en passant devant Philippe de Savoie et d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux, vous êtes le premier après moi qui obteniez de notre belle reine la faveur d'un tête-à-tête. Rendez grâce aux liens qui nous unissent à elle par le sang. S'il en était autrement, plus d'un entre nous se serait cru en droit de réclamer de votre seigneurie l'honneur de se couper la gorge avec elle.

— Monsieur, répondit fièrement le jeune prince, c'est un honneur que d'ordinaire dans ma famille on demande plutôt encore qu'on ne l'accorde.

Lorsque tout le monde se fut retiré, même le petit Mustapha et le petit Pompée, Hortense invita d'un geste M. de Savoie à prendre place à ses côtés.

— Maintenant, dit-elle, vous pouvez remplir votre message.

— Ainsi vais-je faire, madame, répondit Philippe de Savoie. Toutefois, je dois d'abord vous adresser une question. Séparée de M. le duc de Mazarin par des circonstances que je ne veux point rappeler, n'avez-vous jamais pensé qu'il pourrait arriver tel événement qui vous mettrait dans la nécessité de revenir sur une résolution, peut-être seulement blâmable jusqu'à ce jour, mais qui d'un moment à l'autre risque de devenir criminelle?

— Expliquez-vous, prince. Que se passe-t-il en France? Serait-il arrivé à M. le duc de Mazarin quelque malheur?

Un sourire amer vint effleurer les lèvres du jeune homme.

— Madame, reprit-il avec un accent plein d'ironie, vous n'êtes point encore veuve, mais, selon toute apparence, vos liens ne tarderont point à être brisés, car l'existence de M. de Mazarin ne saurait être maintenant de longue durée. Tant que son cœur seul a saigné de votre abandon, on a pu espérer de conserver ses jours; mais il vient enfin un moment où les blessures du cœur atteignent également le corps. Ce moment est venu pour M. de Mazarin, et le mal a fait des progrès d'autant plus rapides, que sa raison, déjà depuis longtemps

chancelante, lui refusait l'énergie nécessaire pour contrebalancer les funestes effets de la maladie. C'est à vous de décider si vous laisserez à présent s'éteindre dans l'isolement celui à qui devant Dieu vous avez engagé votre foi, et si d'autres mains que les vôtres devront lui fermer les yeux. A cet égard, ajouta-t-il en tirant de son sein un papier cacheté, si mes paroles ne vous suffisent pas, voici un écrit, un écrit tracé tout entier de la main de votre mari mourant, et qu'il m'a chargé de remettre moi-même entre vos mains. Lisez-le, et songez que j'attends à l'instant même votre réponse.

Hortense prit en tremblant le message que lui tendait Philippe de Savoie, et, l'ayant décacheté, elle se mit à le lire. Ce message était ainsi conçu :

« MADAME,

» Celui qui vous remettra ce billet est notre neveu affectionné, le prince Philippe de Savoie. Il pourra vous dire dans quel état il m'a laissé. Prêt à paraître devant Dieu, j'ai pensé, madame, que vous ne voudriez point me laisser retourner dans son sein, tandis que vous resteriez sur la terre chargée de ma malédiction. Si le pardon d'un mourant a quelque prix pour vous, suivez le prince Philippe de Savoie. Il vous conduira auprès du lit de mort de celui que son fatal amour pour vous a rendu le plus malheureux des hommes durant sa vie, et dont il appartient pourtant à vous seule d'adoucir la mort. Je prie Dieu qu'il vous inspire et vous conduise, comme il vous jugera sans doute au jour du jugement dernier, suivant que vous aurez agi dans cette circonstance. — Votre mari,

« LE DUC DE MAZARIN. »

Après avoir achevé sa lecture, la duchesse demeu.a quelques instants pensive et recueillie en elle-même.

— Prince, dit-elle enfin, quels qu'aient pu être les torts de M. de Mazarin à mon égard, je sais quel est mon devoir et je suis prête à m'y conformer; mais il y a une circonstance que peut-être vous ignorez et qui, seule, pourrait 'empêcher de

remplir ce devoir. Privée de tout secours de la part de mon mari, habituée dès mon enfance au luxe et à la magnificence, et n'ayant jamais su calculer de ma vie, j'ai contracté, pendant mon séjoiur en cette capitale, des dettes assez considérables, et vous comprendrez sans peine que la duchesse de Mazarin doit au nom qu'elle porte de ne point quitter Londres comme une banqueroutière.

— Tout est prévu, madame; je suis porteur de lettres de crédit pour le cas où vous consentiriez à me suivre. Que vous faut-il de plus?

— Je n'ai plus rien à demander.

— Ainsi, vous êtes disposée à partir sur-le-champ? car le temps presse, et le moindre délai peut anéantir l'effet de votre résolution. M. le duc de Mazarin, je vous l'ai dit, n'a plus que peu d'instants à vivre, et il importe que vous le voyiez avant qu'il meure. Le bâtiment que j'ai frété et qui m'a conduit à Londres est prêt à repartir à mon premier signal, il nous débarquera sur les côtes de Bretagne d'où nous gagnerons aisément le château de La Meilleraye; c'est là que nous trouverons M. de Mazarin, au moins je l'espère encore. Avant de partir, rien ne vous empêche de confier le soin de vos intérêts à une personne sûre, M. de Saint-Évremond, par exemple, auquel je laisserai de mon côté les pouvoirs nécessaires pour traiter avec vos créanciers. Dans deux heures, si vous voulez, nous pouvons avoir quitté Londres.

— Deux heures! balbutia la duchesse; eh quoi! pas même le temps de dire adieu aux personnes que j'aime le plus! Ah! prince, il se fait déjà tard, et vous m'accorderez bien au moins jusqu'à demain.

Il y avait dans les yeux d'Hortense une éloquence tellement irrésistible que Philippe de Savoie ne put soutenir le feu de son regard. Une légère rougeur vint colorer son visage pâle et austère, comme si la merveilleuse beauté de la duchesse se fût révelée à lui, en cet instant, pour la première fois, et il détourna la tête. Il y eut un silence, puis la duchesse murmura de sa voix la plus douce :

— Prince, j'attends votre réponse.

— Vous le voulez, madame, reprit enfin le jeune homme, en évitant de la regarder, eh bien! donc, à demain; mais je

puis compter sur votre promesse, n'est-ce pas, et, demain, au lever du soleil...

Il n'acheva pas, car Hortense déjà lui tendait la main avec un sourire plein de tristesse, et l'interrompant :

— Je vois, lui disait-elle, qu'on vous a bien fort prévenu contre moi, mais j'espère que, quand vous me connaîtrez mieux, vous me haïrez moins.

Un moment incertain sur ce qu'il devait faire, Philippe de Savoie saisit tout à coup cette main qu'on lui tendait, comme s'il eût cédé à une sorte de fascination ; il y colla en tremblant ses lèvres, puis il sortit précipitamment de la chambre sans prononcer une parole.

— Mon Dieu ! s'écria Hortense en le voyant partir, je ne suis point superstitieuse; mais il y a dans toute la personne de ce jeune homme je ne sais quoi qui me glace jusqu'au fond du cœur. Mon Dieu, si j'ai méconnu vos saints commandements, ne me jugez-vous donc point encore suffisamment punie?

Là-dessus, la duchesse de Mazarin fit appeler l'abbé Milon, son aumônier, et lui commanda de dire une messe, le lendemain, pour le repos de l'âme de don Alonza de Lara.

XIX.

Le soleil vient de se cacher dans les eaux de la Tamise. Déjà le spectre vague et presque indistinct de la lune commence à apparaître au-dessus des sombres bâtiments de la tour de Londres. C'est l'heure si douce du crépuscule, alors que, selon l'expression du poëte anglais, l'on n'entend dans la campagne d'autres bruits que le chant du rossignol qui s'éveille, et le murmure des serments échangés à voix basse entre les amants. A travers le voile transparent de vapeurs qui s'étend sur tous les objets, Londres, la cité marchande où tous les bruits viennent de s'éteindre comme par enchantement avec le soleil, présente un aspect vraiment féerique. On se croirait à Venise. Aussi bien, de distance en distance, on aperçoit, dans le lointain, glisser sur les eaux bleues de la Tamise les barques des

seigneurs de la cour et des riches bourgeois de la cité, qui s'en vont goûter la fraîcheur d'une belle soirée de printemps. Entre toutes ces barques, il en est une qu'il est facile de distinguer. A l'arrière, les rideaux entr'ouverts laissent apercevoir une jeune femme et un vieillard assis à côté l'un de l'autre, et tous deux plongés dans une profonde rêverie, pendant qu'à l'avant un groupe d'auditeurs se presse autour d'un enfant en costume de page, qui chante en s'accompagnant de la guitare. Au nombre des auditeurs, on remarque, gravement accroupis aux pieds du chanteur, et dans une attitude tout extatique, un petit nègre et un petit Turc, l'un et l'autre revêtus de leur costume national. Tout le monde a déjà sans doute reconnu Dery, et ses acolytes Pompée et Mustapha. Il est inutile dès lors d'apprendre au lecteur les noms du vieillard et de la jeune femme. Le musicien vient de s'arrêter pour se reposer quelques instants, et un profond soupir s'est échappé de la poitrine du vieillard. Sa compagne s'en est émue, et une vive compassion s'est peinte sur son gracieux visage : elle se dispose enfin à prendre la parole. Écoutons.

— Allons! dit-elle, consolez-vous, mon pauvre vieil ami; ce serait à vous à me donner du courage, et je vois bien qu'il faut que j'en aie maintenant pour nous deux. Voyons, regardez-moi d'un air un peu moins désolé. Tout n'est point désespéré, je reviendrai vous voir, je vous le promets ; et, en attendant, je veux que ce soit vous qui preniez soin de tout ce que je laisse ici, entendez-vous? Vous me le promettez? D'abord, je m'en prendrai à vous, je vous en avertis, si M. Dery a oublié quelqu'un des airs de Lulli que je lui ai fait apprendre, et nous verrons bien si, à mon retour, ma perruche favorite prononce toujours aussi bien le nom d'Hortense.

Le vieillard, attendri jusqu'aux larmes, ne put d'abord trouver une parole, et se contenta de porter à ses lèvres la main de sa douce compagne; puis enfin, et comme s'il eût puisé quelque force dans ce baiser :

— Oh ! toujours aussi bonne que belle! s'écria-t-il; soyez bénie, madame, pour l'espoir que vous me rendez! Oui, tant que vous serez absente, je ne veux vivre qu'au milieu des objets qui pourront me parler de vous. Tout ce que vous aimez sur la terre, je veux l'aimer aussi; tout ce qui vous occupe

d'ordinaire, je veux m'en occuper. Vos auteurs chéris seront les miens, et je les lirai du matin au soir. Adieu la cour et ses plaisirs, adieu tout ce qui ne me présentera pas un souvenir d'Hortense!

— A la bonne heure! reprit la duchesse, vous voilà comme je vous veux, et votre œil brille comme l'œil du Saint-Évremond d'autrefois, alors que, petite fille, je vous voyais venir au palais de M. le cardinal, et que vous cherchiez à me consoler des réprimandes de Mme de Venelle. Voyez donc comme la soirée est belle! comme la brise est parfumée! Dites, maintenant, que j'ai eu tort de vouloir, avant de partir, aller dire adieu à ma jolie maison de Chelsea, sur les bords de la Tamise, où nous avons fait tant de bonnes parties avec milord Godolphin, milord Saint-Albans, miss Charlotte de Beverweert, mistress Middleton et ce pauvre abbé Saint-Réal; à mes beaux arbres, sous l'ombrage desquels vous avez composé tant de beaux vers à ma louange; à mes vertes pelouses, où j'ai si bien dansé. Dites, dites, monsieur, si j'ai eu tort.

— Vous! ma charmante reine! est-ce que vous pouvez jamais avoir tort?

— A merveille! Aussi bien ne faut-il pas qu'une dernière fois la folie et la raison fassent ensemble le voyage de Chelsea?

— La folie! oh! c'est moi, c'est moi qui deviendrai insensé pour tout de bon, si vous tardez longtemps à revenir de France.

— N'avez-vous pas ma promesse? Allons, ne songeons plus qu'au souper qui nous attend dans ma maison de Chelsea. Je sais bien des gens, mon vieil ami, qui donneraient beaucoup pour pouvoir être, ce soir, à votre place.

— Oui, madame; mais hélas! ce souper n'est-il pas pour moi comme le repas libre qu'on donnait, à Rome, aux condamnés à mort?

Il y eut un silence, et la duchesse redevint mélancolique et rêveuse; puis, après quelques instants, elle reprit :

— Pourquoi donc me parler ainsi de mort? Il semble en vérité, depuis hier, que tout le monde se donne le mot pour m'effrayer. Oublions les morts, si nous voulons qu'ils nous laissent en paix également.

A cet instant, le jeune Dery fit entendre un prélude sur sa

guitare, et recommença à chanter, ce qui fit tressaillir d'aise le Turc Mustapha et le nègre Pompée. Cependant l'air qu'il avait choisi n'était rien moins que gai; c'était une de ces plaintives romances espagnoles que, quelque vingt ans auparavant, les personnes de la suite de l'infante d'Espagne avaient popularisées à la cour de France, alors que cette jeune princesse était venue partager la couche du grand roi. C'était Hortense qui l'avait apprise elle-même au petit Dery : est il besoin de dire qui la lui avait apprise à elle? Toutefois, cette naïve mélodie, dans laquelle le génie moresque et le génie castillan revivaient à la fois avec toute leur simplicité primitive, empruntait mille charmes à une foule de circonstances purement accessoires et indépendantes même de la magie des souvenirs. Déjà le crépuscule avait fait place à la nuit, l'air commençait à fraîchir, et l'heure du souper était venue; on n'apercevait plus que de loin en loin quelque barque attardée qui regagnait Londres en toute hâte. La duchesse et Saint-Évremond, retombés dans leur rêverie, n'échangeaient pas une parole, et le silence solennel de la soirée n'était troublé que par le chant du page, auquel se mariaient le bruit des rames fendant l'onde en cadence, et les accords mélodieux de la guitare, semblables à ceux d'une harpe éolienne.

Cependant la lune commençait à monter sur l'horizon et baignait de ses molles clartés le délicieux paysage qui s'étend en amphitéâtre sur les rives de la Tamise, alors que, descendant le cours du fleuve, on s'approche des riants côteaux de Chelsea. L'atmosphère était si transparente et si pure, qu'on pouvait distinguer tous les objets à une assez grande distance. On vit alors s'approcher une barque de très-petite dimension et qui, bien que conduite par un seul rameur, glissait à la surface des ondes, légère et rapide comme une ombre. Il n'y avait dans cette barque, outre le rameur, qu'un seul passager, le corps entièrement enveloppé dans une cape de couleur sombre, et la tête couverte d'un feutre empanaché de plumes noires. A voir ce passager penché sur le bord de sa barque et prêtant l'oreille aux chants du page, on eût dit un de ces voyageurs dont il est question dans les légendes de l'Allemagne, séduit tout à coup par la voix mélodieuse d'une fraîche ondine entrevue à travers des roseaux, et s'acharnant à sa poursuite sans

s'apercevoir qu'il va tomber dans le gouffre où la nymphe perfide l'entraîne en fuyant devant lui.

En entendant derrière elle le bruit des rames d'une autre barque, Hortense tourna la tête, puis elle tressaillit et poussa un faible cri. Le passager qui la suivait, et qui n'était plus séparé d'elle alors que par deux ou trois toises de distance, était celui-là même qui, la veille au soir, à la comédie, avait offert à ses regards une si merveilleuse ressemblance avec Alonzo de Lara. C'était le baron de Banier.

Comme son frêle esquif avait sur la barque de la duchesse l'avantage de la rapidité de la marche, il la rejoignit en un clin d'œil et, en passant devant Hortense, il la salua avec beaucoup de politesse. Celle-ci s'inclina pour lui rendre son salut, mais elle sentit une sueur froide lui monter au front; Saint-Évremond lui-même ne put s'empêcher de murmurer à mi-voix :

— En vérité, voilà une ressemblance bien étrange, et plus je regarde ce gentilhomme...

— Vous m'aviez dit, interrompit la duchesse, qu'il était parti ce matin pour la France.

— On me l'avait positivement assuré, repartit le maréchal-de-camp. Il faut qu'il ait changé d'avis.

— Mais pour quel motif?

— Que sait-on? Le désir de vous revoir, peut-être...

— Taisez-vous! reprit la duchesse, dont une vive rougeur colora les joues; je n'en crois rien.

On put remarquer alors que le baron de Banier, par discrétion sans doute, s'était éloigné, mais pas assez pour perdre de vue la duchesse de Mazarin, sur laquelle il fixait obstinément ses regards, et qu'il semblait s'attacher à naviguer, en quelque sorte, de conserve avec la grosse barque que montait Hortense. Dery chantait toujours la vieille romance espagnole d'Alonzo de Lara.

Il y a, comme on sait, environ deux milles de distance entre Londres et Chelsea. Au bout de quelques minutes, on était en vue de ce site délicieux, et, les rameurs de la duchesse ayant dirigé la barque vers la plage, on se disposa à débarquer. Le baron de Banier fit signe à son pilote d'en faire autant, et sauta lestement à terre, pendant qu'Hortense, de son côté, posait le pied sur la planche que ses gens s'étaient empressés de placer

à l'avant de la barque, après l'avoir amarrée au rivage. Mais, soit que cette planche fût peu solide, soit qu'en proie à un trouble dont il est facile de se rendre compte, la duchesse eût manqué d'attention, son pied glissa. On la vit chanceler, puis s'affaisser sur elle-même, et tomber dans la Tamise, qui, à cet endroit, est assez profonde. Tout cela dura l'espace d'une seconde. Un cri d'épouvante s'éleva de tous côtés, car la duchesse avait instantanément disparu, et l'on devait craindre naturellement qu'elle n'eût été entraînée sous la barque, qu'on s'empressa aussitôt de démarrer. Mais cette opération même entraîna quelques lenteurs. Avant qu'elle fût terminée, un homme s'était jeté tout habillé dans le fleuve, avait, en plongeant, saisi la duchesse dans ses bras, et bientôt, tout haletant, il déposait sur la pelouse fleurie du rivage le précieux trésor qu'il venait de retirer du sein des ondes.

A la suite de cet événement, la duchesse demeura longtemps évanouie. En rouvrant les yeux, elle retrouva devant elle tous ses gens éplorés et entourant avec une vive expression d'inquiétude un médecin de Chelsea qu'on avait été quérir en toute hâte pour lui donner les premiers secours. Saint-Évremond, seul, était agenouillé auprès d'elle et couvrait une de ses mains de baisers.

— Merci, mon vieil ami, lui dit-elle dès qu'elle fut en état de parler; merci, car c'est vous qui m'avez sauvée.

Mais lui, hochant tristement la tête :

— Hélas! madame, ce n'est pas moi qui ai eu ce bonheur. Un autre m'a devancé, un autre plus jeune et plus alerte que moi.

— Qui donc?

— Cet étranger.... M. le baron de Banier.

A ce nom, je ne sais quel frais incarnat vint ranimer un moment les joues pâles d'Hortense.

— Encore lui! balbutia-t-elle d'une voix émue. Où est-il, monsieur de Saint-Évremond, où est-il? Oh! je veux moi-même lui rendre grâce.

— Madame, je ne sais, murmura Saint-Évremond. Dès qu'il a appris qu'on était sûr de vous rappeler à la vie, il s'est retiré.

— Et vous l'avez laissé partir!

Puis, saisissant vivement la main du maréchal-de-camp qu'elle étreignit entre les siennes, elle se pencha à son oreille et lui dit à voix basse :

— Mon vieil ami, si je vous suis aussi chère que vous dites, il faut que vous me le prouviez ; il faut que vous retrouviez cet étranger, que vous me l'ameniez, entendez-vous ; je veux le voir... lui parler... Oh ! faites encore cela pour Hortense.

— Mais, madame, reprit Saint-Évremond, avez-vous donc oublié que demain matin vous devez vous-même quitter l'Angleterre ?

— Il est vrai, dit la duchesse en levant les yeux au ciel, je l'ai promis ; mais il y a quelque chose dans mon cœur qui me défend de partir sans avoir revu cet étranger.

Le vieux maréchal-de-camp ne put s'empêcher de pousser un profond soupir, et il répondit avec un accent douloureux :

— Madame, vous serez obéie.

Le lendemain matin, en effet, Hortense, que le médecin n'avait pas encore jugée en état de quitter sa maison de Chelsea, était étendue dans une chaise longue, ayant à ses côtés Saint-Évremond et le baron de Banier, car le maréchal-de-camp avait tenu sa promesse, bien à contre-cœur, comme on doit le penser ; aussi jamais il n'avait mieux mérité qu'en ce moment le surnom de chevalier de la triste figure que la folâtre duchesse s'était plu à lui décerner. Hortense était encore fort pâle ; mais ses traits avaient une expression de langueur qui n'était pas sans charmes, et, en la voyant encore si belle, on était tenté de se demander si ce n'était pas plutôt la volupté que la souffrance qui avait substitué la blancheur des lis à l'éclat naturel de son teint.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit la duchesse après avoir examiné avec une vive curiosité le nouveau venu, pardonnez-moi si, sur le point de quitter ce pays, je n'ai point voulu le faire sans vous avoir offert tous mes remercîments pour un acte de dévouement que je n'avais aucun titre à attendre de vous, et auquel je suis peut-être redevable de la vie.

— Madame, répondit le baron, c'est bien plutôt à moi de vous offrir des actions de grâce pour avoir daigné m'admettre en votre présence, et il n'est sorte de périls que je ne fusse prêt à affronter si j'en devais être toujours ainsi récompensé.

Combien je me félicite maintenant d'avoir retardé mon départ, puisque cette circonstance m'a permis de rendre un bien faible service à la belle duchesse de Mazarin ! C'est un souvenir qui va désormais me suivre dans tous mes voyages, et qui ne mourra qu'avec moi. J'en suis redevable à M. l'envoyé de Suède ; c'est lui qui, en m'annonçant que le roi était attendu aujourd'hui de Windsor et que sa majesté serait bien aise de me voir, m'a déterminé à différer mon départ.

Pendant que M. de Banier parlait ainsi, Hortense échangeait avec Saint-Évremond des regards pleins de surprise. Ce gentilhomme ne ressemblait pas seulement à Alonzo de Lara par les traits du visage, mais il n'était pas jusqu'à son organe même dans lequel on ne retrouvât un souvenir affaibli de celui du page. Bien qu'il parlât le français avec beaucoup de pureté, il avait un léger accent qui offrait un point d'analogie de plus avec le défunt. Cependant il convient d'ajouter que sa taille était plus élevée et ses traits plus accusés ; mais aussi il s'était écoulé bien des années depuis la nuit de la Toussaint de 1660, et même depuis le duel où don Alonzo de Lara avait trouvé la mort. Pourtant, il était impossible d'admettre que ce fût le même personnage. C'était tout simplement une de ces ressemblances miraculeuses dont il a existé plus d'un exemple et qui, à diverses époques et dans diverses contrées, ont donné lieu à des aventures si surprenantes. M. de Banier avait beaucoup voyagé, beaucoup observé, et retiré un grand fruit de ses voyages. Il avait une conversation pleine de charme, et, dans cette première entrevue, la duchesse, ainsi que Saint-Évremond, se plurent à l'envi à le questionner sur son passé, comme s'ils eussent cherché l'un et l'autre à s'affermir dans la persuasion que c'était bien réellement un autre que don Alonzo de Lara qu'ils avaient devant les yeux. Cependant M. de Banier n'avait pas été sans remarquer l'impression de surprise qu'il avait produite sur Hortense et sur le maréchal-de-camp, et, en voyant que cette impression subsistait même encore après un quart-d'heure de conversation, il se hasarda à en demander la cause. La duchesse se contenta de répondre, d'un ton en apparence assez indifférent, qu'elle trouvait en lui beaucoup de ressemblance avec un jeune page de son oncle le cardinal.

— Madame la duchesse, reprit Banier avec galanterie, ce

m'est un grand bonheur de ressembler à une personne qui tient une place dans votre souvenir; mais croyez que ce bonheur serait bien plus grand encore si la ressemblance était complète sous tous les rapports.

Une légère rougeur vint animer les joues d'Hortense, qui reprit avec un sourire plein de mélancolie :

— Croyez-moi, monsieur, n'enviez point le sort de ce jeune homme, car il a été bien malheureux.

— Hélas! madame, repartit Banier, je ne sais quel est l'avenir que le ciel me réserve; mais la destinée de mon père et de mon aïeul n'est point faite pour me rassurer. Mon aïeul était un de ces sénateurs que le roi de Suède, Charles IX, fit décapiter au sortir d'une séance des états du royaume, parce qu'ils s'étaient montrés contraires à ses volontés. Mon père, vainqueur sur tant de champs de bataille, est mort d'amour pour la princesse Jeanne de Bade, ma mère. J'étais encore au berceau lorsque je l'ai perdu.

— Et vous ne voulez point mourir comme lui?

— Je ne sais, madame, ce que Dieu ordonnera de moi; mais mon père, en mourant, voulut me prémunir contre une mort semblable à la sienne; et, dans une lettre qui m'a été remise par mon gouverneur, dès que j'ai eu l'âge d'homme, lettre écrite par mon père à ses derniers moments, il m'engageait à voyager, tant que durerait ma jeunesse, et à ne jamais m'arrêter plus d'une semaine dans le même lieu. Jusqu'à présent, vous le voyez, j'ai suivi religieusement les conseils de mon père mourant.

— Et, selon toute apparence, vous vous en êtes bien trouvé?

— Oui, madame; mais il est telles personnes que, si belles qu'elles soient, on peut voir sans danger, chaque jour, à chaque instant, durant toute une semaine; tandis qu'il en est d'autres qu'il suffit d'avoir vues une seule fois pour que...

Banier n'acheva pas, car la porte de la chambre venait de s'ouvrir, et une voix avait dit : — M. le prince de Savoie demande à parler à l'instant même à Mme la duchesse.

Hortense tressaillit et se sentit frisonner jusqu'à la moelle des os. C'était comme un rêve d'amour brusquement interrompu par un coup de tonnerre, comme une lyre brisée au moment où elle rendait ses plus doux accords.

— Faites entrer le prince, dit-elle d'une voix à peine articulée.

Philippe de Savoie, en apercevant auprès de la duchesse le beau Banier, attacha sur lui un regard farouche. C'était la première fois qu'il voyait ce gentilhomme, et il se sentait déjà son ennemi.

Banier se leva pour prendre congé d'Hortense et céder la place au nouveau venu.

— Adieu, monsieur le baron de Banier, dit la duchesse en tendant au jeune étranger sa main à baiser. Ne vous reverra-t on pas avant votre départ?

— Ah! madame, murmura Banier à voix basse, en baisant cette main qu'il sentait palpiter sous ses lèvres, demandez-moi plutôt si maintenant je pourrai partir.

Là-dessus il sortit avec M. de Saint-Évremond, qui, dans son ravissement de voir s'éloigner ce dangereux rival, poussa l'urbanité jusqu'à vouloir le reconduire jusqu'à son carrosse, sans doute afin de s'assurer qu'il quittait bien réellement Chelsea. Pendant ce temps-là, Hortense demeura seule avec son neveu.

— Vous savez, prince, lui dit-elle, non sans un peu d'embarras, quel événement m'empêche de remplir, au moins à présent, la promesse que je vous ai faite hier?

— Madame, je sais tout, répondit froidement M. de Savoie.

— J'espère, reprit Hortense, étonnée de lui voir un air encore plus sombre que la veille, j'espère que vous n'avez point reçu de nouvelles plus fâcheuses de M. le duc de Mazarin?

— Non, madame, grâce au ciel; mais deux mots seulement, s'il vous plaît. Cet importun chambellan qu'il vous a plu de vous donner, ce M. de Saint-Évremond, va-t-il bientôt rentrer?

— Mais... je ne sais... Pourquoi cette question?

— Pourquoi? pourquoi? C'est que les moments sont précieux, entendez-vous; c'est qu'il faut qu'aujourd'hui même je vous apprenne....

En même temps, M. de Savoie s'agenouilla devant la duchesse.

— Que faites-vous, prince? s'écria Hortense stupéfaite; vous, à genoux devant moi!

— C'est l'attitude qui convient à un coupable repentant.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que, pour vous déterminer à m'accompagner en France, j'ai eu recours, de concert avec M. de Mazarin, à un subterfuge; je veux dire que M. de Mazarin n'a d'autre maladie que son amour insensé pour vous; que je lui avais promis de servir cet amour et de vous ramener de gré ou de force dans ses bras, mais que maintenant il me serait impossible d'exécuter la promesse que je lui ai faite, parce que moi aussi je vous aime.

A cette dernière parole, la duchesse se leva de son siége.

— Prince, dit-elle avec beaucoup de dignité, oubliez-vous à qui vous parlez?

— Non, madame, répondit le jeune homme avec violence, non, je n'oublie rien; je sais que vous êtes la sœur de ma mère, je sais que mon amour est un sacrilége, alors même qu'il ne serait pas déjà un crime, puisque votre mari existe encore; mais qu'y puis-je? Comme tant d'autres, j'ai subi le pouvoir de ces charmes qu'imprudent j'ai voulu braver, et maintenant il n'est déjà plus temps de vaincre la passion fatale que vos yeux ont allumée dans mon âme. Plaignez-moi, madame, ou plutôt plaignez-vous vous-même, car nous sommes, vous et moi, de cette famille des Mancini qui a du feu dans les veines au lieu de sang, et qu'aucun obstacle ne saurait arrêter dans ses résolutions. Vous l'avez prouvé, madame, ainsi que vos sœurs; mon tour est venu, maintenant.

— Par pitié, prince, balbutia Hortense épouvantée, revenez à vous et rétractez de telles paroles. Songez donc, si l'on vous entendait!

— Eh! que m'importe, madame, pourvu que vous m'aimiez un jour! Être aimé d'Hortense, c'est là tout ce que je veux, et vienne la mort ensuite, je ne la crains pas. Oh! dites-moi, je vous en supplie, qu'un jour, vaincue par mes prières, par mon désespoir, vous m'accorderez votre amour; et alors toutes les épreuves, tous les sacrifices qu'il vous plaira de m'imposer, je suis prêt à les subir, pourvu que vous soyez à moi.

— Prince, ce que vous me demandez est impossible; laissez-moi, par grâce, laissez-moi!

— Impossible! Alors, madame, il ne me reste plus qu'une

chose à penser, c'est que cet amour que vous me refusez, vous l'avez accordé à un autre. Eh bien! malheur à lui, entendez-vous, si je le découvre jamais! A partir de ce jour, je m'attache à vos pas comme votre ombre. Partout vous me retrouverez, et c'est en vain que vous voudriez me chasser; car je vous aime, non point comme on aime ici, sous ce pâle soleil du Nord, mais comme on aime sous le ciel qui a vu naître la comtesse de Soissons, le connétable Colonna et la duchesse de Mazarin, comme aiment les Mancini. Cet amour-là, madame, libre à vous de ne point le partager; mais s'il vous plaît de favoriser un rival.... priez pour lui!

Sur ces entrefaites, Saint-Évremond rentra dans la chambre; et comme il attachait un regard ébahi sur la duchesse, qui, tremblante, éperdue, se tenait debout auprès de M. de Savoie, ce dernier s'inclina gravement devant elle, et lui baisant la main avec toutes les marques du plus profond respect :

— Madame, s'écria-t-il, si vous voulez bien le permettre, j'aurai l'honneur de revenir dans la soirée pour m'informer de vos nouvelles.

Puis, ayant adressé à Saint-Évremond interdit le plus froid salut, il sortit. Dès que la porte se fut refermée sur lui, Hortense se mit à fondre en larmes; et, saisissant la main du vieux maréchal-de-camp :

— Mon bon monsieur de Saint-Évremond, s'écria-t-elle, j'ai encore un service à réclamer de vous. Il faut que vous partiez sur-le-champ pour Londres et que vous alliez trouver M. le baron de Banier. Vous vous jetterez à ses genoux s'il le faut, et le supplierez en mon nom de quitter l'Angleterre aujourd'hui même, sans attendre le retour du roi, et surtout sans chercher à me revoir.

— Ouf! répondit Saint-Évremond, j'ai déjà bien couru pour vous ce matin, madame la duchesse, et je n'en puis plus; mais, par là mordieu! voilà une commission que je vais faire avec joie, quand bien même il faudrait après cela me mettre au lit pour un mois.

Et, prenant sa canne et son chapeau, il partit incontinent pour Londres.

XX.

— Oui, monsieur, disait Saint-Évremond au baron de Banier, en se promenant avec lui dans le parc de Saint-James à la chute du jour, trois mois environ après les événements dont on a lu précédemment le récit, maintenant que vos hommages sont acquis à la belle miss Charlotte de Beverweert, dont on dit que vous allez devenir l'heureux époux, maintenant que j'ai cessé de redouter en vous un rival, je puis vous dire toute la vérité : ce jeune homme dont je vous ai parlé, et avec lequel vous avez beaucoup de ressemblance, ce jeune homme auquel j'ai servi de second, à mon passage à Milan, dans le duel où il a trouvé la mort, était l'amant aimé de Mme la duchesse de Mazarin. C'est la seule passion qu'elle ait éprouvée dans sa vie, et cette passion a été si malheureuse qu'il ne faut point s'étonner si, dès-lors, Hortense a fermé son cœur à l'amour. Vous avez donc fait fort sagement de suivre mon conseil, et de vous retirer lorsqu'il en était temps encore. Sur mon honneur, j'eusse été au désespoir de voir un beau papillon tel que vous venir se brûler à la chandelle, comme tant d'autres.

— Je ne vous dissimulerai pas, monsieur de Saint-Évremond, qu'il m'en a coûté beaucoup dans cette circonstance; mais enfin je me suis souvenu des dernières exhortations de mon père, et j'ai fait comme vous dites, vous autres Français, contre fortune bon cœur.

— A la bonne heure! Touchez-là, car nous sommes à deux de jeu. Seulement je suis vieux, et vous êtes jeune; j'ai mes cheveux blancs et ma loupe, ma taille commence même à se voûter quelque peu, tandis que vous, mordieu! vous pourriez poser devant M. Scudéry pour les Amadis. Aussi, pour un gentilhomme de votre mérite, il eût été honteux de devoir l'amour d'une dame à une simple ressemblance. Au moins, vous êtes sûr d'être aimé de miss Charlotte pour vous-même.

— Ah çà ! monsieur de Saint-Évremond, cette ressemblance est donc bien frappante?

— Elle est au-delà de tout ce que vous pourriez imaginer. Je

n'oublierai jamais, pour ma part, l'effet que vous me fîtes la première fois que je vous vis à la comédie, il y a trois mois. Une seule fois peut-être, dans ma vie, j'en avais éprouvé un semblable; c'était pendant mon séjour à Amsterdam, il y a bien longtemps de cela. Avez-vous, dans le cours de vos voyages, visité Amsterdam?

— Pas encore.

— Eh bien! si, une fois marié, il vous prend fantaisie de voyager de nouveau, allez à Amsterdam, c'est une ville assez curieuse, bien qu'on y mange et qu'on y boive fort mal. Mais surtout ne manquez point de rendre visite à l'un de mes bons amis, le célèbre docteur Ruysch, et, sur ma parole, vous serez stupéfait. Quant à moi, je me souviendrai toujours du spectacle dont je fus témoin dans cette ville. C'était pendant les premiers temps du séjour que j'y ai fait. Un des bourguemestres avec lequel j'avais quelques relations vint à perdre son unique enfant; toute la famille était dans une consternation profonde. Un mois environ après cet événement, comme j'étais allé rendre visite au père et à la mère de l'enfant, quelle ne fut pas ma surprise en apercevant ce dernier dans son lit, sur son séant, frais et dispos, et le sourire sur les lèvres!

— On l'avait sans doute cru mort, et l'on s'était trompé, car je ne sache pas que votre docteur l'ait ressuscité.

— Je le crus comme vous, et je m'approchai pour l'embrasser.

— Eh bien?

— Eh bien! c'était tout simplement le docteur Ruysch qui l'avait embaumé, mais avec un art si merveilleux que tout le monde, ainsi que moi, y était trompé au premier aspect, et qu'il ne lui manquait que la parole.

— Voilà qui est étrange, monsieur de Saint-Évremond, et j'irai certainement faire visite au docteur Ruysch, mais de mon vivant, s'il vous plaît. Je gage que, le soir où vous me vîtes pour la première fois, vous m'aurez pris pour un sujet échappé du laboratoire de votre illustre ami?

— Ma foi, baron, je ne vous dissimulerai pas que j'en ai eu un instant la pensée. Mais parlons d'autre chose, car, en dépit du crépuscule, il me semble apercevoir sous les arbres, là-bas, Mme la duchesse de Mazarin.

Les yeux du vieux maréchal-de-camp ne l'avaient point trompé. C'était, en effet, Hortense qui, escortée du petit Pompée et du petit Mustapha, tous les deux portant la queue de sa robe, et suivie, à quelques pas de distance, par deux pages et deux valets, se rendait au palais de Whitehall, en traversant le parc de Saint-James, sur la lisière duquel sa maison était située, comme on sait. Elle était en riche toilette de cour, ce qui lui allait à merveille, bien que Saint-Évremond, dans une épître qu'il lui avait adressée récemment, lui eût déclaré que chaque ornement qu'elle mettait cachait une grâce ou une beauté de sa personne. On eût dit non point une duchesse, mais une reine; et, en la voyant si imposante à la fois et si charmante, Saint-Évremond et Banier demeurèrent muets d'admiration. Arrivée auprès d'eux, elle s'arrêta. Son visage n'avait conservé aucune trace des émotions pénibles qui, quelque temps auparavant, étaient venues en altérer momentanément la pureté et l'éclat. Tout au contraire, sous le tissu transparent de sa peau et dans la limpide prunelle de ses beaux yeux noirs, on pouvait lire je ne sais quelle joie intime et quelle douce quiétude que peut-être elle n'avait connues auparavant à nulle autre époque de sa vie.

— Bonsoir, messieurs, dit-elle avec un sourire plein d'ineffables délices; ne venez-vous point ainsi que moi faire votre cour au roi et à la reine, qui sont arrivés ce matin de Windsor? Mais pardon, je suis indiscrète peut-être, car vous étiez, ce me semble, en conversation assez animée tout à l'heure.

— Oh! madame, répondit Saint-Évremond, n'êtes-vous point partout et toujours, comme le plus beau des astres, la très-bien venue? Je demandais tout simplement à M. le baron de Banier s'il nous ferait bientôt assister à sa noce.

— En effet, reprit la duchesse, je sais qu'il est très-fort question de ce mariage. Est-ce que vous ne songez pas à en finir bientôt, monsieur?

— Si fait, madame la duchesse, et je n'attends plus que la réponse à une lettre que j'ai adressée ce matin.

— A votre prétendue?

— Oui, madame la duchesse, à *elle*.

— Ah! ah! et êtes-vous bien sûr qu'*elle* vous réponde?

— Et pourquoi non, madame la duchesse, puisqu'elle a déjà daigné...

— Je le sais, je le sais; mais, monsieur, songez que vous demandez beaucoup aujourd'hui, et qu'en amour il ne faut point se montrer trop impatient. Je parle pour mon amie, pour miss Charlotte.

— Impatient, madame la duchesse! mais veuillez donc, à votre tour, vous rappeler qu'il y a tantôt trois mois que j'espère.

— Eh bien! trois mois, c'est peu de chose.

— Hélas! madame, ne me parlez pas ainsi, car, si miss Charlotte était sans pitié pour moi, il ne me resterait plus qu'à mourir.

— Vraiment? pauvre jeune homme! Ne trouvez-vous pas, monsieur de Saint-Évremond, qu'il faudrait qu'on fût bien cruelle pour n'en avoir pas pitié? Allons, consolez-vous, monsieur le baron de Banier. Je veux plaider votre cause, moi.

— Oh! alors, madame, ma cause est gagnée!

Ici, Hortense regarda alternativement ses deux interlocuteurs avec une expression indéfinissable.

— Pas encore, pas encore, dit-elle en hochant la tête.

Puis, changeant brusquement de ton:

— Qui de vous, messieurs, me donne la main pour entrer au palais?

Une voix grave et sonore répondit vivement:

— Ce sera moi, madame, s'il vous plaît.

Cette voix n'était point celle de Saint-Évremond ni du baron de Banier. C'était celle du prince Philippe de Savoie, qui venait de s'avancer sous les arbres, et que l'obscurité, croissant à chaque instant, n'avait pas permis d'apercevoir. Hortense tressaillit et tendit sa main au prince sans prononcer une parole, et tous se dirigèrent ensemble vers le palais de Whitehall.

Pendant qu'Hortense s'en va essayer le pouvoir de ses charmes sur cette cour où *tout le monde l'imite et personne ne lui ressemble*, pendant que son vieux poëte murmure tout bas à ses côtés:

Astres de cette cour, n'en soyez point jaloux,
Vous paraissez aussi peu devant elle
Que mille autres beautés ont paru devant vous;

il convient de ne pas faire attendre plus longtemps au lecteur la révélation d'un secret qui, aussi bien peut-être, n'en est déjà plus un pour lui. Ce n'est point pour les beaux yeux de miss Charlotte de Beverweert, quelque jolie qu'elle puisse être, que soupire M. le baron de Banier; ce n'est point de miss Charlotte qu'il attend une réponse décisive, selon toute apparence; c'est de la duchesse de Mazarin. Ce mariage qui occupe les esprits n'est qu'une comédie concertée entre la duchesse et miss Charlotte pour détourner les soupçons du monde et déjouer les projets de vengeance du prince Philippe de Savoie. L'amour s'est enfin réveillé dans le cœur d'Hortense, le phénix vient de renaître de sa cendre. Ce cœur que n'avaient pu toucher les hommages de tant de gentilshommes, la fleur du bel air et de la galanterie, de tant de princes et de rois même, ce cœur n'a point su résister à l'influence magique d'une ressemblance peut-être trompeuse sous plus d'un rapport. En aimant un homme qui lui présente le portrait vivant de celui qu'elle a tant pleuré, la duchesse se persuade qu'elle est demeurée fidèle à Alonzo de Lara, et qu'elle n'a point changé d'amour. C'est là une de ces subtilités sophistiques comme on en rencontre tant, pour peu qu'on veuille se livrer à l'étude d'une passion qui, malgré les plus savantes explorations, présente encore bien des secrets et des mystères.

Et d'ailleurs, quand il n'en eût pas été ainsi, ne vient-il pas tôt ou tard dans la vie de la femme la plus légère, la plus coquette, et en apparence la plus insensible, une époque fatale où elle subit la loi qu'elle a imposée à tant d'autres, loi mystérieuse et terrible, dont le joug est d'autant plus pesant qu'on l'a plus longtemps éludé, et dont les conséquences semblent, suivant une loi toute mathématique, s'accroître en raison directe du carré des distances? Hortense en était arrivée à cette époque, et, bien qu'elle cherchât à se le dissimuler à elle-même, elle n'avait jamais éprouvé pour Alonzo de Lara tout ce qu'elle éprouvait pour le baron de Banier. Avec le temps, le gland s'était fait chêne, le ruisseau était devenu torrent. La duchesse de Mazarin avait senti enfin bouillonner dans ses veines le sang des Mancini.

Ici on se demandera sans doute comment la mission confiée au trop aveugle Saint-Évremond avait amené un résultat dia-

métralement opposé à celui que la duchesse semblait en attendre. A cet égard, quelques explications sont nécessaires. M. de Banier n'avait pu voir Hortense sans éprouver pour elle le sentiment qu'elle inspirait à tous ceux qui l'approchaient; toutefois, instruit par l'exemple de son père, et désespérant de réussir là ou tant d'autres avaient échoué, il eût vraisemblablement quitté Londres sans se faire présenter à la duchesse de Mazarin, alors même qu'il lui avait en quelque sorte sauvé la vie, si Saint-Évremond ne fût venu lui-même l'inviter, de la part de son idole, à comparaître devant elle pour recevoir ses actions de grâces. Dès ce moment, un rayon d'espérance vint illuminer l'âme du beau Banier; mais ce fut bien mieux encore lorsqu'une seconde visite de Saint-Évremond lui eût révélé toute sa puissance, en lui montrant la crainte que déjà il inspirait. La perspective d'une mort certaine n'eût pu même l'empêcher alors de tenter cette magnifique conquête qui se présentait pour lui avec tant de chances de succès. Cependant, avec ce tact parfait qui en amour comme en toute autre chose supplée souvent aux qualités les plus brillantes et aux talents les mieux établis, il se donna bien de garde de résister à la prière que la duchesse lui adressait par l'organe de son vieux chevalier, et il se résolut à quitter momentanément l'Angleterre; mais avant son départ il avait eu soin de faire parvenir secrètement à Hortense un message des plus respectueux où il sollicitait, en récompense de sa soumission, l'autorisation de revenir.

Qui fut bien embarrassée, ce fut la duchesse en recevant ce message, et il est assez difficile de conjecturer le parti qu'elle aurait pris, si l'idée ne lui fût venue de communiquer l'épître de Banier à la plus intime de ses amies, cette jeune miss de Beverweert dont il a été déjà question. Charlotte de Beverweert, l'une des filles d'honneur de la princesse Anne, qui devait être reine plus tard, avait inspiré peu de temps auparavant une vive passion au comte de Melos, ambassadeur de Portugal, et cette aventure brusquement dénouée par la mort du comte avait fixé l'attention sur elle. Habituée à vivre au milieu d'une cour dont les *Mémoires du chevalier de Grammont* nous ont révélé ce qu'on peut appeler, au moins, la grande facilité de mœurs, cette jeune fille s'étonna fort qu'Hortense pût hésiter à accorder au baron de Banier l'autorisation qu'il sollicitait d'une

façon si humble et si timide, et ce fut elle qui proposa à la duchesse, à charge de revanche bien entendu, si l'occasion s'en présentait, de jouer dans toute cette affaire le rôle de plastron. Après quelques combats, Hortense finit par accepter l'offre de son amie, et l'on a vu que cette combinaison stratégique avait parfaitement réussi.

Naturellement une correspondance s'était engagée ainsi entre Hortense et Banier; car, observés comme ils l'étaient l'un et l'autre par tant de gens intéressés à pénétrer leur secret, c'était le seul moyen qui leur fût offert de se communiquer leurs sentiments, et le mystère même dont il fallait envelopper ce commerce épistolaire ajoutait d'autant plus de charmes à toute cette intrigue. Cependant cette correspondance, d'abord toute respectueuse d'un côté, toute réservée de l'autre, avait fini, comme c'est assez l'usage, par devenir fort passionnée des deux parts. M. de Banier, qui, comme l'amant dont parle le Tasse, s'était montré peu exigeant de prime-abord, commençait à se plaindre de ne point voir le terme de son douloureux martyre. Reçu assez rarement chez la duchesse, et seulement aux heures où ses nombreux courtisans y étaient admis, la voyant quelquefois à la cour, mais toujours en présence de témoins, c'est à peine s'il pouvait échanger avec elle, à la dérobée, quelques tendres protestations, quelques douces œillades, légères faveurs qui ont tant de prix et qu'on cherche si vite à remplacer par d'autres, sans songer qu'entre toutes ces fleurs que butinent les amants, ce sont les plus humbles et les plus modestes qui sont aussi presque toujours les plus charmantes et qui exhalent le plus de parfums. Ce n'était point assez pour lui de pouvoir se dire : « Cette femme dont la merveilleuse beauté est célèbre dans toute l'Europe, cette femme qui a dédaigné l'amour de tant de princes et de monarques, cette femme qui ne saurait paraître en quelque endroit que ce soit sans qu'aussitôt tous les regards se concentrent sur elle avec admiration, cette femme m'aime, elle me l'a écrit. » A ce témoignage pour lequel des rois auraient donné leur couronne, des gentilshommes tout leur sang, des poëtes leur immortalité, des chrétiens leur salut, l'ambitieux Banier voulait en joindre un autre. Il voulait pouvoir dire aussi : « Cette femme me l'a prouvé. » Pour cela, il avait osé solliciter un rendez-vous secret, rendez-vous d'a-

bord positivement refusé, puis ensuite toujours différé par Hortense, le matin même, il avait adressé à la duchesse une lettre à la fois brûlante et désolée, une sorte d'ultimatum amoureux où il se représentait comme bon à mettre en terre sous huit jours, s'il était réduit à vivre plus longtemps au régime où on l'avait mis depuis trois mois. C'est de cette lettre qu'il avait été si fort question dans sa rencontre avec la duchesse.

De son côté, parvenue à ce moment suprême qui précède la défaite, Hortense était en proie aux plus cruelles incertitudes, soit qu'ayant toujours vécu jusqu'alors par l'esprit et par le cœur, elle sentît s'éveiller en elle plus d'un scrupule, avant de commencer une existence toute nouvelle et de franchir la dernière barrière devant laquelle elle se fût arrêtée, soit plutôt encore qu'elle tremblât d'exposer ainsi son amant à toute la vengeance de Philippe de Savoie. En effet, ce dernier, voyant son amour repoussé par elle, avait tenu parole et s'était attaché à ses pas comme une ombre importune, voulant empêcher le trésor qu'il n'avait pu obtenir de tomber en d'autres mains, à défaut des siennes. Hortense ne pouvait sortir, se montrer à la cour, à la promenade, à la comédie, sans voir luire devant elle deux yeux noirs remplis d'un feu sombre, et qui ne la perdaient pas de vue un seul instant. Saint-Évremond pouvait désormais dormir tranquille. Il avait dans la personne de M. de Savoie un remplaçant tel qu'il pouvait le désirer. En toute autre circonstance, peut-être, la duchesse eût-elle au moins voulu rester libre dans son logis; mais, comme elle se sentait coupable, elle n'osait en interdire l'entrée au seul représentant de sa famille qui vécût sous les mêmes cieux qu'elle, de peur d'éveiller ses soupçons. Ainsi, elle goûtait intérieurement tous les charmes d'un amour partagé, mais avec toutes les appréhensions attachées à un amour illégitime. Au surplus, à cet égard, il ne faut pas trop la plaindre; car ces appréhensions même ne sont-elles pas bien souvent un attrait de plus, et le paradis terrestre serait-il bien digne d'envie sans l'arbre de la science auquel il est défendu de toucher?

Souvent, dans les fêtes que Charles II, à l'exemple de Louis XIV, multipliait dans ses résidences royales de Whitehall ou de Windsor, Banier et Hortense se rencontraient, et alors, que de délices dans une main furtivement pressée au

milieu d'un quadrille, dans un simple regard, dans quelques paroles rapidement échangées au passage, au milieu de la confusion d'une partie de chasse, sous les antiques et discrets ombrages de la forêt de Windsor! comme alors leurs deux âmes s'élançaient l'une vers l'autre, et, s'isolant par la pensée de toute cette foule bruyante qui les environnait, s'en allaient, doucement unies, planer loin, bien loin, au-dessus des palais, au-dessus des chênes séculaires, commes les âmes de Francesca et de Paolo dont parle Dante! Pendant trois mois entiers, s'aimer, se voir, se l'écrire, ce fut là tout leur bonheur. Pourquoi faut-il qu'ils n'aient point su s'y renfermer? Mais La Fontaine l'avait déjà dit alors :

> Amour, Amour, quand tu nous tiens,
> On peut bien dire : Adieu, prudence.

Voici ce qui se passa, ce même soir, au palais de Whitehall : miss Charlotte de Beverweert, en acceptant le rôle de plastron, n'avait pu s'empêcher de remarquer que le baron de Banier était un charmant cavalier; et, au fait, il aurait fallu qu'elle fût aveugle pour ne point s'en apercevoir. Dans toute la cour, il n'était question que du beau Suédois. Jermyn, cet adorable Jermyn dont il est tant parlé dans les *Mémoires du chevalier de Grammont*, et qu'on avait longtemps désespéré de remplacer, Jermyn avait trouvé un successeur. Toutes les filles d'honneur de la reine Catherine, de la duchesse d'Yorck et de la princesse Anne, n'avaient d'yeux que pour Banier. Il n'était pas jusqu'au souvenir de la fatale destinée de son père qui ne répandît sur le visage du charmant étranger une auréole de mélancolique poésie qui lui allait à merveille. M. Waller, le poëte Waller, qui était encore plus vieux que Saint-Évremond, mais qui, ainsi que lui, était resté un oracle en matière de goût, abjurant à cet égard tout amour-propre national, déclarait que la palme de la beauté, à la cour d'Angleterre, appartenait, pour les hommes, à un étranger, le baron de Banier, comme elle appartenait déjà, pour les femmes, à une étrangère, la duchesse de Mazarin. Il ne faut donc point s'étonner si miss Charlotte se lassa, un beau jour, d'avoir toutes

les charges de l'emploi qu'elle avait accepté, sans en recueillir le moindre bénéfice. Elle se demanda s'il était bien naturel que la belle Hortense Mancini fît comme le chien du jardinier, et qu'elle empêchât d'appartenir à autrui ce dont elle semblait faire fi pour elle-même.

Miss Charlotte était une jeune fille fort sémillante et qui, grâce à un commerce presque journalier avec M[me] de Mazarin, avait fini par devenir presque Française. Le soir dont nous parlons, ayant remarqué la préoccupation de Banier et en ayant aisément deviné le motif, elle se mit à le railler sur sa constance, en lui disant qu'elle ignorait jusqu'alors que les Suédois fussent comme les Grecs, qui avaient mis dix ans à prendre une ville.

— Quant à moi, ajouta-t-elle, si j'étais homme, j'agirais tout différemment, de crainte, après un siége si long, de me trouver hors d'état d'en entreprendre d'autres.

Banier se mordit les lèvres, mais il se donna bien de garde de répondre. A ce moment, le roi s'approcha. Sa Majesté était de fort belle humeur, attendu qu'à cette époque elle venait, suivant en cela encore, mais un peu tardivement peut-être, l'exemple de son royal émule Louis XIV, de prendre le parti de gouverner seul, sans son parlement, ce qui lui permettait de ne plus songer absolument qu'à ses plaisirs, laissant à ses ministres le soin des affaires publiques. Aussi Charles II, s'adressant, en riant, à la fille d'honneur de la princesse sa nièce :

— Sur ma foi, miss, dit-il, je serais curieux de savoir quelles sont les confidences que vous faites à M. le baron de Banier?

— Rien de plus facile, sire, répondit impétueusement la jeune miss; je demande à M. le baron laquelle des deux danses il préfère, de la sarabande ou de la courante.

— Et moi, je gage, reprit gaiement le roi, que M. de Banier est homme à suspendre son choix jusqu'à ce que vous ayez bien voulu les danser toutes les deux avec lui. N'est-il pas vrai, monsieur?

Banier s'inclina; pouvait-il faire autre chose? Et miss Charlotte balança son éventail devant son visage. Était-ce pour dissimuler sa rougeur ou son envie de rire?

— Eh bien! continua le roi, je suis prêt à me faire juge du camp à l'instant même. Qu'on aille quérir les violons?

La situation ne laissait pas d'être embarrassante. Les caprices des rois, des rois absolus surtout, sont choses respectables quand on vit à la cour. Les violons, qui n'étaient jamais bien loin, au temps joyeux de Charles II, avaient répondu sur-le-champ à l'appel qu'ils venaient de recevoir. Bref, il fallut bien s'exécuter, et Banier et miss Charlotte durent, sans désemparer, danser successivement la sarabande et la courante. Tous les deux s'en acquittèrent à merveille; car, à cette époque, la dânse, comme l'escrime et l'équitation, était un art presque exclusivement réservé au passe-temps de la noblesse dans toute l'Europe civilisée, un art dans lequel les rois et les reines s'attachaient à exceller, et qui, pour nombre de gens de qualité, tenait lieu de toutes les autres connaissances comme de tous les autres talents. De grands applaudissements éclatèrent dans l'assistance, lorsque le beau Banier, qui, dans cette circonstance, avait rempli son rôle avec une grâce et une noblesse parfaites, reconduisit sa danseuse, et Charles II, enchanté du petit divertissement qu'il venait de se procurer à lui-même ainsi qu'à sa cour, s'écria :

— Sur ma foi, je serais fort embarrassé moi-même maintenant de choisir entre la sarabande et la courante. Si miss Charlotte veut embrasser son danseur sur les deux joues, et, en conscience, elle lui doit bien cette récompense, je crois qu'il pourra nous dire ensuite lequel il préfère des deux baisers, laquelle il préfère des deux danses.

Tout le monde se mit à rire, et la fille d'honneur, sans trop se faire prier et pour concilier à la fois le soin de sa pudeur et le vœu du roi, tendit successivement ses deux joues au baron de Banier, qui y imprima un double baiser. Ce baiser retentit jusqu'en un coin de la salle où cette scène se passait, et qui était occupé par la duchesse d'York et la duchesse de Mazarin. Tout entourée alors qu'elle était d'un monde d'adorateurs, se disputant à l'envi, sous les yeux même du roi et des personnes royales, qui une parole, qui un regard, Hortense ne put s'empêcher de tressaillir, et, alors, pour la première fois peut-être de sa vie, elle sentit sourdre au fond de son cœur je ne sais quel ferment de dépit, de jalousie peut-être, jusqu'alors

ignoré et qui fit passer comme une ombre sur son charmant visage. Déjà depuis quelques instants elle n'était plus la même, et, bien qu'elle cherchât à cacher sous le masque de son enjouement ordinaire les préoccupations dont elle était agitée, il était facile de voir qu'elle faisait effort pour se mettre au diapason de la gaieté générale. Son altesse royale Mme la duchesse d'York, qui causait en ce moment avec elle, s'en aperçut :

— Eh! bon Dieu, dit-elle, duchesse, qu'avez-vous? Je ne vous vis jamais si sérieuse que ce soir.

Et comme Hortense, un peu embarrassée de cette interpellation, assurait, non sans rougir, qu'elle n'avait jamais été plus joyeuse, le prince Philippe de Savoie, qui se trouvait dans un groupe voisin, murmura à mi-voix :

— Je sais bien, moi, pourquoi Mme de Mazarin est si sérieuse ce soir.

— Pourquoi donc, prince? dit Saint-Évremond.

— Pourquoi! répondit M. de Savoie, vous tenez absolument à le savoir? Eh bien! ajouta-t-il en se penchant à son oreille, c'est parce qu'elle oublie que nous sommes là tous les deux à la regarder.

Saint-Évremond attacha sur son interlocuteur des yeux pleins de surprise, comme s'il eût cherché dans l'expression de sa physionomie la signification des paroles qu'il venait de prononcer, puis il s'écria avec une bonhomie qui n'était pas sans un certain fond de malice :

— Ma foi, prince, je n'ai point le talent de deviner les énigmes, et si vous tenez absolument à jouer ici le rôle de sphynx, je vous engage à choisir d'autres confidents, ou. . . d'autres victimes, puisqu'on prétend que le sphynx avait la déplorable habitude de dévorer ceux qui ne le comprenaient pas.

— Ainsi ferai-je, reprit gravement M. de Savoie.

A ce moment, Mme de Mazarin fit appeler ses pages, et elle se retira. Comme la nuit était fort belle et qu'il faisait un magnifique clair de lune, elle voulut s'en aller à pied, ainsi qu'elle était venue en traversant le parc de Saint-James. Saint-Évremond et M. de Savoie l'escortèrent jusqu'à sa demeure.

Moins d'une heure après cet incident, comme le baron de

Banier sortait du palais de Whitehall et se disposait à rentrer chez lui, il se sentit tirer par la manche de son habit, et une main glissa dans la sienne une clef et un billet. Il porta ses regards autour de lui avec surprise, et, aux rayons de la lune, il lui sembla reconnaître le petit Pompée, le nègre de Mme la duchesse de Mazarin, qui s'enfuyait mystérieusement dans l'ombre que projetaient les murs du palais. Cette clef, ce billet, ce messager bien connu qu'il avait cru entrevoir, tout cela lui fit battre le cœur, un frisson plein de volupté parcourut tout son corps, et il se sentit près de chanceler. Pressant convulsivement entre ses doigts la clef et le billet, comme s'il eût craint qu'on ne voulût les lui arracher, et sans même y porter les yeux, il se dirigea machinalement du côté du palais Mazarin, ainsi qu'on appelait alors la demeure d'Hortense, en traversant à son tour le parc de Saint-James, à cette heure entièrement désert. Lorsqu'il fut parvenu à environ trois cents pas de Whitehall, et que tout bruit eut cessé de retentir à son oreille, il s'arrêta et déplia d'une main tremblante le billet qu'on venait de lui remettre, non sans s'être préalablement assuré que nul œil humain ne pouvait l'apercevoir, puis, éclairé par la lune, il se mit à lire; son pressentiment ne l'avait point trompé, ce billet était bien de la main d'Hortense, quoiqu'il ne portât pas de signature. Ce billet ne contenait que ces mots, baisés par l'amoureux Suédois, au moins autant de fois qu'ils comprenaient de lettres :

« Je vous attends. Cette clef ouvre la petite porte qui de mon appartement conduit dans le parc. »

Heureux Banier! ce premier rendez-vous, si ardemment souhaité, et dont il commençait à désespérer, ce premier rendez-vous qui lui promettait tant d'ineffables délices, l'eût-il obtenu ce jour-là, s'il n'avait point imprimé par deux fois ses lèvres sur les joues fraîches et rosées de la belle Beverweert? N'était-ce point Iris en personne qui venait, sans s'en douter, de lui ouvrir les portes du temple du soleil?

XXI.

Il est minuit, l'heure du silence et de l'amour, la plus douce des heures, en dépit de toutes les légendes plus ou moins terribles, de tous les crimes plus ou moins atroces que l'imagination fiévreuse des poëtes et des dramaturges s'est plu à rattacher à ce mot presque cabalistique, minuit! Hortense, après s'être fait déshabiller par ses femmes, les a congédiées, et, vêtue d'un simple peignoir, elle s'est mise à sa fenêtre, d'où l'on aperçoit le parc de Saint-James. L'air est tiède encore des rayons du soleil, qui, à Londres même, à la fin du mois de juillet, pénètrent brûlants à travers le voile de vapeur que cherche en vain à leur opposer la Tamise. La lune inonde toujours de ses molles clartés les arbres du parc, et prête au paysage toute la magie de ses amoureux reflets.

Accoudée sur son balcon, dans une attitude pleine de langueur et de volupté, la duchesse de Mazarin laisse pencher sa tête dans la direction du palais de Whitehall et de cette allée à jamais célèbre que suivit trente-quatre ans auparavant le roi Charles Ier pour se rendre au supplice. Mais il est peu probable qu'en ce moment Hortense songe le moins du monde au roi Charles Ier. Aussi bien, l'agitation de son sein, la rougeur et la pâleur qui viennent alternativement couvrir son visage, tout annonce qu'elle est intérieurement en proie à une fièvre brûlante qui se trahit en dépit de tous ses efforts pour demeurer calme et immobile. Souvent, lasse sans doute de fixer ses regards dans la même direction, elle les reporte vers le ciel, comme si elle cherchait à lire sa destinée dans les étoiles, mais bientôt elle laisse retomber nonchalamment sa tête. Dans un de ces mouvements sa coiffure s'est détachée, et ses beaux cheveux noirs ont roulé en boucles épaisses sur ses épaules demi-nues. Oh ! c'est alors qu'elle est vraiment belle, et celui qui l'apercevrait à sa fenêtre serait tenté de la prendre pour quelque charmante effigie de la Madeleine repentante, détachée du tableau d'un grand maître du XVIe siècle et venant s'enivrer de l'air tiède et parfumé d'une nuit d'été, d'une de ces nuits où tout

invite à l'amour, jusqu'à ce que l'aube la force de rentrer dans son cadre. Hortense, rien en vous, du moins à cette heure encore, ne rappelle la Madelaine de l'Évangile, sinon votre beauté. Pourquoi donc abandonner ainsi vos longs cheveux et vos épaules demi-nues au souffle du vent de la nuit ?

Tout à coup la duchesse a tressailli, et elle a refermé brusquement sa fenêtre. Est-ce donc qu'elle a senti l'air fraîchir, ou bien faut-il penser qu'elle aura rougi à l'idée d'être surprise à attendre, elle la duchesse de Mazarin ?

Elle s'est emparée vivement d'une guitare et elle y laisse errer ses doigts machinalement, essayant tour à tour vingt préludes divers, mais sans s'arrêter à un seul; puis voici qu'entre tous ces préludes il en est un qui lui revient à la mémoire, et en même temps je ne sais quel frémissement douloureux s'empare de tout son corps. Dès-lors, c'est en vain qu'elle cherche à former d'autres accords, à moduler d'autres airs; toujours cet importun prélude revient, malgré tous ses efforts, se placer sous ses doigts, toujours, par une sorte de combinaison magnétique, les mêmes notes s'enchaînent dans sa pensée et retentissent dans son oreille, et il lui semble que, si elle ouvrait la bouche, ces notes s'échapperaient encore de son gosier. Ce prélude est celui de la romance espagnole que chantait jadis le page Alonzo de Lara. Bien plus, au moment où, pour mettre fin à ce supplice, elle vient de jeter avec impatience sa guitare loin d'elle, un chant vague et indécis s'élève dans la maison, un chant à peine perceptible pour toute autre personne que la duchesse, et c'est encore cette même romance espagnole que le jeune Dery fredonne en allant se coucher.

Cette fois Hortense ne peut plus maîtriser son trouble. Elle se lève et parcourt son appartement à grands pas. On dirait qu'oppressée par un rêve pénible, elle s'efforce de l écarter de son esprit, sans pouvoir y parvenir. La bouche béante, l'œil presque hagard, elle s'arrête un instant pour consulter un calendrier suspendu près de sa cheminée, puis, se cachant le visage entre ses mains, elle se met à fondre en larmes; c'est que ce prélude, qui la poursuivait tout à l'heure, était un avertissement du ciel; c'est qu'en consultant son calendrier

elle a reconnu avec terreur, cette belle duchesse, cette Madeleine désolée, qu'à pareil jour, quatorze ans auparavant, elle avait revu pour la dernière fois, étendu dans son cercueil, celui qui n'oublia jamais Hortense, lui, et qui mourut pour elle. O honte! ô douleur! cet anniversaire qu'elle devait solenniser à tout jamais par le deuil et par la pénitence, c'est par le parjure et l'infidélité qu'elle se dispose à le célébrer! Haletante, éperdue, elle se frappe la poitrine et éclate en sanglots; elle se précipite à genoux et demande grâce à ces mânes chéries d'un outrage qu'ils n'ont point encore reçu; puis une espérance vient luire dans la nuit de son cœur. Pompée n'est point de retour, Pompée n'aura peut-être point rencontré M. de Banier, et, dans ce cas, tout est réparable encore; mais à peine elle s'est bercée durant quelques secondes de cette illusion, que déjà l'on frappe discrètement à sa porte, et que l'enfant, par un geste, lui annonce qu'il a rempli son message.

Malheureuse Hortense! si, du moins, elle pouvait envoyer à Banier un nouveau message, solliciter de sa générosité, de sa délicatesse, l'ajournement d'une entrevue désormais criminelle? Mais où le trouver maintenant? Sans doute il est en chemin, sans doute il approche, le cœur palpitant d'amour et d'espoir. Que faire? ô ciel! que faire? Il a la clef de la porte qui conduit dans l'appartement. Cette porte, il est vrai qu'on pourrait la verrouiller intérieurement; mais, en éprouvant une résistance à laquelle il ne doit point s'attendre, n'est-il pas à craindre que Banier n'emploie quelque autre moyen pour passer outre, qu'on n'entende du bruit, qu'on ne prenne l'alarme dans la maison? Ou bien Banier, irrité et humilié en même temps d'un affront inexplicable, ne peut-il pas concevoir le projet d'aller chercher ailleurs un accueil plus hospitalier? Oh! cette pensée, cette pensée qui seule peut-être a précipité l'heure de sa victoire, cette pensée est affreuse pour une femme qui aime; et Hortense ne peut se le dissimuler maintenant, c'est Banier qu'elle aime de toute son âme. Alonzo n'est plus qu'un souvenir perdu dans la brume des années, une ombre, un fantôme doux et triste qu'on se plaît à évoquer aux heures de mélancolie. Mais Banier existe lui, Banier a des droits aussi non-seulement à tout l'amour, mais à toute la reconnaissance d'Hortense. Ne lui a-t-il pas sauvé la vie? Banier

et Alonzo, d'ailleurs, n'est-ce pas une seule et même personne? et Dieu, qui voulut donner à tous deux les mêmes traits, la même voix, Dieu, dans son inépuisable bonté, ne leur aurait-il pas donné la même âme? Ou plutôt encore l'âme d'Alonzo de Lara, en quittant cette enveloppe périssable à laquelle elle était attachée, ne serait-elle pas venue animer le corps du baron de Banier! Oh? oui, cela doit être ainsi. Qui disait donc qu'Hortense allait être parjure et infidèle? Elle ne saurait l'être, et si la métempsycose, cette riante chimère éclose dans le cerveau d'un des plus aimables philosophes de l'antiquité, n'est que tromperie et mensonge en ce qui touche les âmes vulgaires, elle doit être vraie, à coup sûr, pour les âmes des amants.

A mesure que ces idées passent dans l'imagination de la duchesse de Mazarin, son front s'éclaircit; ses yeux, tout à l'heure voilés de larmes amères, reprennent tout leur éclat; sa respiration est plus libre. Aussi bien, qu'on ne se hâte point d'accuser sa légèreté habituelle, car elle vient de former une bonne résolution. Puisque Banier doit venir, puisque dans un instant d'égarement elle a cédé à ses instantes prières, puisqu'elle lui a envoyé cette clef, la clef du paradis, eh bien! elle le laissera pénétrer dans son appartement; mais, une fois qu'il sera entré dans ce sanctuaire, elle se jettera à ses genoux, elle lui demandera grâce, et Banier, qui l'aime d'un amour si respectueux et si tendre, Banier ne voudra point, dans un pareil jour, outrager les mânes d'Alonzo de Lara. Bien plus, il priera avec elle pour le repos de l'âme du fidèle et malheureux page.

Plus tranquille après avoir formé ce projet, Hortense se relève. A ce moment une horloge placée dans un coin de la chambre vint à sonner, et d'abord ce bruit de l'airain qui retentit au milieu du silence de la nuit la glace d'épouvante; puis, en portant les yeux sur le cadran de l'horloge, elle s'aperçoit que l'aiguille marque une heure.

— Une heure, déjà, dit-elle, et Banier n'est point encore venu! Comment se fait-il? Mon Dieu, ne m'aimerait-il pas autant qu'il me le dit dans ses lettres?

Et, pour se rassurer, elle va quérir un coffret où se trouve déposée cette précieuse correspondance. N'est-ce pas un moyen

de s'entretenir avec lui, avant même qu'il ne vienne? Entre tous ces messages, elle recherche de préférence ceux que sa mémoire lui retrace comme les plus tendres, et elle se trouve ainsi conduite à remonter jusqu'au premier de tous ; car celui-là, quelque respectueux, quelque timide qu'il ait pu être, est toujours celui auquel on se reporte avec le plus de délices. Tout à coup, en feuilletant ces doux souvenirs, un petit papier qui s'y est trouvé mêlé, un papier jauni par le temps s'échappe du coffret. C'est encore un message d'amour, mais celui-là n'a point été écrit par le baron de Banier. C'est le dernier billet d'Alonzo de Lara, le billet dans lequel il avait renfermé une boucle de ses cheveux (cette boucle y est encore) ; le billet tracé avec son sang et qui contenait ces seuls mots : *Le temps et Hortense.*

Le temps! le temps! oh! vous étiez bien jeune alors, beau page, et vous ne saviez pas, comme l'a dit le poëte :

... Combien dans un jour un brin d'herbe qui pousse
Efface de tombeaux.

Vos charmants cheveux blonds, votre billet, longtemps Hortense les porta sur son cœur comme un talisman infaillible; mais un jour est venu où le talisman est demeuré sans pouvoir, et alors on l'a relégué au fond d'un coffret de bois de sandal, et alors, dans ce tombeau, votre pauvre petit billet s'est trouvé enseveli avec vos cheveux sous les lettres de votre successeur, comme si, en associant ainsi le passé et le présent, votre Hortense avait espéré vous rattacher par un nouveau lien l'un à l'autre.

En retrouvant, dans une circonstance aussi solennelle, cette pieuse relique, la duchesse laissa échapper un cri, comme si l'amant qu'elle lui rappelait se fût dressé devant elle couvert de son linceul. Était-ce donc encore un avertissement du ciel? Au surplus, il lui eût été difficile de se livrer, à cet égard, à aucune réflexion ; car, au même instant, un léger bruit se fit entendre dans le passage qui de l'appartement conduisait à la petite porte s'ouvrant sur le parc. A ce bruit, Hortense sentit son cœur battre, comme s'il allait s'élancer de sa poitrine, et elle referma précipitamment le coffret ; puis, tremblante, les yeux

baissés, elle attendit. Bientôt la porte de la chambre roula mystérieusement sur ses gonds, le pas d'un homme retentit sur le plancher, une respiration oppressée vint bruire à l'oreille de la duchesse, mais nul n'éleva la voix. Étonnée, Hortense leva les yeux, et alors, oh! qui pourrait rendre son effroi? elle aperçut devant elle le prince Philippe de Savoie. Il était là, pâle, muet, immobile.

— Monsieur, s'écria-t-elle en proie à la plus cruelle angoisse et d'une voix à peine articulée, monsieur, que voulez-vous de moi, et qui vous a permis?... Sortez! sortez!

Un sourire amer et presque imperceptible vint effleurer les lèvres du jeune prince.

— Madame, répondit-il, je sais bien que ce n'est pas moi que vous attendiez à cette heure, vous attendiez M. le baron de Banier. Eh bien! il est venu, il est là sous votre balcon, et j'ai pensé que vous seriez bien aise de l'apprendre de ma bouche.

— Ah! vous l'avez tué, reprit Hortense avec un accent terrible, vous êtes un meurtrier!

— J'en ai peur, répondit froidement le prince; mais M. le baron de Banier, s'il recouvre la parole, pourra vous dire que tout s'est passé entre nous suivant les règles de l'honneur et comme il convient entre gentilshommes. Je vous avais prévenue, madame, et vous auriez dû songer que vous aviez affaire à un Mancini. En me vengeant, j'ai vengé votre mari; maintenant, vous êtes libre de recevoir M. le baron de Banier à toute heure; ce n'est pas moi qui m'y opposerai, et vous ne me reverrez plus.

Hortense atterrée se laissa tomber sur le plancher, sans même entendre la fin de ces cruelles paroles. Lorsqu'elle revint à elle, M. de Savoie avait disparu, et à sa place était le cadavre de M. le baron de Banier. La duchesse se traina jusqu'auprès de ce corps sanglant et inanimé qu'elle étreignit entre ses bras, et, se penchant sur ce visage adoré qu'un simple regard d'elle illuminait naguère de tant d'amour, elle imprima sur ces lèvres décolorées un long baiser d'amante, le premier peut-être, un baiser où elle avait mis toute son âme. Hélas! son beau Banier ne put le lui rendre.

Ainsi s'accomplissait encore une fois l'horoscope de la

Voisin, que les yeux d'Hortense donneraient la mort à bien du monde ; ainsi, l'époux outragé et l'amant oublié se trouvaient vengés en même temps d'une façon bien cruelle; désormais, le page du cardinal Mazarin n'avait plus rien à envier au fils du vainqueur de Leipzig, et l'un et l'autre, tués pour Hortense, pouvaient être confondus par elle dans la même pensée comme dans le même souvenir.

A la nouvelle de cette catastrophe, M. le duc de Mazarin crut le moment propice pour déterminer la duchesse à revenir auprès de lui ; mais, redoutant l'irrésistible fascination qu'elle exerçait sur les hommes, il s'adressa à quelques jeunes dévotes de la cour qui lui promirent de lui ramener son Hortense. Parmi elles se trouvait une personne à laquelle Mme de Mazarin avait jadis témoigné, en France, quelque amitié, et qu'on nommait Mme de Ruz. Ce fut elle qui se mit à la tête de la députation. Toutes ces dames se rendirent à Londres ; et, ayant demandé à voir la duchesse, elles furent introduites par des pages vêtus de deuil dans un appartement entièrement tendu de noir et éclairé par des cierges et des lampes funéraires. C'est là que la jolie duchesse de Mazarin, cette femme si encensée et si enviée, l'âme de toutes les fêtes de Whitehall et de Windsor, passait sa vie, depuis la mort de son beau Banier. Mme de Ruz, l'ayant embrassée tendrement, crut devoir lui expliquer de prime-abord l'objet de son voyage, et comme elle l'exhortait à retourner avec son mari, qui était disposé à oublier tout le passé et à lui ouvrir ses bras, la duchesse, sans répondre un seul mot, lui fit signe de la suivre avec les dames qui l'accompagnaient.

Après avoir traversé plusieurs pièces toutes tendues de noir, Mme de Ruz et ses acolytes se trouvèrent dans une chambre disposée en chapelle ardente. Au milieu de cette chambre était un cercueil recouvert d'une draperie de velours noir que la duchesse souleva, puis elle ouvrit le cercueil. Un homme, jeune encore, y était couché ; il était revêtu d'un élégant costume de cour et semblait plongé dans un doux sommeil. C'était le beau Banier. Après l'avoir tant aimé pendant sa vie, la duchesse n'avait pas pu se résoudre à s'en séparer après sa mort. Toujours esclave de toutes les fantaisies de sa reine adorée, Saint-Évremond avait obtenu que son ami, le célèbre docteur Ruysch,

vint en Angleterre rendre, pas ses merveilleux secrets, une apparence de vie à un rival dont le vieux maréchal-de-camp ne pouvait, disait-il, s'empêcher d'envier le sort.

La duchesse, ayant baisé le mort au front, invita tout le monde à s'agenouiller; en même temps le jeune Dery entonna le psaume si poétique et si triste de *Jérusalem* qu'Hortense affectionnait particulièrement, et il fallut que Mme de Ruz et les autres dames répétassent en chœur les répons de cette litanie funèbre. Lorsqu'elle fut terminée, Mme de Mazarin donna ordre à ses pages de reconduire la députation jusqu'à la porte de son logis, mais sans ajouter une parole.

Mme de Ruz ne se tint point pour battue et revint à la charge; mais, comme il lui fallut de nouveau chaque fois subir la même cérémonie sans obtenir la moindre réponse satisfaisante, elle finit par perdre patience et se rembarqua un beau matin pour la France avec la députation de jeunes dévotes.

Quant au prince Philippe de Savoie, il tint la parole qu'il avait donnée de ne plus reparaître en présence d'Hortense; mais, ne pouvant vaincre l'amour fatal que lui avait inspiré la sœur de sa mère, il entra dans les ordres sacrés, et mourut à quelque temps de là chevalier de Malte, abbé de Saint-Pierre de Corbie, de Saint-Médar de Soissons et de Notre-Dame du Gard, heureux s'il put trouver dans toutes ces dignités ecclésiastiques l'oubli de la passion qui l'avait fait homicide.

XXII.

Au mois de juillet 1699, une grande nouvelle se répandit dans Londres, et de là dans toute la France, puis dans toute l'Europe. La duchesse de Mazarin venait de mourir subitement dans sa maison de Chelsea, sur les bords de la Tamise. Elle était morte dans tout l'éclat de ses charmes, comme Cléopatre, comme Diane de Poitiers, comme la marquise de Montespan, comme toutes ces beautés célèbres auxquelles, par une grâce spéciale d'en haut, il a été donné de braver les outrages du temps, afin sans doute qu'après avoir admiré leurs merveilleux attraits, nul de leurs contemporains ne pût dire qu'il avait as-

sisté à leur décadence. Elle était morte comme devait mourir une pareille femme, le sourire sur les lèvres, un éventail dans une main et des cartes dans l'autre ; car, il faut bien le dire, toujours préoccupée du souvenir du double amour qui avait rempli son existence, et cependant trop légère et trop coquette encore pour demander, ainsi que sa sœur Marie, un refuge à l'étroite enceinte d'un monastère, elle avait cherché dans les fiévreuses distractions du jeu l'oubli de ces deux amours si cruellement dénoués. C'est elle qui avait importé à Londres le célèbre jeu de la bassette, et toute la cour d'Angleterre, cette cour qu'elle éclairait de son sourire, qu'elle animait de son souffle, était devenue joueuse avec frénésie, du moment où la belle duchesse de Mazarin en avait donné l'exemple. Quand la duchesse de Mazarin fut morte, il sembla que la cour d'Angleterre fût morte aussi avec elle. Et au fait, alors que s'éteignait, plein de gloire et de majesté, ce radieux XVIIe siècle dont le souvenir suffirait seul à illustrer à jamais notre pays, quand il n'en aurait pas tant d'autres encore, n'était-il pas naturel que l'une des merveilles de ce siècle tant vanté disparût en même temps que lui de la scène du monde?

A la nouvelle de ce trépas, le duc de Mazarin s'écria :

— Puisque vivante elle n'a pas voulu revenir à moi, au moins je la posséderai morte.

A cette époque si essentiellement spiritualiste et religieuse, on ne saurait croire combien, par une bizarre anomalie, les gens les plus dévots attachaient de prix à la conservation de cette misérable dépouille mortelle, enveloppe terrestre de l'âme qu'ils avaient aimée et qui était retournée au ciel ou passée dans l'enfer. M. de Mazarin envoya donc en toute hâte Polastron, son capitaine des gardes, en Angleterre, avec ordre de lui rapporter les restes précieux de son Hortense.

Lorsque M. de Polastron se présenta à Chelsea, muni des pouvoirs du duc, il fut reçu par un vieillard, vêtu à l'ancienne mode de la cour de Louis XIV, et qui portait au bras un large crêpe. Ce vieillard, qu'il eût été facile de reconnaître entre mille autres, à cause d'une assez forte loupe entre les deux yeux et de quelques mèches de cheveux blancs apparaissant encore tout autour d'une calotte noire, tenait entre ses bras une petite chienne et sur son poing une perruche qu'il cares-

sait et baisait alternativement en poussant de gros soupirs. C'était M. le maréchal-de-camp de Saint-Évremond. M. de Polastron, qui était, on s'en souvient peut-être, fort taciturne, salua poliment le vieillard, et se consenta d'exhiber le pouvoir dont il était porteur, ainsi que l'autorisation qu'il avait obtenue des magistrats, demandant où le corps avait été inhumé, afin qu'il pût faire procéder à l'exhumation.

— Monsieur, répondit le maréchal-de-camp dont un sourire sardonique vint illuminer encore une fois le visage morne et attristé, vous n'irez pas bien loin pour cela, car M[me] la duchesse n'a point quitté sa maison de Chelsea, et, tout à l'heure encore, j'avais l'honneur de me trouver en sa compagnie. Toutefois, je dois vous prévenir qu'il y a une légère difficulté à l'accomplissement de votre mission : aux termes des lois qui régissent ce pays, le trésor précieux que vous réclamez ne saurait vous être remis, tant que vous n'aurez point acquitté les dettes de la défunte, qui sont, je dois vous le déclarer, assez considérables. Les créanciers, au nombre desquels je suis moi-même, oh ! pour une bagatelle, pour une somme de 400 guinées, ont bien voulu me commettre à la garde de notre gage commun, et il ne sortira point de mes mains que tout ne soit payé, capital et intérêts.

Là-dessus, Saint-Évremond prit congé de son interlocuteur et s'empressa de regagner son poste. Polastron interdit ne manqua pas d'écrire aussitôt à M. de Mazarin, pour lui rendre compte de ce qui se passait. Le duc répondit par une autorisation de payer tout ce qu'on demanderait. A cette nouvelle, Saint-Évremond tomba dans un profond désespoir, car il avait espéré que l'énormité des dettes arrêterait le grand maître e qu'il resterait ainsi le gardien des reliques vénérées de celle à laquelle il avait consacré la seconde moitié de son existence. Cependant, tous les créanciers ayant été payés en espèces sonnantes. il fallut bien s'exécuter, et le cercueil fut remis entre les mains de Polastron, avec une clef contenue dans un papier scellé, à l'adresse du duc de Mazarin.

Muni de ce précieux dépôt, Polastron s'embarqua immédiatement pour la France, où il était attendu par le grand maître avec la plus vive impatience. Il débarqua sur les côtes de Bretagne à la fin du mois de juillet, de ce même mois qui avait

vu mourir la duchesse et ses deux amants, et il se rendit aussitôt auprès de M. de Mazarin. Celui-ci était venu passer quelque temps dans un de ses châteaux, voisin de la côte, et auquel s'attachait pour lui un doux souvenir; car dans ce manoir, construit au milieu des grèves solitaires de la Bretagne, il avait jadis séjourné durant tout un été avec la duchesse.

C'est par une nuit orageuse que Polastron arriva à sa destination, et, en dépit du tonnerre et de la tempête, il trouva à la porte du château M. le duc de Mazarin. Prévenu par un exprès, celui-ci avait voulu venir en personne recevoir à genoux et tête nue celle qui, vivante, s'était toujours dérobée à toutes ses poursuites. Il était là avec ses pages, ses valets et quelques moines devenus son entourage habituel. Pauvre duc! quel changement s'était opéré dans ses traits, depuis le jour où, le front rayonnant d'allégresse et d'orgueil, il attachait sur sa belle fiancée de si tendres regards dans la chapelle du château de Vincennes! Comme on pouvait lire sur ses joues amaigries, dans les rides profondes qui sillonnaient son front, la trace des cruels soucis qui avaient fait saigner son cœur, depuis trente ans que son Hortense l'avait abandonné! Que de larmes avaient dû voiler ces yeux avant de les éteindre! Et pourtant, il semblait presque joyeux cette nuit-là, à l'idée de revoir sa belle duchesse, comme s'il eût pensé que Dieu, prenant en pitié ses longues douleurs, allait lui faire la grâce de ranimer ce cadavre et de le rendre à la vie et à l'amour.

Il avait fait préparer dans sa propre chambre, et en face de son lit, une estrade sur laquelle le cercueil fut déposé; car il ne voulait plus dorénavant se séparer de cette froide dépouille dont il avait payé si cher la possession. Lorsque les prières consacrées par l'Église eurent été prononcées, lorsque tous les assistants, après avoir, à tour de rôle, jeté l'eau lustrale sur le cercueil, se furent retirés, on ferma les portes, et le grand maître demeura seul avec son trésor. Alors, brisant le cachet dont on avait scellé le papier sous lequel la clef était enveloppée, il se disposa à ouvrir le coffre où son Hortense était emprisonnée.

A ce moment, l'orage redoubla de fureur, et un violent coup de tonnerre vint ébranler le château jusque dans ses fondements. Frappé de terreur, le duc sentit une sueur froide inon-

der tout son corps, et, s'étant signé par trois fois, il demeura un moment incertain s'il oserait poursuivre une œuvre à laquelle Dieu, par la voix de son tonnerre, semblait attacher une éclatante réprobation; mais bientôt, reprenant courage, il s'agenouilla, murmura tout bas une courte oraison, puis, ayant tourné la clef, il ouvrit le cercueil dont le couvercle, en s'abaissant, rendit un son plaintif et lugubre, semblable au gémissement qui se serait échappé de la poitrine d'un être vivant. Le duc tressaillit; les cheveux hérissés, l'œil hagard, la respiration oppressée, il écarta d'une main défaillante les plis du double linceul de satin et de velours qui recouvrait encore la dépouille mortelle; tout à coup on l'entendit pousser un grand cri, un cri de douleur et de désespoir, et il tomba évanoui sur les degrés de l'estrade.

A ce cri, Polastron, qui était demeuré dans la chambre voisine, accourut, et, à la double lueur que projetaient les cierges placés sur l'estrade et les éclairs qui venaient à chaque instant embraser toute la chambre, il aperçut couchée dans le cercueil ouvert une forme humaine à laquelle un art merveilleux avait conservé tous les symptômes de la vie et qui semblait plongée dans un doux sommeil : mais ce n'était point Hortense Mancini. C'était, faut-il le dire et ne l'a-t-on pas déjà deviné? c'était encore le baron de Banier. On a pensé qu'une méprise peut-être volontaire, mais excusable de la part d'un vieillard non moins à plaindre que M. de Mazarin, avait été cause de cette étrange substitution.

Quoi qu'il en soit, le duc de Mazarin, qui, jusqu'alors, n'était qu'à moitié fou, le devint complétement à partir de cette nuit mémorable. Les détails que donnent sur sa folie tous les mémoires de l'époque sont tels qu'on se demande en vertu de quel privilége il échappa à la loi commune et ne fut point interdit. Sans doute il faut croire que sa famille et le roi lui-même, qui lui laissa toutes ses charges et dignités, eurent pitié d'une si grande infortune, et que la cause qui avait provoqué sa démence la rendit respectable pour tous ses contemporains.

Il survécut pendant de longues années à sa belle duchesse; mais, toujours brûlant pour elle, même après qu'elle avait cessé d'exister, de cette passion frénétique qui jadis l'avait rendu la fable de la cour et de la ville, il s'en allait par ses

terres et ses gouvernements, traînant incessamment à sa suite un cercueil dont il ne voulut jamais se séparer. Il faut croire qu'en ce temps-là, du moins, la duchesse de Mazarin avait repris dans ce cercueil la place qu'un autre y avait momentanément usurpée. Ainsi, celle dont le mari s'était montré si jaloux, tant qu'il l'avait possédée vivante, et qui, après tous les tourments, toutes les traverses d'une existence errante et vagabonde, avait peut-être espéré le repos dans la tombe, ne l'y trouva même pas : destinée vraiment fatale et qui, alors même qu'il s'agit d'une femme dont l'esprit, les grâces et la beauté ont pu seules égaler la coquetterie et la légèreté, contient plus d'un terrible enseignement.

Le bel esprit dont le souvenir est désormais inséparable de celui d'Hortense, son poëte, son chevalier, et l'on pourrait presque dire le pontife qui s'était voué corps et âme au culte de cette charmante idole, le vieux maréchal-de-camp de Saint-Évremond survécut peu de temps à la femme qui résumait pour lui toutes les croyances, comme tous les attraits et tous les talents. Il mourut en 1703, et l'Angleterre, exerçant envers lui jusqu'au bout une noble et glorieuse hospitalité, lui ouvrit, après sa mort, les portes de sa royale abbaye de Westminster. C'est là que sa cendre repose auprès de celles de Chaucer, de Spenser et de Cowley, mais loin d'Hortense, hélas ! si tant est qu'il reste encore, en quelque coin ignoré de notre France, un peu de poussière de ce qui fut jadis Hortense Mancini, la reine des belles.

Par une bizarre coïncidence, le palais Mazarin et le palais de l'Arsenal, les deux résidences habitées tour à tour par cette femme célèbre, sont devenues l'une et l'autre bibliothèques publiques ; mais, soit qu'en les quittant elle n'y eût laissé que d'importuns souvenirs, soit que, déshéritées de sa présence, ces deux demeures en aient gardé depuis lors comme une empreinte de deuil, dans ces lieux consacrés désormais à l'étude, au silence et à la méditation, sous ces lambris, poudreuses catacombes de l'intelligence humaine, l'imagination a peine à évoquer l'ombre gracieuse et légère qui jadis y appelait à sa suite les ris et les jeux, les chants et l'amour. Les seigneurs couverts de rubans et de dentelles, les rois du bel air, au justaucorps de velours galonné d'or fin et ruisselant de pierreries,

qui venaient, en sortant du Louvre, mendier un regard d'Hortense, ont fait place à la population pâle et studieuse parmi laquelle se recrutent les hôtes ordinaires des bibliothèques publiques. A combien d'entre eux arrive-t-il d'accorder une pensée à celle dont le souvenir plane sur ces deux enceintes, et dont les incomparables appas ont fait en même temps l'admiration de nos aïeux et le désespoir de nos aïeules?

Aujourd'hui ce grand nom de Mazarin, qui rappelle à la fois tant de puissance et tant de beauté, n'existe plus que dans la mémoire des hommes, et pourtant la postérité d'Armand de La Meilleraye et d'Hortense Mancini est loin d'être éteinte encore; mais l'arbre que le cardinal avait voulu planter pour perpétuer son nom est tombé en quenouille dès la seconde génération. Aussi bien il semble que ce nom ait toujours porté malheur à celles qui ont essayé d'en soutenir le poids. Sans parler de cette petite-fille d'Hortense que ses contemporains avaient surnommée *la fée Guignon*, plusieurs de ceux qui liront ce récit ont pu connaître encore la dernière duchesse de Mazarin, sur qui les débats judiciaires ont appelé un moment une part de la célébrité de sa bisaïeule. Nous n'ajouterons plus qu'un fait : le dernier descendant d'Hortense Mancini est ce gentilhomme qui après une destinée, dit-on, si aventureuse, est venu s'asseoir tout récemment sur le trône d'une petite principauté d'Italie. C'est Florestan Ier, prince de Monaco.

ALEXANDRE DELAVERGNE.

LES

CALABRES ET LA SICILE.

IV (1).

Le temps a créé des solitudes profondes le long de la route qui jadis conduisait de Messine à *Tauromenium*, à *Naxos*, aux vallons de l'*Hybla*, à Catane et à Syracuse. Ces rivages où se pressèrent les dieux et les hommes sont abandonnés, et la nature même a perdu sa splendeur. Le jour naissant nous atteignit à San Placido, non loin de Nisi; c'est là que Phaétuse et Lampétie gardaient leurs troupeaux, et, sur ces plages arides, pas une fleur, pas un brin d'herbe qui rappelle ces antiques pâturages, pas même un peuplier pour consacrer le souvenir de la fille de la jeunesse et du soleil. L'astre qui fécondait alors brûle et dessèche aujourd'hui. Le chemin est tracé sur des roches que l'Océan ronge, et plus on avance, plus la stérilité augmente. Quelques oliviers dévorés par la soif se tordent çà et là sur les collines où rampent de rares saxifrages. Certaines plantes viennent boire aux torrents qui descendent se refroidir dans la mer, et de temps en temps on découvre quelques villages escarpés qu'on prendrait de loin pour des accidents de rochers. Plusieurs cimes sont couron-

(1) Voyez tome II, page 212.

nées de castels moresques en ruine, et, au-delà de ces plans rudes et sauvages, les flots et les monts lointains de Pellaro et du cap Dell'Armi, estompés par la distance, prennent une douceur infinie. Nous marchâmes douze heures, haletants et brûlés, sur un sol échauffé, sous un ciel dont l'azur était mêlé d'une cendre verte et miroitante; et à l'heure où des fumées blanches s'élèvent sur les toits, où les ombres agrandies se précipitent des hauteurs, nous atteignîmes Giardini, village au pied des blocs de pierre amoncelés et sur lesquels est juchée la cité de Taormine.

La modeste bourgade de Giardini possède trois auberges et trois aubergistes, dont l'un, qui est boiteux, doit être parfaitement ruiné maintenant, et voici pourquoi. Du plus loin que ces hôteliers découvrent un voyageur, ils courent au devant de lui, et chacun, célébrant les mérites de son établissement, se dispute la valise de l'étranger. Le boiteux arrive toujours le dernier. Des deux autres, l'un est fort privilégié; car il cumule les fonctions de pasteur avec celles d'aubergiste.

Ces trois messieurs firent chacun leur harangue; le boiteux et son confrère séculier nous traitaient d'*excellences*, mot fort engageant; l'abbé nous appelait ses amis; notre cœur inclina pour ce dernier, et nous le suivîmes. D'ailleurs il avait plus habilement plaidé contre ses rivaux que ceux-ci contre lui-même, et il puisait dans l'éloquence de la chaire une faconde irrésistible. Une foix notre choix arrêté, le révérend aubergiste nous remercia de cette préférence, et ajouta que ses collègues nous eussent fort bien traités, étant l'un et l'autre de braves et honnêtes gens, point voleurs, bons cuisiniers et craignant Dieu. Grâce à ce correctif, la conscience de l'abbé demeurait calme, et la charité était mise en pratique, pourvu qu'on n'y perdît pas une piastre. Voilà, certes, un personnage qu'on ne trouverait qu'en Italie.

Notre curé était gai, parleur, peu éclairé, et bon homme au demeurant; grand, maigre, avec un gros nez qui n'est pas rouge, passant avec sérénité de la poêle à frire au bréviaire, et s'affublant du tablier de chef sans rien perdre de sa dignité aux yeux des paroissiens. Il est vrai qu'il pratique l'hospitalité, au besoin, d'une façon généreuse, et qu'il se mêle de médecine dans l'intérêt de ses ouailles, dépensant ses lumières et sa

pharmacie pour l'amour de la madone et du prochain. On désigne sa maison sous le nom de *locanda del prete*, et les pauvres gens y font, à certains jours de fête, de bons repas que leur pasteur à fait cuire. Dès que nous lui eûmes demandé à souper : — Çà, dit-il, nous sommes dans l'octave du saint-sacrement ; allons-nous demain à la messe, ou n'y allons-nous pas?

— Pourquoi cette question ?

— C'est qu'il nous reste un joli petit quartier de chevreau tendre comme la manne ; mais il n'y en a que pour ceux qui vont à la messe, le morceau étant très-petit.

Nous nous montrâmes bons chrétiens. — Vous montez à Taormine, sans doute ; à quelle heure souhaitez-vous de partir?

— Le plus tôt possible.

— Au lever du jour on vous dira la messe.

Est-il une manière plus douce d'entendre la propagande, et un genre de prosélytisme plus insinuant? Le personnel du logis se composait de deux valets, dont l'un était sacristain, et de la sœur aînée du pasteur, qui avait supprimé les filles d'auberge, comme nous l'avaient impudemment fait savoir ses rivaux, essayant par là de nous attirer dans leur hôtellerie. Nous nous étions trouvés dans la situation de ces pèlerins des légendes, dont saint Pierre et Satanas se disputent la possession. Il y avait bien, chez notre abbé, quelque chose d'analogue à un diablotin, ou tout au moins à une *chevaucheuse de balais* : nous voulons parler de la sœur de notre hôte. Intolérante, bigote et grognon, elle maugréait tout le jour, scandalisée de la bonne humeur de son frère, et se signant dès qu'il riait. Cette pauvre fille passait le temps à *remontrer son curé* et à lui rendre en détail les sermons qu'il avait prononcés à l'église, où elle l'écoutait avec ferveur. Bien qu'elle assistât pieusement à la messe, elle qualifiait son curé de *pazzo* et *de briccone,* et le tout par excès de zèle. L'abbé la nommait *sa chère pénitence.* Grâce à elle, il espérait être dispensé du purgatoire, et, quand il commettait quelque faute, il hochait la tête et murmurait : — Par bonheur, la Providence m'a donné la Pepita !

La bonne humeur, la sérénité de ce singulier aubergiste,

étaient inaltérables ; il parlait par sentences, quand il y avait lieu de moraliser, et la réprimande n'avait jamais plus d'une ligne et demie de longueur. — Elle est trop longue encore, disait-il, puisqu'on l'oublie. — Nous soupâmes avec ce brave desservant, qui nous raconta comme quoi l'auberge dont ils vivaient était un héritage de famille qu'il avait cédé à sa sœur; il l'aidait bénévolement à conduire sa maison. On rétribue fort mal le sacerdoce, à ce qu'il paraît, et avant que d'être aubergiste, le curé de Giardini était non-seulement réduit à jeûner, — ce qui n'est rien, ajoutait-il en mangeant comme quatre ; mais encore à ne pouvoir assister personne, ce qu'il ne pouvait supporter. Pendant qu'il narrait, sa sœur, grommelant sous l'âtre, montrait une dent, la seul qui lui restât, mais une dent longue et pointue comme une corne à conjurer les maléfices et les traits du mauvais œil. Le lendemain, avant l'aube, nous entendions la messe, après laquelle notre hôte, que nous rejoignîmes à la sacristie, nous demanda si nous étions satisfaits. Sur notre réponse, il nous souhaita bon voyage, reçut notre argent, nous recommanda à la Vierge, se recommanda à nous pour le cas où nous reviendrions à Giardini, et, rentrant dans l'église, il s'agenouilla devant l'autel, où nous le laissâmes.

Taormine, où l'on grimpe par un sentier rude et désagréable, présente un des plus merveilleux points de vue du monde.

Au moment où l'on arrive sur la montagne, le site effraie par son étendue, la ligne échappe aux yeux, une sorte d'éblouissement auquel on ne peut échapper grossit encore les proportions du tableau, et l'on craint de rencontrer des titans égarés parmi les roches. Puis les plans se séparent avec netteté, on admire la simplicité des masses, la pureté des lignes, l'unité de la perspective, la richesse des contrastes, enfin la suprême ordonnance de l'ensemble. L'histoire de ces contrées est retracée là comme en un frontispice. Au premier plan sont les débris du théâtre grec de Taormine. Cet énorme amphithéâtre, couleur de brique, occupe toute la largeur de la scène : les gradins taillés dans le roc s'étendent sur la droite, côté des montagnes; le *proscenium*, placé au bord de l'escarpement, se prolonge sur la gauche, côté de la mer d'Ionie, que l'on voit au travers des portiques. Taormine est accrochée à mi-

côte au flanc des rochers, et ce monceau de ruines de la Grèce, de Rome, des Sarrasins et des Normands, est dominé par un pic aux arêtes vives, aux pentes presque inaccessibles, bloc desséché que couronnent les créneaux de Mola fondée par le calife Abul-Hassem. Derrière ces deux étages de cités aériennes, vivement éclairées par le soleil, quelques sombres croupes s'échelonnent comme des flots; masses granitiques enterrées à demi dans le sable des grèves qui se découpent en méandre jusqu'à l'infini. Au fond du tableau, entre le firmament et la terre, aussi près de la terre que des cieux, la pointe de l'Etna s'élève avec majesté. Son panache de vapeurs adoucit et fait fuir les dernières crêtes de la montagne; la neige éclate à la cime, entre deux feux, et depuis la cime du cratère, le versant du mont forme une ligne inflexible d'une longueur prodigieuse, qui descend jusque dans les flots, au bord desquels on la confond avec les sables de la rive. Ainsi, dans ce vaste cadre, l'œil comprend deux sortes de choses que l'esprit sépare : celles qui sont du passé, qui appartiennent à l'histoire, et que les hommes ont faites; le théâtre grec, la nécropole romaine, la cité normande et la bourgade sarrasine; le paganisme, la croix et le croissant. Ces souvenirs sont groupés sur les premiers plans. Dans le lointain, hors de la portée du spectateur, aussi jeunes maintenant qu'au temps de Théoclès et d'Andromaque, de Naxos, père de Timéon, on contemple les objets immuables, éternels comme leur auteur, la mer, le ciel et l'Etna. On trouve en outre, sur cette crête, tous les climats aussi bien que toutes les civilisations; l'aloès et le palmier africain se mêlent, à Taormine, avec les pampres de l'Italie; le myrte croît dans les champs; le bouleau du Nord, le chêne de l'Allemagne fécondent les cendres de l'Etna, sur lequel, du fond de ces vallées brûlantes où mûrissent l'orange des Hespérides et l'olivier de la Grèce, on voit étinceler les neiges éternelles du pôle.

Ce coin d'une île contient l'abrégé du monde.

Que dire de Taormine? Cette ville n'existe plus et on l'habite encore. Ces habitants, quels sont-ils, que font-ils? On ne sait. Poétiquement misérables, ils rapetissent de siècle en siècle leurs demeures construites dans les flancs des monuments de l'antiquité, comme le sont contre nos bâtisses les nids des hirondelles. Taormine est un musée que gardent ces derniers débris

des vieilles colonisations. L'homme niche-t-il encore à Mola? je l'ignore; un pâtre de la plaine que j'ai questionné là-dessus n'en savait pas davantage.

A partir du fleuve Alcantara, dont le nom rappelle l'occupation mauresque, la terre prend le deuil jusqu'à Catane. On se rapproche peu à peu du volcan, que bientôt l'on perd de vue, et l'on marche sur des laves d'une couleur bise, la nuance du vieux fer sillonné de rouille; ces scories sont spongieuses, fort dures, et le chemin est tordu par suite des accidents qu'elles font naître. Plus loin, près d'Alcarati (on nomme ainsi quelques cabanes habitées par des pêcheurs), le terrain devient plus montueux; les laves que les éruptions ont jadis poussées jusque dans la mer, s'étaient, dans une course de cinq heures, refroidies à la surface, tandis que les couches inférieures en fusion roulaient encore, entraînant ce qui surnageait; de sorte que ces blocs, heurtés ensemble, amoncelés les uns sur les autres, sourdement émus par des courants de feu liquide, se sont contournés de cent manières et ont formé les groupes les plus bizarres, les accidents les plus imprévus. La vague furieuse les a creusés; elle y fait des trouées profondes dans lesquelles elle s'engouffre avec un fracas épouvantable. Rien de sauvage et de sinistre comme ces rivages tout hérissés de récifs noirs et difformes. C'est là qu'avec le merveilleux instinct de leur génie les Grecs avaient placé les farouches cyclopes; c'est là, plus loin que le fleuve Aci, que s'arrêta la nef d'Ulysse; c'est au fond de cet antre en sable durci, tout incrusté de coquillages, que le géant Polyphème dévorait en riant les compagnons du roi d'Ithaque, et pleurait les cruautés de Galatée fuyant avec raison l'amour d'un monstre qui n'avait à lui offrir qu'un seul œil, qu'un logis effroyable et un appétit fort lugubre.

Huit heures de jour, c'est-à-dire deux heures après-midi étaient indiquées sur nos têtes par le soleil, et sous nos pieds par nos ombres devenues juste aussi grandes que nous, quand nous franchissions ces rives inhospitalières. En traversant l'Aci, on a de l'eau jusqu'au jarret; c'est ce qu'on est convenu de nommer *à pied sec*. Au delà de ce *fleuve* (l'exagération italienne n'admet ni ruisseaux, ni rivières, ni torrents), nous nous sentîmes accablés par la chaleur et la fatigue. Les reverbérations de la

mer, les dards du soleil, à force d'irriter la pupille, alourdissent la paupière. Affaiblis par la transpiration, enfiévrés par ces émanations pénétrantes de l'onde amère et des laves, nous cherchâmes un abri pour nous y reposer. Ce qu'on trouva de plus frais, ce fut le tronc d'un arbre mort, plus mince que le bras et sans feuilles ni rameaux. Nous nous étendîmes à la file, le long de cette barre d'ombre; malgré la chaleur du sol, en dépit des aiguillons de Phébus, nous nous endormîmes, et, rêvant des choses mythologiques, nous vîmes bientôt renaître Ulysse, Galatée, Acis, et Polyphème avec ses terribles compagnons.

Depuis le jour où les nymphes ont pleuré Daphnis au bord des fleuves de la Sicile, les champs de l'Hybla ne virent aucun berger blus beau qu'Acis, fils de Syméthé. A peine il avait vu douze fois fleurir l'hyacinthe et les violettes brunes, que déjà les nymphes se glissaient le long des bois sur ses traces. Mais lui, fuyant l'ombre, évitant les piéges des nymphes, il s'élançait dans la plaine, et, sautillant parmi les rochers, courbant sur son passage les fleurs qu'il avait fait naître, il venait se baigner dans la mer, où les flots le cachaient sous des voiles d'azur.

Assis sur les récifs limoneux qui bordent ce rivage, le fils de Neptune, dont l'ombre colossale s'étend sur les ondes, fait retentir sa grotte des sons de la flûte inégale. Il gémit; son corps, cuivré par les feux de l'Etna, demeure abattu; ses cheveux, d'un brun rutilant, tombent sur son épaule; son œil contemple l'immensité des mers. Tandis que ses troupeaux oubliés se dispersent dans les forêts, errant dès l'aurore sur le rivage, il appelle Galatée; il frappe sa poitrine qui raisonne comme l'airain, et, pour adoucir sa peine, il chante. Il chante, et les oiseaux font silence, la vague cesse de mugir, et les néréïdes, à qui l'écho porte sa plainte, sont immobiles et rêveuses.

Cependant le son d'une trompe s'est fait entendre; les filles de Nérée laissent poindre sur le miroir limpide leurs vertes chevelures, et Galatée passe aux pieds de Polyphème avec un mépris insultant. Une large conque, rosée comme une feuille d'églantine, lui sert de char, et tandis que deux dauphins à cuirasse d'argent, coursiers qu'elle guide avec une rêne d'or et de pourpre, promènent la déesse ionique, deux naïades élèvent

derrière elle une draperie vermeille comme l'aurore et dans les plis de laquelle se balance Eurus endormi. Galatée est blanche comme le lait de la génisse d'Argos, comme la fleur des lis thessaliens, comme la neige de l'Etna quand les reflets du matin la rehaussent de leur incarnat. Elle se penche mollement, et l'écume de la mer se joue parfois sur ses épaules, comme une toison éclatante; sa blonde chevelure, dont le bout effleure l'eau, bondit sur son sein, son œil noir étincelle, sa lèvre est souriante; une de ses mains s'appuie sur la croupe dorée d'un énorme poisson, luisant comme un lingot de métal sortant de la fournaise; l'autre main tient une touffe de nénuphars que la malicieuse enfant jette au cyclope en lui tournant le dos. Une foule de cétacés l'entourent et lancent jusqu'aux nues des gerbes liquides, candelabres de cristal qui resplendissent de toutes parts et répandent sur la verte plaine une pluie de fleurs et d'étoiles.

Bientôt la céleste nef touche le bord, Galatée se lève, laisse tomber les rênes, son pied d'albâtre s'imprime dans le sable, le cortége aquatique s'éloigne. C'est pour elle qu'Acis a dédaigné les nymphes siciliennes, pour elle qu'il apprit à scander le chant des muses doriques; c'est pour lui qu'elle dédaigne la douleur et les dons du cyclope. Mais Polyphème a suivi les traces de son amante; Thoosa sa mère veut qu'il soit vengé, et lui fait voir la trahison de Galatée. O jalousie! le fils de Neptune a découvert au fond d'un lit de roseaux le jeune Acis aux pieds de la déesse, qui, doucement inclinée, laisse jouer sa chevelure sur les joues de l'enfant qu'elle tient par le menton, tandis qu'elle lui ajuste sur le front une couronne de nymphéas, de myrte et d'alaterne.

A cet aspect, le cyclope poussa un cri dont les arbres frémirent; il frappait le sol, qui trembla sous ses pas, et, déracinant un bloc, il le souleva, le balança dans l'air et le jeta sur le pasteur Acis, qui disparut écrasé sous cette masse énorme. Puis le cruel éleva la voix pour se plaindre, mais Galatée, suivie des naïades, s'était plongée dans la mer d'Ionie, et jamais elle ne reparut sur le rivage funeste où le cyclope abandonné déplore en vain son amour sans espoir.

Depuis ce temps-là, les eaux du fleuve aimé d'Acis sont amères comme des larmes; la fleur ne germe plus à l'entour.

et sur ce lit de basalte, noir comme la nuit du tombeau, l'on n'aperçoit que des plantes lugubres et envenimées, pâles et éphémères comme les herbages qui croissent autour des portes du Styx.

Ces fables antiques pénétraient dans nos imaginations par la porte d'ivoire consacrée aux songes, tandis qu'endormis sur le rivage, entre l'Acis qui murmure et Polyphème qui rugit dans sa caverne, nous cherchions à dormir. Une voix rauque et digne d'un cyclope nous tira rudement de cette somnolence, et nous nous dressâmes sur notre séant. Monté sur un âne de la plus humble apparence, un homme de mauvaise mine, sale, déguenillé et porteur d'un sac, nous interpellait avec une haute arrogance. Ce personnage avait le nez épaté, la barbe longue, le chapeau sur l'oreille; sa poitrine était velue, des loques de chemise et d'habit voltigeaient sur ses bras et sur son dos qui supportait un bâton vigoureux, et ses deux jambes nues pendaient presque jusqu'à terre le long des flancs du baudet. — *Signori! eh, signori!* criait-il de tous ses poumons, indigné de notre lenteur à nous réveiller. Et quand on fut sur pied: — Faites-moi l'amitié, dit-il intrépidement, de me donner quelque chose pour l'amour de Dieu!

Et il tendit la main avec une fierté magnifique. Je ne sais s'il avait l'intention de nous intimider; mais Évariste, à qui ces façons-là ne plaisaient guère, prit sa canne et courut sur ce pauvre honteux en s'écriant: — Ah! faquin, tu vas recevoir ce que tu demandes!

Mais l'autre ne bougea point et se contenta de murmurer d'un air insouciant et agréable, comme eût pu le faire un stoïcien:

— Non, seigneur, vous n'en ferez rien; vous ne le voulez pas.

A ces mots, notre ami demeura fort ébahi, ce dont nous rîmes aux éclats, et le mendiant, voyant que nous étions deux à rire, nous imita. Son âne se mit à braire en même temps, incivilité qui lui valut un coup de canne d'Évariste. Or, le roussin ayant riposté par une ruade, le mendiant, à demi désarçonné, nous accabla d'invectives; après quoi il demanda de nouveau l'aumône, comme s'il se fût montré le plus gra-

cieux du monde. On lui adressa de grosses menaces auxquelles il répondit par des remerciements; et comme on parlait fort, il fit amende honorable, avouant, pour s'excuser, qu'il nous avait pris pour des Italiens. Désarmés par cette flatterie, nous lui donnâmes cinq à six *tornesi* que le drôle daigna accepter, et, après s'être plaint de la mesquinerie de notre offrande, il piqua son âne et s'éloigna au petit trot, nous laissant dans l'admiration. Comme on le voit, ce caractère diffère déjà de celui du Napolitain. Il s'y mêle de la morgue espagnole et de la friponnerie grecque.

Nous poursuivîmes notre chemin, qui se fertilisait un peu en se rapprochant de l'Etna, et au-delà de la grotte de Polyphème, non loin d'une petite ville qui apparaissait à un mille de distance, nous revîmes notre mendiant qui causait avec un berger également monté sur un âne; les deux quadrupèdes, placés en face l'un de l'autre, semblaient aussi se parler, mais à l'oreille, et sur le ton de la confidence. Le pâtre, chauve et borgne, difforme gardien d'un troupeau fort laid, douloureuse parodie du pasteur de Virgile, nous offrit en passant quelques vieilles médailles syracusaines dont il existe une provision inépuisable à l'usage des touristes. Le successeur de Daphnis et de Ménalcas était plus sale, plus repoussant que le mendiant des bords de l'Aci, et nous détournâmes les yeux avec un sentiment de dégoût. « *O prœteritos!...* » Que de fois, en parcourant ces contrées, on pourrait s'écrier avec Moschus : « Cygnes du Strymon qui pleurez sur l'onde, dites aux filles d'Œagre et aux nymphes de la Thrace que la muse syracusaine a fini de chanter. Commencez le chant funèbre, commencez, muses siciliennes. »

Comme nous étions près d'entrer à Jaci-Reale, nous entendîmes au loin des voix qui nous hélaient du côté de la mer, et nous aperçûmes deux hommes qui nous faisaient signe de les attendre. C'étaient deux pêcheurs de Riposto. Ils nous apprirent que le bruit s'était répandu qu'une maladie contagieuse ravageait Palerme, maladie apportée, disait-on, de l'Afrique par des bâtiments qui avaient franchi le détroit et mouillé à Messine. Comme nous arrivions par la route de cette dernière ville, l'accès de Jaci-Réale devait, suivant eux, nous être interdit, à moins d'une quarantaine préalable.

— Mais nous voulions aller coucher à Catane, répondîmes-nous très-effrayés de ces nouvelles, non pas tant à cause de la peste, car nous n'y croyions guères, qu'à raison du retard dont on nous menaçait.

— Catane vous soumettra aux mêmes formalités, répliqua l'un des pêcheurs; mais il vous reste un moyen d'y pénétrer; nous ne nous sommes établis là que pour le mettre, moyennant quelque récompense, à la disposition des voyageurs.

— Vous ne craignez donc pas la contagion?

— Nous craignons la famine; le poisson, depuis huit jours, ne veut plus se laisser prendre.

— Ça, ne mentez-vous point?

— *Non siamo Napolitani!* articula fièrement un de ces hommes.

— Ce brick (*questro brigantino*), qui est à l'ancre à un demi-mille du rivage, reprit l'autre pêcheur, a quitté hier Catane pour se rendre à Palerme. Porteur de quelques marchandises, il comptait trouver des passagers à Messine et à Reggio; mais il vient d'apprendre, à la hauteur de Jaci-Reale, que les ports sont interdits, et comme il n'est pas approvisionné, il repart à l'instant pour Catane, où on le recevra sans doute, puisqu'il n'en est sorti qu'hier au soir. Montez dans notre barque, nous vous conduirons à bord de ce brick, et vous entrerez sans peine à Catane avec l'équipage.

Il fallait se décider promptement; nos hommes se courbèrent sur la rame, bientôt nous franchîmes le pont de *l'Eurotas* (ce nom nous plut), et nous fîmes marché avec le capitaine Pierali. L'honnête caboteur trafiqua sur notre détresse, car, sans respect pour notre humble équipage, il nous demanda quatre piastres (vingt-deux francs et huit sous) pour un trajet d'une heure et demie. Mais Jupiter, qui protége les étrangers, le châtia de ce méfait, comme on va le voir. C'était un vilain personnage, avare et vaniteux comme un Sicilien, faible de caractère comme un Flamand et malin comme un singe. Il était maigre, avec un visage étroit, d'une conformation bizarre; son gros nez, long et retroussé, s'avançait en cap au-dessus d'une bouche mince et renfoncée. L'œil était imperceptible; le front, aussi exigu que le col, aurait tenu dans une cravate. Ce n'est pas sans raison que nous décrivons la physionomie du ca-

pitaine Pierali, car, au lieu d'une heure et demie, c'est quatorze jours que nous passâmes sur son bord. Ainsi, nous eûmes le temps d'esquisser son aimable extérieur.

Laissant Jaci-Reale, ville assez régulière juchée sur plusieurs couches de laves, et dont la cathédrale ressemble de loin à Saint-Louis de Versailles, nous avions, à force de bordées, gagné la latitude de Catane, et nous nous disposions à y pénétrer à la dérive, quand deux barques, minces comme des poissons et agiles comme des vautours, cinglèrent sur nous. Ces voilières excellentes, aussi gracieuses que légères, avaient orné leur proue de deux jolis petits canons chargés à boulet, et leur patron, embouchant un porte-voix, nous pria de gagner le large au plus vite, sous peine d'être coulés à fond. A ces mots, le capitaine de *l'Eurotas* indigné chargea de parlementer le *scrivano*, doué d'un fort bel organe. On nomme ainsi un plumitif chargé de la comptabilité et du registre. Il tient le second rang. L'éloquence de cet écrivain n'eut aucun succès; mais l'une des barques cannonnières nous prit de flanc, et une dernière sommation fut faite. Le vent poussait à la côte; se retourner était difficile, et comme la manœuvre du capitaine fut lente et irrésolue, nous vîmes tout à coup la gueule d'airain vomir une boule de fumée blanche, au fond de laquelle un éclair brilla, puis une explosion eut lieu, et l'on aperçut en même temps une ride noire courant sur l'eau comme une couleuvre marine. La ride s'allongea, s'allongea, se bordant de perles qui sautillaient à l'entour, et tout se termina par une large conque d'eau qui se déploya soudain en éventail et se brisa. Rien de plus joli qu'un boulet ricochant sur la mer et qu'on entend siffler sans le voir, tout en le suivant à la trace. Malgré l'agrément de ce genre de spectacle, peu curieux d'une seconde représentation, maître Pierali fit parcourir brusquement au gouvernail un arc si étendu, que nous faillîmes chavirer. Le brigantin tourna, et les canonnières en firent autant.

— Où allons-nous maintenant ? demandâmes-nous au capitaine.

Il se croisa les bras, nous regarda paisiblement, et répliqua :

— Oui, où diable irons-nous, maintenant?

Cet écho n'avait rien de rassurant. On tenta de voguer vers

Syracuse ; mais il ventait sud, et l'on ne pouvait espérer de précéder la funeste nouvelle, ni d'arriver avant le lendemain au soir. Après longue réflexion, notre homme murmura : — Il faut retourer à Palerme.

Le parti était violent, mais il n'y avait pas à choisir ; on se résigna.

Cependant le navire filait avec rapidité ; nos yeux, tournés vers l'Etna, que nous avions espéré gravir le lendemain, lui adressaient de tristes adieux. Syracuse, Agrigente et toutes leurs merveilles eurent leur part dans ces regrets, et ce n'est pas sans une profonde mélancolie qu'après un souper trop frugal, nous prîmes possession de nos cabines. Nous nous réveillâmes le lendemain entre Charybde et Scylla. Le vent avait doublé de violence, le ciel s'était conservé pur, mais le célèbre écueil était d'un aspet vraiment terrible. Les courants semblaient sortir du fond de la mer, qui bondissait comme de l'eau bouillante et soulevait le navire. En cet endroit, la profondeur est si grande, que la sonde n'a jamais réussi à atteindre le lit de la mer ; aussi, les marins affirment-ils que Charybde et Scylla *n'ont pas de fond.* S'il en était ainsi, ces deux gouffres seraient des portes ouvertes sur le chemin des Antipodes, et les poissons pourraient, s'ils étaient affranchis des lois de l'attraction, connaître deux soleils, celui de l'Italie et celui de l'Océan austral. Peut-être est-il certain point du globe où ce phénomène a lieu. Telle est l'opinion du capitaine Giacomo Pierali.

Comme il est bon pilote, il nous fit traverser le détroit sans encombre, après avoir vainement essayé d'aborder à Messine ; des barques cannonières croisaient devant le port. Il fallut plus de dix heures pour doubler le Phare, et le vent était si mauvais que Pierali voulait à tout prix relâcher dans quelque petit port. De plus, nous étions menacés de manquer de vivres, et, dans la prévoyance d'une longue traversée, on les distribuait avec parcimonie. Nous étions neuf sur le brigantin ; les six matelots, toujours en querelle avec leur chef, le secondaient fort mal. Ce dernier ne commandait guère mieux ; il dormait sans cesse, et nous ne pouvions faire dix pas sur le pont sans qu'on vînt nous recommander de ne pas éveiller le capitaine. Nous louvoyâmes deux jours devant le cap de Rasoculmo ; on

en perdit trois en vue des îles Lipari. A la hauteur de Piraino, nous vécûmes de biscuit et d'oignon cru. On fut réduit à manger des seppias, et, ce qui est pire, de vilaines araignées marines fort gluantes, qu'on assaisonnait à l'huile, comme de la tête de veau. On les prenait avec des lignes au bout desquelles ces sortes de polypes restent accrochés comme une masse d'étoupes. Le capitaine avait aussi de vieux macaroni que l'on dévorait, après l'avoir arrosé d'huile. Mais ces ressources diminuaient; grande était l'anxiété de l'équipage. On cherchait à s'approcher de chaque bourgade, à mouiller à chaque port, et, partout repoussés, nous demeurions dans l'alternative de la noyade ou de la faim.

A Milazzo, ville sous laquelle les vents nous rejetaient pour la troisième fois, on brava la consigne et l'on cria détresse. Les garde-côtes montrèrent quelque pitié, tout en menaçant de nous mitrailler si nous ne disparaissions au plus vite. Un peu plus loin, nous rencontrâmes une autre canonnière, qui, moins impitoyable, se plaça sur le vent, à six cents toises, et fit descendre vers nous une nacelle contenant quelque nourriture : un quartier de thon, du spado, de la sardine et des légumes. Puis, il nous fut enjoint de couler à fond sur-le-champ cette barque devenue pestifère par le contact des *sfrattati*. Ces provisions durèrent, hélas ! trop peu. Non loin de Caronia, des pêcheurs qui connaissaient les marins de notre équipage attachèrent deux gros poissons à un aviron d'une grande longueur qu'ils lancèrent sur les flots, et qui glissa jusqu'à nous. Malgré ces secours, on s'efforçait encore de toucher la rive, mais en vain ; ces petits endroits n'avaient pas de lazareth de terre, et il aurait fallu subir la quarantaine en mer. Quelquefois on reculait durant la nuit autant que l'on avait avancé la veille, et l'on se désolait en reconnaissant les mêmes coteaux. Comme nous avions foi, dans ces instants, à la durée sempiternelle des voyages d'Énée, des Argonautes, et comme nous reconnaissions bien cette terre des Lestrigons et des Cyclopes, inhospitalière et dangereuse!

C'est ainsi que nous vîmes successivement Castro-Reale, séjour favori de Frédéric II, lieu cher à la poésie; Milazzo, célèbre par la première victoire des Romains contre Carthage et par la défaite de Pompée; *Tyndari,* dépouillée par Verrès;

Patti, tombeau d'Adélaïde, femme du comte Roger le Normand; *Alaesia, Cephalodium,* aujourd'hui Cefalu; Rocella, près du fleuve Himère; Termini, qu'Annibal saccagea pour venger son frère des victoires de Gélon. Mais en vain l'île trinacrienne déployait à nos regards la splendeur de ses rives; en vain s'élevaient ces vertes montagnes, couronnées de bourgades aériennes; en vain s'offraient ces pentes majestueuses le long desquelles le cytise, l'olivier, l'alaterne et le myrte fleurissent sur des rochers d'un ton brun magnifique; en vain s'amoncelaient parfois, en face de nous, une myriade de volcans éteints, dont les têtes coniques s'élèvent les unes sur les autres, revêtues des plus riches couleurs; en vain la mer, et la terre, et les cieux, prodiguaient leurs miracles: rien ne dissipait l'ennui dont nous étions accablés. Nous demeurions des heures entières à contempler l'Etna, qui nous suivait partout, et repoussés de toutes les rives, ignorant combien de temps devait durer cette cruelle traversée, nous implorions les déesses siciliennes, rappelées par les classiques objets dont ces lieux sont remplis au souvenir de Latone, qui vogua comme nous à l'aventure, demandant asile à cent rivages qui fuyaient devant elle. Plus indignés, plus affamés sans doute que la mère d'Apollon, nous répétions, après Callimaque, toutes les malédictions qu'elle jetait aux îles impitoyables; et, quand la faim contraignait l'estomac à se plaindre, on faisait la sourde oreille, on dormait, dans l'espoir d'assister en rêve au repas de Trimalcion. Je crois, en vérité, qu'on eût brigué la seconde place au festin des Atrides.

FRANCIS WEY.

(La suite à un prochain numéro.)

LE DÉJEUNER

DE MOLIÈRE.

Tout le monde connaît l'anecdote du déjeuner de Molière avec Louis XIV ; mais tout le monde ne sait pas quelles circonstances amenèrent ce repas improvisé, ni de quelle importance était cette grande faveur. Le récit en a été fait par des gens qui apparemment ignoraient de quelle façon les choses se passaient chez le roi ; il en est résulté de légères contradictions avec certains détails du *petit lever*. Nous essaierons de redresser les différentes erreurs que l'on a commises, et d'abord nous parlerons de l'étiquette de la chambre. Pour bien comprendre ce beau mouvement de Louis XIV, qui éleva tout à coup un comédien au niveau des princes, il faut savoir jusqu'où allait le culte de la personne royale.

Aujourd'hui qu'on ne respecte plus rien, on est frappé de l'apparence ridicule de cette étiquette guindée à laquelle les courtisans vouaient leur existence. Quand on lit que la duchesse de Bourgogne, enceinte de huit mois, se blesse pour être allée à Marly, parce qu'il fallait que les princesses fussent du voyage, on se demande si l'odieux le cède au puéril, et si cette cour magnifique était composée de fous ou de barbares. Mais quelle éclatante réparation il faudrait faire au préjugé, lorsqu'il rend la considération à Molière, maltraité par les officiers du château, ou qu'il permet à Racine de marcher de front

avec les ducs et pairs! Après avoir ri nous-même plus d'une fois d'un rire impie, en parcourant les mémoires de ce temps, nous en revenons à nous incliner respectueusement devant la véritable grandeur de Louis XIV, devant son amour sincère du beau, son envie d'être juste et généreux, et nous ne concevons plus qu'on ose mal parler du meilleur ami et du défenseur de l'auteur du *Tartuffe*.

Sous les règnes de Charles IX et de Henri III, l'étiquette était en vigueur; Catherine de Médicis s'en était composé une accommodée à ses bizarreries, et qu'elle maintenait avec application. Excepté pendant ses dernières années, Henri IV ne s'occupa guère du cérémonial; il avait trop de sensibilité, trop d'imprévu et de passion, pour subir des soins qui l'eussent gêné ou retardé à tout propos. On ne s'étonne point que le vainqueur de Coutras ne tînt pas à recevoir sa chemise des mains d'un prince, quand on lit ce passage d'une lettre à Sully: « Un beau roi de France, qui n'a que trois chemises, et encore sont-elles percées! » Celui qui se faisait éveiller avant le jour, afin de surprendre l'ennemi, et qui écrivait dans un cabaret à la belle Corisandre, pour lui annoncer la victoire, « bien qu'il fût encore tout sang et poudre, » ne pouvait avoir derrière lui M. le porte-manteau, chargé de lui garder son épée, sa montre et ses reliques. Celui qui se jetait à bas de son cheval pour embrasser en pleurant les échevins de Paris lui offrant les clefs de la ville, devait naturellement oublier que M. le Premier avait pour emploi de tenir l'étrier, et de présenter l'épaule au roi lorsqu'il descendait de cheval.

Louis XIII, bourru, mélancolique et sujet à des manies, préférait souvent les soins d'un obscur valet de chambre dont la mine lui plaisait, à ceux des grands seigneurs. M. de Rambouillet, maître de la garde robe, eut à souffrir des passe-droits qui le mettaient au désespoir, et finalement donna sa démission parce que son visage n'était pas agréable au roi. L'étiquette est comme ces bonnes traditions du théâtre qui se perdent lorsqu'on laisse une pièce hors du répertoire pendant dix ans. Elle ne peut point s'arranger avec les antipathies, aussi allait-elle de travers chez Louis XIII. Anne d'Autriche, nourrie à la cour d'Espagne, avait dans le sang la quintescence du cérémonial; les troubles de la régence et les prétentions

folles des princes entraînèrent une telle confusion des rangs, qu'elle ne put jamais rétablir l'ordre. Le roi, son fils, remit tout en place; il se posa comme le soleil au milieu de ces astres indociles, les groupa autour de lui dans une symétrie parfaite, et trouva l'art de leur persuader qu'il n'était plus pour eux d'autre éclat que celui qui venait de ses rayons. Toute rivalité avec le monarque une fois impossible, les grands, au lieu de jouter entre eux à qui aurait la suite la plus nombreuse, ou bien à qui mettrait ses secrétaires derrière soi au conseil, ne cherchèrent plus d'autre gloire que celle de plaire à leur maître, d'approcher de sa personne, de lui rendre quelque service et de recevoir quelque marque de familiarité ou de distinction. Le roi fut obligé de calculer ses moindres gestes et de peser ses paroles, et certes il fallait beaucoup de dévouement au principe pour s'interdire toute espèce de laisser-aller et de mouvement spontané.

La conversation de Louis XIV sortait rarement du convenu; même lorsqu'il parlait sur les arts ou sur les belles-lettres, il constatait le plus souvent, de crainte d'erreur, que deux et deux faisaient bien quatre, et encore il ne s'y hasardait qu'après avoir au préalable consulté les beaux esprits et les connaisseurs. Sans éducation, sans lumières, avec un goût sujet à contestation, il parvint par l'amour de l'ordre et de la rectitude, par l'envie de bien faire et la force de la volonté, à des résultats que des princes plus intelligents et plus éclairés n'ont pas atteints. Le roi ne voulait point qu'il y eût en France une parcelle de talent et de génie qui ne concourût à sa gloire; il n'en faut pas davantage pour faire un grand règne et un grand siècle. Molière, tel que nous le voyons, était impossible sans l'appui de Louis XIV. Ayant pour ennemis acharnés les gens de cour, les précieuses et leur immense coterie, le clergé entier, les médecins, il eût succombé vingt fois. M. de La Feuillade l'eût fait assommer après la *Critique de l'École des Femmes;* on l'eût mis à la Bastille au seul soupçon de l'existence du *Tartuffe*. Il renonçait à écrire, et il se bornait à des ouvrages innocents et sans portée, comme *le Dépit amoureux*.

Molière était de la maison du roi, en qualité de valet de chambre et tapissier; il était de semaine à son tour pour faire le lit de sa majesté, Louis XIV ayant souhaité que M. Poquelin

conservât son emploi. Il avait les entrées dans la chambre, au petit lever, au débotter et au coucher. Le roi le recevait volontiers de bonne humeur, s'informait s'il avait un ouvrage sur le chantier, si son théâtre allait à son gré. Comme il avait plus à lui dire qu'à la plupart des grands seigneurs, et que les sujets de conversation fournis par la présence de Molière pouvaient intéresser les assistants, le roi lui parlait beaucoup, tandis qu'il en finissait en deux mots avec les princes eux-mêmes. Louis XIV aimait Molière, et ne craignait pas d'exciter des jalousies par ses familiarités avec un comédien dans lequel les ambitieux ne voyaient point un rival. Un mot amical ou un sourire adressés à Lauzun valaient une dignité ou un ordre; adressés à Molière, ils n'engageaient à rien. Mais le jour où ce comédien passa sur le corps à tous ces grands personnages, et prit pour un instant le rang de prince, quel saisissement parmi les gens de cour! Ce fut à n'en pas croire ses yeux. Avant de conter comment le fait arriva, c'est ici le moment de dire quelle était l'étiquette de la chambre, et combien elle ajoutait au prestige de la majesté royale.

Le premier valet de chambre en quartier couchait sur un lit de camp dressé au pied de celui du roi, en dehors de la balustrade; il se levait doucement, une heure avant sa majesté, s'habillait dans l'antichambre, et allait avertir le grand chambellan et le premier gentilhomme en année, s'ils n'étaient point encore arrivés. Un quart d'heure avant d'éveiller le roi, on entrait dans sa chambre allumer le feu; on ouvrait les volets sans bruit, et on enlevait la bougie et le mortier. Ce mortier était un vase de bronze dans lequel un gros morceau de cire jaune, posé dans l'eau, brûlait au moyen d'une mèche. On ôtait le lit de camp et la collation de nuit appelée l'*en-cas*. Nous verrons plus tard en quoi elle consistait.

L'heure à laquelle le roi avait commandé qu'on l'éveillât venant à sonner, le premier valet de chambre s'approchait du lit et disait :

— Sire, il est l'heure.

Il ouvrait alors aux garçons de la chambre : l'un d'eux allait au *gobelet*, et un autre à la *bouche*, commander le déjeuner du roi; un troisième prenait possession de la porte. Tant qu'il

y était, il ne laissait passer que les personnages ayant les entrées au lit du roi.

En 1664, la liste se réduisait à ceux dont les noms ou les titres suivent :

Monsieur, frère du roi;

M. le Prince (de Condé);

Le prince de Conti;

Le duc de Longueville;

Les ducs de Vendôme et de Beaufort;

MM. de Lauzun, de Guiche, Vardes et Dangeau (l'année suivante, 1665, MM. de Guiche et Vardes furent exilés à cause de l'affaire des lettres anonymes, et Dangeau se rendit sans doute importun, puisqu'il fut remis aux *premières entrées*. Lauzun seul resta);

Le confesseur du roi;

Le premier médecin (Vallot);

Le premier chirurgien (Félix).

La porte s'ouvrait à deux battants pour Monsieur, à un seul battant pour les autres. En entrant, on s'approchait du lit, en dehors de l'enceinte, et on se tenait en silence. Le roi étant encore couché, M. Bontemps, premier valet de chambre, lui versait de l'esprit-de-vin sur les mains; le grand chambellan présentait l'eau bénite, et quand Sa Majesté avait fait le signe de la croix, on pouvait lui adresser la parole. Un quart d'heure se passait en conversation, puis on voyait arriver le barbier Quentin, tenant deux perruques ou plus; le roi en choisissait une que le sieur Quentin emportait pour la friser et l'accommoder. Au sortir du lit, le roi mettait ses mules et sa robe de chambre, présentée par le grand chambellan; il s'approchait du feu et s'assayait dans le fauteuil, tandis que les garçons de garde-robe franchissaient l'enceinte et enlevaient le haut-de-chausse et l'épée. Monsieur présentait, entre deux assiettes de vermeil, une serviette dont un coin était mouillé; le roi se lavait le visage, en attendant que le barbier vînt raser la barbe et tailler ou parfumer les moustaches. Ces préliminaires, si courts, étaient fort précieux pour les gens de l'entrée au lit du roi, qui avaient les premiers l'oreille de Sa Majesté. Une fois Louis XIV assis au fauteuil, on annonçait dans l'antichambre qu'il faisait enfin petit jour, et que le petit lever allait com-

mencer. Le premier gentilhomme ôtait le bonnet de nuit de la tête du roi, qui demandait à l'instant même la *première entrée*. M. Bontemps répétait à haute voix :

— La première entrée.

Aussitôt le garçon de la chambre ouvre la porte, et les courtisans favorisés d'un brevet d'entrée se présentent. Leur nombre n'est pas considérable. Ce sont MM. de Mazarin, Villeroi, Beringhen, et quelques autres *des plus confidents* qu'ait eus le roi, comme on disait alors. Pour le service, on fait encore passer les secrétaires du cabinet, les lecteurs, les contrôleurs de l'argenterie, les médecins ordinaires, l'apothicaire en chef, le commandant des équipages, le concierge des tentes.

Quentin peigne le roi, qui se peigne aussi lui-même. Un valet de chambre tient le miroir. La toilette marche encore lentement, et, quoique Louis XIV ne fasse guère au petit lever que se nettoyer les ongles, cela dure assez pour qu'on ait le temps de lui en dire long, de lui compter les nouvelles et de tâcher de le mettre en bonne humeur. C'est le moment où les flatteurs savent profiter de la paresse du matin, du négligé de la robe de chambre, pour avancer d'un pas dans l'intimité du monarque. L'absence de la perruque est d'un poids impossible à déterminer dans l'abandon où semble alors la majesté royale. L'arrivée de cette perruque apporte un changement à l'état d'esprit de Sa Majesté, aussi bien qu'à l'étiquette. Quentin paraît, tenant à sa main les *petits cheveux*. Dès qu'ils sont placés sur la tête du roi, les officiers de la garde-robe entourent le fauteuil, portant chacun une pièce de l'habillement, et Louis XIV s'écrie :

— Ma chambre.

Le mouvement et l'activité succèdent au calme. Le grand lever commence. Les huissiers de la chambre s'emparent de la porte. On laisse entrer les ambassadeurs, les ducs et pairs, les maréchaux, les lieutenants généraux, les prélats de l'Église, etc., et enfin (en 1690) M. Racine! Pour ces dernières entrées, il n'est pas besoin d'un brevet. Avant d'ouvrir à ceux qui ne viennent pas tous les jours, l'huissier dit leurs noms au premier gentilhomme, qui les répète au roi. Si Sa Majesté ne fait point de réponse, on leur ouvre la porte. M. Racine entrait

tout droit, *sans qu'on allât demander pour lui*. Le service amenait une si grande foule d'officiers de la bouche, du gobelet, des écuries, des chasses et de la maison, que nous en négligeons l'énumération, comme inutile et sans intérêt.

Cependant le roi commence à s'habiller dans le fauteuil. Chacune de ses hardes, apportée de la garde-robe par les garçons, passe entre plusieurs mains avant d'arriver jusqu'à lui. On lui présente d'abord son haut-de-chausse, auquel sont attachés ses bas de dessous, et il les met lui-même. Ensuite on lui offre plusieurs paires de bas de soie, d'estame ou foulés, suivant la saison. Un valet de chambre ordinaire lui chausse ses souliers, dont les boucles sont de diamants, et il attache lui-même ses jarretières. Cela fait, le sieur Quentin rase le roi. Pendant cette cérémonie, un officier de la bouche apporte sur un plateau de vermeil le déjeuner, qui se compose d'un bouillon. Il le donne au grand chambellan, qui le met sur un guéridon. Aussitôt que la barbe est achevée, le roi déjeûne. Deux officiers du gobelet tiennent le vin et l'eau; un troisième porte une serviette dans une soucoupe de vermeil. Le premier gentilhomme goûte le vin et l'eau, essaie le verre, le rince lui-même, et le présente au roi, qui se verse à boire. Or, il faut que Sa Majesté s'essuie, et comme la présentation de la serviette est un des articles d'honneur, c'est Monsieur ou le premier prince du sang qui ont le privilége de l'offrir. Ceci amène un incident compliqué : Monsieur étant frère du roi, on est aussi honoré de le servir, et, pour donner la serviette, il faut qu'il se débarrasse de ses gants et de son chapeau. M. le grand chambellan se détourne donc du service du roi; il prend les gants et le chapeau de Monsieur; mais, comme le frère de Sa Majesté ne peut pas recevoir la serviette des mains d'un officier du gobelet, le premier gentilhomme ou le grand maître de la garde-robe laissent aussi le service du roi pour passer la serviette à Monsieur, qui la présente enfin au roi.

Quand Sa Majesté a déjeuné, elle quitte sa robe de chambre. Le grand maître de la garde-robe tire la camisole de nuit par la manche droite, et le premier valet de garde-robe par la manche gauche. Le roi ôte les reliques pendues à son cou. Le premier valet de chambre les enferme dans un petit sac, et les porte, avec la montre et la bourse, dans le cabinet. Ici com-

mence l'épisode intéressant et épineux de la chemise. En dehors des officiers de la chambre, la chemise ne peut être donnée que par Monsieur, M. le Prince, M. de Conti, son frère, ou M. de Longueville. Si aucun prince n'assiste au lever, la chemise revient au grand chambellan. A l'ordinaire, voici par quels ricochets cette pièce de l'habillement arrive aux épaules de Sa Majesté : le premier valet de garde-robe apporte la chemise dans un plateau de vermeil et recouverte d'un taffetas blanc. Il la remet au premier gentilhomme, tandis que Monsieur donne son chapeau et ses gants au grand chambellan. Le frère du roi prend ensuite le plateau des mains du premier gentilhomme, découvre la chemise, et s'approche du fauteuil. Deux valets de garde-robe soulèvent ensemble la robe de chambre du roi en manière de rideau, et c'est derrière ce rempart que le changement s'opère. Le premier valet de chambre aide Sa Majesté à passer la manche droite, et un garçon de garde-robe se charge de la manche gauche. Le roi se lève du fauteuil. Monsieur reprend ses gants et son chapeau, et délivre aussi le grand-chambellan, qui aide Sa Majesté à nouer ses cordons et à boutonner son haut-de-chausse. Alors le rideau tombe, et les assistants peuvent regarder le monarque debout en manches de chemise.

Pendant cette première partie de la toilette, le roi n'a guère vu que les princes. Les courtisans, à distance du fauteuil, ont causé entre eux, et lorsqu'ils font trop de bruit, un huissier vient les prier poliment de parler bas. C'est à la seconde partie que la conversation devient générale. On enlève le fauteuil. Le roi, étant debout, s'adosse à la cheminée; tout le monde peut lui adresser la parole. Le reste de la toilette appartient uniquement au grand-maître de la garde-robe; c'est lui qui offre les nœuds de cravate à choisir; il attache la veste, l'habit, la ceinture, l'épée, le collier des ordres ou le cordon bleu. Il donne aussi le mouchoir, la canne, les gants et le chapeau. Les jours de grande cérémonie, c'est encore lui qui apporte le manteau, et présente jusqu'au sceptre et à la couronne, s'il y a lieu. La raison en est facile à comprendre : toutes ces choses demandent à être mises avec goût, et il faut que le grand maître en ait fait une étude; personne ne saurait l'y aider ou le remplacer. Tandis que le roi cause en achevant

de s'habiller, un page de la chambre pose devant le lit un carreau de tapisserie. Sa Majesté quitte la cheminée, dépasse la balustrade d'enceinte, s'agenouille sur le carreau pour dire ses prières ; alors on ouvre les portes, et la foule se retire.

Louis XIV dînait au sortir de la chapelle, car il entendait la messe tous les jours. Habituellement on servait à dix ou onze heures du matin, dans les appartements, et en famille; les duchesses étaient assises, et les autres dames debout à l'entour de la table. Les violons jouaient, dirigés par M. Lulli ou M. de La Lande, qui étaient chargés de *connaître des voix et instruments pour faire bonne musique au roi.* On appelait cela dîner en famille royale.

Souvent Sa Majesté dînait seule dans sa chambre. On n'y introduisait alors que Monsieur et ceux à qui nous avons vu l'entrée auprès du lit. Le frère du roi présentait la serviette, après quoi Sa Majesté lui disait :

— Asseyez-vous, Monsieur.

Le premier gentilhomme approchait un siége, mais Monsieur restait debout jusqu'à ce que le roi eût ajouté :

— Monsieur, vous pouvez vous asseoir.

Le dîner achevé, Sa Majesté passait dans son cabinet, où Monsieur pouvait seul l'accompagner. Plus tard, monseigneur le dauphin eut, dans la chambre, les mêmes priviléges que le frère du roi, ainsi que le duc de Chartres (le régent) et les enfants légitimés.

Lorsqu'il y avait chasse, promenade ou tir, les courtisans n'assistaient pas à la seconde toilette qui précédait la sortie du roi. Pour épargner à Sa Majesté la peine de répéter à ses gens ce qu'elle voulait faire, les officiers jugeaient par les changements de l'habillement du but de la promenade.

— Le roi demande ses éperons.

Aussitôt on court préparer les chevaux de selle. M. le premier écuyer se place au bas de l'escalier. Comme le roi ne sort du château qu'en carrosse, les chevaux suivent, et Sa Majesté ne les monte que dans la campagne. Au bas des degrés, M. le Premier reçoit des mains du porte-manteau l'épée qu'il remet au roi à la descente de carrosse. Si le roi n'a pas ses éperons, le porte-manteau garde l'épée.

Les fonctions du porte-manteau sont dignes d'être rapportées. C'est lui qui tient les hardes et les objets que Sa Majesté quitte pendant la promenade, le tir ou la partie de paume : le manchon, la canne, le chapeau, la montre. Il a une pochette faite exprès à son haut-de-chausse pour y mettre les reliques. Quand le roi joue, le porte-manteau présente les balles à Sa Majesté. Il paie les frais du jeu et commande, pour le maître de paume et les officiers qui assistent à la partie, une collation honnête, si on est après dîner, ou un déjeuner si c'est le matin.

Il ne faut pas croire que pendant les sorties du roi l'étiquette s'endorme un instant. La chambre est un sanctuaire où le feu sacré brûle encore en l'absence du dieu. Un garde en faction se tient devant l'enceinte et ne laisse point approcher de la balustrade. Les dames qui visitent l'appartement doivent faire la révérence en passant devant le lit de Sa Majesté !

Autour de la promenade s'opère le *débotter*. C'est le moment ou l'on parvient le plus aisément auprès de Louis XIV. On y retrouve les gens des entrées, grandes et petites. D'autres courtisans se glissent dans la chambre sans qu'on les chicane. Messieurs les gentilshommes ordinaires peuvent y amener les personnes qu'ils veulent obliger en les faisant parler au roi. Le premier valet de chambre tire la botte droite, un garçon de la chambre ôte la botte gauche. Si Sa Majesté fait une toilette complète, un prince offre encore la chemise ; mais, s'il n'y a point de prince au débotter, ce qui arrive souvent, c'est le grand chambellan qui offre la chemise.

Les jours de chasse au cerf, le roi donne, après le débotter, une collation aux dames qui l'ont accompagné. Cette collation est servie dans le cabinet ; excepté le grand chambellan, le premier gentilhomme, le grand maître de la garde-robe et les officiers nécessaires au service du repas, les hommes et les princes eux-mêmes en sont exclus.

Pour ne point nous arrêter à des détails trop minutieux, nous passons sur la fin de l'après dîner, et nous arrivons à la nuit. On allume les lustres ordinaires dans les appartements. Partout où le roi circule, deux huissiers marchent devant lui, portant des flambeaux d'or avec des bougies. Monsieur est aussi précédé par ses huissiers munis de flambeaux d'argent. Ils

l'éclairent partout, à l'exception de la chambre du roi, dont ils n'ont pas l'entrée. Lorsque Monsieur y pénètre, ses gens l'attendent dans l'antichambre.

En hiver, il y a de trois jours l'un, *appartements* au château, et de trois jours l'un comédie française ou ballet. Les soirs d'appartement, on allume les lustres extraordinaires. On dresse des tables pour toutes sortes de jeux : les cartes, les dés, le tric-trac, les échecs, le trou-madame. A partir de l'année 1695, il y eut un billard chez le roi, qui s'était pris de passion pour ce jeu nouveau. M. de Chamillard y excellait. Le roi n'assiste point aux *appartements*. C'est un régal qu'il donne à sa cour, et il prend ce temps pour aller voir Mme de La Vallière avec ses amis les plus intimes. On joue jusque dans sa chambre et son cabinet ; mais deux gardes en faction empêchent d'entrer dans l'enceinte du lit, et ne souffrent pas qu'on approche du bureau ni de la table de travail.

A moins que le roi ne soit incommodé ou qu'il n'ait pris médecine, il soupe toujours en famille ; les princes, les princesses du sang et les enfants sont du repas. Les dames assises et debout autour de la table, comme au dîner ; il y a musique.

Après le souper, le roi va souvent au salon de la reine. Pendant ce temps-là on commence dans la chambre les préparatifs du coucher. Deux officiers du gobelet apportent la collation, appelée *en-cas de nuit*. Elle consiste en trois petits pains, deux bouteilles de vins différents, dont une d'Espagne ou de muscat, un flacon d'eau, un verre, une tasse de vermeil, plusieurs serviettes et trois assiettes. Pour en faire l'essai, le premier valet de chambre goûte le vin et l'eau. On place le fauteuil devant le feu. Le barbier Quentin prépare les peignes. Un valet de chambre dispose dans la ruelle les coussins sur lesquels le roi doit dire ses prières. Il allume le bougeoir à deux bobèches et se tient dans l'alcôve. Les officiers de la garde-robe étalent la robe de chambre sur le dossier du fauteuil, et les hardes de nuit sur la toilete de velours rouge.

Dès que Sa Majesté quitte les salons et se retire par les petits appartements pour aller se coucher, les gens des entrées grandes et petites vont à la chambre ; l'huissier les reçoit. Le roi arrive bientôt par la porte de son cabinet, où il trouve le

grand maître de la garde-robe, auquel il donne son chapeau, ses gants et sa canne. Celui-ci les passe à un valet de chambre, qui porte l'épée dans l'enceinte du lit. Comme il y a toujours foule dans ce moment, l'huissier de l'intérieur fait ranger les assistans pour que le roi entre dans sa ruelle. L'aumônier accompagne Sa Majesté, prend le bougeoir et récite l'oraison : *Quæsumus, omnipotens Deus*, etc. Quand le roi fait le signe de la croix et se relève, le premier valet de chambre ôte le bougeoir à l'aumônier, prend les reliques, la montre, et marche devant le roi jusqu'au fauteuil.

— A qui Votre Majesté veut-elle donner le bougeoir ? dit le grand chambellan.

Le roi parcourt des yeux l'assemblée, désigne la personne qu'il honore de cette faveur. L'élu s'avance, et soutient le bougeoir pendant la toilette de nuit. Le grand maître de la garde-robe débarrasse Sa Majesté de toutes les hardes dont il a seul la surveillance, et le roi s'assied ensuite dans le fauteuil. Chacun défait le soir ce qu'il a mis le matin. La cérémonie de la chemise s'opère de la même façon qu'au lever. Il y a seulement une personne de plus derrière le rideau, celle qui a l'honneur du bougeoir. Aussitôt que la robe de chambre est endossée, le roi se lève et fait un salut à la compagnie. Le premier gentilhomme reprend le bougeoir, et les huissiers crient :

— Allons, messieurs, passez.

Tandis que la cour se retire, le capitaine des gardes, le commandant des cent Suisses, et le colonel des gardes françaises, reçoivent du roi le mot d'ordre. Ils sortent les derniers. Les grandes entrées étant fermées, il ne reste plus que les gens qui ont la petite entrée le matin. Quelquefois les violons jouent pendant le petit coucher, mais cela n'est pas fréquent.

A l'instant où la porte est fermée, on enlève les cheveux du roi et on le peigne sur un pliant, près de l'enceinte du lit. Un valet de chambre pose sur la balustrade plusieurs mouchoirs et bonnets de nuit ; le roi en choisit un que le premier valet de chambre lui attache sur la tête, après qu'il s'est lavé le visage avec la serviette mouillée. Sa Majesté dit ensuite à quelle heure elle veut qu'on l'éveille, et commande les habits qu'elle désire mettre le lendemain. L'huissier ouvre de nouveau la porte, fait sortir les petites entrées, le chambellan, le premier gentil-

homme, et sort lui-même le dernier. Il ne reste plus que le premier valet de chambre, M. Bontemps, et ses garçons de chambre. Avant de se mettre au lit, le roi passe un quart d'heure dans le cabinet où sont les chiens; il s'amuse à les flatter, et cause avec le porte-arquebuse, pendant qu'on dresse le lit de camp du valet de chambre en service de nuit. Lorsqu'il rentre, on allume le mortier et une bougie dans un coin. Ces deux lumières brûlent jusqu'au matin. Le roi étant couché, le premier valet de chambre ferme les rideaux du lit, tire les verroux des portes, et sort par le cabinet.

Si le roi veut se rendre à l'appartement de la reine, M. Bontemps envoie avertir les femmes de la visite de Sa Majesté. On ferme les rideaux de la reine. Le premier valet de chambre, marchant devant le roi, porte l'épée et le bougeoir. Il entre ainsi jusque dans la ruelle et dépose l'épée auprès du lit, sur un pliant, du côté où le roi doit se placer, puis il se retire avec les femmes.

En temps de guerre, lorsque le roi va en campagne, on emporte deux mobiliers complets de la chambre, et partout où Sa Majesté s'arrête, on lui dresse un appartement que l'on dispose comme celui de Saint-Germain ou de Paris, autant que les localités le permettent. L'étiquette s'y pratique au lever et au coucher de même qu'en temps de paix et au château.

Il semble, à voir cette cérémonie assez expéditive et le grand nombre des personnes présentes, que l'occasion d'y faire sa cour et de dire ce qu'on souhaite n'y soit pas facile à saisir; c'est pourtant là que les ambitieux et les fins courtisans glissent leur requête à l'oreille, réparent leurs erreurs, jugent du degré de faveur où ils sont par la mine que leur montre le monarque, éclaircissent les sujets de griefs, combattent la calomnie, risquent la plaisanterie et le sarcasme, et arrachent le bon mot qui les fait riches ou puissants. C'est le terrain le plus glissant pour le maladroit, l'importun, l'homme disgracié de la nature ou enrhumé, car Louis XIV a horreur des rhumes et de la laideur quand elle dépasse un certain degré; mais c'est l'arène la plus favorable pour l'homme adroit qui a du coup-d'œil, la repartie prompte et surtout la présence d'esprit, et une audace bien déguisée sous le masque de l'enjouement. C'est au petit

lever, quand le roi n'est pas encore rasé par Quentin, et qu'il n'a pas ses idées bien nettes, que Lauzun lui arrache la permission d'épouser la grande Mademoiselle, la cousine germaine de Sa Majesté. Le roi est le plus honnête homme de son royaume et n'a qu'une parole. Le consentement lâché, tout le monde dit que Lauzun épousera Mademoiselle. Cependant c'est au petit coucher, en offrant la chemise, derrière la robe de chambre, que Monsieur et M. le Prince excitent le roi à retirer sa promesse. Il se rétracte, pour la première fois de sa vie. Alors paraît ce visage de Lauzun, *si plein de résignation et de désespoir;* le roi, confus en présence de ce remords vivant, l'accable de faveurs pour le consoler de son mariage manqué.

C'est au petit lever que Vardes, froidement accueilli, se creuse l'esprit à chercher comment on a pu découvrir sa lâcheté de lettres anonymes. Il veut faire le plaisant et l'homme dégagé. Le malheureux s'enferre de plus en plus. Un regard terrible du roi le glace jusqu'au fond de l'âme. Il sort bouleversé, rentre chez lui et trouve le capitaine des gardes, qui l'arrête et le mène en prison.

C'est au lever et au coucher du roi, qu'on voit pendant trois mois le noble et discret Lavauguyon, appuyé sur la balustrade du chevet, comme une image de la mélancolie, attendant l'effet des promesses du roi. Quelques chétives dettes, une répugnance invincible à faire l'importun, un cœur trop délicat, telles sont les causes de sa tristesse et de son silence. Un beau matin, on ne voit plus personne contre l'enceinte : Lavauguyon s'est brûlé la cervelle, et Louis XIV désolé brusque M. Bontemps et gourmande Quentin lui-même.

C'est assurément au grand lever que M. Racine, après avoir imprudemment critiqué Scarron devant sa veuve devenue reine de France, remarque un changement notable dans l'accueil du roi, et s'en va mourir de chagrin, laissant sur son bureau le plan d'une belle tragédie. Hélas! monsieur Racine, pourquoi prendre les faiblesses du courtisan, vous qui étiez le prince des poëtes vivants? Le vieux Corneille, regardant ses lauriers qui se desséchaient avant de repousser sur son tombeau, n'était point mort des dégoûts que vous lui aviez attirés. Il n'avait pas cédé un seul jour à la Parque, et s'était couché dans le cercueil, tout chargé d'ans et plein de confiance dans le jugement

de la postérité. Il fallait faire comme lui, rentrer chez vous, désabusé sur les vanités de la faveur, pour écrire paisiblement votre *Iphigénie en Tauride.*

Mais revenons à l'année 1664 et à Molière. On voit par ce qui précède qu'il jouissait des entrées à toute heure, en qualité de valet de chambre. A moins d'un congé, ses travaux et son théâtre devenaient incompatibles avec son emploi. Puisqu'il était plus souvent parmi ses camarades ou dans sa maisonnette d'Auteuil qu'au lever du roi, il faut que Louis XIV l'ait quelquefois dispensé d'un service qui l'eût mis nuit et jour aux ordres de M. Bontemps. Il venait au château comme ami et comme courtisan; son emploi était un prétexte, car il en fallait un, et cette cour si prosternée devant le monarque était d'un orgueil accablant pour le reste du monde. Le roi ne faisait rien sans dessein. Il savait parfaitement pourquoi, en s'adressant à l'auteur du *Tartuffe,* il l'appelait Molière, tandis que les assistants disaient : « Monsieur Poquelin, valet de chambre de Sa Majesté. »

Que le pauvre Molière a dû souffrir dans cette chambre si méthodique, et que de passions il étouffait au milieu de ces fadaises majestueuses! Malgré la mauvaise conduite de sa femme, il adorait Armande Béjart, et tous les matins au petit lever il retrouvait M. de Guiche qu'elle avait aimé, ou M. de Lauzun dont elle était encore la maîtresse! Heureusement le roi témoignait tant d'amitié à Molière, il causait avec lui d'une humeur si gaie, lui donnait tant de marques de sa bonté, que cela remettait un peu de baume sur ce cœur malade. Sa majesté l'entretenait sans cesse de ses comédies, des divertissements qu'on y mêlait, du jeu des acteurs, lui soumettait parfois des observations et se rendait toujours à ses avis, en répétant : « Vous devez avoir raison, vous vous y connaissez mieux que moi. »

Notre grand philosophe n'avait pas encore produit ses œuvres capitales. Il en était à l'*École des femmes* et à la *Critique* dont cette pièce fut suivie. M. le duc de La Feuillade, détracteur de la comédie, avait servi de modèle pour le marquis. On peut juger de sa colère, lorsqu'il se vit traduit sur la scène et qu'il retrouva son mot de *tarte à la crême,* dont il avait rempli le château. Rencontrant un matin Molière dans une galerie, le duc lui ouvre les bras en le suppliant de permettre qu'il l'em-

brasse. Molière s'incline avec respect pour recevoir cette accolade, et M. de La Feuillade, lui saisissant la tête dans ses mains, lui frotte rudement la joue contre les boutons de son justaucorps.

L'année était malheureuse. C'est dans le même temps que paraît le libelle infâme de Montfleuri, acteur de l'hôtel de Bourgogne, qui accuse Molière d'avoir épousé sa propre fille. Cependant Belloc, poëte de cour et valet de chambre, voyant ses camarades refuser de faire le lit du roi avec un baladin, dit un jour à Molière en ôtant son chapeau : « Monsieur, voulez-vous bien permettre que j'aie l'honneur de faire avec vous le lit de Sa Majesté? » Louis XIV veut être le parrain du premier enfant d'Armande Béjart. Tout cela ne suffit pas encore à relever Molière. Les gens de cour l'accablent de mépris ; les officiers du château qui mangent avec lui chez le contrôleur de la bouche quittent la table en refusant de s'asseoir à côté d'un histrion. Molière leur cède la place, et renonce à des droits qu'on assaisonne de pareils dégoûts. Le roi est averti par Belloc de ce qui se passe. Il cherche dans sa tête un moyen d'en finir une fois pour toutes avec ces cruautés et ces jalousies.

Dans les récits qu'on a faits partout, Louis XIV, pressant Molière par ses questions, le force d'avouer ces indignes traitements. Il demande son *en-cas de nuit*, et s'attable avec le comédien. Il lui sert une aile de poulet, lui verse à boire, et appelle la *première entrée*. Ce sont les favoris et les grands seigneurs seulement qui assistent au déjeuner..A ce compte-là le but ne serait atteint qu'à moitié. Les ducs et pairs, parmi lesquels est M. de La Feuillade, attendraient encore à la porte et ne sauraient la nouvelle que par les bruits de l'antichambre. Mais l'inflexible étiquette et la simple vraisemblance prouvent qu'il y a dans le récit deux petites erreurs.

Les détails que nous avons donnés sur le petit lever sont authentiques, invariablement les mêmes dans tous les mémoires du temps et les ouvrages qui ont traité de ce sujet. Le lecteur a vu que la *première entrée* paraît au moment où le roi sort de son lit et s'assied dans le fauteuil. Louis XIV n'a pas pu se mettre à table étant encore couché. Il faut donc que cette première entrée ait eu lieu avant l'événement. Le fameux coup de théâtre des portes ouvertes pendant le déjeuner a dû s'exécuter

pour les personnes de la dernière entrée, où passe M. de La Feuillade; c'est celle des courtisans; elle s'opère quand le roi demande « sa chambre. » En effet, la leçon n'est bonne et profitable que pour les gens de la cour et de la maison du roi. Les princes sont trop haut placés et les favoris trop adroits pour être ennemis de Molière. Les dernières entrées amènent les officiers de la bouche et de la chambre, ceux-là précisément qui ont maltraité le poëte. Il est donc physiquement et moralement impossible que le déjeuner de Molière ait eu lieu avant l'instant où le roi, assis au fauteuil, a demandé la première entrée.

Nous avons expliqué plus haut comment, en ouvrant les volets, on enlève immédiatement l'*en-cas de nuit* avec la bougie et le mortier. Il se peut que les garçons de chambre ne le portent pas loin, et que Louis XIV n'ait qu'un mot à dire pour qu'on le remette sur le guéridon. L'aile de poulet dont on a orné le repas ressemble fort à une amplification des narrateurs. Le grand point n'était pas précisément de régaler Molière, mais bien de le mettre à la table du roi, et même, selon nous, la simplicité des mets ajoute à l'importance de la distinction. Ce semblant de repas donne encore plus de prix et une signification plus nette à la faveur. On s'est figuré apparemment qu'un aussi puissant monarque ne pouvait avoir moins qu'un poulet rôti, pour les cas d'appétit nocturne. Ce luxe d'imagination est une puérilité. Louis XIV avait l'odorat fort délicat; il eût difficilement supporté le séjour d'un poulet rôti dans sa chambre à coucher et près de son lit. D'ailleurs la vérité a le pas sur tous les raisonnements du monde. Il est certain que l'*en-cas de nuit* se compose seulement de trois petits pains, de deux bouteilles de vins différents, dont une d'Espagne ou de muscat, et d'un flacon d'eau. Nous l'aimons mieux ainsi, tel que l'étiquette nous le donne, et s'il faut absolument que le convive du roi ait le goût flatté autant que l'amour-propre satisfait et le cœur touché, on peut se persuader que les vins que Sa Majesté boit sont exquis. Nous savons bien que, dans les cuisines du château, ont eût facilement trouvé un poulet rôti. Le grand roi n'était pas à cela près; mais le déjeuner était alors le plus léger des repas. On ne mangeait pas de viandes avant le dîner, qui se servait à l'heure où nous déjeunons aujourd'hui. L'aile de poulet n'est ni nécessaire ni vraisemblable. Ces légères erreurs

une fois relevées, le reste du récit n'a plus rien que de naturel. Voici donc comment les choses se sont passées :

Louis XIV vient de quitter le lit; il a mis sa robe de chambre et demandé la première entrée. Les assistants sont Monsieur, frère du roi, M. le prince (de Condé), MM. de Guiche, Lauzun, Beringhen, et l'éternel Dangeau : Molière entre, comme employé dans la chambre; le roi, averti par l'honnête Belloc, des impertinences et des basses envies de MM. les officiers, lui dit aussitôt qu'il le voit :

— Est-il vrai, Molière, que vous faites maigre chère ici, et que messieurs de la chambre ne vous trouvent pas fait pour manger avec eux?

— Il est vrai, sire, que ces messieurs s'accommodent mal de s'asseoir à côté d'un comédien; mais j'ai soin de leur épargner cette peine.

— Eh, où donc mangez-vous?

— Hors du château, Sire.

— Quoi! vous allez dîner au cabaret, lorsque je vous donne le couvert à la table du contrôleur! C'est une chose intolérable. Je saurai montrer l'état que je fais d'un comédien comme vous. Sans doute vous avez faim? Nous allons déjeuner ensemble. Messieurs, qu'on nous serve mon *en-cas de nuit*.

Les valets de chambre rapportent le plateau qu'ils viennent d'enlever et le remettent sur une table devant laquelle on pose deux siéges. (Le frère du roi lui-même ne s'asseyait jamais au déjeuner de sa majesté.)

— Asseyez-vous, Molière, reprend Louis XIV, et déjeunez avec moi.

Le roi prend un des petits pains, en donne un autre à Molière, et dit, ainsi que l'étiquette le veut :

— Faites entrer ma chambre.

La porte s'ouvre. La foule des courtisans, les ducs et pairs, et parmi eux le duc de La Feuillade, paraissent. Pour le service entrent aussi tous les officiers de la chambre qui ont insulté Molière. Le fauteuil du roi est vide. Les gens de cour restent stupéfaits du spectacle incroyable qui s'offre à leurs regards. Dans ce moment Louis XIV, attablé avec le comédien, lui verse à boire!

— « Messieurs, dit le roi, vous me voyez occupé à faire

manger Molière, que mes officiers n'estiment point d'assez bonne compagnie pour eux (1). »

Malgré la présence de ceux à qui s'adresse la leçon, ils sont de trop bas étage pour que Louis XIV leur parle. C'est aux grands seigneurs qui l'entourent que sa majesté dit en retournant au fauteuil :

— Je pense que ces messieurs ne se laisseront pas prier deux fois pour recevoir Molière à leur table et lui rendre ce qu'ils lui doivent.

On imagine aisément de quelle confusion et de quel effroi les coupables furent saisis. Autant les gens de cette grande cour usaient de fierté à l'égard de ceux qu'ils se croyaient en droit de mépriser, autant ils étaient souples et caressants pour les autres. Ils ne se piquaient point de ménager leurs procédés par des transitions subtiles, et passaient brusquement, sans pudeur et sans peine, du comble de l'arrogance à la civilité la plus obséquieuse. Étiez-vous oublié du roi ou en disgrâce? vous aviez cessé d'exister, vous ne comptiez plus sur la terre, vous ne méritiez pas un regard seulement. Receviez-vous une marque certaine de faveur? vous deveniez à l'instant un homme adorable, un demi-dieu. On n'allait pas avec vous par deux chemins : on vous pressait les mains, on vous accablait de protestations d'amitié, on ne pouvait plus vivre sans vous. On aurait dit volontiers comme Andromaque :

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Et ceci n'est pas une exagération; ce n'est que l'exacte vérité.

M. de La Feuillade, le plus déhonté flatteur qui fût sous le ciel, ne reparla jamais de ses griefs contre l'auteur de la *Critique*, et cette *tarte à la crème* qu'il avait eue si fort sur le cœur se trouva du coup parfaitement digérée. L'histoire raconte que Molière reçut, le jour de ce déjeuner, des invitations de toutes parts, chez les plus riches et les plus orgueilleux, sans remettre au lendemain. Nous gagerions que le duc de La Feuil-

(1) *Mémoires* de Mme Campan. Bret, *Supplément à la vie de Molière*, etc.

lade n'arriva pas le dernier. Pour ce qui est des officiers de la bouche et de la chambre, il va sans dire qu'ils s'estimèrent trop heureux de manger avec M. de Molière, leur cher confrère, qui faisait des comédies admirables et qui méritait si bien les bontés que le roi lui témoignait.

Mais qui pourrait écrire ce qui se passa dans la tête du poëte? Quels mouvements la surprise et la reconnaissance firent naître dans ce cœur si facile à remuer? De telles émotions ne pouvaient être exprimées que par celui qui les avait senties, et nous regrettons vivement que son ami Chapelle n'ait pas mis par écrit le récit que Molière lui fit sans doute au coin du feu, à son retour du château. Malheureusement Chapelle n'était qu'un ivrogne, trop occupé de ses plaisirs pour connaître le prix inestimable de l'intimité de Molière; au lieu de nous laisser d'assez méchants vers, des chansons dont on ne se soucie plus ou des épigrammes qu'on ne lit pas, il aurait pu recueillir les détails les plus précieux, et tirer des seules conversations de son ami, une ample matière à faire le livre le plus attachant et le plus agréable.

Pour être juste, nous ne devons pas terminer sans rappeler au lecteur que M. le Prince, qui était présent au déjeuner, aimait extrêmement Molière. Après le roi, le vainqueur de Rocroi fut le meilleur appui de notre poëte, et, peut-être, si l'on savait bien toutes les particularités de cette scène, découvrirait-on que ce prince y joua son rôle. Le grand Condé allait beaucoup chez Molière. Ayant reconnu qu'il le dérangeait de ses travaux, il lui avait fait promettre de venir à l'hôtel de Condé toutes les fois qu'il en aurait le temps, et quand Molière arrivait, M. le Prince renvoyait ses gens, rompait les audiences et les visites pour s'enfermer avec le philosophe. Ils restaient souvent ainsi à deviser ensemble pendant trois heures sans interruption.

Quant à Louis XIV, si on ne trouve pas qu'il s'est conduit avec l'auteur du *Misanthrope* comme le prince le plus vraiment grand, le plus délicat ami, et le protecteur le plus éclairé, nous ignorons ce qu'on entend par un homme intelligent et un grand roi.

PAUL DE MUSSET.

LE

MARQUIS DE JERZAY.

I.

La petite province du Vexin, dont Mantes est la capitale, a toujours été l'une des plus belles et des plus agréables de France. De tout temps la terre y a produit beaucoup, les habitations y ont été proches les unes des autres, les jardins bien entretenus, les fermiers exacts à payer leurs redevances, et les hôtelleries en état prospère.

En 1649, lorsque la guerre civile et les troubles de Paris furent au plus fort, le Vexin et la Normandie étaient assez heureux pour n'avoir dans leurs champs les gens d'aucun parti. Depuis la bataille d'Ivry, on n'y avait point entendu le bruit du canon, et les blés y poussaient paisiblement, tandis que dans les autres provinces les pieds des chevaux ne laissaient pas aux moissons le temps de voir arriver la faucille. Cependant, comme le Français est ingrat et turbulent, on était *frondeur* en paroles dans le Vexin. On y adorait le duc de Beaufort, M. de Bouillon et la duchesse de Longueville, sans les connaître. On avait une foi aveugle dans le courage et le génie du coadjuteur, et on inventait cent histoires ridicules sur la puissance de ce grand conspirateur. Il devait amener le triomphe de la bonne cause, à moins que la reine mère, Anne

d'Autriche, ne vint à bout de lui faire donner du poison par son cuisinier. Quant au cardinal Mazarin, c'était une âme vendue au diable, qui avait ensorcelé la régente, qui enseignait aux enfants de France à parler l'italien et voulait corrompre le petit roi Louis XIV. Les curés débitaient ces belles choses à leurs prônes, et les paysans témoignaient assez leur haine en donnant à des chiens le nom du premier ministre. On n'usait pas de la même insolence envers le prince de Condé, qui tenait pour la cour, et dont la fortune nouvelle, la gloire et l'intrépidité inspiraient au menu peuple une terreur incroyable.

La consternation fut grande dans le Vexin, lorsqu'on apprit que la guerre paraissait près de s'éteindre et que les députés du parlement s'accommodaient avec la reine à la conférence de Ruel. La fin du blocus de Paris et la trêve furent considérées comme des calamités. On accablait de malédictions les bonnets carrés, et l'on n'espérait plus que dans l'opiniâtreté du coadjuteur.

A cette époque on voyait près du village de Bonnière, sur le bord de la Seine, un petit château érigé depuis peu en marquisat, et dans lequel habitait un jeune gentilhomme qui avait tout pour lui, comme disent les bonnes gens. Le marquis de Jerzay était beau comme le jour, adroit, galant, courageux, et magnifique avec assez de biens pour ne pas craindre de se ruiner. L'envie de plaire, une ambition mesurée, un cœur franc et honnête, telles étaient ses qualités. Il avait aussi quelques graves défauts : l'estime exagérée de soi-même, l'inconstance, la légèreté de tête, trop de complaisance à se croire remarqué de toutes les femmes. C'était un véritable Français, vain, oublieux et tendre, avec de la rectitude d'esprit et une conduite souvent folle, mélange singulier de raison et d'extravagance, mais toujours brillant dans ces travers particuliers à notre nation, qui passait alors pour la plus aimable du monde.

A l'âge de vingt ans, Jerzay fut maître de sa fortune. Le vieux marquis, son père, avait recueilli de la gloire dans la guerre de la Valteline, et il avait en outre gagné l'amitié du feu roi Louis XIII par son habileté à prédire le matin s'il tomberait de la pluie le soir. En récompense de ses services il reçut, pour son argent, la charge de porte-manteau de Sa Ma-

jesté, avec promesse de la survivance. Le grand-père avait aussi marqué à la cour de Henri IV ; ce prince l'avait aimé, quoiqu'il eût osé parler d'amour à la reine Marie de Médicis, ce dont le meilleur des rois s'était plutôt diverti que fâché.

Lorsque notre héros se trouva orphelin, il édifia la province par sa douleur et ses justes regrets ; puis il se consola, comme font les jeunes gens, chez qui la chaleur du sang ne souffre pas que les chagrins aient un long cours. Il monta sa maison, emplit ses écuries de chevaux, et courut les bois avec ses meutes. Il donnait les violons aux dames du pays une fois par semaine. Dévoué à la cour par goût et par intérêt, il attendait la majorité du petit roi pour demander son emploi, et se préparait à offrir le secours de son bras à la reine mère, si la guerre venait à recommencer. Comme il portait la tête haute dans sa province, et qu'il eût assez aimé à tirer sa rapière, les bouches frondeuses restaient closes en sa présence, et l'on se cachait de lui pour mal parler de M. le cardinal.

Sur les confins de la Normandie et du Vexin demeurait un autre gentilhomme, que les petites gloires de notre marquis empêchaient de dormir. M. le chevalier de Menil, s'étant trouvé comme lui maître à vingt ans de biens considérables, voulut imiter Jerzay en toutes choses. Il eut aussi des violons à gages et donna la musique aux dames. Ses habits étaient de même forme que ceux du marquis, ses équipages du même modèle, et tout son domestique organisé de la même façon. Jerzay portait son chapeau quelque peu sur le côté : le chevalier mit le sien tout à fait sur l'oreille, et devint insensiblement la caricature de son voisin. On n'avait pas pour ses ridicules autant d'indulgence que pour les défauts de notre héros, parce qu'il ne les rachetait ni par des vertus ni par de la grâce. Jersay et Menil firent amitié ensemble, jusqu'au jour où de méchantes langues s'amusèrent à brouiller les cartes. Pendant une débauche, des railleurs, échauffés par le vin, demandèrent au chevalier si ses entrailles étaient en bon état lorsque Jerzay prenait médecine. Dans un moment où les frondeurs se disaient les nouvelles, un plaisant s'écria qu'il fallait parler bas, de peur d'affliger Menil, qui devait de la reconnaissance à la reine pour le bien que le feu marquis de Jerzay avait reçu de la vieille cour. Le chevalier se retira outrageusement mortifié,

avec le triste soupçon qu'on riait depuis longtemps à ses dépens, tandis qu'il croyait partager également avec Jerzay l'admiration générale. Trop infatué pour s'en prendre à lui-même, il tourna son dépit contre celui dont l'imitation lui avait si mal réussi. Dès le lendemain, Jerzay ayant donné une demi-pistole à un valet qui lui tenait son cheval, on vit Menil demander l'étrier à un laquais du marquis, et lui jeter avec ostentation un écu d'or. On connut ainsi que l'accord allait se changer en rivalité. Le chevalier cessa en effet d'offrir l'exacte copie de notre héros, et ne visa plus au contraire qu'à le contre-carrer ou à le surpasser en toutes choses.

Ces messieurs vivaient encore en bons voisins. Jerzay ne s'embarrassait guère des changements survenus dans les idées du chevalier. Des deux parts on se prodiguait les compliments; mais la haine s'établissait à la sourdine. Cette haine était dans l'âme de Menil bien plutôt que dans celle de Jerzay, qui ne souhaitait de mal à personne, et qui attendait l'occasion de chercher fortune sur une scène plus digne de lui que les prairies du Vexin. Il ne manquait plus entre ces jeunes champions qu'une paire de beaux yeux pour faire sortir de terre les trois furies et tourner ces enfantillages en une guerre acharnée.

Au village de Bonnière était un bac où l'on traversait la rivière. Notre marquis rencontra un jour dans ce bac un gentilhomme du pays qu'on appelait le sauvage parce qu'il vivait bizarrement. Cet homme passait pour frondeur; mais il avait une jolie fille qui n'inspira point à Jerzay les mêmes répugnances que le père. M. d'Endreville ramenait du couvent Mlle Cécile. La jeune fille touchait à ses dix-sept ans, et, aussitôt que le marquis l'eut regardée, il oublia la politique et la fronderie pour faire connaissance. La chose était difficile, car le gentilhomme sauvage répondait avec brusquerie aux questions que Jerzay lui adressait pour nouer un bout de conversation tandis que le bac cheminait lentement d'une rive à l'autre. Sans se laisser rebuter, notre marquis poursuivit ses frais de politesse, et, tout en adressant la parole au père, il tournait ses regards du côté de Mlle Cécile. Le lecteur n'ignore point que rien ne s'arrange pour le commun des hommes aussi vite ni aussi bien que pour les gens qui sont doués du côté de la figure. Ceux-ci n'ont pas à se donner pour plaire la moitié des

peines et des soins dans lesquels tant d'autres se consument. Auprès des jeunes filles surtout, qui se prennent par les yeux, on fait plus de besogne par des agréments personnels qu'avec tous les mérites du monde. Il ne faut donc point s'étonner de voir souvent dans la vie d'un beau garçon des incidents et des coups heureux du sort qui n'arrivent point au vulgaire, parce que les femmes emploient pour eux des abréviations toutes particulières. Les regards ont un langage aisé à déchiffrer, qui est involontaire et prompt comme la pensée : Jerzay, habitué de longue main à recevoir par là des marques de préférence qu'on ne soupçonnait pas, était peut-être excusable de se croire au-dessus des autres. Mlle Cécile n'avait guère vu de jeunes gens; les portes de son couvent venaient de s'ouvrir pour la première fois, et le hasard la mettait tout à coup en présence du plus aimable cavalier qui fût dans la province. Si le gentilhomme était bien fait, la demoiselle était charmante, et trop novice pour ne pas voir avec plaisir la puissance de sa beauté. Le sang lui monta aux joues tandis que Jerzay perdait le fil de son discours. Leurs yeux se dirent apparemment quelque chose de doux et de significatif que nous ne saurions traduire, puisqu'ils rêvèrent tous deux à la rencontre chacun de leur côté.

De retour chez lui, notre jeune marquis laissa ses chevaux et ses chiens pour s'enfoncer sous les arbres du jardin et penser librement à Mlle Cécile. En découvrant qu'il était blessé au cœur, il serait peut-être tombé dans la mélancolie si sa présomption naturelle ne l'eût soutenu. Il se rappela les coups d'œil échangés, et, s'imaginant qu'il avait inspiré de la sympathie, il ne soupira pas trop pour un amoureux à son début.

Jerzay courut au village de Bonnière et descendit à l'auberge du *Taureau-Blanc*. L'hôtelière, Mme Ledru, grosse commère qui se souvenait de sa jeunesse, eut pitié de notre marquis lorsqu'il assura qu'il était fort malade, fort à plaindre et fort amoureux. Elle lui promit de le servir autant qu'il serait en son pouvoir, et commença par une kyrielle de renseignements :

— On prétend, dit-elle, que le gentilhomme sauvage a plus de biens qu'il n'en étale. Son château, situé là-bas au fond des bois, a été brûlé du temps de la ligue, et il n'en reste plus qu'un morceau et deux tourelles. M. d'Endreville remplit ses

devoirs de religion; il n'a point de dettes et paie comptant. C'est un rude homme quand il se fâche, mais cela est rare. Les uns disent qu'il fabrique de la fausse monnaie, les autres qu'il ouvre ses portes, au petit jour, pour laisser passer la chasse du diable, et qu'il donne à Satan la droite et le fauteuil à bras comme à son souverain. Ce sont des contes bleus qu'on débite dans les écuries et les cuisines plutôt que chez les paysans. M. d'Endreville est tout simplement un politique, car il reçoit des dépêches de Paris qui lui viennent par des exprès. — Quant à la demoiselle, ajouta l'hôtesse en faisant claquer sa langue, c'est un friand morceau, monsieur le marquis, mais c'est de la fine fleur de sagesse et d'innocence; douce comme une brebis, charitable au pauvre monde. Au lieu d'aller à Rosny le dimanche, si M. le marquis vient à Bonnière entendre la messe et se rafraîchir au *Taureau-Blanc*, il pourra voir M[lle] Cécile dire ses prières comme une petite sainte.

— J'y viendrai assurément, ma chère dame.

Le siècle où vivait notre héros n'était pas, comme le nôtre, un siècle d'hypocrisie. Jerzay conta naïvement son aventure à ses amis. Dès que cela fut venu aux oreilles de Menil, le chevalier voulut voir M[lle] Cécile, afin de railler Jerzay si elle n'était pas aussi jolie qu'on le disait. Il la trouva au-dessus de sa réputation, et, se figurant aussitôt, par un faux point d'amour-propre, qu'il était amoureux, il déclara hautement son intention de courir sur les brisées du marquis. On eut beau le plaisanter de cette passion prétendue qui lui poussait incontinent, greffée sur celle de Jerzay : il jura ses grands dieux qu'un des deux cèderait bientôt le pas à l'autre, fallût-il pour cela faire prendre l'air aux épées.

Notre marquis venait un matin de s'étendre sur des coussins pour rêver à sa maîtresse, quand il vit paraître le chevalier, muni d'une gravité d'ambassadeur.

— Monsieur le marquis, lui dit Menil, nous avons vécu jusqu'ici en bonne intelligence. Il serait dommage qu'il en fût autrement à l'avenir. Nous allons donc, s'il vous plaît, éclaircir ensemble une petite affaire, après quoi j'espère que nous nous entendrons à merveille.

— Je ne me plais pas dans les ténèbres, monsieur le chevalier. Nous éclaircirons tout ce que vous voudrez.

— Vous aimez Mlle Cécile, n'est-ce pas?

— Plus que je ne saurais vous le dire.

— Je l'aime autant, sinon plus que vous.

— Eh bien! monsieur le chevalier, la chose est éclaircie : nous l'aimons tous deux.

— Que va-t-il en arriver? Que nous nous donnerons l'un à l'autre beaucoup de gêne. Partout où nous rencontrerons M. d'Endreville avec sa fille, nous ne ferons que nous nuire. Quand vous serez à la droite de la demoiselle, vous me verrez à sa gauche, car je ne reculerai point d'une semelle, à moins d'un arrangement entre nous. Si elle vous donne à porter son éventail, elle ne me refusera pas l'honneur de tenir ses gants ou son masque. Nous exciterons ainsi sa coquetterie sans y rien gagner. Il serait mieux, comme je vous le disais, de nous entendre. Le père est un farouche personnage qu'on ne sait par quel bout entamer. Unissons-nous contre lui. Nous aurons à tour de rôle un jour ou une semaine, et, au lieu d'être rivaux, nous nous entr'aiderons. Vous me fournirez vos expédients, et je vous suggérerai les miens. Ce traité, conclu par engagement d'honneur, durera jusqu'au moment où l'avantage appartiendra visiblement à l'un de nous deux. Le vaincu laissera la place à l'autre sans hésitation.

— C'est une rêverie, chevalier. Cet accord chimérique aurait autant de netteté qu'il en faudrait pour qu'on demeurât des deux parts en état de nier sa défaite. Est-ce que vous croyez que, si je trouvais un expédient tandis que vous seriez de quartier, je m'en irais vous le donner? Aussitôt qu'un de nous sera préféré, il se moquera des prétentions de l'autre, sans qu'il soit besoin d'un traité conclu, et, si ce bonheur-là m'arrive, je ne m'inquiéterai point que vous me laissiez ou non la place.

— Vous refusez donc mon accommodement ?

— Je n'en veux plus entendre parler.

— Comme il vous plaira. Vous comprendrez trop tard votre faute, lorsque vous me rencontrerez partout sur votre chemin.

— Je ferai comme si vous n'y étiez point.

— Et moi, je saurai bien faire en sorte que vous vous aperceviez de ma présence.

— Tenez, monsieur le chevalier, éclaircissons les choses en-

core davantage. Je vois à tout ceci que votre envie n'est pas tant de plaire à cette jeune fille que de m'empêcher de réussir. Vous y perdrez votre latin, si elle me trouve à son goût. Cette fantaisie n'est pas honnête, monsieur, et offre d'ailleurs quelques dangers.

— Des dangers ? Je ne m'en soucie point.

— Ni moi de votre rivalité. Vous n'êtes pas amoureux, monsieur; votre proposition le prouve suffisamment. Je gage que vous ne savez pas de quelle couleur sont les yeux de M[lle] Cécile.

— Ils sont du plus beau bleu du monde, et ses cheveux d'un blond charmant.

— Et ses mains, comment sont-elles ?

— Je crois les voir : petites avec des doigts un peu longs qui se relèvent à l'extrémité.

— C'est bien cela. Mais, dans son visage, n'a-t-elle pas un signe qui vous a frappé?

— Je n'ai point remarqué de signe, répondit le chevalier un peu déconcerté.

— Un détail, monsieur, ou, comme on pourrait dire, un accident, qui distingue son visage entre mille autres.

— La finesse des sourcils parfaitement arqués ?

— Pas cela. Une beauté qui frappe au premier regard, et qui vous tourne la cervelle à mesure qu'on y pense. Quoi! vous ne l'avez pas aperçue ?

— Ses dents semblables à des perles ?

— Vous n'y êtes pas.

— M'y voilà. Le sourire qui est doux comme celui de la Vierge?

— Monsieur le chevalier, s'écria Jerzay avec sévérité, non-seulement vous n'êtes point amoureux, mais vous n'avez pas même regardé avec attention.

— Eh ! que diable avez-vous donc vu de si étrange?

— Une fossette, monsieur, une fossette au menton, qui donne un charme, une grâce inexprimables; une fossette qu'on ne voit pas sans un saisissement qui vous ôte la raison. Voilà où il fallait vous attacher. Allez, monsieur le chevalier, vous vous moquez des gens à venir parler de votre passion, quand vous avez la tête vide et que vous ne pouvez pas dire comment est la personne dont vous prétendez être épris.

— Eh bien ! aimez-la pour cette fossette; moi, je l'aimerai pour quelque autre chose.

— Vous n'êtes pas digne de l'admirer.

— Pourvu que je sois digne de l'épouser, cela suffira, car je prétends en faire ma femme, je vous en donne avis.

— Et moi de même. Quelle pitié ! n'avoir pas vu cette fossette !

— Corbleu ! vous me faites perdre patience avec votre fossette. Faut-il vous prouver que tout ceci est sérieux? Prenez votre épée et suivez-moi dans le jardin.

— Oui, c'est cela, il faut nous battre; nous n'en finirons jamais autrement.

Jerzay mesura l'épée de Menil pour en choisir une de même longueur; puis on descendit à la hâte au jardin, comme si l'affaire eût été pressée.

— Voulez-vous convenir, dit le chevalier, que le premier qui sera touché abandonnera ses prétentions sur la demoiselle ?

— Par ma foi ! répondit Jerzay, quand vous réussiriez à me larder de cent coups, je ne rabattrais pas un iota de mes prétentions. Ceci montre encore que vous n'êtes pas amoureux. Vous n'ouvrez pas la bouche sans qu'il vous échappe une preuve de votre indifférence.

— C'est la fin qu'il faudra voir. Croisons le fer, monsieur le marquis.

— Je suis en garde.

Menil, qui était le plus robuste des deux, voulut profiter de ses avantages en passant sur son adversaire comme M. de Coustenau dans son fameux duel avec l'abbé de Gondi; mais Jerzay, plus agile que lui, fit un bond en arrière, et, lui présentant la pointe de son arme, il lui perça le bras droit dans la saignée. Le chevalier, sentant son épée lui échapper, la prit de la main gauche.

— Vous avez gagné la partie, dit-il; la revanche sera pour moi un autre jour.

La rage de se voir vaincu se mêlant à la douleur physique, Menil jura cent fois, avant de rentrer chez lui, de n'avoir point de repos qu'il n'eût tué son rival, et il songea bien plus à sa vengeance qu'à ses amours.

II.

La blessure du chevalier n'offrait aucun danger, et se trouva guérie en moins de huit jours. Comme les duels de ce genre étaient fréquents alors, on ne pensait pas que ce fût la peine d'en parler, à moins qu'il ne restât un homme sur le carreau. Cependant le blessé eut soin de faire un peu de bruit, afin d'apprendre à Mlle Cécile qu'il s'était battu pour elle et qu'il comptait recommencer. Ce fut pour son rival qu'il travailla en agissant ainsi. Les regards de la jeune fille eurent une douceur mêlée d'intérêt, la première fois qu'ils rencontrèrent ceux de Jerzay.

Un dimanche à la sortie de l'église, nos deux concurrents se présentèrent à la fois devant Mlle Cécile pour lui offrir l'eau bénite. Les mains des deux cavaliers furent tendues en même temps, comme s'ils s'étaient donné le mot. Avec cette présence d'esprit que les femmes possèdent admirablement dans les occasions d'importance, Cécile comprit aussitôt qu'elle ne devait pas accorder de préférence au pied du mur. Elle feignit de ne pas s'apercevoir du service qu'on lui voulait rendre, et, plongeant ses doigts dans le bénitier, elle laissa les deux rivaux le bras levé, le corps civilement incliné, les pieds en dehors et le chapeau à la main gauche.

— Que le diable vous étouffe, chevalier! dit le marquis lorsque la demoiselle eut franchi la porte de l'église,

— Qu'il vous étrangle vous-même!

— Vous avez bien besoin de vous fantasier pour une personne qui ne vous remarque pas, et de venir comme une mouche vous planter toujours entre elle et moi.

— Il faut croire que j'en ai besoin, puisque je le fais. Si je suis une mouche, vous êtes un frelon.

— Morbleu! je veux que cela finisse.

— C'est mon avis.

— Si nous nous rebattions?

— Bien volontiers.

— Voici un petit cimetière qui semble là tout exprès.

— Va pour le petit cimetière.

Sans attendre que la foule qui sortait de l'église se fût dispersée, les deux rivaux entrèrent dans leur champ-clos. Cette fois, Menil mit dans son jeu toute sa science de l'escrime. Le combat dura longtemps, et Jerzay, qui était plus animé que son adversaire, manqua de prudence. L'épée lui effleura les côtes, mais sans entamer la chair, et, le hasard le servant, il toucha Menil dans le poignet par un coup de maladresse.

— Ventrebleu! s'écria le chevalier, me voilà encore empêché par une égratignure. Monsieur le marquis, je vous ajourne à quinzaine, et tout de bon cette fois, avec nos chevaux, deux seconds et le pistolet à la main.

— Comme il vous plaira, chevalier.

Cette blessure, qui semblait plus légère que l'autre, eut pourtant quelque gravité. Le bras enfla, et Menil se vit condamné au repos. Le dimanche suivant, Jerzay, se trouvant à l'église seul maître de la place, s'abreuva d'œillades qui approchaient de la tendresse. Il sentit un petit frisson dans les doigts de sa belle en lui donnant l'eau bénite à la sortie. Du caractère dont il était, l'espérance lui serait venue à moins. Il ne douta plus qu'il ne fût aimé. Sa passion s'en accrut selon la règle ordinaire; la fossette au menton lui entra plus avant dans l'esprit, et cette folie qu'on appelle amour ne nous galope jamais aussi fort, comme dit Montaigne, que lorsqu'elle s'attache ainsi à quelque détail minutieux d'un beau visage.

Un matin que Jerzay passa devant le cabaret du Taureau-Blanc, l'hôtesse accourut sur le seuil de la porte:

— Comment n'êtes-vous pas à Rosny, monsieur le marquis? dit-elle. On y chasse un cerf ce matin, et vous y verriez M. d'Endreville. Rien n'est si joli que Mlle Cécile sur son petit cheval, avec des bottines rouges.

— J'y serai tout à l'heure.

Jerzay piqua des deux, et l'hôtelière lui souhaita bonne chance. Il rejoignit les chasseurs comme on se rendait au bois où le cerf était enfermé. La première personne qu'il aperçut fut Cécile à côté de son père. Il aborde le gentilhomme sauvage avec courtoisie:

— Puisque mademoiselle votre fille aime la chasse, monsieur, je vous offrirai volontiers le libre passage sur mes terres.

Nous avons à Jerzay quelques chevreuils dont vous pourrez disposer.

— Grand merci, monsieur; ma fille n'aime pas autant la chasse que vous le pensez, et moi je suis ici pour affaires.

— Me permettrez-vous du moins, monsieur, d'envoyer quelquefois mes violons à mademoiselle?

— Une honnête fille n'a que faire des violons, et, s'il faut tout vous dire, nous ne courons pas, vous et moi, le même gibier. Mais comment n'êtes-vous pas à la cour, monsieur le marquis? Le manteau du petit roi sera bientôt assez long pour qu'on le porte, et c'est un bel emploi que celui de porte-manteau.

— Apparemment assez beau pour exciter de la jalousie.

— Votre responsabilité sera grande. Si le roi gagne un rhume au jeu de paume, on vous accusera peut-être de ne l'avoir pas couvert à propos.

— Je m'attends à trouver partout des plaisants; je les supporte dans le Vexin, pour être bon voisin; mais, à la cour, je leur couperai la gorge.

Notre marquis s'éloigna de peur d'en venir malgré lui à une querelle avec le père de sa maîtresse.

Cependant le veneur qui menait la chasse prononça le *laissez-courre*, et les fanfares annoncèrent que le cerf était lancé. En un moment la jeunesse impétueuse se dispersa dans les bois. Les têtes grises et les politiques restaient seuls en arrière. Le gentilhomme sauvage paraissait fort occupé au milieu d'eux, et sa fille se tenait un peu à distance, peut-être à dessein. Jerzay profita de l'occasion pour revenir près d'elle.

— Je n'ai point le bonheur de plaire à M. votre père, lui dit-il.

— Il est vrai que vous avez mal débuté ensemble; mon père est brusque. Je vous prie, monsieur, d'excuser sa rudesse.

— Elle me désespère, car je souhaitais avec ardeur son amitié, comme un moyen de gagner celle d'une personne que j'aime et dont il dispose.

— Hélas! reprit la demoiselle en rougissant, c'était la voie la meilleure et la plus honnête.

— L'aversion de M. d'Endreville m'oblige à suivre un chemin

opposé. Je n'ai plus qu'à me faire agréer de la personne que j'aime, et je la supplierai de m'aider à combattre cette haine cruelle que je ne mérite pas. Les instants sont précieux. C'est à présent qu'elle peut me dire si elle approuve mon projet, si l'amour qu'elle a dû voir cent fois dans mes yeux ne l'a pas trouvée insensible, ou bien s'il me faut étouffer ma tendresse pour elle, au risque d'en mourir.

Un amant sait bien démêler la vérité à travers la rougeur et les mots entrecoupés; mais l'occasion avait trop tardé à s'offrir, les regards avaient depuis longtemps trop d'avance sur les discours, pour qu'on s'en tînt cette fois au langage muet, quelle que fût son éloquence. Mlle Cécile releva ses paupières baissées, et surmonta son trouble en répondant d'une voix tremblante qu'elle approuvait le projet du marquis, et qu'elle l'y aiderait de tout son cœur. Cet effort une fois fait, la timidité s'écarta un peu et céda la place à la confiance.

— Ne vous dissimulez pas, poursuivit Cécile, que les obstacles sont grands. Mon père est du parti contraire à la cour. La guerre civile va nous séparer. On dit que la paix signée à Saint-Germain ne sera pas acceptée, et que les portes de Paris seront fermées aux députés du parlement.

— Vous me percez le cœur, reprit Jerzay, en me montrant la guerre et le parlement entre vous et moi, car je ne puis cesser d'être fidèle à la reine.

— Gardez cette fidélité, monsieur; elle vous honore, et il faut l'observer religieusement afin que je puisse croire...

— A celle que je vous dois, interrompit Jerzay.

Notre marquis fit alors ces mille serments d'amour et de constance qui ne prouvent rien, sinon que le cœur aime dans le moment où la bouche les prononce. Cécile en écouta autant qu'il en voulut dire, et avec des yeux brillants de plaisir et d'émotion :

— Vous devez, répondit-elle, puiser de l'espoir dans cette idée, que mon père a pour moi plus de tendresse encore qu'il n'a de haine contre la cour. Il faut éviter sa compagnie et montrer de la patience à endurer ses boutades, pour l'amour de moi. Le plus sage est de quitter la chasse et de retourner chez vous.

Jerzay n'eut garde d'obéir. Tout en parlant de prudence,

d'avenir, d'obstacles à surmonter, on se répéta de cent façons qu'on s'aimait, qu'on penserait l'un à l'autre incessamment. Enfin, on serra les nœuds autant qu'on put afin d'être bien engagés avant de se séparer.

Le gentilhomme sauvage ayant achevé sa conférence politique, celle de nos amants se trouva terminée par force. Avec cette irrésolution particulière aux gens amoureux, Jerzay rôda quelque temps encore autour de sa maîtresse en cherchant une seconde occasion qui ne voulut pas se présenter. Un dialogue entre deux inconnus le tira de ses méditations.

— Voilà, disait l'un d'eux, un coup de main hardi que M. d'Endreville vient de monter contre la reine.

— M. de Menil est, dit-on, de la partie; nous ferons route séparément; mais lui qui ne s'est donné à la fronde que de ce matin, aura l'honneur de voyager en compagnie du chef.

— Il y a sans doute un mariage sous jeu avec la jeune demoiselle ?

— Cela se pourrait.

Le marquis comprit à d'autres propos interrompus qu'il se brassait une conspiration sous le prétexte de cette chasse. Il eût peut-être pris ombrage de ce qu'on avait dit sur Menil, si les aveux de Cécile ne lui eussent donné de l'assurance. Trop confiant en lui-même pour être jaloux, il rentra chez lui le cœur plein de tendres sentiments, et il laissa les nouvelles du jour et les colères du parlement pour ne songer qu'à ses amours. Sur le soir, un exprès du chevalier de Menil lui apporta une lettre ainsi conçue :

« Monsieur le Marquis,

« Je n'ai point oublié que nous devons nous rencontrer dans quatre jours d'ici. Un voyage d'importance m'oblige à vous demander un délai. Je désire m'acquitter des deux coups d'épée que je vous dois, et j'espère que vous ne perdrez rien pour attendre. Vous avez été bien inspiré en refusant l'accommodement que je vous proposais. Votre partie serait mauvaise à l'heure qu'il est; ce qui veut dire qu'il y a quelque

amendement dans les affaires de votre très-humble serviteur et voisin. »

Le marquis répondit par le même courrier :

« Monsieur le Chevalier,

» Notre rencontre n'a rien qui presse. Vous me trouverez prêt à vous satisfaire une autre fois comme à présent. Nous jouerons à quitte ou double les deux coups d'épée que vous me devez. Quant à vos affaires de cœur, je vous félicite de leur amendement, et je suis persuadé que, par un juste retour, vous vous réjouirez d'apprendre qu'il y a un mieux notable dans celle de votre très-obéissant voisin et serviteur. »

Le ton de cette réponse ne prouve pas que Jerzay n'ait point eu du souci des airs conquérants de M. de Menil. Sans oser former un soupçon injurieux contre la loyauté de Cécile, l'envie le talonnait d'approfondir avec elle tout ce mystère.

L'un des signes certains auxquels on distingue les fictions des histoires véritables est la complaisance extrême des faiseurs de romans à procurer des entretiens secrets à leurs amoureux. Rien n'est en réalité plus rare qu'un tête-à-tête, d'une heure seulement, entre un beau garçon et une jolie fille bien gardée par son père ; cependant on voit les conteurs prodiguer à leur héros autant de ces moments agréables qu'ils en peuvent souhaiter, au grand mépris de la vraisemblance. La vie ne s'arrange pas ainsi selon les désirs des gens, et, malgré notre bonne volonté de montrer le marquis heureux, nous respectons trop la vérité pour ajouter rien à ce que nos informations nous permettent d'avancer sans craindre qu'on nous accuse d'infidélité ou d'exagération.

Jerzay, en se creusant la cervelle à chercher comment il parviendrait jusqu'auprès de sa belle, eut le loisir de remarquer combien les romans sont pleins d'impostures. Le dimanche était encore loin, et les œillades de la messe n'offraient plus qu'un aliment trop léger pour ses désirs. Tout à coup il pensa que le moyen le plus simple de voir une dame était de prendre

son chapeau, de monter à cheval et de l'aller trouver chez elle. Il prit donc son chapeau et demanda son cheval. La nuit était sombre et l'air doux. Notre marquis s'enfonça dans les bois par les chemins de traverse, suivi d'un valet sûr et adroit, avec la résolution de tenter quelque entreprise.

A un quart de lieue d'Endreville, Jerzay laissa les chevaux à la garde de son laquais pour gagner seul le château. Avec ses jambes de vingt ans, il eut bientôt franchi les clôtures; il pénétra sans bruit jusqu'au pied des murailles. Un silence profond régnait partout. La vieille architecture et le délabrement de l'habitation, son aspect fantastique à cette heure de la nuit, le lierre qui en couvrait les pierres, et les ronces qui en défendaient les abords, lui donnaient un grand air de parenté avec ces manoirs diaboliques dont les Amadis et les poëmes de chevalerie faisaient de longues descriptions. Il n'eût tenu qu'à notre aventurier de se croire quelque paladin des temps anciens, conduit par le destin à la délivrance d'une belle; mais Jerzay devait à la nature et au feu marquis son père cet esprit gaulois dont le bon sens forme le fond, et qui se prête peu aux jeux d'imagination, sans exclure pourtant ni la passion, ni même parfois un certain tour poétique dont la veine existe à l'endroit des sentiments. On concevra donc sans peine que Jerzay ne se soit point arrêté à contempler le vieux château, et qu'il ait bien plutôt pensé à la jeune fille qu'il aimait et qui habitait ce séjour. Il remarqua d'abord les points où l'on voyait de la lumière; c'étaient les soupiraux des cuisines et une fenêtre située au premier étage d'une tour. Un châtaignier lui parut offrir tout exprès un lieu d'observation. Il y monta, et trouva, en usant de précautions, une branche où il était à l'aise et d'où ses regards pénétraient dans l'intérieur de l'appartement.

Cécile, assise devant une petite table, écrivait sous la dictée de son père, qui allait et venait dans la chambre. M. d'Endreville, animé par la composition, passait les mains sur sa barbe et s'arrêtait quelquefois devant sa fille en croisant les bras d'un air tragique. Ce travail lui échauffa sans doute la tête, car il ouvrit la fenêtre, ce qui permit à notre héros d'entendre la fin du morceau politique que la main blanche de sa maîtresse mettait sur le papier.

— Où en êtes-vous, Cécile? dit le gentilhomme sauvage.

— « Je n'ai pas essuyé un seul refus. »

— « . . . . Un seul refus. Vous pouvez donc annoncer à M. le coadjuteur l'arrivée des quatre-vingts gentilshommes du Vexin d'ici à trois jours. Ils sont tous riches, bien pourvus en armes, chevaux et domestiques, et se rendront à l'archevêché sans qu'il lui en coûte un doublon. Il n'aura plus qu'à les loger dans le voisinage de Notre-Dame. Le rendez-vous est à Mantes, où nous coucherons demain pour nous recorder ensemble. Nous y séjournerons vingt-quatre heures, afin de laisser le temps de nous rejoindre à ceux qui auront du retard. Je sais de bonne main qu'on promène tous les jours le petit roi dans le bois de Saint-Germain avec une faible escorte. Si M. le coadjuteur en est d'avis, nous passerons dans la forêt à l'heure de cette promenade, et je prends l'engagement, à moins d'un contretemps impossible à deviner, d'enlever les princes avec mon monde, et de conduire ces otages précieux à l'ombre des tours de la cathédrale. Par là, le refus que fait la reine de ramener son fils à Paris se trouvera levé. M. le coadjuteur décidera ensuite dans sa sagesse s'il lui convient d'être le protecteur de la France, ainsi que milord Cromwell l'est de l'Angleterre. Cependant, comme cette proposition est de conséquence et que je ne sais point suffisamment les plans de M. le coadjuteur pour assuré que cet enlèvement ait son approbation, je le prie d'envoyer à Mantes un courrier qui m'apprenne ses volontés.... »

M. d'Endreville prit la plume en cet endroit de la missive, afin d'écrire le reste de sa main, et l'on peut supposer, à ce qui précède, que la suite contenait quelqu'autre phrase trop horrible pour être communiquée à sa fille. Jerzay, saisi d'indignation, eût peut-être apostrophé le gentilhomme sauvage du haut de son arbre, si la présence de sa maîtresse ne lui eût rappelé qu'il n'était pas venu pour la politique. Ses amours passaient avant les intérêts de la reine. Il se promit pourtant de mettre obstacle à ces desseins abominables qu'il surprenait inopinément. Cécile paraissait fort émue.

— Nous allons donc quitter ce pays demain? dit-elle à son père.

— Il faut être à cheval à huit heures du matin. Préparez vos bagages ce soir. Un chariot partira au point du jour pour Mantes.

— Et pourquoi m'avoir caché vos projets jusqu'à ce moment?

— Quel besoin aviez-vous de les savoir?

Cécile n'osa rien dire contre le complot de l'enlèvement du roi. Dans son trouble, elle vint sur le balcon pour y respirer plus à l'aise. Les jeunes filles s'attendent toujours un peu à voir leur amant sortir de terre ou descendre du ciel auprès d'elles; aussi, lorsque Jerzay lui jeta fort adroitement une petite branche d'arbre qui tomba sur sa robe, Cécile devina bien qui pouvait être là. On ferma précipitamment la fenêtre, mais non pas sans que le mouchoir agité en manière de signal apprît Jerzay qu'on n'était pas fâchée de sa hardiesse et qu'on retournerait à lui plus tard.

Quand la lettre fut achevée, le père la porta lui-même au valet de charrue qui lui servait de messager. Cécile parut aussitôt dans la cour, et appela Jerzay, qui fut bien vite au pied de son arbre.

— Vous avez dû tout entendre, lui dit-elle; allez à Saint-Germain, et sauvez le roi.

— Nous serons en mesure demain. Je venais pour vous parler de nos amours...

— Le plus utile et le plus pressé, c'est d'empêcher que mon père ne commette un grand crime.

— Il ne le commettra pas, je vous en réponds. Songez que nous allons être séparés, que vous quittez ce pays. Ne pouvez-vous me garder ici jusqu'au matin?

— Et vous, monsieur, songez donc que je vous gronderais de votre imprudence, si le hasard ne vous eût amené à propos. Je vous aime, vous le savez. C'est tout ou rien entre vous et moi. Ne vous arrêtez pas à des bagatelles. Obéissez-moi; volez jusqu'à Saint-Germain; pénétrez auprès de la reine, et ne souffrez pas qu'on mène les princes dans la forêt.

— Vous ne pensez qu'aux princes, et vous n'avez pas un mot de consolation pour moi, dans ce moment où je vous perds!

La jeune fille tendait sa main avec effusion, et, sans résister à celle de Jerzay, qui l'attirait à lui, elle laissa prendre à son amant un baiser qu'il avait bien gagné.

— Que vous serez coupable si vous m'oubliez après cela! lui dit-elle tandis qu'il l'embrassait.

— Le ciel me foudroie si je vous oublie jamais !

On entendit la voix du gentilhomme sauvage qui appelait sa fille. Cécile s'échappa comme un oiseau ; et Jerzay, se glissant le long des murailles, retourna chez lui, fort remué par les événements de la soirée.

Le lendemain, le marquis, muni de ses meilleures armes et suivi de quatre laquais montés sur d'excellents chevaux, partit de grand matin pour Saint-Germain. Sans doute M. d'Endreville s'était mis en route plus tôt qu'il n'avait dit, car Jerzay le trouva aux environs de Rosny. Menil l'accompagnait, et se tenait assidûment à côté de Cécile. La joie du triomphe brilla sur le visage du chevalier en voyant son rival saluer d'un air cérémonieux et passer outre au grand trot. Tandis que Jerzay laissait reposer ses chevaux à Mantes, il rencontra dans les rues bien des visages qu'il connaissait pour des frondeurs, et qui semblaient équipés en guerre. Un mouvement remarquable régnait dans la ville. Les écuries étaient pleines, les salles des auberges résonnaient au bruit des éperons. Les bourgeois se tenaient à leurs portes, et les enfants suivaient les cavaliers en regardant de tous leurs yeux.

Notre héros laissa le Vexin à ses rumeurs, et poursuivit son chemin en faisant diligence. Il arriva vers midi à Saint-Germain. Le duc d'Aumont avait été des amis de son père ; aussitôt que Jerzay lui eut exposé le motif de son voyage, le duc s'écria que cela tombait à merveille. Il prit notre marquis par le bras, et le mena au cabinet du ministre.

— Voici, dit-il en entrant, un beau garçon qui apporte à votre éminence une réponse toute faite pour MM. du parlement. Il a découvert un complot qui se trame à six lieues d'ici pour enlever le roi pendant sa promenade du matin.

— Bon cela ! dit le cardinal ; contez-moi ce que vous savez, mon jeune ami ; mettez-y des détails précis et des noms propres, afin qu'on ne puisse nier la chose.

Jerzay fit un récit clair et circonstancié de son aventure. Il parla de la lettre au coadjuteur, en adoucissant un peu les termes, afin de ménager M. d'Endreville. Il nomma tous les conspirateurs qu'il avait vus assemblés à Mantes, sans omettre le chevalier de Menil ; mais il supplia M. le cardinal de ne le point forcer à dénoncer le père de sa maîtresse, en assurant

qu'il emploierait tous ses soins à le ramener dans la bonne voie.

— Nous vous passerons celui-là en faveur du service, dit le cardinal, quoique ce soit le plus coupable de tous. Je vais causer de ceci avec la reine. M. d'Aumont vous présentera ce soir pour qu'elle vous remercie.

Notre marquis, s'étant retiré dans l'appartement du capitaine des gardes, vit entrer les députés du parlement. Leur conférence ne fut pas longue. Au moment où elle finissait, l'ordre fut apporté de monter à cheval et de préparer les carrosses. La cour quittait Saint-Germain. M. d'Aumont eut soin de placer Jerzay sur le perron où la reine devait descendre. L'escorte et les voitures y arrivèrent bientôt; les portes s'ouvrirent, et la régente parut, tenant ses enfants par la main.

— Messieurs les députés, dit Sa Majesté, si la ville de Paris a tant d'envie de revoir le roi, qu'elle chasse de ses murs les traîtres qui conspirent encore après la paix signée. C'est mon dernier mot.

— Ce complot ne vient point de Paris, madame, et votre bonne ville en désavoue les auteurs, répondit une voix sortie du groupe des robes noires.

— Nous partons pour Compiègne, messieurs. Voilà le cas que je fais des prières de notre bonne ville. Le roi ne doit pas demeurer là où il n'aurait point le haut du pavé.

Anne d'Autriche traversa le vestibule d'un pas majestueux. Elle était belle encore, malgré ses quarante-cinq ans; l'irritation de son âme augmentait dans ses traits énergiques la majesté royale. Les yeux de notre héros en furent éblouis; son cœur battit plus vite que d'ordinaire à l'idée de parler à cette personne altière qui tenait à trois couronnes. Cependant le noble sang du vieux marquis son père s'éveilla; une voix intérieure lui cria qu'il était sur son terrain, et qu'il s'y fallait montrer homme de qualité, serviteur loyal, intelligent et hardi. Le duc d'Aumont appela Jerzay, et, lui posant une main sur l'épaule, dit à la reine :

— Je vous présente mon protégé.

— Monsieur de Jerzay n'est point un inconnu pour nous, dit Anne d'Autriche avec bienveillance. Sa place est gardée dans la maison du roi. En ces temps malheureux où les sujets fidèles sont comptés, nous en voyons venir un de plus avec plaisir.

Vous pouvez nous accompagner à Compiègne, monsieur; nous aurons le loisir d'y causer du service que vous nous avez rendu, car nous y serons les maîtres.

— J'ai peine à concevoir, répondit Jerzay, qu'il existe un endroit du royaume où Votre Majesté ne soit point maîtresse du pays. S'il lui plaisait de rentrer à Paris, je m'imagine que la chose serait facile.

— Ce n'est rien que d'y entrer, puisqu'on nous y appelle et que la paix est acceptée; il y faut être à l'abri des insolences, et tenir, comme je l'ai dit, le haut du pavé.

— Le haut du pavé, reprit Jerzay, appartient à celui qui le prend, et, si Votre Majesté le veut avoir, un mot de sa bouche doit suffire.

— Et quel est ce mot? dit la reine, soufflez-le-moi, monsieur, que je le prononce.

— Le voici, madame : je veux cela, et je prie les gens qui m'aiment de faire en sorte que ce soit promptement.

— Eh bien! c'est à vous que j'en donne l'ordre. Prenez le haut du pavé.

— Je l'aurai dans huit jours.

La reine et M. d'Aumont se regardèrent en riant.

— Il l'aura indubitablement, s'écria le vieux duc.

Anne d'Autriche adressa un sourire à Jerzay et monta en carrosse.

— Votre protégé, dit-elle, m'a l'air de réussir dans tout ce qu'il entreprendra. Il nous en faudrait beaucoup de cette trempe. C'est un des jeunes gens les mieux faits que j'aie jamais vus.

Les yeux de Sa Majesté cherchèrent notre marquis par la portière du carrosse, et, quand ils l'eurent trouvé, ce fut pour lui envoyer un sourire plus gracieux que le premier. Anne d'Autriche était fort coquette; les manéges des femmes jolies lui durèrent jusque dans un âge avancé, comme il arrive souvent aux personnes qui ont eu, par leur position, plus de sagesse que la nature ne leur en avait donné. Au moment de partir, elle appela encore :

— Monsieur de Jerzay!

Le marquis s'avança le chapeau à la main.

— Que voulais-je vous dire? murmura la reine en regardant

le ciel et en posant la plus belle main du monde sur le bord de la portière.

Après avoir un peu cherché, elle reprit :

— Entendez-vous, à Paris, avec MM. de Boutteville et de Candale; ils sont gens à vous bien seconder. Votre projet m'amuse prodigieusement.

— Ne fût-il bon qu'à divertir Votre Majesté, ce serait déjà beaucoup.

— M. d'Aumont m'en fera le conte dans ma ruelle.

Sur un signe de la reine, le capitaine des gardes donna l'ordre du départ. Deux heures après cela, Jerzay, qui ne doutait de rien, entrait dans la capitale, et voyant ces rues tumultueuses, d'où le peuple en rébellion avait obligé la cour à s'enfuir, il s'écria :

— C'est en ce pays-ci qu'il faut faire parler de soi, et non pas dans le Vexin.

III.

Les trois dernières années de la fronde sont assurément les plus fécondes en incidents que l'on puisse trouver dans notre histoire. On jouait chaque matin le pouvoir aux dés. Les hasards s'y prêtaient, et jamais on ne vit la fortune aussi déréglée qu'en ce temps-là. Hormis la reine et le peuple, qui étaient de bonne foi, la première dans son obstination à conserver le cardinal, et le second dans sa haine du Mazarin, tout l'intermédiaire se composait d'ambitieux déguisant leurs passions sous le masque du zèle pour les intérêts du roi ou les souffrances des pauvres gens. On se faisait plus fâché qu'on ne l'était contre la cour, afin d'obtenir de meilleures conditions le jour de l'accommodement. Tel était le secret de la plupart des querelles. Le parlement favorisait ces intrigues en multipliant les très-humbles remontrances et en refusant les impôts avec une rare opiniâtreté. Si la reine eût voulu contenter tout le monde, en ce moment où les prétentions n'avaient plus de bornes, les richesses des Deux-Indes n'auraient pas suffi à construire les ponts d'or qu'on demandait pour faire sa rentrée. Après la fin

du blocus et le traité de paix de Rueil, on devina qu'une nouvelle fronderie allait bientôt s'élever sur les débris de la première.

Le cardinal de Retz ne dit point dans ses mémoires que son désir, en chassant le Mazarin, fût de mettre le roi en tutelle et de remplacer Richelieu. Peut-être n'a-t-il pas vu le succès d'assez près pour fixer ses pensées là-dessus, ou n'a-t-il pas voulu en avouer le fond. Quoi qu'il en soit, il possédait au plus haut degré l'art de conspirer et d'agiter le peuple. Outre son habileté à saisir les imaginations, sa prodigalité, son éloquence et son courage, il avait pour lui les curés de Paris, qui formaient une puissance occulte, unie par un esprit de corps incroyable, toujours au courant des nouvelles avant le reste du public et poussant des ramifications infinies en mille endroits où on ne la soupçonnait point. Le coadjuteur eût sans doute triomphé si l'irrésolution de Monsieur n'eût rendu inutiles la moitié de ses efforts, et s'il n'eût trouvé à l'autre bout de la bascule le contrepoids du grand Condé.

Le duc de Beaufort, tout en répétant sans cesse « qu'il marcherait son droit chemin, » était le seul chef de cabale qui ne sût ni où il allait ni ce qu'il voulait. Ses cheveux blonds, le sang de son grand-père Henri IV, et ses dehors de paladin le faisaient adorer des harengères. Il n'avait qu'à paraître pour soulever les halles; mais le coadjuteur le menait par le nez, et ce jeune prince était le meilleur serviteur de l'archevêché, tout en se croyant redoutable et indépendant.

Monsieur, Gaston d'Orléans, avec de l'esprit, des lumières, la parole à la main, le goût des cabales, était l'homme le moins propre aux factions comme au gouvernement. Le coadjuteur lui reproche amèrement de n'avoir jamais su se résoudre à rien; on s'étonnera moins de voir Monsieur insensible à l'attrait du pouvoir, si l'on songe que M. de Gondi ne lui souhaitait ce pouvoir que pour le saisir. La faiblesse et la paresse de ce prince, sur lesquelles le coadjuteur comptait pour gouverner un jour, étaient précisément ce qui empêchait Monsieur de prendre la régence.

Les femmes eurent aussi une part considérable dans les intrigues, et quand ce sexe pousse au désordre, il embrouille admirablement l'écheveau. M[lle] de Chevreuse, qui venait d'ar-

river de Paris, aimait le coadjuteur ; elle était nièce de Madame et s'entendait avec elle pour souffler dans l'oreille de Monsieur ce qu'on voulait à l'archevêché. Mme de Pommereux, parente de M. de Gondi, savait tout ce qu'on disait à la cour. La princesse palatine, femme d'une grande intelligence, s'intéressa un moment au coadjuteur par enthousiasme pour ce qui était vaste, profond et aventureux. Ce fut à elle qu'il dut le chapeau de cardinal. Mme de Montbazon, très-belle et galante, comptait des adorateurs dans tout les partis. Elle gouvernait M. de Beaufort, et on se disputait l'honneur de conduire par elle la tête éventée de ce prince. Le maréchal d'Albret, dont elle recevait bien les hommages, la promettait à Mazarin ; Vigneul, qu'elle aimait, ne put réussir à l'entraîner vers le parti de Condé ; le coadjuteur la maintint parmi les frondeurs. Mme de Longueville, après avoir brillé au premier rang et tenu sa cour à l'Hôtel de ville pendant le blocus, était disparue de la scène. Elle fuyait en province, plus encore pour éviter de rentrer chez son mari que par crainte des vengeances de la reine.

Quant au prince de Condé, nous parlerons assez de lui sans qu'il soit besoin d'en rien dire à l'avance, puisque Jerzay devint son confident et sa victime.

Notre héros, en arrivant sur le théâtre de la guerre et des cabales, voulut s'y faire connaître pour ce qu'il était. Une grosse somme d'argent qu'il avait apportée l'aida fort à prendre dans Paris la figure qu'il souhaitait avoir. Il loua un petit hôtel dans la rue Saint-Honoré, et commanda ses repas chez le traiteur à la mode en attendant qu'il eût un cuisinier. Beaucoup des grands seigneurs étaient aux expédients ou vivaient sur leur crédit. M. de Candale ne savait à quelle porte il enverrait frapper pour emprunter quelques pistoles. Il se décidait en faveur de son ami M. de Montmorenci-Boutteville (1), lorsque celui-ci entra en disant qu'il lui venait demander mille écus. Jerzay les trouva riant aux éclats de la rencontre. Son projet de faire du bruit dans la ville eût semblé merveilleux à ces jeunes fous quand même il n'eût pas été approuvé de la reine. M. de Candale surtout, qui était fanfaron et courageux, voulait mener les choses grandement, assembler tous ses amis et regarder

(1) Le maréchal de Luxembourg.

les gens de la fronde dans le blanc des yeux. M. deBoutteville, ayant plus de sens, comprit les raisons de Jerzay, qui craignait de gâter les affaires en se donnant des torts. Il fut convenu que l'on se montrerait d'abord trente personnes ensemble, sans compter les hommes de suite. On envoya chez ceux du parti qui étaient en ville pour leur donner rendez-vous au jardin des Tuileries.

Depuis la retraite de la cour, les bourgeois jouissaient de cette promenade. Aussitôt qu'ils virent au loin les chapeaux à plumes, ils cédèrent les grandes allées aux gens de qualité. On reprit possession du pays en conquérants. On causait et on riait tout haut. Les portes étaient encombrées de valets qui renouaient connaissance en même temps que leurs maîtres, en sorte qu'il y eut assez de bruit pour attirer des curieux et ameuter les passants. On monta sur le rempart situé au bout du jardin où était le fameux traiteur Renard, et l'on soupa en plein air. Le repas fut aussi bon que l'impromptu le permettait. Les viandes manquèrent un peu, mais on se rattrapa sur la cave.

Comme il rentrait beaucoup de monde dans Paris, la troupe s'accrut tous les jours d'une dizaine de gentilshommes. Elle se monta bientôt à plus de six-vingts personnes. On avait des violons et des chanteurs. Le peuple venait écouter la musique au pied du rempart; les dames, voyant qu'on ne songeait pas à inquiéter ces jeunes gens, abandonnèrent les arbres de la Place-Royale pour ceux des Tuileries. Renard y faisait fortune, et ne voulait plus servir que M. de Jerzay et ses amis. Au théâtre du Marais, les banquettes de la scène et la moitié des loges furent prises par cette cabale, qui poussa la prudence jusqu'à n'interrompre la pièce que deux ou trois fois.

Tout ce qui pouvait embarrasser ou humilier la fronde était si agréable à la reine, qu'elle se réjouissait fort des succès et de la hardiesse de Jerzay.

M. le cardinal trouvait que ces folies prenaient de l'importance, et que c'était un coup porté aux rebelles. On plaisantait à Compiègne aux dépens des frondeurs qui se tenaient enfermés dans leurs trous. On ne manqua pas de s'imaginer qu'ils n'en sortiraient plus, que le parlement était apaisé, le peuple découragé, le duc de Beaufort voué au ridicule, et le coadjuteur retombé par impuissance dans la vie ecclésiastique. Le retour

à Paris du prince de Condé donna quelque apparence de fondement à ces idées. Le génie de ce grand capitaine, la hauteur de son langage et le prestige attaché à son nom, semblaient suffire pour brider la sédition partout où il se montrait. La plus brillante moitié de la jeunesse s'était donnée à lui, et cette suite riche et aventureuse s'élevait à plus de quatre cents gentilshommes qui l'accompagnaient triomphalement et se modelaient sur les airs de leur chef.

Jerzay ne se piquait point d'être un politique profond. Il partageait la confiance de la cour; et comment en aurait-il su plus long que ceux qui avaient tant d'intérêt à juger sainement les choses? Il attendait que le parti de la fronde eût perdu toute espérance, afin de ménager au père de sa maîtresse le pardon de la reine, et à Cécile un rang digne d'elle auprès de sa majesté. Un billet qu'il trouva chez son concierge lui vint apprendre qu'il n'en était pas où il se croyait.

« Monsieur le marquis, lui disait-on, votre nom a fait bien du bruit en peu de temps. Je me réjouis de la faveur que vous accorde votre grande protectrice ; mais vous êtes sur le bord d'un abîme. Il a été parlé de vous hier chez M. le coadjuteur. On y a mis en question si vous seriez égorgé, vous et vos amis. N'allez plus à ces assemblées qui commencent à irriter les frondeurs. Vous ne soupçonnez point leur puissance. Je la vois de près, et je sais que d'un mot ils soulèveraient le peuple. La personne qui vous donne cet avis n'est pas reine de France, mais elle se ferait scrupule de vous jeter dans le danger au profit de ses colères. »

Quoique la lettre n'eût point de signature, Jerzay devina qu'elle était de Cécile. Le petit grain de jalousie qui perçait dans la dernière phrase lui donna autant de confusion que de joie, car il sentit que l'ambition avait occupé son âme un peu au préjudice de l'amour. Il baisa le papier, le mit dans sa poche, et, quand il eut bien rêvé à toutes les beautés de Cécile, la tristesse le prit en voyant l'heureux dénoûment qu'il croyait si proche se perdre au loin dans les brouillards de l'avenir.

On avait commandé pour le lendemain un grand dîner chez Renard, où l'on devait chanter des vaudevilles contre le coadjuteur. Jerzay alla au rendez-vous, dans le dessein d'engager ses amis à rompre la cabale. Afin de s'y prendre habilement, il

voulait leur faire entendre de se séparer avant que la longueur du temps amenât la désertion dans leurs rangs. Il prépara son discours en ce sens durant la promenade, et prit place à table absorbé par ses réflexions. Les rires étaient plus forts que jamais autour de lui. La symphonie, qui s'évertuait de son mieux, attirait la foule des passants au pied du rempart.

— Mes amis, s'écria tout à coup l'un des convives, je vois venir à nous une troupe de gentilshommes qui me paraît un peu bien nombreuse.

— Ce sont les frondeurs, dit un autre. Je reconnais parmi eux la chevelure blonde de M. de Beaufort.

— Ne bougeons de nos places, dit M. de Candale, et buvons une rasade.

Il y eut un sauve qui peut parmi les curieux. Les violons voulaient gagner le large, mais M. de Boutteville les menaça de les tuer s'ils ne poursuivaient leur musique ; ces malheureux reprirent donc l'air interrompu du *Lansquenet galant*, et raclèrent leurs instruments avec des mines épouvantées. En un moment la terrasse fut envahie par les frondeurs, qui formèrent un cercle autour de la table. M. de Beaufort ôta son chapeau, et les convives firent de même, car l'usage voulait alors que l'on mangeât la tête couverte. Le prince avait préparé son discours :

— Messieurs, dit-il, nous venons de célébrer en votre compagnie les bienfaits de l'amnistie et les loisirs de la paix...

— C'est fort bien à vous, interrompit M. de Candale en se soulevant à demi, les deux poings posés sur la table. On va faire apporter du vin ; souffrez seulement que nous vidions ce qui est versé dans nos verres. Nous allions boire à une dame, et vous, monsieur le duc, qui êtes petit-fils de Henri-le-Grand, vous trouverez bon que nous portions cette santé.

— Assurément, messieurs.

— Le verre en main ! s'écria M. de Candale. Nous buvons à sa majesté la reine !

M. de Beaufort, ayant perdu le fil de sa harangue, se jeta dans l'improvisation :

— A présent, dit-il, je vais vous servir un plat de ma façon.

Le prince saisit la nappe des deux mains, et, la tirant à lui,

fit voler en l'air les assiettes et les bouteilles. A l'instant, plus de deux cents épées furent mises au vent.

— Messieurs, reprit M. de Beaufort de toute la force de ses poumons, la partie n'est pas égale; nous sommes trois contre un, et il y a parmi vous des personnes de qualité dont la vie ne doit pas être risquée sur un hasard aussi mauvais. Il suffit que vous sachiez que l'on ne rit point à nos dépens. Quant à M. de Jerzay, qui a mis tout ceci en train, si nous ne le jetons pas du haut de ce rempart dans la rue, c'est en considération de ceux qui veulent bien l'avouer pour leur ami.

— Il faut l'assommer, crièrent plusieurs voix.

— Monsieur le duc, dit Jerzay, tous ceux que je vois dans votre suite ne sont pas plus grands seigneurs que moi. Donnez-m'en un pour faire le coup d'épée.

— Je me charge de ce soin, dit le chevalier de Menil, qui s'était tenu à l'écart. Nous avons un vieux compte à régler ensemble.

Le chevalier se jeta sur Jerzay à l'improviste et lui plongea deux fois sa rapière dans le corps (1).

— Nous sommes quittes! ajouta Menil en se remettant dans le groupe des frondeurs.

Un désordre effroyable suivit, pendant lequel les violons et la vaisselle furent brisés. Cependant, par un de ces jeux fortuits qui ne s'expliquent point, les armes rentrèrent dans leurs fourreaux et le tumulte s'apaisa. Bientôt il ne resta plus sur la terrasse que l'infortuné Jerzay, baigné dans son sang, et auprès de lui quelques bonnes âmes qui le portèrent à son logis.

Ce serait abuser de la pitié du lecteur bénévole, que de le tenir longtemps au chevet de notre héros, lâchement assassiné par M. de Menil : nous passerons légèrement sur les langueurs de Jerzay; nous dirons seulement qu'il demeura au lit pendant trois mois entre la vie et la mort. On lui envoya M. Vautier, médecin du roi, qui le remit sur pieds, et, pour le consoler, la reine lui fit présent d'un magnifique nœud d'épée orné de pierreries.

(1) Mémoires du cardinal de Retz.

IV.

Tandis que Jerzay comptait les jours dans les ennuis de la convalescence, la cour était rentrée au Palais-Royal, et la fronderie relevait la tête. La foule demandait l'exil du cardinal, la superbe Anne d'Autriche commençait à s'inquiéter tout de bon; et le Mazarin, sentant le sol manquer sous ses pieds, ne savait plus à quel expédient s'arrêter dans son arsenal de petites ruses. Le nom de Condé était le seul frein des séditieux, et la ressource dernière de la régence. Pour comble de malheur, ce prince semblait s'éloigner de la reine; il traitait le ministre avec une hauteur qui approchait du mépris, et s'amusait cruellement des frayeurs où il voyait la cour. Sous une égale aversion contre le cardinal et les factieux, il cachait une ambition sans bornes. L'incertitude de sa conduite tenait à deux partis entre lesquels son esprit flottait encore : écraser d'abord la fronderie pour se tourner ensuite contre Mazarin, ou bien commencer par chasser le ministre en s'unissant au peuple, et, dans les deux cas, s'emparer du pouvoir. Le premier parti était le plus honnête, mais le second paraissait d'un succès infaillible.

Les choses en étaient là, lorsque notre héros, paré de ses plus beaux habits et de son nœud d'épée, rentra au Palais-Royal. La pâleur de son visage relevée par les forces de la jeunesse, son air fier et sa moustache naissante en faisaient une figure de roman où les regards se prenaient comme à des pipeaux. Les dames y mordaient sans dissimulation, les filles d'honneur plus en dessous et à la dérobée. Les princesses ne parlaient que de leur tendre intérêt pour le pauvre blessé. La grande Mademoiselle, tout entichée qu'elle était alors de l'envie d'épouser un roi, daigna préluder par des mots bienveillants à l'amour qu'elle devait ressentir plus tard pour un autre gentilhomme. La reine y allait en franche coquette. Elle appelait Jerzay son petit chevalier, lui souriait à tous propos, et la majesté royale était fort tempérée par les badinages. Anne d'Autriche, négligée pendant vingt ans par le feu roi, avait accoutumé de prendre le style et les façons de la galanterie.

Le cardinal eut quelque ombrage de la faveur de Jerzay. Il feignait de se tromper dans son jargon sicilien pour lancer des paroles offensantes par erreur de grammaire ou de prononciation. Notre héros, comme on sait, ne péchait point par l'excès de modestie. Au milieu des embûches galantes, il avait besoin de toute sa mémoire pour se rappeler ses serments de fidélité. La tête lui tournait un peu des préférences de la reine. La vanité, l'ambition, tout l'entraînait de ce côté par une pente à laquelle it était malaisé de résister.

Ces manéges n'échappèrent point à l'œil d'aigle de M. le Prince. Il voulut avoir notre marquis parmi ses serviteurs.

— Monsieur de Jerzay, lui dit-il, le roi ne sera pas majeur avant deux ans : que comptez-vous faire jusque-là? Il est agréable d'être à la mode et de passer le temps aux genoux des dames; mais voulez-vous ajouter un bout de réputation à vos mérites de berger accompli? donnez-vous à moi. Je vous fournirai l'occasion de risquer un coup d'épée en meilleur lieu que la terrasse Renard.

— Je n'osais m'offrir à votre altesse, répondit Jerzay. Puisqu'elle veut bien me souhaiter pour son serviteur, je serai à elle si la reine le trouve bon.

— Ce sera fait tout à l'heure. Je vais parler à Sa Majesté.

Depuis longtemps les prières de M. le Prince étaient des ordres; la reine déclara qu'elle consentirait à céder Jerzay si le cardinal ne s'y opposait pas, se réservant sans doute d'obliger Mazarin à un refus; mais le ministre arriva pendant ce débat.

— Ce jeune homme n'est point à moi, dit M. le cardinal. Si la reine le cède, je n'irai pas gêner M. le Prince, bien que les services de Jerzay me soient aussi *vagues* qu'à Sa Majesté.

— Aussi *vagues!* s'écria M. le Prince en riant.

— Excusez-moi : *vago* signifie agréable en italien; c'est une confusion de mots.

— Jerzay, dit le Prince à haute voix, vous êtes à moi. Il est inutile de s'expliquer davantage. M. le cardinal fait des méprises pour vous désobliger, ce qui veut dire en bon français qu'il ne tient pas à vous garder.

— Vous n'en serez pas moins mon chevalier, reprit la reine, et vous nous ferez votre cour comme devant.

— C'est pour mieux servir Votre Majesté que je veux m'attacher à M. le Prince.

— Cela s'entend, dit son altesse. Je n'aurai garde d'empêcher qu'il vous rende ses devoirs. Allons, Jerzay, baisez la main de Sa Majesté, et partons.

— Vous êtes un ingrat, murmura la reine avec une œillade. L'ambition vous sied, il est vrai, et je vous la pardonne.

M. le Prince emmena Jerzay et le fit monter avec lui dans son carrosse.

— Ce fourbe de cardinal, dit-il, parle mieux le français que vous et moi. Ses fautes de langage sont une arlequinade italienne. Vous étiez, à cette cour, dans un pays de borgnes; on n'y voit les choses que d'un œil, et encore avec les lunettes de la sottise. Oubliez ce que vous y avez appris, et causons un peu comme des gens sensés : voulez-vous faire votre fortune?

— Cela n'est point de refus, monseigneur.

— Vous en avez un moyen simple et facile. La reine vous aime, Jerzay. Le secret n'en est guère couvert dans son cœur, puisque je l'ai vu. On le sent à chaque parole qu'elle vous dit. Avec les femmes espagnoles, on peut tenter plus qu'avec les autres. Poursuivez votre bonne fortune, et vous réussirez, je vous en réponds.

— Sa Majesté a de l'amitié pour moi. Lui supposer de l'amour serait une folie. Elle a de la dévotion, et parle sévèrement des femmes galantes.

— Elle est coquette comme un démon. Sans compter Buckingham, qui est de notoriété publique, pensez-vous qu'elle n'a point eu d'amants? J'ignore le fin mot de ses liens avec le Mazarin, et je m'abstiens de le chercher par respect pour elle. Vous lui plaisez, cela est certain; je ne l'ai pas inventé; vous le savez aussi bien que moi, étant plus intéressé à connaître la vérité.

— Je confesse, monseigneur, que dans les airs de Sa Majesté j'ai remarqué souvent un certain abandon qui dépassait les mesures ordinaires de la bienveillance; mais je me tiens en garde contre cet appât dangereux.

— Et c'est une faute. Que pouvez-vous craindre? Reines ou bergères, les femmes ne sont jamais fâchées d'inspirer de la passion. Déclarez-vous.

— Je ne l'oserais, à moins d'y être provoqué tout à fait.

— Comment! J'ai vu ses agaceries, moi qui suis occupé de guerre et de politique ; la cour entière en jase, et vous n'oseriez pas parler! Attendez-vous qu'elle publie sa tendresse à son de trompe, et que le dernier officier du Palais-Royal en soit instruit!

— Votre altesse me trouble singulièrement. La prudence m'ordonne pourtant de rester sur la réserve.

— Écoutez-moi donc, Jerzay : l'état chancelle et va tomber si une main ferme ne le relève. La colère du peuple a de légitimes motifs, les dilapidations, le surcroît accablant des impôts, la juste indignation du parlement. J'ai dû soutenir la reine contre les rebelles. A présent qu'ils sont rentrés chez eux, je prétends mettre fin aux abus, et changer le gouvernement. Il faut que le Mazarin s'éloigne. Ce lâche Sicilien n'a point de cœur de persister à vouloir mener un peuple qui le déteste. La faiblesse de la reine pour lui devient criminelle.

— Et à qui donc votre altesse donnera-t-elle la régence?

— Vous croyez déjà que je la prendrai pour moi : vous vous trompez. Je suis un homme de guerre, et j'enrage de perdre en disputes un temps que je devrais employer mieux pour ma gloire et celle de l'État. Je donnerai le gouvernement à Monsieur; son âge, sa qualité d'oncle du roi sont des garanties satisfaisantes. Si, après cela, le peuple s'émeut encore, j'écraserai les rebelles sous le talon de ma botte. Je ne suis point né pour les cabales, et je ressens un dégoût invincible en voyant nos guerres de cailloux et de pots cassés. Dites-le vous-même : mon projet est-il honnête?

— Il est digne de votre grand cœur.

— Prêtez-moi donc le secours dont j'ai besoin.

— Commandez, monseigneur.

— Ne comprenez-vous pas que tout prétexte sera ôté aux divisions si le Mazarin plie bagage? Le caprice d'une femme plonge la France entière dans le désordre. Que ce caprice change, et nous voilà tranquilles. C'est à vous d'amener une révolution, ne fût-elle que d'un jour, dans les sentiments de la reine. Les bonnets carrés penseraient que vous êtes bien jeune pour sauver l'Etat par la douceur; mais, comme le dit Corneille dans sa tragédie, l'âge ne fait rien à l'affaire si l'on est

courageux. Je n'avais que vingt ans à Rocroy, et je suis pour les jeunes gens. Ces barbons s'étonnent que leur sagesse ne persuade point la reine : c'est qu'elle est femme et qu'elle se moque de la sagesse. Ce que leurs mille remontrances n'ont pu faire, votre bonne mine l'achèvera dans un moment, si vous le voulez, et il faut le vouloir. Sans autre appui que l'amitié de Sa Majesté, je conçois que vous n'ayez pas risqué de lui déplaire. Maintenant que vous êtes à moi et que ma protection vous est assurée, vous ne devez plus hésiter. Déclarez votre amour. On vous pardonnera cette témérité; on y rêvera, et, que la suite tourne au tendre ou au sévère, ce sera un échec pour le Sicilien. J'arriverai sur ces entrefaites, et, quand on m'aura laissé mettre le coquin à la porte, je vous donne ma foi de premier prince du sang qu'elle lui sera fermée pour tout de bon. Les querelles de la populace s'éteindront. J'irai alors à l'armée. Vous y viendrez avec moi, si vos amours n'ont pas un long cours; mais, si la reine s'attache à vous, la position est assez désirable pour qu'un gentilhomme de votre âge s'en trouve heureux. Sa Majesté est belle encore.

— Fort belle assurément, et d'une beauté qui étonne et charme tout ensemble; mais un obstacle m'arrête : je suis engagé par serment avec une demoiselle que j'aime.

— Pardieu ! je n'entends pas vous marier à la veuve du feu roi. Vous reviendrez à cette jeune fille plus tard. La reine passe avant les demoiselles, et votre maîtresse n'en saura rien, ou, si elle l'apprend, la raison lui dira qu'on ne refuse point les grâces d'une tête couronnée.

On arriva, en discourant ainsi, à l'hôtel de Condé; une troupe de gens du peuple criaient : Vive son altesse! à bas le Mazarin! M. le Prince prit un air terrible en se tournant de leur côté :

— Est-ce que vous croyez, dit-il, que des drôles comme vous peuvent quelque chose sur mes volontés? Je vous donne cinq minutes pour vous retirer. Passé cela, vous serez pendus à cette grille jusqu'au dernier. Sachez que, durant le blocus, je n'ai vécu que des oreilles des bourgeois de Paris; mais des vôtres on fera le souper de mes chiens, si vous me mettez en colère. Ceux qui vous poussent à vous émouvoir ainsi sont des méchants

qui vous trompent. Allez, rentrez chez vous et ne m'échauffez pas davantage.

En un moment la foule se dispersa.

— Vous voyez, Jerzay, reprit son altesse, que je ne cherche point les applaudissements du peuple ; cependant, puisque ses sentiments sont conformes aux miens, je le contenterai. Songez à notre projet, et revenez ce soir avec une bonne résolution.

Notre héros laissa le Prince sur les degrés de son hôtel et se rendit au jardin du Luxembourg dont Monsieur accordait la promenade au public. Son esprit tomba dans cette perplexité qui emplit les instants de repos avant qu'on se hasarde à quelque démarche imprudente. Ce qu'on lui conseillait avait bien de la gravité. Le cardinal de Richelieu s'y était fourvoyé jadis au milieu de sa puissance ; mais Buckingham avait été plus heureux parce qu'il était jeune et aimable, et Jerzay sentait en lui les avantages de Buckingham. Ce que disaient les yeux de la reine n'était pas une chimère. M. le Prince l'avait remarqué. Il le considérait si bien comme une chose certaine, qu'il allait jusqu'à s'en vouloir servir pour amener une révolution dans le gouvernement. C'était un appât séduisant pour l'amour-propre d'un gentilhomme, que les bonnes grâces de cette reine belle encore dont la vivacité espagnole avait tourné la cervelle à tant de grands seigneurs. N'avait-elle pas suffisamment montré ses désirs, fallait-il contraindre la femme à se dépouiller entièrement du manteau royal, et attendre pour courir au-devant d'elle que son pied eût descendu la dernière marche du trône? S'il était téméraire de déclarer son amour à une personne de cette qualité, n'était-ce pas aussi un rôle ridicule que celui d'un homme qui se voit assuré d'une réponse favorable et qui n'ose point demander ce qu'on brûle de lui donner? A mesure que la vanité de Jerzay prenait du terrain, son amour pour Cécile se retirait dans les recoins de son cœur. L'image de cette aimable fille se tournait en vapeur, et celle de la reine se parait d'un éclat majestueux. L'idée qu'on est distingué entre mille rivaux prête un grand charme à celle qui vous accorde une aussi juste préférence. Le bon goût de la reine méritait quelque retour. Notre jeune homme trouvait les meilleures excuses du monde à son infidélité. Il se plaisait à croire

qu'une intrigue de cour ne serait point un obstacle à son mariage, et que le bonheur à venir ne devait pas l'empêcher de goûter les faveurs du moment présent. L'imagination de Jerzay bâtissait aussi des châteaux en Espagne. Il se voyait maître du gouvernement, et de moitié dans les vastes projets de M. le Prince, qui ménageait en lui l'arbitre des volontés de la reine. Ce qu'il craignait n'était déjà plus d'irriter Anne d'Autriche, mais d'en être aimé plus fort et plus longtemps qu'il ne le souhaitait. L'époque prochaine de la majorité du petit roi venait heureusement le soustraire à cet excès d'honneurs et de puissance. Il retournait à Cécile, qui savait reconnaître le mérite de son abdication et la beauté du sacrifice. Après avoir caressé toutes ces visions et franchi vingt fois le Rubicon par la pensée, notre héros eût regardé comme une lâcheté de balancer encore. Il releva la tête, posa son poing sur sa hanche en écartant son manteau, et traversa d'un pas assuré les cours de l'hôtel de Condé.

— Eh bien! Jerzay, lui dit M. le Prince, qu'avez-vous résolu?

— Je m'abandonne entièrement à votre altesse.

— Je vois que vous n'êtes pas au-dessous de la circonstance. Mettez-vous à cette table; écrivez un billet à la reine : nous aviserons ensuite aux moyens de le faire parvenir ce soir même. Tournez-moi votre déclaration galamment sans trop d'humilité. Sous le cotillon royal est une femme aussi fragile que les autres, et, d'ailleurs, si l'on se fâche, je vous promets d'obtenir votre pardon.

Jerzay prit la plume et traça sans hésiter le billet suivant :

« Madame,

» C'est une action qui porte en elle-même sa récompense que de risquer ses jours pour Votre Majesté. Je suis glorieux d'avoir couru cette fortune ; mais les épées de vos ennemis m'ont fait des blessures moins cruelles que les traits qui partent de vos beaux yeux. A peine guéri des unes, il me faut mourir des autres si votre cœur n'en a point de pitié. Je sens toute ma folie sans pouvoir résister à l'égarement qui m'entraîne. Ni le profond respect dont je suis pénétré pour Votre Majesté, ni la grandeur

du nom, ni la crainte de mériter son courroux ne sauraient me retenir. Ce courroux me sera moins affreux que l'incertitude où je suis ; et que m'importe le renversement de ma fortune, si j'ai le malheur de vous déplaire? Je supplie Votre Majesté de considérer combien il me sera cruel de trouver dans les bontés dont elle m'a honoré la source du plus grand déplaisir de ma vie. D'un mot elle va faire de moi le plus heureux ou le plus accablé des mortels, et c'est dans l'attente de ce mot que les instants sont comptés par le fidèle et tremblant sujet de Votre Majesté.

» JERZAY. »

M. le Prince trouva cette épître conforme au goût du jour; l'heure du cercle approchant, on partit pour le Palais-Royal avec le dessein de faire remettre ce papier à la reine par l'une de ses femmes. Afin que le Prince n'eût point l'air d'avoir quelque part dans ce coup de tête, on convint que Jerzay prendrait son rang parmi les gentilshommes de la suite et qu'il n'approcherait point de son altesse dans le courant de la soirée.

Le cercle de la reine était fort agité. Des courriers arrivés de Bordeaux avaient apporté de mauvaises nouvelles. La Guienne entière prenait les armes contre M. d'Épernon, dont la tyrannie et le défaut d'intelligence avaient irrité le peuple en cent occasions. La reine et M. le cardinal, voyant un grand changement dans les allures de M. le Prince, s'imaginaieut qu'il avait fomenté ces troubles, et l'accueillirent avec une aigreur mal contenue. Anne d'Autriche ne savait point garder ce qu'elle avait sur le cœur ; elle ne put résister à l'envie de soulager sa colère.

— Mon cousin, dit-elle, nous aurons du moins dans ce surcroît d'ennuis la consolation de voir qu'ils ne vous sont pas aussi sensibles qu'à nous.

— C'est-à-dire, répondit M. le Prince, qu'on me soupçonne ici d'appuyer les rebelles. Je suis donc un grand fou de ne le pas faire.

— Prenez garde, interrompit le cardinal, d'exiger trop de M. le Prince. Il s'est rapproché de M. de Conti, son frère, et

de madame sa sœur, dont la guerre l'avait éloigné. Nous devons trouver bon que la division cesse dans sa famille.

— Oui, morbleu, je me suis accommodé avec ma famille, parce que je pardonne de meilleur cœur que vous, et que je ne sais point cacher la haine et la rancune sous les grimaces de la douceur et de l'oubli des injures. Si votre amnistie n'est qu'une imposture, il ne m'appartient pas d'y tremper, et je n'entends point que vos promesses à mon frère passent avec les autres mensonges. Puisque vous n'avez pas craint de mettre ma loyauté en suspicion, je vous déclare que je vous laisse sur les bras l'affaire de Guienne, et que je ne combattrai point ces nouveaux rebelles.

— Il faudra donc, reprit le cardinal, que nous les combattions nous-mêmes.

— C'est cela. Prenez la cuirasse, et enfourchez votre mule pour aller en guerre, car je ne m'en mêlerai point cette fois.

Un long trouble suivit cette querelle. On eut toutes les peines du monde à empêcher la retraite de M. le Prince, qui disait à haute voix que, s'il n'était cousin du roi, ce faquin de cardinal eût déjà fait de lui un second Balafré. Mazarin lui vint demander pardon de sa vivacité, en le suppliant de ne point abandonner la reine pour de vains mots qu'on rétracterait pour peu qu'il le souhaitât. M. le Prince répondit avec beaucoup de hauteur :

— Je commence à connaître les véritables intérêts de la reine; ils sont entièrement séparés des vôtres. Elle est perdue si elle garde plus longtemps auprès d'elle ces pantalons ultramontains dont l'âme est si corrompue, qu'ils ne veulent jamais croire à la droiture des gens.

Son altesse tourna le dos au cardinal et s'en alla prendre place à une table de brelan.

Pendant ce temps-là, Jerzay s'était glissé par les petits appartements jusqu'à la chambre à coucher d'Anne d'Autriche. On y avait allumé le mortier de cire et préparé les couvertures du lit. Notre marquis, son billet à la main, marchait sur la pointe du pied, lorsqu'il vit tout à coup paraître Mme Beauvais, la première femme de chambre, armée des coiffes de nuit de Sa Majesté.

— Un homme ici! s'écria-t-elle; et c'est vous, Jerzay, qui vous introduisez chez la reine! Vous nous feriez un beau scan-

dale. Retirez-vous, mon cher enfant. Ce n'est pas un crime d'être amoureux, mais notre souveraine ne veut plus trouver d'amants dans ses armoires.

— Vous croyez donc, madame Beauvais, qu'elle recevra mal ma déclaration et que je vais lui déplaire?

— Pour cela, je n'en sais trop rien. Hier, comme je lui peignais ses cheveux, nous parlions de vous assez favorablement.

— Que vous disait-elle? répétez-le-moi, madame Beauvais, je vous en supplie.

— Cent jolies choses : qu'elle vous trouvait l'air aimable, qu'elle regrettait de vous avoir donné à M. le Prince, que vous aviez dans le visage quelques traits du pauvre Buckingham...

— Vous me transportez d'aise, madame Beauvais.

— A présent que vous êtes content, esquivez-vous, et ne vous laissez point surprendre, car ce serait une histoire à nous faire chasser tous deux.

— Je ne demande pas que vous m'enfermiez ici; je veux seulement mettre ce billet en quelque endroit où la reine le puisse trouver.

— Bagatelle! un billet! On m'accusera de l'avoir accepté de vous.

— Ne me refusez pas cette grâce, chère madame Beauvais. Tout ce que je possède vous appartient.

— Allons, vous êtes un trop charmant garçon pour qu'on vous laisse dans la peine, quoique ce soit un plaisir que de se faire prier par vous. Mettez votre billet devant le miroir de la toilette, tandis que je ne regarde point. Voilà qui est bien. Il ne risque pas de s'égarer. Monsieur de Jerzay, lorsque Buckingham fit sa première déclaration à notre souveraine, il me donna une boucle de diamants d'un grand prix ; mais de vous je ne saurais accepter autre chose qu'un baiser sur la joue.

— Je vous en donnerai quatre.

Mme Beauvais touchait à la cinquantaine et n'était point belle; Jerzay l'embrassa de tout son cœur, fort heureux d'être bien servi à si peu de frais.

Au moment où notre héros rentra dans les salons, on venait de rompre le cercle. M. le Prince souhaita le bon sommeil à Sa Majesté d'un ton fort sec, et le remerciement qu'il en reçut fut plein de fierté. Il s'en vengea sur le cardinal par ces mots que

tous les faiseurs de mémoires ont rapporté dans leurs écrits :

— Adieu, Mars !

La suite du vainqueur de Rocroy mit un gros quart d'heure à défiler, tant elle était considérable. Anne d'Autriche aperçut Jerzay, qui demeurait parmi les derniers.

— Vous voilà donc au nombre de nos ennemis? lui dit-elle.

— Votre Majesté saura dès ce soir qu'elle me fait une mortelle injustice en m'accusant de lui être contraire. Dieu veuille qu'elle s'en souvienne, lorsqu'elle verra jusqu'où vont mes sentiments pour elle.

En arrivant à la rue de Condé, M. le Prince appela Jerzay.

— Avez-vous remis le poulet? lui dit-il tout bas.

— Sur la toilette de la reine. Il est entre ses mains à cette heure.

— Allons dormir, en attendant la réponse. Elle sera favorable, et demain je donnerai de la tablature au guerrier Mazarin.

Son altesse commanda ensuite à son secrétaire Gourville de conduire Jerzay à l'appartement qu'on lui avait préparé. Notre marquis était encore debout tandis que tout le monde dormait à l'hôtel de M. le Prince. Il ne se coucha qu'au milieu de la nuit, et roula dans sa tête une procession d'images tour à tour agréables et fâcheuses. Il prépara des discours pour les diverses conjonctures qui s'offraient à lui. Dans les uns il montrait autant de noblesse que de désespoir ; l'amour et la joie lui en soufflaient d'autres non moins éloquents. Ses idées se brouillèrent enfin peu à peu, et le sommeil vint s'abattre sur ses paupières à travers ce chaos d'émotions opposées. Il faisait grand jour lorsqu'il fut éveillé en sursaut.

— C'est ici que demeure monsieur de Jerzay, dit un valet en ouvrant la porte de sa chambre.

— Que me veut-on ? demanda notre héros du fond de son lit.

— On vient parler à monsieur le marquis de la part de la reine.

V.

— Vertudieu ! dit M. le duc d'Aumont (car c'était lui), cet hôtel ressemble à une forteresse. J'ai rencontré plus de cent

paires de moustaches avant de pénétrer jusqu'ici. Où diable êtes-vous donc, Jerzay? Ah! encore au lit, à neuf heures! Vous avez passé une mauvaise nuit? M. le Prince vous loge à merveille; cette chambre est fort belle. Ce sont les arbres du Luxembourg que j'aperçois là-bas?

Jamais la reine n'eût chargé d'un message galant le vénérable duc d'Aumont; aussi Jerzay, tombé de son trône et blotti au fond de ses draps, eût dit volontiers comme le chevalier de Grammont : « Fermez les rideaux, je suis indigne de voir le jour. » Cependant le noble duc, qui avait de l'amitié pour lui, n'aurait pas eu ce ton léger pour accomplir une mission bien sévère. En le voyant examiner l'appartement et regarder par la fenêtre, Jerzay reprit un peu d'espoir, et s'imagina que peut-être M. d'Aumont ne savait rien encore. Le duc posa un fauteuil près du lit et s'y assit en se frottant les mains d'un air fort calme, tandis que notre héros suivait des yeux tous ses mouvements avec anxiété.

— Ça! dit M. d'Aumont, nous avons à causer ensemble, mon garçon. Vous avez fait hier une insigne extravagance. La reine m'a montré votre billet. Sans moi vous étiez perdu : on vous envoyait au bout du royaume, et Dieu sait quand vous en seriez revenu. J'ai tourné la chose au plaisant : « C'est la faute de Votre Majesté, ai-je dit à la reine. Ses yeux sont comme deux grands astres qui manœuvrent toujours de ci et de là. Le pauvre Jerzay arrive tout frais de sa province; il n'est pas encore habitué à ces feux croisés. Il s'est brûlé à la chandelle.» Sa Majesté, qui aime mon franc-parler, s'est mise à rire. Elle répétait que vous étiez un petit ambitieux, que vous ne pouviez jouer sérieusement la comédie du *soupirant* auprès d'une vieille comme elle l'est; à quoi j'ai répondu que, si elle était vieille, il n'y paraissait point et qu'elle était encore diablement femme : « Ce serait une horreur, ai-je ajouté, que de punir cet aimable garçon quand je vous vois assez flattée de son hommage. » Elle m'a confessé qu'elle n'avait point de colère et qu'elle vous pardonnait de tout son cœur, à la condition d'être plus sage à l'avenir. J'ai promis de vous chapitrer comme il faut; mais je crois que cette petite leçon vous suffira. On ne fera aucun bruit de tout ceci. L'affaire se passera entre nous trois. Vous demeurerez seulement éloigné de la cour pendant

une semaine, et puis votre algarade sera oubliée. N'en dites mot à personne, sans quoi vous vous attireriez un orage sur la tête, et je ne répondrais plus de rien. Allons, ne soyez pas ainsi confondu, mon ami. De bonne foi, est-ce que vous ressentiez vraiment de l'amour pour la reine?

— Je le croyais hier, monsieur le duc, mais aujourd'hui je ne sais plus où j'en suis.

— Aviez-vous déjà logé dans votre cervelle que vous alliez gouverner la France? Vos harangues sont-elles déjà prêtes pour le parlement; vos mesures prises pour les provinces en rébellion? Vos plans sont-ils arrêtés sur l'affaire épineuse des rentes de l'Hôtel de ville, le soulèvement de Naples, l'alliance du Piémont, les menées de Fuensaldagne et la guerre de Catalogne? Vertudieu! vous êtes donc plus savant que nous tous, et il faut envoyer à Rome demander pour vous le chapeau de cardinal. Donnez votre démission, mon enfant, donnez votre démission.

Jerzay sentait la honte lui monter à la gorge. La raison lui parlait haut par la voix de M. d'Aumont. Elle était là devant lui nonchalamment assise dans un fauteuil sous la forme respectable de ce vieux seigneur de soixante ans, plein de sagesse et de bienveillance. Il n'y avait pas moyen de ne la point écouter.

— L'échec vous dégrise, reprit le duc en souriant. Songez que vous êtes quitte à bon marché de votre étourderie. Si votre bonhomme de père était là, il vous ferait des yeux terribles; mais ses avis et son expérience vous ont manqué. Je prends cela en considération. La reine saura votre repentir, et tout ira le mieux du monde.

— Hélas! monsieur le duc, s'écria Jerzay, comment pourrai-je expier ma faute?

— Rien de plus facile. Vous vous battrez bravement à la première occasion, et l'on vous récompensera. Faites votre cour à quelque fille d'honneur. L'essaim en est tout frétillant de jeunesse et de coquetterie. Divertissez-vous par-là; jouissez de vos vingt ans. Adressez-vous à une demoiselle d'aussi bonne maison que vous, et l'on vous mariera. Ce n'est pas, ce me semble, une punition bien accablante. Adieu, mon ami; remettez-vous

de cette secousse, et prenez courage. Je vais au grand conseil, et je dirai du bien de vous à la reine.

Quiconque a échoué auprès d'une femme, et, trouvant la cage de ses illusions ouverte, a regardé d'un œil piteux ces oiseaux dorés s'envoler par delà les nuages, comprendra le dépit du pauvre Jerzay. Il n'était pas homme du moins à se lamenter inutilement, ni à se briser deux fois au même rocher. L'entêtement de sa bonne mine n'allait point jusqu'à la sottise. Après quelques minutes de rougeur et de confusion, il sentit qu'il devait faire bon marché de ses prétentions et n'y plus songer. Il s'habilla donc et descendit à l'appartement de son protecteur. Le grand Condé était en conférence avec le duc de La Rochefoucauld.

— Vous avez une réponse? lui dit son altesse. Est-elle comme nous la désirons?

— Elle est mauvaise, monseigneur; nous nous sommes trompés, et je viens vous prier de me retirer de vos balances.

— Cela me regarde. Que vous a-t-on fait dire? qui vous a-t-on envoyé? quels sont les termes du message?

— Je supplie d'abord votre altesse de tenir cette affaire secrète entre elle et moi.

— Parlez sans crainte; je n'ai rien de caché pour M. de La Rochefoucauld.

— C'est assez d'honneur pour moi que de faire mes confidences à votre altesse seulement.

— Comme il vous plaira : venez donc dans mon cabinet.

Jerzay raconta la conclusion un peu brusque de son roman. M. le Prince ne voulait point qu'il se tînt pour battu et ne regardait pas la réponse de la reine comme un échec. Il y avait de nouvelles espérances à fonder sur la douceur de la punition. Heureusement notre héros eut assez de raison pour se mettre en garde contre les conseils de M. le Prince, dont la confiance aveugle en son crédit et la facilité toute particulière à compromettre ses amis étaient assez connues. Jerzay refusa de pousser sa bonne fortune, à moins que la reine ne revînt d'elle-même l'y engager.

— Du reste, lui dit son altesse, le peu que vous avez fait ne sera pas inutile. Je saurai en tirer parti.

Une heure après cela, notre marquis, cherchant à oublier sa

mésaventure dans la compagnie de jeunes gens, vit passer M. de La Rochefoucauld. L'honorable duc lui cria de loin :

— Vous êtes trop modeste, Jerzay. Il ne tiendrait qu'à vous de régenter le royaume.

Le prince de Conti, qui sortait de l'appartement de son frère, traversa aussi les cours de l'hôtel et dit à Jerzay :

— Si vous entendiez bien vos intérêts, vous dormiriez ce soir dans le lit du feu roi.

— Salut au seigneur Buckingham ! ajouta M. de Boutteville, qui suivait le prince de Conti.

La juste mesure de la discrétion de son protecteur lui étant donnée, Jerzay fut épouvanté des conséquences qui en pouvaient résulter si de semblables propos arrivaient aux oreilles de la reine. Il monta au cabinet de M. le Prince; mais, tandis qu'il le cherchait de ce côté, son altesse partait en carrosse pour aller au parlement. Il ne trouva que Gourville occupé à écrire des lettres.

— Savez-vous, lui dit le secrétaire, que vous avez attaché un grelot qui fera du bruit? Il en sera parlé à tous les soupers de la ville. Vous voilà posé comme une sentinelle avancée dans notre rupture avec la cour, car il est aisé de prévoir que ce sera une rupture. Le Mazarin n'a plus qu'à demander des chevaux de poste.

— Je comprends cette infernale machination, murmura Jerzay étourdi à l'aspect du précipice ouvert devant lui.

— Que parlez-vous de machination? reprit Gourville suivant son idée. C'est un coup de maître, mon cher marquis. Voyez-en bien la portée : son altesse a déjà humilié le ministre publiquement en le traitant de faquin. Cette affaire-ci va déconsidérer la reine.

— C'est impossible ! s'écria Jerzay.

— Rien n'est plus sûr au contraire, car voici quinze lettres que je vais expédier à diverses personnes...

— J'arrêterai du moins les lettres au passage.

En parlant ainsi, Jerzay saisit tous les papiers qui se trouvaient sur la table et les jeta dans la cheminée, au grand ébahissement de Gourville :

— Êtes-vous fou, Jerzay? C'est par ordre de son altesse que j'écris ces circulaires...

Gourville, voyant notre héros fouler aux pieds les lettres avec un air furieux, gagna prudemment le large. Jerzay courut à la recherche de M. le Prince. Il le manqua d'un quart d'heure au parlement, et, ne sachant plus où le trouver, il se rendit à tous risques au Palais-Royal. La reine s'habillait. La porte n'était ouverte qu'aux dames, et les hommes emplissaient les antichambres. Des mouvements bizarres et opposés agitèrent les courtisans à l'arrivée de notre marquis. Les uns le regardaient avec des airs où l'on reconnaissait une grosse part de la terreur qu'inspirait M. le Prince; les autres, plus courageux ou plus fidèles à la reine, marquaient leur indignation par des signes visibles. Des chuchottements circulaient où le nom de Jerzay se trouvait mêlé, sans que personne fût assez charitable pour montrer à l'imprudent l'orage qui s'amassait. Au milieu de cette foule ennemie M. d'Aumont vint à passer :

— Monsieur le duc, s'écria Jerzay, tirez-moi du tourment où je suis.

— Qui êtes-vous? répondit le vieux seigneur. Je ne vous connais point. Si vous avez du tourment, ce n'est pas ma faute. Votre conduite n'est guère celle d'un homme intimidé. Allez, monsieur, ne me parlez jamais de votre vie.

Cependant la reine sortit de sa chambre; elle s'arrêta devant le commandeur de Jars et lui dit à haute voix :

— Nous sommes de trop vieux amis, monsieur le commandeur, pour que je néglige de vous apprendre une chose qui me touche de près : l'on me donne un amant et de si grande qualité que vous en serez bien étonné.

— Ah! madame, s'écria Jerzay, je suis assez malheureux de vous avoir déplu sans que vous acheviez de m'accabler.

— Qui vous dit que je parle de vous, monsieur? interrompit la reine. Je sais que vous faites l'amoureux, et cela est ridicule jusqu'à la pitié. Il faudrait vous mener aux petites maisons; mais votre extravagance ne doit pas me surprendre. Vous chassez de race en imitant votre grand-père, qui a soupiré pour la reine Marie de Médicis. Puisqu'il vous convient de publier vos prétentions, je ne tairai pas davantage mes mépris.

Sa Majesté remarqua sans doute le chagrin de Jerzay, et comme l'expression de la douleur a de la grâce sur un beau visage elle en fut un peu émue :

— Rentrez en vous-même, ajouta la reine, et soyez plus raisonnable. J'oublierai volontiers ces folies dont votre jeunesse est l'excuse; mais, si elles étaient accompagnées d'intrigue, votre audace ne vous serait jamais pardonnée.

Anne d'Autriche s'éloigna, laissant Jerzay confondu.

M. de Vigneul, qui appartenait à M. le Prince, rencontra notre héros courant vers l'hôtel de Condé :

— Mon cher Jerzay, recevez mes compliments sincères. Vous êtes fort avant dans l'amitié de son altesse. Nous venons de prendre la collation chez le président Perrault, et M. le Prince a porté votre santé, en vous proclamant éminence rose, par allusion à la couleur de vos habits.

Sans répondre à Vigneul, Jerzay courut plus fort. Il trouva enfin M. le Prince à l'hôtel de Condé.

— Votre altesse me perd, lui dit-il. La reine m'a déjà reproché mon indiscrétion, et toute la cour sait ma folle démarche.

— Eh bien? répondit M. le Prince avec un sang-froid désespérant.

— Eh bien, je vous dis que vous me perdez.

— C'est vous qui perdez le sens. Ne vous effrayez point. Les gens de la cour sont des sots et des jaloux qui voudraient être à votre place.

—Cela est clair, dit Gourville, votre position est admirable. Son altesse ne fera pas de vous un aussi grand usage sans vous récompenser.

— Oui, reprit Jerzay, on me payera mon déshonneur.

— Il n'y a point de déshonneur, dit le prince. Je prends tout sur moi. Mais voici M. de Comminges qui nous apporte les ordres de Sa Majesté. Nous l'écouterons d'abord, et, s'il s'agit de vous, nous lui donnerons une réponse où vous verrez que nous savons appuyer nos amis.

Comminges, lieutenant des gardes de la reine, avait entendu ces derniers mots.

— On ne m'a point commandé d'écouter une réponse, dit-il. C'est à Jerzay seulement que j'ai à parler au nom de la reine. Monsieur, Sa Majesté avait bien voulu vous pardonner l'impertinence dont vous vous êtes rendu coupable en lui écrivant une lettre d'amour. Pensant que cette folie ne venait que de vous,

elle jugeait inutile d en faire un éclat, et se contentait de vous éloigner, par égard pour votre jeunesse et le zèle que vous lui avez marqué en plusieurs occasions; mais, ayant appris que d'autres personnes avaient trempé dans ce complot, et que vos protecteurs avaient oublié le respect qu'ils lui doivent jusqu'à mêler son nom à leurs propos de table, Sa Majesté, dans le mépris et l'indignation que lui inspire votre conduite, se borne à vous retirer ses bontés, et vous défend par ma voix d'oser jamais vous présenter devant elle. Votre emploi sera vendu, et le prix vous en sera remis.

— Écoutez ma justification, s'écria Jerzay.

— Je n'ai point mission pour cela.

Comminges salua M. le Prince, et sortit sans rien vouloir entendre.

— Votre altesse, reprit Jerzay, niera-t-elle encore que je sois déshonoré, ruiné à jamais par sa faute?

— Ce n'est rien, mon cher ami; je vous donnerai mieux que votre charge à la cour.

— Et l'estime de la reine, me la rendrez-vous? C'est une réparation qu'il me faut, et non pas un dédommagement.

— Une réparation? Eh bien, vous l'aurez, cela est juste. Je comprends votre scrupule. Puisque je vous ai jeté dans ce trou, c'est à moi de vous en tirer. Suivez-moi. Dans un moment votre paix avec la reine sera signée.

— M. le Prince emmena Jerzay au Palais-Royal. En traversant les galeries, le vainqueur de Rocroi marchait d'un pas ferme. On sentait si bien l'énergie de son caractère dans sa figure d'aigle et sa petite personne, que notre pauvre marquis reprit un peu d'espoir. Son altesse laissa Jerzay dans l'antichambre du ministre, et se fit annoncer. Au bout de cinq minutes, M. le Prince ouvrit la porte lui-même :

— Entrez, dit-il; le cardinal est allé porter mes paroles à la reine. Elle vous verra aujourd'hui.

— Vous le croyez?

— Je n'en doute point.

— L'émotion de notre héros l'empêcha de remarquer le bouleversement des traits du cardinal à son retour.

— Sa Majesté, dit le ministre, consent à ce que désire votre altesse : elle recevra M. de Jerzay...

— Et lui fera bon accueil ?

— Aussi bon qu'il sera en son pouvoir. Vous n'avez qu'à descendre au salon du petit jeu.

— Marchons donc, je verrai si l'on me cède comme je l'entends, avec la bouche en cœur et sans marchander.

Il y eut un moment de surprise parmi les dames lorsque M. le Prince entra dans le salon. Les jeux restèrent en suspens.

— Votre Majesté, dit le grand Condé, m'oblige en voulant bien revoir Jerzay. Si mes indiscrétions retombaient sur lui, ce serait me blâmer publiquement en sa personne.

— Il ne lui fallait pas moins que votre crédit auprès de nous et le généreux emploi que vous en faites, répondit Anne d'Autriche avec un sourire plein d'amertume ; sans cela il n'eût jamais reparu devant nos yeux.

— Croyez, madame, dit Jerzay en s'agenouillant, que mon répentir éclatera dans ma conduite...

— C'est assez, reprit la reine ; M. le Prince a plaidé votre cause de telle sorte que vous ne sauriez ajouter rien de mieux pour votre défense.

— Vous lui conserverez son emploi ? dit le prince.

— Oh ! nous avons du temps devant nous. La maison du roi ne sera formée que l'année prochaine. Mais vous interrompez nos jeux, messieurs. Nous n'avons pas accoutumé de recevoir les hommes à cette heure.

— Jerzay reviendra vous rendre ses devoirs au cercle.

— Quand il lui plaira. Il me retrouvera dans les mêmes sentiments. Je fais de lui tout l'état dont il est digne.

— Et moi, je fais profession d'admirer la douceur de Votre Majesté, ainsi que je le dois. Voilà qui est fini, Jerzay. Occupons-nous de quelque autre chose.

M. le Prince tourna sur ses talons, et sortit de ce pas ferme et bref où l'on sentait l'orgueil et la force de son âme. Notre marquis, assailli par des doutes cruels, le suivait consterné. Une voix intérieure l'avertissait qu'il était victime d'une ambition plus grande et moins honnête que la sienne.

— Puis-je savoir, dit-il, en quels termes votre altesse a sollicité mon pardon ?

— En des termes que j'eusse employés s'il se fût agi de mon frère.

— La reine avait un air contraint qui me donne du souci.

— C'est que rien ne coûte plus aux lèvres d'Anne d'Autriche que ces mots : « Je vous pardonne ; » mais nous lui enseignerons les vertus chrétiennes, savoir : la patience, la charité, voire même l'humilité, qui est la plus belle.

— Il m'est pénible de vous entendre parler ainsi de la reine ; elle a plus de droits que jamais à ma reconnaissance et à mon respect. Si les circonstances vous éloignaient d'elle, je vous demanderais la permission de me retirer.

— Vous seriez à terre entre deux selles, car sans mon appui vous verriez la rancune de cette femme s'élever par-dessus les toits.

Le refus que M. le Prince faisait de s'expliquer nettement augmenta le trouble de Jerzay. Au lieu de suivre son altesse à l'hôtel de Condé, il se sépara de l'escorte à moitié du chemin, et revint au Palais-Royal, bien résolu à tirer les choses au clair. Ce fut par un coup de foudre que la vérité perça les nuages. Mme Beauvais avait envoyé un de ses gens à la recherche de Jerzay. Ce messager le rencontra sur les degrés et le conduisit chez la première femme de chambre.

— Mon cher enfant, dit Mme Beauvais, votre incontinence de langue va nous jouer un mauvais tour. On parle déjà de me congédier. Je ne puis croire encore que vous soyez un monstre. J'incline plutôt à penser que vous êtes sacrifié par M. le Prince.

— Au nom du ciel ! dites-moi ce que vous savez, madame Beauvais. Que s'est-il passé entre la reine et son altesse ?

— Quoi ! vous l'ignorez? Ce n'était donc pas convenu d'avance? Je disais bien que vous étiez innocent.

— Vous me faites mourir d'impatience, madame Beauvais.

— Voici donc ce qui est arrivé. J'étais, il y a environ une heure, dans la chambre de la reine. Sa Majesté lisait *le Modèle de Conversation* de Scudéry. M. le cardinal entra tout à coup, le visage comme décomposé. « Je viens, a-t-il dit, préparer Votre Majesté à une fâcheuse épreuve. M. le Prince est là-haut dans mon cabinet. Il veut que vous receviez Jerzay, et nous menace de se tourner contre nous si vous ne lui cédez sur ce point. » La reine répondit avec beaucoup de dédain qu'elle ne subirait pas cette humiliation ; que le projet de M. le Prince était de l'avilir, mais que la mère du roi était trop vieille et

d'un sang trop bon pour se voir menée à la baguette par ceux qui lui devaient le respect et l'obéissance. « Je lui ai répondu tout cela, reprit le cardinal, et même avec plus de force encore, puisque j'ai ajouté qu'il n'était point de femme, fût-ce la dernière des bourgeoises, à qui on osât commander de revoir et de traiter bien un homme qui lui a manqué ; mais M. le Prince, avec cette hauteur dont il ne peut rien rabattre, m'a fait cette réplique : « Il le faut pourtant, parce que je le veux (1). » A ces mots, la reine se leva et jeta son livre à la tête du cardinal, en l'appelant poltron, et en lui reprochant de n'avoir point poignardé l'insolent. Quand elle eut bien crié, M. le cardinal lui fit entendre qu'il n'y avait pas à reculer, que les bruits de la rupture entre la cour et M. le Prince avaient plongé leurs amis dans la consternation ; que Sa Majesté serait abandonnée de tout le monde, si l'éclat avait lieu aujourd'hui ; qu'on la croyait déjà perdue ; qu'on buvait à la régence nouvelle dans l'hôtel de Condé, où les créatures des princes se partageaient publiquement les charges de la cour et les gouvernements des provinces ; qu'il se tenait des conseils secrets où l'on ne visait pas à moins qu'à enfermer Sa Majesté dans un couvent, et à remettre comme autrefois la majorité des rois à dix-sept ans. Tous ces discours du cardinal n'auraient pas encore suffi pour ébranler les volontés de la reine, dont la colère ne laissait point d'accès à la frayeur ; mais M. le cardinal ajouta qu'en gagnant du temps, il saurait procurer à Sa Majesté une vengeance aussi complète qu'elle le pouvait souhaiter, et cette idée parut remettre un peu notre pauvre maîtresse. L'heure du petit jeu était sonnée, les dames attendaient au salon. La reine essuya ses yeux, car elle pleurait de dépit...

Jerzay n'en écouta pas davantage. Il laissa Mme Beauvais à cet endroit de son récit, et courut, tout ivre de rage et de désespoir, jusqu'à l'hôtel de Condé. M. le Prince était au milieu de ses serviteurs. Notre héros l'apostropha si impétueusement, que son altesse en demeura stupéfaite.

— Monseigneur, s'écria Jerzay, je me félicite de vous trouver entouré de votre cour : elle saura comment vous vous jouez de vos amis. J'ai appris enfin la vérité ; toutes vos paroles,

(1) Mémoires de la duchesse de Nemours.

depuis hier, n'ont été que des tromperies. Vous vous êtes servi de moi comme d'un vil instrument pour calomnier et insulter la reine. Vous m'avez sacrifié en rejetant sur moi l'odieux de votre conduite. Je n'étais hier qu'un fou et un étourdi; à présent me voilà, aux yeux de toute la terre, un lâche, un impudent et un ingrat, et il n'est plus en votre pouvoir de me rendre l'honneur que vous m'avez ôté. Le reste de ma vie ne suffira peut-être plus à refaire ma réputation. L'esprit s'arrête indécis à chercher lequel est le plus horrible, du traitement que vous faisiez subir à la reine, ou de la perfidie raffinée dont vous usiez à mon égard, sous le prétexte de ménager mon accommodement avec elle. Je ne juge point vos projets, ni les souhaits de votre ambition, mais les moyens que vous employez sont abominables; ils ne sauraient vous mener qu'à une perte certaine, en dépit de votre courage et de votre génie. Si vous trouvez encore des gens assez sots pour s'attacher à votre maison, après cet exemple frappant de l'indifférence et de la légèreté des princes, il faut désespérer de la noblesse française. Personne n'a plus admiré que moi vos belles qualités, ce qu'il y a de grand dans votre âme, et cependant tout ce qu'elle renferme de méchant et de cruel est tombé sur moi seul. Je ne suis qu'un simple gentilhomme, et sans doute vous ne vous embarrassez guère de ce que je pense; vous avez tiré de moi tout le parti possible pour accabler d'outrages la mère du roi notre maître; vous avez réussi; mais, eussiez-vous cent pieds de lauriers sur la tête, tant que je vivrai, ce monde que vous emplissez de votre gloire portera un homme qui n'aura point d'estime pour vous.

Tel est l'ascendant de la passion que, malgré toute sa fierté, M. le Prince, qui sentait la justesse de ces reproches et qui voyait le désespoir de l'infortuné Jerzay, n'eut point le courage de l'interrompre.

— Il est inutile, ajouta notre héros, de vous dire à présent que je ne suis plus à vous. Adieu, messieurs, continuez de servir des princes aussi soigneux des intérêts et de l'honneur de leurs amis. Les procédés de son altesse méritent bien qu'on lui consacre sa vie et sa fortune.

Jerzay, ayant soulagé sa douleur, retourna ensuite chez Mme Beauvais, et la supplia de l'introduire auprès de la reine.

— Il serait mieux d'attendre que j'eusse préparé les voies, lui répondit-elle ; cependant votre hardiesse me plaît, et, dans le transport où je vous vois, il se peut que vous réussissiez à persuader la reine de votre innocence. Sa Majesté est dans la chambre grise ; c'est le lieu de ses conseils secrets avec le cardinal ; je vous y conduirai.

La première femme de chambre mena Jerzay jusqu'au salon des tapisseries, qui précédait le boudoir d'Anne d'Autriche. Elle prenait déjà le peigne pour gratter à la porte, lorsqu'il lui sembla entendre un bruit de pas et d'éperons à l'intérieur de la chambre grise. La clef tourna dans la serrure ; Mme Beauvais, saisissant Jerzay par le bras, l'entraîna derrière une tapisserie. La porte venait de s'ouvrir ; la reine sortit accompagnée du cardinal et de M. d'Hocquincourt.

— Une femme comme moi, disait Sa Majesté, ne se laisse point réduire à de telles extrémités sans se venger. Si je n'écoutais que mes désirs, je voudrais du sang.

— Donnez-moi donc un ordre, répondait M. d'Hocquincourt. S'il y a quatre cents épées autour de M. le Prince, j'en prendrai mille avec moi, et je vous le traînerai ici, mort ou vif.

— Je m'y oppose de toutes mes forces, dit le cardinal ; vous ne feriez qu'un massacre où le prince le plus intrépide du monde périrait héroïquement, et nous écraserait dans sa chute. Pour Dieu ! madame, attendez à demain. Le donjon de Vincennes n'a-t-il pas de quoi vous satisfaire ?

— Ah ! que je maudis votre modération de prêtre et ma faiblesse de femme !

On entendit la voix de stentor de M. d'Hocquincourt répéter plusieurs fois, en descendant l'escalier :

— Donnez-moi un ordre, et, dans une heure, je reviens déposer à vos pieds le cadavre de votre homme.

— Nous n'avons plus qu'à remettre votre audience, dit Mme Beauvais ; votre affaire entraîne après elle des événements d'importance, et la reine paraît trop irritée dans cet instant ; elle ne vous écouterait pas. Surtout n'allez point redire ce que vous venez d'entendre !

— L'indiscrétion m'a coûté assez cher pour que je m'en défie.

Mme Beauvais conduisit Jerzay, par les détours, à une galerie qu'il connaissait, et lui promit, en le quittant, de le servir le

mieux qu'elle pourrait. Notre héros avait encore du chemin à faire pour atteindre les vestibules. Sa mauvaise étoile le mit face à face avec M. de Comminges, qui entrait chez la reine.

— Est-ce un rêve ! s'écria le lieutenant des gardes. Ignorez-vous que Sa Majesté veut qu'on vous jette par les fenêtres, si l'on vous trouve ici ?

— Que m'importe d'être tué? Je venais pour voir la reine et me justifier.

— Eh! que pourriez-vous dire, mon pauvre Jerzay? n'avez-vous pas confié votre équipée à M. le Prince? On sait bien que le reste n'est pas votre ouvrage; mais il y a de ces imprudences dont la gravité fait des crimes, et qu'une reine ne pardonne jamais. Vous êtes perdu; gardez-vous de reparaître, et prenons que je ne vous aie point rencontré.

Ces mots de Comminges rendirent à Jerzay tout son désespoir. Il sentit en effet que sa faute devenait irréparable, par un enchaînement diabolique de contre-coups. La disgrâce de Mme Beauvais mit le comble à ses remords. Cette femme, n'étant point protégée par M. le Prince, essuya la colère de la reine et fut chassée avec un grand scandale. L'exaltation qui avait soutenu jusqu'alors notre héros s'étant dissipée, il tomba dans un abattement qui eût ému de pitié l'implacable Anne d'Autriche elle-même.

VI.

Ce sont les plus cruels des revers, que ceux dont le temps est le seul remède, car l'esprit des malheureux refuse de croire à l'efficacité du spécifique, tout infaillible qu'il est. Notre marquis, dans ce bel âge où l'imagination regarde les années comme des siècles, aurait mal reçu quiconque lui serait venu prêcher la patience et la longanimité. Il se voyait enveloppé dans un réseau de perfidies et d'injustices où il se débattait en vain. En s'écartant du parti des princes, il avait donné la seule preuve de son innocence qui fût en son pouvoir; mais l'arrestation du grand Condé, si elle était exécutée, devait encore détruire l'heureux effet de cette séparation, et rejeter dans le

doute le désintéressement de Jerzay. Les reines ont d'ailleurs autre chose à faire que de rechercher les petites preuves qui leur démontreraient la délicatesse et l'honnêteté d'un ami calomnié. Il faut que la vérité se présente fort lumineuse à leurs yeux, sans quoi elles ne la découvrent point et la laissent dans l'ombre. Notre héros, condamné sans être entendu, mécontent de lui-même au fond, et connaissant bien ses torts, se crut ruiné sans ressources. Il n'osait songer à Cécile, qui avait sans doute appris son inconstance par les bruits publics, et le méprisait à plus juste titre que tous les autres. De quelque part qu'il tournât ses regards, il ne voyait que de la honte, des affronts à subir, des reproches à essuyer, et, se retrouvant ainsi seul, debout au milieu des débris de sa fortune, de ses amours et de ses espérances, son chagrin fut si amer que le diable l'eût trouvé de composition facile s'il le fût venu tenter.

Un matin, ne sachant que faire pour se dérober à sa tristesse, Jerzay parcourut la ville et s'enfonça dans le labyrinthe des rues. Il cheminait d'un pas méditatif, le menton sur sa poitrine, et le cœur oppressé. Le hasard le conduisit au Palais de Justice, où le peuple était toujours assemblé, criant pour ou contre chaque personnage qui passait, avec des intermèdes d'imprécations au Mazarin. Il traversa la foule et se mêla dans un groupe de curieux qui causaient sur les degrés. Bientôt les portes s'ouvrirent, et le parlement sortit. Le célèbre coadjuteur parut, en rochet et en camail, mais fort accompagné de gens à rapières. Toutes les bénédictions étaient pour lui, et les transports du peuple montraient assez la puissance de cet homme. Jerzay le vit marcher dans ces flots de turbulents avec l'aisance du factieux passionné nageant en pleine sédition. Derrière lui étaient M. d'Endreville et le chevalier de Menil, parmi les quatre-vingts recrues du Vexin. Notre marquis, tombant en pays de connaissance, allait s'esquiver, lorsque le gentilhomme sauvage l'aperçut et l'appela par son nom.

— Il faut vous mettre avec nous, dit M. d'Endreville. Notre chef ne se croit pas un dieu à qui tout est permis ; il n'immole point ses serviteurs comme M. le Prince. Prenez rang à côté de moi ; je vous donnerai un protecteur plus honnête.

— Je vous suis obligé, monsieur. J'aurais toutes les raisons du monde pour souhaiter de vous accompagner et d'être de vos

amis. Par malheur, ma conscience me le défend, et je me vois forcé de lui obéir.

—Mon voisin, dit le chevalier de Menil, la renommée n'a plus de trompettes que pour vous rendre fameux. Vous vous acquittez à merveille des pas de clerc.

— Cela vaut mieux que de faire des assassinats.

— Je baisse pavillon devant votre belle conduite à la cour.

— Et moi devant votre loyauté dans le combat singulier.

— Donnez-moi de vos leçons en la science de séduire les reines.

— Quand vous m'aurez enseigné celle du guet-apents, que vous possédez si bien.

— Au revoir, marquis.

— Nous nous reverrons assurément, chevalier.

— Ne venez point me chercher à l'archevêché; c'est un défilé malsain pour les gens de votre bord.

— Tous les défilés seront bons pour vous couper les oreilles.

— Monsieur d'Endreville veut bien de moi pour son gendre. Je vous inviterai à mes noces.

— Je tâcherai de vous tuer auparavant.

— C'est cela. Bonjour, marquis.

— Adieu, chevalier.

Malgré son infidélité, notre héros espérait encore que Cécile garderait mieux que lui les serments auxquels il avait manqué; les paroles de Menil furent comme la dernière atteinte qui comblait son malheur. Le mauvais destin ne lui épargnait pas une blessure, et le frappait à la fois par tous les endroits où il avait laissé quelque prise. Dans son agitation, Jerzay marcha sans savoir où il allait, et sortit de la ville par la porte Richelieu. Il s'assit enfin, épuisé de lassitude, au bord d'un fossé, pour s'abandonner à sa douleur et livrer son cœur aux serpents qui le dévoraient. Le plus gros de ces serpents était la vengeance, triste recours par où les gens désespérés, ne pouvant plus réparer leurs maux, les font retomber sur d'autres.

Les sages de l'Orient assurent qu'un homme parvenu au dernier degré du malheur doit commencer à se réjouir, en pensant que le sort ne saurait plus lui envoyer que des amendements à ses peines. Sans nous amuser à débattre cette philosophie, nous la citons en cet endroit de notre récit où elle se trouve de cir-

constance. Nous laisserons un moment Jerzay à ses ennuis pour apprendre au lecteur comment la fortune, après tant de secousses, lui préparait une première consolation dans sa détresse.

Une fois que l'arrestation des princes fut résolue dans la chambre grise, la reine et le cardinal en firent des ouvertures aux frondeurs, à qui cette mesure donna une grande joie. Le coadjuteur le dit à Mlle de Chevreuse et à M. de Laigues qui raconta la nouvelle au duc de Noirmoutiers. Le duc confia ce mystère à une dizaine d'amis dont il était sûr, et particulièrement à Matha, qui le dit à Vigneul. Celui-ci courut chez M. le Prince, et lui apprit les propositions de M. d'Hocquincourt ; comme elles semblaient incroyables, son altesse les tourna en dérision.

— Me massacrer dans mon hôtel ! répondit M. le Prince ; cela n'est plus de notre siècle. La fête de Saint-Barthélemy tombe en août, et nous sommes en janvier. La reine n'est point de Florence et ne se nomme pas Médicis ; ils savent bien d'ailleurs qu'ils trouveraient à qui parler.

D'autres avis qui revinrent par des voies diverses ne furent pas mieux écoutés. Enfin, lorsque les princes se rendirent au conseil, on vit un homme se glisser dans la foule et remettre à son altesse un billet où étaient ces mots : « Si vous entrez au Palais-Royal, vous n'en reviendrez point. »

— Pardieu ! s'écria M. le Prince, c'est la dix-septième fois qu'on me redit la même sotisse, et j'ai juré de n'y faire attention qu'à la vingtième. Il n'y a pas d'apparence d'atteindre à ce chiffre pendant le chemin ; nous entrerons donc au Palais-Royal.

— Monseigneur, lui disait Vigneul, vous voilà en l'état de César allant au sénat sans se vouloir garder des ides de mars.

— Eh ! pourquoi César a-t-il poursuivi sa route ? N'est-ce point qu'il avait un grand cœur ? Il ne sera pas dit qu'il l'eût plus grand que le mien.

Si Louis de Bourbon avait bien voulu se rappeler l'arrogance et la dureté dont il usait envers la reine et le cardinal, il aurait sans doute pensé que les avertissements ne manquaient pas de vraisemblance ; mais, comme le disait alors Mlle de Longueville l'aînée, « les grands princes sont dans leur jeunesse

aussi persuadés qu'on les craint que les belles femmes sont persuadées qu'on les aime, et il n'est pas plus aisé de détromper celles-ci des effets de leurs charmes qu'il n'est facile de détromper les autres de la terreur que cause leur nom. »

MM. les Princes de Condé et de Conti, et le duc de Longueville leur beau-frère, ne trouvèrent pas la reine dans la salle du conseil, ce qui leur donna du soupçon. Ils voulurent sortir par la porte du petit degré qui menait aux offices. Elle était fermée. Un détachement des gardes en quartier entra au pas militaire. Ce fut leur capitaine, le vieux Guitaut, qui osa dire au grand Condé :

— Je vous arrête, au nom de la reine.

Il parla de même aux princes de Conti et de Longueville. On leur demanda leurs épées, et la cérémonie s'acheva ainsi le plus paisiblement du monde. On les mit en carrosse, et ils furent menés par un détour à la porte Richelieu, où M. de Miossens les attendait avec trois cents chevau-légers qui les accompagnèrent jusqu'au bois de Vincennes. Les chemins étaient mauvais, le carrosse versa, et M. le Prince, sautant par-dessus un fossé, fut bien près de s'échapper. Miossens le retint en courant sur lui l'arme haute.

Notre héros, que nous avons laissé promenant sa mélancolie dans la campagne, fut témoin de cette scène.

— Jerzay, lui cria le prince, si vous m'aviez voulu secourir, je leur échappais.

— Que votre altesse se tire d'affaire comme elle le pourra. Mon épée ne sortira jamais du fourreau à son service.

— La reine saura votre réponse, dit Miossens à Jerzay, et je souhaite que cette rencontre vous aide à rentrer en grâce.

— C'est à M. le Prince qu'elle servira. Il réfléchira tout à l'heure, au bois de Vincennes, sur le danger de sacrifier ses serviteurs.

Ayant ainsi goûté le plaisir d'une vengeance légitime et modérée, notre héros rentra dans Paris avec moins d'accablement. Le peuple allumait des feux de paille en signe d'allégresse. La cour et la fronde se réjouissaient également de l'arrestation des princes, et faisaient une trêve d'un moment à leurs brouilleries. Jerzay, qui n'était plus d'aucun parti, et qui ne sentait que du dégoût pour les émotions populaires, se retira dans son

hôtel de la rue Saint-Honoré. Une lettre qu'il y trouva le surprit agréablement en lui prouvant qu'il n'était pas oublié de toute la terre. A la vue de l'écriture de Cécile, il trembla qu'elle ne lui vînt confirmer la nouvelle dont Menil s'était vanté. Le lecteur jugera par lui-même de ce qui en était.

« Monsieur le marquis, disait Cécile, je ne vous écrirais point, et vous n'auriez jamais entendu parler de moi si vos desseins ambitieux avaient eu le succès que vous désiriez. Il est mal à vous d'avoir rompu les liens qui nous unissaient sans daigner me demander votre liberté. Je vous l'aurais rendue, monsieur, en préférant votre fortune à mon bonheur, puisque ce bonheur n'était plus possible dès l'instant où vous aviez cessé de m'aimer. J'ai versé bien des larmes tandis que vous étiez le sujet de toutes les conversations. Aujourd'hui, je pense que vous voilà malheureux, renvoyé de la cour, victime de M. le Prince, en butte aux attaques de tout le monde, et que, faute d'un ami qui vous console, vous donnez peut-être trop à votre désespoir. Si vous deviez trouver de la douceur à savoir que je vous plains encore, je me reprocherais de ne vous point accorder ce soulagement à vos chagrins. Il n'était pas digne de vous ni de moi de nous séparer ainsi sans un adieu. C'est donc un adieu éternel que je vous adresse par cet écrit; la résolution que je prends de ne vous revoir jamais me donne le courage de vous dire combien votre infidélité m'est un déplaisir cruel. Mon cœur ne pratique point cette fierté qui refuse d'avouer ses peines. Je ne mets pas d'orgueil à paraître insensible. Oui, monsieur, j'ai plus de douleur de votre abandon que vous n'en pouvez avoir des rigueurs de la reine. Songez donc bien à votre dépit de ne point réussir à toucher le cœur de Sa Majesté, si vous voulez mesurer celui que j'éprouve de n'avoir pas su conserver votre tendresse; mais, si vous ouvrez votre âme à la haine ou bien au désir de vous venger de vos ennemis, vous ne connaîtrez plus mes sentiments, car je n'ai point de colère, et ma seule vengeance est de vous souhaiter de sentir quelque regret en recevant mon pardon. L'on a dit cent fois que le cœur n'est point le maître d'aimer ou de ne pas aimer; c'est une façon lâche de considérer nos faiblesses comme inévitables. Tout en demeurant d'accord de cette vérité, je me permets d'ajouter que, si nos sentiments sont involontaires, du moins

les cœurs bons et délicats se distinguent des autres par leur constance. Excusez ce dernier reproche que le chagrin m'arrache. Il eût été plus généreux de ne point accompagner mon pardon d'une plainte. Afin de ne pas imiter la reine, qui vous refuse le loisir de vous défendre, j'enverrai chez vous demain chercher votre réponse. Vous pouvez tenter de vous justifier, à moins qu'il ne vous plaise de passer condamnation sur des torts qui n'ont point de remède. Mon père voudrait me marier avec M. de Menil. Quoique je n'aie pas d'objection raisonnable à lui opposer, puisque le chevalier m'aime et que je suis libre, je craindrais qu'on ne pût voir dans ce mariage un empressement à réparer la perte de votre cœur ; je résiste aux volontés de mon père, avec l'espoir que ma froideur éloignera de moi M. de Menil. Comme votre sort ne me sera jamais indifférent, et qu'on doit souhaiter aux gens ce qui sied à leurs goûts et à leur caractère, mes vœux pour votre bonheur sont d'apprendre un jour que vous avez réussi à gagner les faveurs de quelque princesse. Pour moi, je n'ai plus qu'une envie : celle de ne porter jamais d'autre nom que celui de

CÉCILE D'ENDREVILLE.

Aussitôt que l'espérance eut trouvé une mince ouverture pour se glisser dans l'âme de Jerzay, elle y passa tout entière et s'établit en souveraine, appelant à sa suite le cortége agréable de la joie et des amours. Notre héros s'empressa de croire qu'on l'aimait encore, et cette fois il n'eut pas tort, ce nous semble. Plus il avait eu de chagrin et plus il se hâta de se consoler. Il courut à son écritoire et fit une fort longue réponse dont nous avons extrait seulement le passage qui suit :

« Puisque vous avez assez de bonté pour vous inquiéter de mon désespoir, apprenez que sans vous j'allais peut-être succomber à ma douleur. Je n'ai jamais aimé la reine. Sans les instigations et les conseils perfides de M. le Prince, je n'aurais point cédé à cet étourdissement de vanité qui va faire le malheur de ma vie. Il n'était pas besoin de tous les revers incroyables que ma folie a entraînés pour dessiller mes yeux. Un seul de vos regards, un seul mot tracé par votre main auraient suffi ; mais pendant ce vertige d'un moment tout semblait con-

courir à me tenir plongé dans un aveuglement que je puis à peine comprendre aujourd'hui. Malgré le droit que vous avez de me haïr et de me mépriser, vous ne me supposerez pas assez vil pour vous considérer comme un pis-aller dans mon infortune. Du moins, je puis vous dire que je vous aime sans être soupçonné d'ambition. Je suis au-dessus du misérable état auquel m'ont réduit l'orgueil, l'injustice et la cruauté des princes. Mon esprit se révolte de l'abaissement où la lâcheté des courtisans feint de me croire abîmé. Les titres odieux qu'on donne à une simple imprudence ne pèseront pas toujours sur moi. Il me reste encore quelque noblesse dans l'âme. Avec du temps, du courage et le secours de Dieu, je me relèverai. Sans doute, j'ai mauvaise grâce à vous offrir un cœur qui vous a trahie une fois, un nom taché, une réputation endommagée par la calomnie, une fortune qu'il me faudra peut-être sacrifier pour retrouver l'honneur; mais, si ce cœur vous demeure fidèle après d'autres épreuves, si je lave les taches de mon nom, si je viens à bout de reconquérir une réputation nouvelle et s'il me reste assez de biens pour contenter votre père, ne serez-vous pas touchée de mes efforts? Nos liens sont rompus par ma faute, il est vrai, et s'il vous plaisait de vous donner à mon rival, je n'aurais point le droit d'en murmurer; cependant, si vous ne m'avez pas remplacé dans votre cœur, et si la plainte qui accompagne votre pardon vient d'une douleur sincère, ne pleurez point sur des sentiments qui ne sont pas éteints, et laissez à mon repentir le temps d'expier mes erreurs et de mériter encore votre tendresse et votre estime. »

Après avoir ainsi exprimé avec une honnête franchise tout ce qu'il pensait, notre marquis, dans son zèle à se rendre justice à lui-même, se plut à espérer que son épître ferait des merveilles. Cécile devait infailliblement être émue de compassion et oublier ses fautes avec une clémence amoureuse qui l'enchantait par avance. En déposant dans la main du vieux laquais de M. d'Endreville sa réponse accompagnée d'une bourse assez pesante, Jerzay crut ses affaires rétablies. Il s'imagina qu'une seconde lettre de sa belle lui apporterait bientôt la certitude de son bonheur. Cependant les jours et les semaines s'écoulèrent sans que rien parût. Le dépit et l'inquiétude rentrèrent dans son

âme, tour à tour vainqueurs ou délogés par l'espérance. Tantôt notre amoureux se sentait enlevé par-dessus les collines, et tantôt gisant au fond des précipices. Ainsi vont les cœurs de vingt ans, toujours dans les extrêmes, et jamais dans le sentier maussade où marchent l'âge mûr et la raison.

VII.

Aussitôt les portes du donjon refermées sur les princes, la colère du peuple s'éteignit avec les feux de paille. On cria bien haut d'une tyrannie qu'on avait favorisée. Le Mazarin était un oppresseur qui ne respectait ni le sang royal, ni la gloire et les services passés ; il sacrifiait tout à ses vengeances. Le parlement ne devait plus rien accorder à la reine sans demander la liberté des princes et l'expulsion du cardinal hors du royaume. La cour pensait enfin respirer plus à l'aise, étant débarrassée du grand Condé ; ce moment fut au contraire celui de sa décadence. Le coadjuteur ayant à lui l'oreille de Monsieur, la fronde devint plus redoutable. Comme la reine songeait à fuir encore de Paris, on délibéra au Luxembourg sur les moyens de l'en empêcher, et M. de Gondi pensa faire résoudre Monsieur à enlever le roi. Ce coup de main une fois exécuté, les suites en étaient incalculables. Heureusement Gaston d'Orléans n'osa point en donner l'ordre. L'étoile du ministre pâlissait de jour en jour. Obligé enfin de reconnaître que ses ennemis étaient plus forts que lui, le cardinal battit en retraite. Il courut au Havre-de-Grâce, où l'on avait transféré les prisonniers ; voulant au moins se donner le mérite de leur ouvrir les portes, il se jeta aux pieds de M. le Prince, qui le reçut fort mal et sortit de prison avec plus d'arrogance et de menaces qu'auparavant. Tandis que le grand Condé revenait au milieu de ses amis, le Mazarin, en piteux équipage, passait en pays étranger. La fronde, étonnée de n'avoir plus rien à exiger, rentrait en grondant au fond de sa tanière ; Monsieur se renfermait au château du Luxembourg, et le coadjuteur écoutait siffler les oiseaux de ses volières, à l'ombre de la cathédrale. La reine trembla, et véritablement M. le Prince eut alors entre ses

mains le sort du royaume. Anne d'Autriche montra de l'habileté en se rapprochant des frondeurs. M. de Gondi la vint trouver à la chambre grise, à minuit. On s'accommoda tout de suite, car ce bon père ermite ne demandait qu'à reparaître sur la surface des eaux. Il promit de disputer le pavé aux princes. Il arriva au parlement, aussi accompagné que le grand Condé, aussi haut en paroles, avec des amis armés jusqu'aux dents, prêts à tout massacrer au premier signal, et l'on peut dire qu'il sauva la royauté d'une ruine complète.

Le pauvre Jerzay ne fut qu'un spectateur indifférent et découragé de ces changements de théâtre. On ne trouve plus son nom dans les mémoires du temps, excepté dans ceux de Mademoiselle. Nous avons vu avec plaisir que cette jeune princesse l'avait accepté pour son serviteur. La grande Mademoiselle eut toujours le caractère et les façons d'un enfant volontaire, gâté de ses parents, quoique pas une de ses envies n'ait jamais été satisfaite. On la caressait fort à la cour, à cause de ses biens immenses que l'on convoitait. On lui promit d'abord de la marier au roi, mais la disproportion d'âge était trop grande, elle y renonça d'elle-même. Le roi de Pologne ne lui sembla pas un époux digne d'elle; le cardinal lui fit espérer la main de l'empereur; la reine d'Angleterre lui offrit son fils détrôné. Après une foule de leurres, Mademoiselle comprit qu'on se moquait d'elle et qu'on ne lui voulait point donner de mari. Cette princesse quitta le Palais-Royal dans un accès de mauvaise humeur, et retourna au Luxembourg. Elle y eut une petite cour, dans laquelle Jerzay fut admis. Cette position était honorable, puisque Mademoiselle n'avait encore trempé dans aucune intrigue; d'ailleurs elle était bonne, sage, et libérale pour ses serviteurs. A cette époque, elle détestait personnellement. M. le Prince; dans ses mémoires, elle avoue naïvement que cette haine n'avait aucun motif raisonnable. C'était donc bien la protectrice qu'il fallait à notre marquis.

Le jour où Jerzay ressortit de son néant fut celui du grand conflit entre les princes et la fronde, unie pour cette fois à la cour. Dès le lever du soleil, on s'assembla d'un côté à l'hôtel de M. le Prince, et de l'autre à l'archevêché. Il n'était plus permis de rester neutre. Le coadjuteur avait pris les devants en cachant dans les armoires et les buvettes du Palais un

arsenal de grenades et de mousquetons on guise de rafraîchissements. Le grand chef de cabale, debout à la grille de son archevêché, recevait les volontaires qui accouraient de toutes parts. Il assignait un rang à chacun selon sa qualité. Notre héros s'y présenta, envoyé par Mademoiselle, avec la bonne envie de tirer l'épée contre son ancien protecteur. M. de Gondi le reçut à merveille et lui donna dix hommes à commander, sous les ordres de M. de Laigues. Menil conduisait aussi un détachement.

— Nous voilà donc dans les mêmes rangs? dit-il à Jerzay.

— Ce n'est pas ce qui m'en plaît, chevalier, car je vous déteste.

— Je vous le rends de tout mon cœur.

— Nous mettrons nos querelles de côté au milieu d'affaires plus importantes; mais ces affaires une fois terminées, je prendrai la liberté de vous rappeler les nôtres. Eh! d'où vient que vous ne m'annoncez point votre mariage?

— C'est que j'en suis encore aux accordailles. On m'ajourne à la fin de cette guerre, et je vis tranquille sur la parole de mon beau-père ; je n'ai plus sujet de vous craindre, puisque vous volez des reines aux princesses du sang.

— Vous n'êtes pas autant délivré de moi que vous l'imaginez. Je vous ferai concurrence jusqu'à la mort.

— J'en attendrai les effets en dormant sur les deux oreilles.

La marche du cortége sépara nos deux rivaux. Nous ne raconterons point cette séance si connue du parlement, dont on a fait le récit partout. Le temple de la justice y parut transformé en place de guerre, et pendant quatre heures les deux partis en présence furent à deux doigts d'un carnage. La fronde et les princes, enfermés dans cet espace resserré, devaient s'y exterminer réciproquement s'ils en étaient venus aux mains, ce qui eût défait la cour de tous ses embarras. On sait que le coadjuteur faillit recevoir un coup de poignard entre deux portes, et que le courage du président Molé sauva la vie à douze cents personnes prêtes à s'entr'égorger. M. le Prince sortit en déclarant qu'il cédait la place, pour ne plus se commettre avec des robins, mais qu'il reviendrait les brûler dans leurs repaires et leur enseigner une autre guerre que celle des pots cassés. Il

partit en effet pour Saint-Maur, d'où il se rendit en Guienne peu de jours après.

Jerzay, dépendant d'une princesse jeune et capricieuse, craignait de n'avoir pas longtemps à demeurer dans la fronderie, et voulut au moins tirer quelque profit de ses entrées à l'archevêché. Il y alla plusieurs fois chercher le père de Cécile sans le pouvoir rencontrer. Le gentilhomme sauvage était une manière de républicain qui eût voulu suivre l'exemple du parlement d'Angleterre. Il boudait le coadjuteur et le traité de Mazarin depuis son accord avec la reine. Un matin, notre héros apprit que M. d'Endreville abandonnait le parti et faisait ses bagages. Il se résolut à l'aller voir au logement que M. de Gondi lui donnait. Un carrosse de voyage était à la porte, et le père de Cécile y attachait lui-même ses malles.

— Monsieur, lui dit Jerzay, jusqu'à ce jour nous étions de partis contraires; l'ardeur que vous mettiez à la politique m'empêchait de vous témoigner la sympathie et le respect dont j'étais pénétré pour vous. Aujourd'hui nous avons la même bannière; souffrez que je recherche votre amitié, en vous parlant d'une affaire qui me tient fort au cœur.

Le gentilhomme sauvage fit un demi-salut et continua d'attacher ses bagages au carrosse :

— Monsieur le marquis, votre présence ici prouve assez que la vraie fronderie n'existe plus. Je ne suis sous aucune bannière à cette heure; mais il n'importe, vous pouvez me confier vos affaires si bon vous semble.

— Monsieur, vous avez une fille charmante que j'aime depuis le jour où je l'ai vue pour la première fois.

— Vous aimez ma fille? reprit M. d'Endreville en bouclant une courroie.

— De toute mon âme.

— C'est donc une demande en mariage que vous me faites là?

— Oui, monsieur. Pardonnez-moi de n'employer le ministère de personne; j'ai voulu plaider ma cause moi-même, espérant que l'amour m'inspirerait assez d'éloquence pour vous toucher.

— Il n'y a point de mal à cela. Je ne suis pas formaliste. Cécile est une fille sage; je m'en rapporte à elle. Comme ce n'est pas moi qui épouserai son mari, je lui permets de le choisir à

son goût, persuadé qu'elle ne prendra pas un sot ni un malhonnête homme.

— Cela est d'un excellent père, et je vous estime davantage, monsieur, pour ces sentiments généreux. Combien je suis aise de voir finir les préventions fâcheuses que vous aviez contre moi !

— C'est que vous étiez du parti de l'Espagnole. A présent que la pauvre fronderie a rendu l'âme, je ne vous veux point de mal.

— J'en suis pénétré de reconnaissance. Je puis donc faire ma ma cour à Mlle Cécile, avec votre agrément?

— Faites votre cour, dit M. d'Endreville en nouant une corde; ce sera de la peine perdue.

— Eh! pourquoi donc, monsieur?

— Parce que j'ai promis ma fille à M. de Menil, qui me l'a demandée le premier et qui l'aime aussi.

— Mais si Mlle Cécile me préférait à lui.

— Alors elle serait pour vous.

— L'espoir me revient. Sachez donc, monsieur, que j'avais autrefois déclaré mon amour et que votre aimable fille m'avait donné quelque encouragement.

— Elle aura changé d'idée.

— Permettez au moins que je m'en assure.

— Bien volontiers. Voilà mes bagages finis. Holà! Cécile, cria le père; tout est prêt, vous pouvez descendre.

Cécile parut en habits de voyage. Le sang lui monta jusqu'aux yeux quand elle reconnut Jerzay.

— Ma fille, reprit le gentilhomme sauvage, monsieur le marquis dit qu'il vous aime et me demande votre main. Il assure que vous aviez d'ancienne date un engagement avec lui.

— C'est la vérité, mon père.

— Eh! pourquoi diable avoir accepté Menil, si vous en préfériez un autre?

— Hélas! ne savez-vous pas que monsieur de Jerzay m'a manqué de foi pour prétendre aux faveurs de la reine?

— Vous me l'aviez pardonné, s'écria Jerzay; mais je vois bien que votre déplaisir était une feinte par l'empressement que vous mettez à me donner un successeur.

— Et vos nouvelles infidélités, monsieur, vous les ai-je pardonnées?

— Non, mademoiselle; vous avez fait mieux, vous les imaginez à l'instant. Le subterfuge est de mauvaise grâce.

— Le mensonge est inutile, monsieur; vous aimiez la grande Mademoiselle; mais apparemment vous y avez échoué comme auprès de la reine. M. de Menil vous a vu faisant le galant chez la princesse, et tout le monde répétait que vous recommenciez au Luxembourg vos aventures du Palais-Royal.

— Et vous croyez les impostures de Menil, les discours des sots et des bavards! Allez, je suis un fou de chercher à vous détromper, car vous ne m'aimez plus, et vous donnez de fausses couleurs à votre trahison.

— Voici de la compagnie, dit le père. Nous devrions être loin. Votre débat est-il terminé?

— Oui, monsieur, s'écria Jerzay. Je ne répondrai plus à ces artifices grossiers. Prenez pour votre gendre un menteur et un fat qui m'a lâchement assassiné.

— Je n'épouserai jamais M. de Menil, répondit Cécile. Partons, mon père, et conduisez-moi dans mon couvent.

M. d'Endreville monta en carrosse avec sa fille, et le cocher fouetta les chevaux. Le coadjuteur rentrait au milieu de son cortége. L'encombrement de la rue arrêta les voyageurs.

— C'est vous, d'Endreville? cria M. de Gondi. Vous nous abandonnez? Cela n'est pas bien. Je ne l'aurais jamais cru de vous.

La maigre figure du gentilhomme sauvage parut à la portière, et le feu des passions politiques sortit de ses yeux gris.

— Et moi, dit-il, je ne vous aurais jamais cru capable de vous allier à cette reine espagnole, qui ne vous en haïra pas moins. Vous aurez le chapeau de cardinal, et vous le porterez à Vincennes; ce sera le résultat de toutes nos discordes. Vous avez tenu deux fois le roi dans vos mains sans en profiter. Je vous regarde comme perdu pour avoir eu trop beau jeu.

— C'est pourquoi vous en tirez votre épingle.

— Oui, ventrebleu! tandis qu'il est encore temps. Vous irez en prison, mais moi je serais fusillé.

— Vous êtes un vieux Fairfax.

— Et vous, monsieur de Gondi, vous n'êtes point un Crom-

well. Franchement, tout votre amour de la conspiration n'est que pour la conspiration même, et ne va point au-delà. Si vous réussissiez, Dieu me damne, je crois que vous en seriez au désespoir, parce que ce serait fini. Vous êtes dupe de vous-même, et vos amis le seront un jour de leur confiance dans votre fortune et vos talents.

Pendant ce dialogue public, Cécile, frappée sans doute de l'accent de vérité qui avait percé dans les paroles de Jerzay, regardait par l'autre portière du carrosse, et il va sans dire que notre héros se trouva par hasard tout auprès d'elle.

— Il est mal à vous, mademoiselle, lui dit-il, de vous abaisser jusqu'à la feinte.

— Est-ce ma faute, monsieur, si l'on dit que vous aimez la princesse ?

— Eh ! ne voyez-vous pas que c'est une ruse de Menil ? Viendrais-je adresser ma demande à votre père si j'étais amoureux d'une autre que vous ? N'ai-je pas saisi avec soin l'instant favorable où les revirements des factions nous rapprochaient ? Et lorsqu'enfin M. d'Endreville n'a plus de préventions et qu'il vous laisse maîtresse de vos volontés, c'est vous qui rompez nos liens sur un bruit ridicule ! Ce dernier coup est le plus cruel de tous ; je n'ai plus qu'à m'en aller aux frontières chercher la mort dans quelque bataille.

— Bon Dieu ! ne faites point cela, si vous êtes innocent. Justifiez-vous, monsieur ; je ne demande qu'à vous croire fidèle. De mon côté, je ne voulais pas survivre à votre nouvelle inconstance, et nous serions de grands fous de nous en aller mourir si nous nous aimons encore. Venez à Mantes la semaine prochaine. Demandez-moi au parloir du couvent. Nous aurons le loisir de nous expliquer, et ne songez plus à vous faire tuer aux frontières.

Jerzay, un peu rassuré par les derniers mots de Cécile, retourna au Luxembourg avec un visage moins ténébreux, mais furieusement animé contre M. de Menil.

— Ce misérable ! disait-il, oser répandre partout que je suis amoureux de Mademoiselle ! M'assassiner de sa langue de vipère quand il m'avait déjà blessé par trahison ! La princesse est jeune et charmante, il est vrai. Elle rit volontiers avec moi, et je suis fier de la préférence qu'elle me témoigne ; mais je

saurai bien prouver aux sots que je n'ai point la folie de perdre le respect que je dois à une aussi grande dame. Sans attendre plus longtemps, je demande à Mademoiselle la permission de me battre avec Menil. Nous allons sous les remparts; je le terrasse; il avoue ses calomnies, et je lui coupe la gorge pour en finir.

Les grands vents de la politique avaient soufflé sur la girouette du Luxembourg. M. de Laigues, confident intime du coadjuteur, rencontra notre marquis sur le perron du château.

— Montez chez Monsieur, lui dit-il; on y prépare une belle campagne où la jeunesse et les cotillons vont faire des prodiges. Prenez vos souliers de danse pour livrer l'assaut à une place de guerre. Votre princesse est devenue général d'armée.

Sans comprendre ces paroles, Jerzay courut au cabinet des médailles, où était Monsieur avec sa fille et ses amis.

— Arrivez donc, Jerzay, s'écria Mademoiselle. Nous tenons conseil, et il nous faut une forte tête.

— De quoi s'agit-il?

— De prendre la ville d'Orléans. C'est moi qui commande l'expédition.

— Avec un aussi aimable capitaine, nous irions au bout du monde.

— Quel enfantillage que cela! répétait Monsieur.

— Laissez faire, disait Madame. Je gage que ces enfants réussiront à merveille, et vous en serez pour la honte de n'avoir point osé ce qu'une jeune fille va entreprendre.

— Voyez un peu les beaux guerriers en jupons blancs!

— Ils prendront la ville à votre barbe.

— Ma fille, n'oubliez pas vos bracelets et votre éventail pour livrer l'assaut, et mettez votre gorgerette au bout d'un bâton, en guise d'oriflamme.

— Ne riez point : j'en suis capable, s'il faut cela pour animer mes compagnons.

— Allez donc à Orléans, mais ne gagnez point de rhume.

Monsieur sortit en haussant les épaules.

— A présent, demanda Jerzay, votre altesse m'expliquera-t-elle ce qui se passe?

— Voici les nouvelles de ce matin : La reine manque à toutes ses promesses; elle se moque du parlement. Le Mazarin rentre

en France; la cour l'attend sur la route de Poitiers; un courrier vient de nous annoncer ces changements. La fronde n'a plus qu'à se joindre aux princes. M. d'Hocquincourt marche sur Orléans pour s'en emparer au nom de la régente; mais on n'y veut point de lui; on s'offre à Monsieur, qui hésite, selon sa coutume. Les bonnes gens d'Orléans nous ont beaucoup aimés. Cette ville est de l'apanage de Monsieur. Sourdis, qui en est gouverneur, nous promet de nous ouvrir les portes. Je veux entrer dans la place avec mes femmes et quelques amis; j'y introduis ensuite les troupes de MM. de Beaufort et de Nemours, et si les gens du roi osent approcher, on les accueille à coups de canon. Qu'en pensez-vous, Jerzay?

— C'est admirablement conçu.

— M. le coadjuteur approuve mon projet, et m'engage à tenir ferme contre la faiblesse de Monsieur.

— Il a raison. Quand partons-nous?

— Tout à l'heure. Je n'attends plus que deux conseillers du parlement qui doivent m'accompagner.

On annononça aussitôt MM. de Croissi et de Bermont, envoyés de la grande chambre. Le prince de Rohan arriva ensuite pour commander après Mademoiselle, et, tout le monde étant prêt, on demanda les carrosses.

A voir les préparatifs de cette expédition, jamais on n'eût imaginé que ce fût pour aller prendre une ville d'assaut. Hormis Mmes de Fiesque et de Fontenac, femmes d'un âge mûr et d'un grand sens, la maison de Mademoiselle ne se composait que de jeunes filles. Ce blanc troupeau riait et jasait sur le perron du Luxembourg. La princesse, au milieu d'elles, gardait un sérieux fort politique entre les conseillers vêtus de noir, et posait son doigt sur la poitrine de M. de Rohan pour lui expliquer son plan de campagne. A une fenêtre paraissait le visage de Monsieur, derrière les vitres, et Madame, du haut d'un balcon, adressait à sa belle-fille cent rcommandations qu'elle n'écoutait point. Les six gentilshommes de l'escorte, dont notre héros faisait partie, debout à distance, la bride du cheval en main, ne quittaient pas des yeux l'essaim joyeux des demoiselles.

— Par ma foi! disait l'un d'eux, la princesse est la plus jolie de toutes. Voyez donc comme elle a de l'éclat avec ses cheveux blonds.

— C'est vrai, ajouta Jerzay. Regardez son pied : qu'il est charmant dans ce petit soulier vert.

— Allons, dit Mademoiselle, voilà qui est arrangé! Mettons-nous en route. A Orléans, mes amis : qui m'aime me suive!

— A Orléans ! crièrent les demoiselles.

La princesse monta dans le premier carrosse en compagnie des personnages graves. Les deux suivants furent occupés par les jeunes filles; mais il se trouva un quatrième carrosse où il n'y avait encore personne·

— Qui donc y mettrez-vous ? demanda Madame du haut de son balcon

— C'est ma musique, répondit la princesse avec majesté.

On vit arriver les violons de son altesse royale, conduits par le petit Lulli, qui n'était pas encore fameux comme il le devint plus tard. Trois fourgons, bien garnis de vivres et de bagages, fermaient la marche. Les six gentilshommes étaient à cheval. La bande folâtre partit au galop, soulevant derrière elle un tourbillon de poussière. Des bonnes gens qui passaient crièrent : vive Mademoiselle ! Et M. l'avocat Patru, homme d'esprit, qui prenait le frais sous les arbres de la barrière d'Enfer, en voyant ce monde jeune et évaporé, dit à un vieux docteur de ses amis ce bon mot qui circula le soir dans la ville :

— Les murailles de Jéricho sont tombées au son des trompettes, celles d'Orléans vont s'ouvrir au bruit des violons.

VIII·

La grande Mademoiselle avait le pied bien fait et aimait les souliers verts. Cette particularité fut de quelque poids dans la destinée de Jerzay. Animé par le plaisir et le mouvement, notre héros n'avait point songé au dommage que cette campagne pouvait causer à ses affaires. Ce fut environ au Bourg-la-Reine que lui revint à l'esprit le souvenir de sa colère contre Menil et de son projet d'aller à Mantes voir Cécile au parloir du couvent. Il était un peu tard pour s'en occuper. Jusqu'au village de Longjumeau, il y rêva et en eut du souci. Le doux regard que sa

maîtresse lui avait jeté mélancoliquement par la portière du carrosse, et la voix touchante de Cécile laissant le reproche pour tourner à la clémence, formèrent un ensemble assez imposant de motifs qui le conviaient à s'en retourner ; mais d'autres regards accommpagnés de sourires, que la princesse distribuait à ses amis par la portière d'un autre carrosse plus beau, se mélangeaient avec les images de la matinée. Tout cela remué encore dans sa tête par le trot de son cheval y établit un chaos agréable où son cœur ne se reconnaissait plus. Mademoiselle s'amusait beaucoup de cette entreprise. Le coadjuteur lui en avait fait comprendre l'importance. Les historiens devaient prendre leurs plumes neuves pour écrire une page aussi extraordinaire. Plus Monsieur se montrait indécis, plus la fermeté de sa fille devait enchanter et surprendre. Abandonnée au désir de la gloire, la princesse avait dans le geste et la parole cette énergie qui ajoute un si grand éclat à celui de la beauté. Le feu du courage animait son teint; ses yeux, où régnait ordinairement une fierté froide et hautaine, jetaient des lueurs plus vives dont les voisins étaient éblouis. Le moment présent l'emporte volontiers sur le passé dans les imaginations jeunes. Notre héros aimait Cécile de tout son cœur et se fût indigné de la meilleure foi du monde à l'idée de lui être infidèle. On pourrait seulement avancer que, si Mademoiselle eût été laide et vieille, il n'eût pas rempli ses devoirs avec la même ardeur et qu'il eût pensé davantage à tout ce qu'il laissait en suspens derrière lui.

Jerzay n'avait qu'à prétexter de sa haine contre M. le Prince pour refuser d'être du voyage. Sa répugnance ne fut pas extrême à se rapprocher du parti de Condé, puisqu'il n'y songea point.

Les retards qu'on avait eus à Paris empêchèrent nos aventuriers d'arriver à Étampes pour la nuit. Ils couchèrent dans un village. Le lendemain ils rencontrèrent les troupes de MM. de Beaufort et de Nemours. Ces deux princes formèrent, avec M. de Rohan, le conseil de guerre dont Mademoiselle était le président. On fut averti que la cour était proche d'Orléans, mais que les portes ne lui seraient pas ouvertes. Dès députés de la ville vinrent supplier son altesse de n'en point approcher jusqu'à ce que le roi se fût retiré. La princesse n'en tint

compte et poursuivit son chemin. Le soir du second jour, on soupa gaiement en nombreuse compagnie, et, pour passer le temps, on rompit les cachets de l'ordinaire de la poste. La lecture des lettres amusa la réunion. Un autre conseil de guerre, plus beau et non moins utile que le premier, occupa le matin du troisième jour, et l'on parvint enfin à proximité d'Orléans. Mademoiselle avait la tête si exaltée qu'elle ne voulut entendre les avis de personne.

— C'est à moi, dit-elle, de mener à bien mon entreprise et comme je l'ai conçue. Messieurs mes ministres, vous me devez obéissance. Je prétends que la ville m'ouvre ses portes sans qu'on ait vu de ses murailles un seul mousquet à côté de moi. Je me présenterai accompagnée seulement de mes femmes, de mes six gentilshommes et de quelques valets de pied. Tels sont mes ordres.

Le conseil n'osa murmurer. La princesse s'avança donc jusqu'à la porte Bannière. Les bourgeois et les soldats s'amassèrent en haut des remparts et crièrent : Vive Mademoiselle ! Mais on n'ouvrit point. Ennuyée d'attendre dans son carrosse, la petite-fille d'Henri IV descendit en personne et quitta ses femmes sans égards pour l'étiquette. M. de Pradine lui apprit qu'il existait, à deux pas de là, une ancienne porte moins bien gardée, mais qu'il fallait franchir des fossés et des buissons d'épines pour s'y rendre. Mademoiselle, n'écoutant que son grand cœur, se lança au milieu de ces périls. Des femmes poussaient des cris lamentables en voyant une altesse grimper comme un chat, se prendre aux ronces et déchirer ses robes. Rien ne la pouvait arrêter. Enivrée par les applaudissements et l'espoir du succès, la princesse ne connaissait plus d'obstacles. Moitié par ses efforts et moitié dans les bras de Pradine et de Jerzay, elle traversa les précipices et arriva sans accident à la vieille porte :

— Je vous ordonne de m'ouvrir, cria son altesse.

Le capitaine qui gardait le passage répondit fort respectueusement qu'il n'avait point les clefs.

Des mariniers proposèrent d'enfoncer la porte ; ils en arrachèrent deux planches ; les gentilshommes de la suite montèrent d'abord par cette ouverture. Pradine prit Mademoiselle sous les bras, et Jerzay la souleva de terre par les pieds. On la fit passer

ainsi comme une pièce de contrebande. Aussitôt les tambours battirent la chamade, la troupe présenta les armes, et la ville appartint à la fronderie. La princesse, portée sur un fauteuil, fut menée à l'Hôtel de ville, et M. le garde des sceaux, accompagné du grand conseil du roi, qui demandait l'entrée à la porte de Blois, entendit les cris du peuple et s'en retourna comme il était venu.

Cette journée fut riche en émotions pour la grande Mademoiselle et pour ses compagnons d'aventure. Après la prise d'une ville par escalade, il y eut l'ivresse du triomphe, la harangue aux bourgeois assemblés, les vivat, le repas, la musique, où Lulli fit à merveille. Malgré son intrépidité, la petite-fille de Henri IV était hors d'elle-même pendant l'action, et ce trouble lui dura jusqu'au soir. Ses femmes dispersées par la tourmente des événements, ne gardaient plus le cérémonial. L'heure du coucher ramena le bon ordre, qui avait fort souffert. L'étiquette sortit enfin des bagages avec les bonnets de nuit. Au moment de se mettre au lit, la princesse, n'ayant plus autour d'elle que ses amis, daigna badiner avec eux, et leur demanda en riant s'ils étaient satisfaits de sa conduite.

— Vous avez montré, dit M. de Rohan, de quel sang vous sortez, et nous n'étions que des fous avec notre prudence et nos conseils, car, sans votre célérité, la ville tombait au pouvoir du roi.

Des exclamations de joie et d'enthousiasme appuyèrent ces paroles. M. de Beaufort s'inclina profondément devant Mademoiselle en rendant hommage à sa sagesse et à son courage. Mmes de Fiesque et de Frontenac avouèrent qu'elles étaient des poltrones, et les jeunes filles, entraînées par le bel exemple de leur maîtresse, jurèrent de la suivre désormais jusque dans la fumée des canons, s'il lui plaisait de les y conduire. Notre héros, debout à l'écart, écoutait d'un air rêveur cette symphonie de rires et de voix fraîches. La princesse vint à lui.

— Et vous, Jerzay, ne partagez-vous point mon plaisir? N'êtes-vous pas fier de servir un conquérant comme moi? Cette journée comptera-t-elle dans votre vie?

— Je tremble qu'elle ne compte plus que je ne voudrais, tant votre altesse m'a ravi et transporté d'admiration.

— Entre nous, je suis moi-même étourdie de ma bravoure.

— Jugez alors si je l'ai pu voir de sang-froid! J'en ai l'esprit bouleversé.

— C'est donc à cela que vous songiez, dans votre coin?

— Je songeais au moment où j'ai porté votre altesse dans mes bras.

— Ne gâtons pas ce jour glorieux par des propos de comédie.

— Ce beau jour est peut-être le seul où votre altesse me puisse pardonner ce que j'éprouve, en faveur de son grand succès, et voilà pourquoi je lui ose dire le désordre de mon cœur.

— Prenez garde, Jerzay, vous mêlez de la galanterie à des choses trop sérieuses. Je vous pardonne avant de me coucher; mais qu'il n'en soit plus question demain.

Monsieur eût volontiers tourné en ridicule l'expédition de sa fille si elle n'eût point réussi. Le contraire étant arrivé, il écrivit une lettre fort héroïque pour complimenter Mademoiselle. La prise d'Orléans était si bien une affaire de conséquence, que M. le Prince accourut aussitôt du fond de la Guienne attaquer l'armée mazarine. Ce n'est pas ici le lieu de raconter les prodiges militaires de ce grand capitaine, ni les services que lui rendit Mademoiselle pendant son séjour à Orléans. On en peut lire les détails fort au long dans les gros mémoires de cette princesse. On y verra comment elle réconcilia M. de Beaufort et M. de Nemours, qui se querellaient; comment elle rendit la justice aux paysans, conserva les deniers du roi qu'on voulait piller, empêcha les violences, secourut la veuve et l'orphelin, et surtout comment elle mangea d'excellentes confitures de Cotignac, dont M. de Sourdis la régalait.

Notre héros demeura auprès de Mademoiselle quinze jours entiers, qui s'écoulèrent avec la rapidité d'un songe, menant une vie agréablement variée par l'exercice, les promenades et les réjouissances, ne quittant guère plus la princesse que son ombre, et regardant les souliers verts autant qu'il lui plaisait. Un matin qu'il faisait le soupirant, on s'en aperçut, et on en glosa. Mademoiselle n'était pas encore endurante comme elle le devint avec Lauzun. Son envie de porter un jour une couronne et sa gloire nouvelle l'obligèrent à donner un avis charitable à notre marquis.

— Mon cher Jerzay, dit-elle, je vous veux du bien, et j'aurais de la peine à vous parler sévèrement. Les mauvais traitements dont la reine vous a accablé m'ont toujours fait pitié, vous le savez, et j'ai voulu, par bonté d'âme, vous recueillir quand tout le monde vous abandonnait; mais je ne pourrais, à mon âge et libre comme je suis, garder un garçon bien fait et d'amoureuses manières qui s'aviserait de se passionner pour moi. Une seconde aventure malheureuse vous perdrait sans espoir de retour. Revenez à la raison, je vous en prie; laissez les soupirs, si vous ne voulez point retomber dans le triste état dont je vous ai sorti.

Le nuage d'or qui couvrait les yeux de notre héros se dissipa immédiatement, et la vérité, sortant de son puits, lui montra le fond de ses sentiments qu'il ne savait plus reconnaître.

— Votre altesse me rend un grand service, répondit-il, en daignant me faire voir ma folie sans se mettre en colère. Je lui garderai une reconnaissance éternelle pour la douceur dont elle use à mon égard. Tout en confessant la faute où ses grâces et son mérite me poussaient malgré moi, je lui avouerai encore que j'étais deux fois coupable, puisque j'aime de tout mon cœur une demoiselle de ma province.

— Rien de mieux. Épousez-la et me la conduisez au Luxembourg.

— Je crains fort de l'avoir fâchée par mon silence.

— Allez faire votre paix. Je vous donne congé. Si votre belle vous tient rigueur, nous lui parlerons. Je souhaite ce mariage, et vous n'ignorez pas que mes volontés s'accomplissent. Je donnerai des danses à l'occasion de vos noces.

— Tant d'indulgence et de générosité me comblent de joie. Je vais partir à l'instant, et plaise au ciel que je revienne marié!

Jerzay partit ainsi qu'il le disait, et à franc-étrier, dévorant l'espace, comme s'il eût été possible de rattraper à coups d'éperons les journées perdues. M. de Menil avait vu des envoyés de la princesse à l'archevêché. Il les fit jaser, et il eut vent des soupirs de notre héros pour la nouvelle pucelle d'Orléans. L'occasion était favorable. De peur que Cécile ne se défiât de lui-même, il expédia un agent d'intrigues qui répandit à Mantes des bruits exagérés. La grille du couvent les laissa

passer, et ils entrèrent enfin jusque dans l'oreille de la pauvre Cécile, qui faillit s'évanouir de chagrin. Heureusement ces menées du chevalier ne s'achevèrent pas du jour au lendemain. Son ambassadeur avait ivrogné dans les cabarets, en sorte que Jerzay entra tout botté au parloir, deux heures après le coup porté à ses amours. Cécile pleurait dans le jardin du couvent, lorsqu'on l'avertit qu'un beau gentilhomme demandait à lui parler.

— C'est vous! s'écria-t-elle en essuyant ses larmes. Vous n'êtes donc pas aux genoux de Mademoiselle?

— Je vous le demande! J'ai fait quarante lieues pour me jeter aux vôtres. Vous êtes maîtresse de vous-même, puisque votre père ne vous gêne en rien. Ne balancez plus, Cécile. Décidez à présent si votre cœur me payera de toutes mes traverses, et s'il me pardonnera des fautes que j'ai chèrement expiées.

— Monsieur de Jerzay, levez la main vers ce crucifix qui est suspendu à la muraille, et jurez de répondre sincèrement à mes questions.

— Je le jure de toute mon âme.

— Avez-vous, oui ou non, senti de l'amour pour Mademoiselle dans ce voyage à Orléans?

— Je ne m'en défends pas. Pendant un moment très-court, une espèce de vertige m'a pris en voyant les charmes de son altesse; mais la raison m'est revenue bien vite, et ma tendresse pour vous a chassé ces visions. C'est elle qui m'amène plus amoureux de vous que jamais, et brûlant de vous le prouver en vous donnant le reste de ma vie.

— Eh! monsieur, quel fonds puis-je faire sur un amour qui s'envole à chaque paire de beaux yeux que vous rencontrez?

— Oui, j'ai une tête légère, une malheureuse disposition à m'enflammer, j'en demeure d'accord. Songez pourtant que, malgré nos longues séparations, malgré l'empire de l'imprévu, votre image a résisté dans mon âme à tout ce que le hasard y a voulu jeter pour la remplacer. Que sera-ce donc si vous consentez à devenir ma femme? N'en doutez pas, Cécile : je ne suis pas un amant sans défauts, mais je serai un bon et fidèle mari, si vous m'aimez assez pour veiller sur moi et prendre

quelque soin de conserver ma tendresse. Mon cœur s'est toujours indigné des faux pas où ma faible cervelle l'a entraîné. Au lieu de l'abandonner, chargez-vous de le conduire avec votre aimable raison, et vous verrez que nos jours s'écouleront délicieusement.

Sans la grille du couvent, peut-être Cécile attendrie serait-elle tombée dans les bras de son amant. L'austérité du lieu, la sombre apparence de ce parloir et l'obstacle de cette grille tournèrent ses idées au sévère. Dans leur honnête envie de n'épouser que des modèles de perfection, les jeunes filles manquent souvent l'occasion de s'assurer un bonheur dont les ailes sont promptes à s'ouvrir. Il serait plus sage et plus doux de corriger la personne qu'on aime en la rendant heureuse qu'en lui promettant ce qu'elle souhaite; mais, par un instinct naturel, les femmes trouvent un merveilleux plaisir à suspendre la récompense au bout d'un fil que leur main s'amuse à retirer vingt fois. Cécile ne voulait point avouer qu'elle aimait Jerzay pour ses défauts, et, dans un bel accès de dignité romanesque, elle répondit :

— J'exige de vous une dernière épreuve : nous attendrons encore trois mois, et, si au bout de ce temps vous me revenez fidèle et sans reproche, je vous appartiendrai.

— Et si dans trois mois je suis mort? Si votre père ne vous laisse plus aussi libre qu'à présent? Si la guerre civile m'emporte à l'autre bout du royaume? Qui sait ce qui nous peut arriver en moins de temps que cela?

— Ne vous en prenez qu'à votre inconstance et aux doutes que vos erreurs m'ont inspirés. Adieu, monsieur; ma volonté est inébranlable.

La désolation et les cris de Jerzay ne firent que rassurer Cécile sur l'imprudence de sa fantaisie, en lui persuadant qu'un garçon aussi amoureux ne manquerait pas d'être fidèle. Une fois confirmée dans sa résolution, elle y trouva du plaisir, et rentra dans son couvent parfaitement satisfaite d'elle-même.

IX.

Le théâtre de la guerre s'étant rapproché de Paris, Mademoiselle revint auprès de son père. Le retour du cardinal avait réuni contre la reine les frondeurs, les princes et Monsieur. Étourdie par ses succès, la fille de Gaston tenait sa cour au palais du Luxembourg, et la mode y amenait jusqu'à cinq cents personnes tous les matins. Les jupons y étaient en grande majorité. On voyait des enfants de quinze ans lever en l'air leurs doigts mignons et froncer les sourcils en raisonnant avec un sérieux imperturbable sur des questions de haute politique. Au milieu d'elles brillait l'héroïne d'Orléans dévorée par l'envie de tailler encore de la besogne aux historiens à venir.

Tandis que Mademoiselle s'amusait à se faire reine de Paris, M. le Prince menait la guerre avec une activité prodigieuse. La royauté eût été perdue deux fois, si la volonté marquée de la Providence n'eût protégé l'étoile de Louis XIV contre celle de ce grand capitaine. Sur le terrain des cabales, il avait rencontré le coadjuteur, et sur le champ de bataille, où il se croyait plus sûr de vaincre, il trouva un adversaire aussi fort que lui : le maréchal de Turenne venait de prendre le commandement de l'armée royale. Tant que M. le Prince eut affaire à M. d'Hocquincourt, il le battit à outrance et le chassa devant lui fort en désordre. Une fois en face de M. de Turenne, ce fut tout autre chose. Le maréchal avait l'avantage par le nombre et le bon état de ses soldats. M. le Prince perdit l'offensive et fut obligé de se replier sur Paris. Après une marche forcée, il campa dans les bois de Saint-Cloud ; l'artillerie l'en fit déloger encore. Il se jeta dans le village de la Chapelle; aussitôt les troupes du maréchal occupèrent les hauteurs de Montmartre, Saint-Denis et Bagnolet. M. le Prince, enfermé dans un cercle étroit, s'y défendait intrépidement ; mais, la position étant fort critique, il envoya le comte de Fiesque au Luxembourg demander un renfort de bourgeois volontaires, et prier Monsieur de faire ouvrir les portes, pour lui assurer une retraite en cas de déroute.

Le 2 juillet 1652, à cinq heures du matin, le comte de Fiesque entra donc dans la chambre à coucher de Gaston d'Orléans. Son altesse royale était au lit avec Madame. Il y avait de la compagnie; on discourait sur la mauvaise passe où se trouvait M. le Prince. M. de Fiesque remarqua dans l'embrasure d'une fenêtre un groupe de visages inconnus qu'il supposa être des frondeurs.

— Voici le moment, dit-il, où votre altesse peut rendre un service éclatant à M. le Prince. Vous savez en quel état est l'armée, resserrée entre les murs de Paris et les troupes mazarines. Le sort du parti dépend de cette journée. Nous serons attaqués ce matin, nos forces sont insuffisantes, et les soldats se découragent. Il n'y a plus à balancer. Les quatre régiments d'Orléans, les colonelles parisiennes et le peuple nous doivent secourir. Avec leur aide, M. le Prince répond de la victoire. Votre altesse royale en partagera les honneurs avec lui, si elle veut bien se lever incontinent et monter à cheval.

Pendant ce discours, Monsieur affectait de tousser, comme s'il avait eu la poitrine malade.

— Je suis pris d'un vilain rhume, mon cher Fiesque, dit-il. Vous me voyez désolé de ne pouvoir faire pour mon cousin de Condé tout ce que je voudrais.

— Eh! monsieur, qu'est-ce qu'un rhume, auprès de la destruction d'une armée? Levez-vous, au nom du ciel!

— Monsieur est incommodé, cria Madame du fond de ses draps.

— Il serait imprudent à son altesse royale de se lever, dit un des frondeurs.

— Je comprends : ces messieurs viennent de l'archevêché, où sans doute M. de Gondi a charitablement résolu qu'on laisserait périr M. le Prince; mais vous n'écouterez point ces méchants conseils. Ce serait une tache sur le beau nom de votre altesse royale. Sauvez l'armée, Monsieur. Je vous en conjure par votre père le roi Henri IV, qui n'eût jamais abandonné ses amis dans un semblable danger.

— Le roi mon père n'avait point la fièvre à la bataille de Coutras ni à celle d'Ivry.

— Si fait, monsieur, il avait une fièvre, et non point tierce

ni quarte, mais bien de tous les jours : la fièvre de gloire et d'honneur.

— Vous ne me croyez donc point, mon cher Fiesque? Tâtez un peu mon bras.

— Je ne me connais pas en rhumes. Ah! grand Dieu! que vais-je dire à M. le Prince?

— Il m'en voudra mortellement, n'est-ce pas?

— Cela n'est pas douteux : il vous gardera une rancune éternelle.

— Eh bien, je vais m'habiller, et je tâcherai de quitter la chambre. Dites-lui que je ferai tout le possible pour son service.

Mademoiselle venait d'entrer, en coiffe du matin.

— On entend le canon, dit-elle ; la bataille est engagée si proche des murailles qu'on la croirait dans Paris. N'allons-nous pas au secours de nos amis?

— Je ne suis point en état de sortir, répondit Monsieur en relevant ses couvertures jusqu'aux yeux.

— Pour moi, j'y veux aller.

— Vous êtes notre ange sauveur, s'écria M. de Fiesque.

— Que faut-il faire? demanda la princesse.

— Ouvrir la porte Saint-Antoine, assembler les gardes colonelles, appuyer l'armée, recevoir nos bagages et les mettre en sûreté, donner du secours à nos blessés.

— Je m'en charge. Celle qui a escaladé les portes d'Orléans saura bien ouvrir celles de Paris.

— Bien cela, Mademoiselle. Vous parlez en petite-fille d'un grand roi. Sans vous je m'allais faire sauter la cervelle, plutôt que de porter à M. le Prince une réponse qui l'eût mis au désespoir.

Dès le premier coup de canon tout le Luxembourg s'était éveillé. Les femmes de la princesse, ne la trouvant pas à sa chambre, se dispersèrent dans le château. Jerzay et les autres gentilshommes descendirent au perron. M. de Fiesque leur apprit en deux mots ce qui se passait chez Monsieur. La princesse parut à une fenêtre et cria :

— Demandez mes chevaux, et préparez-vous à me suivre.

Elle arriva bientôt, à demi coiffée, le visage fort animé, sans colliers ni bagues, mais plus jolie qu'on ne l'avait jamais vue.

— Tout va bien, dit-elle; je remplace Monsieur. Voici un pouvoir avec son cachet. Ce n'est point sans peines que je l'ai arraché. Mon carrosse n'est pas prêt? Je meurs d'impatience.

La bande des frondeurs, en sortant du château, salua Mademoiselle avec des airs railleurs. Jerzay les entendit parler entre eux.

— Enfin, disaient-ils, une combinaison s'est donc trouvée où l'indiscrétion de Monsieur nous sera profitable!

— C'est un miracle, en effet. Regardez cette horloge : avant que la grande aiguille ait fait deux fois le tour du cadran, le parti des princes sera exterminé.

— Cette péronelle est capable de déranger nos plans.

— Bah! Les pucelles ne sont plus assez sages, dans notre siècle, pour que Dieu les inspire.

— Quoi! s'écria Jerzay, monsieur d'Endreville, vous voilà retombé dans la fronderie.

— Comme vous le dites, répondit le gentilhomme sauvage, comme vous le dites, et assez content d'y être retombé, puisqu'elle se relève de sa chute.

— Messieurs, dit la princesse, que le cardinal de Retz ne se réjouisse pas d'avance. Je sauverai M. le Prince, aussi vrai que je m'appelle Louise d'Orléans, et demain il se peut qu'on voie à Notre-Dame plus d'épées que de cierges.

Les frondeurs s'inclinèrent si bas qu'on ne savait plus si c'était du respect ou une moquerie; mais la princesse leur tourna le dos sans y prendre garde. Elle envoya immédiatement ses gentilshommes au grand Condé pour l'assurer de son zèle. Jerzay, transporté d'enthousiasme, oublia ses anciens griefs pour ne songer qu'à mériter l'approbation de Louise d'Orléans, et partit au galop, plein d'une ardeur guerrière puisée dans les beaux yeux de Mademoiselle.

Si l'on pense que cette princesse, élevée dans la mollesse, habituée à se croire d'un sang plus précieux que le reste des humains, n'avait alors que vingt-quatre ans, on lui accordera volontiers le tribut d'admiration qu'elle mérita pendant cette journée par son énergie et sa grandeur d'âme. Elle se rendit à l'hôtel de ville accompagnée de M. de Rohan et de ses dames d'honneur. Elle y parla, une heure durant, d'abondance et sans préparation. Malgré l'opposition de M. de L'Hospital, gou-

verneur de Paris, et celle du prévôt des marchands, elle eut gain de cause sur toutes ses demandes. On lui accorda 1° deux mille soldats détachés des gardes colonelles; 2° quatre cents hommes pour garder les équipages de l'armée des princes dans la place Royale; 3° l'ouverture des portes. Ce dernier article fut difficile à obtenir. Les notables se retirèrent pour en délibérer. La princesse, dans son émotion, se jeta éperdue sur un prie-dieu où elle resta prosternée avec ferveur jusqu'à la fin de la délibération. Ce mouvement passionné toucha messieurs de la ville plus que les phrases les plus éloquentes. Le troisième point fut accordé. On délivra enfin à Mademoiselle un pouvoir où il était ordonné aux officiers des colonelles et aux gardes des portes *d'obéir à tous ses commandements.* La princesse l'arracha des mains du greffier qui apposait les sceaux de la ville, et s'échappa comme un oiseau. Elle remonta aussitôt en carrosse, et se rendit au faubourg Saint-Antoine.

A mesure qu'on approchait du champ de bataille, les rues devenaient plus désertes, et le vacarme de l'artillerie plus effrayant. Les femmes, saisies de terreur, descendirent et abandonnèrent la partie. Le cocher demandait s'il fallait avancer encore :

— Marche toujours! cria Mademoiselle.

M. de Rohan, qui avait couru devant, venait de faire ouvrir les portes aux blessés. Le duc de La Rochefoucauld passa, couvert de sang et défiguré par un coup de mousquet dans les yeux. Le chevalier de Valone le suivait de près, soutenu par deux soldats; il avait une balle dans le corps :

— Est-ce que tu vas en mourir? lui demanda la princesse par la portière.

— Oh! que non, répondit-il.

— Et vous, Clinchamps?

— Je suis en mauvais état, mais j'en réchapperai. Regardez celui qui vient derrière moi, il est bien plus malade.

C'était M. de Flamarins; on le portait mourant sur un brancard.

— Fouette donc tes chevaux! cria Mademoiselle à son cocher.

La porte Saint-Antoine était encombrée de blessés qu'on déposait à l'ombre des murailles, car la chaleur était extrême.

Les décharges des mousquets, les chocs de la cavalerie et les clameurs confuses des combattants amenaient aux oreilles de la princesse un effroyable mélange de bruits, comme les enfers en doivent rendre; c'était à faire évanouir une fille moins intrépide et moins exaltée que Louise d'Orléans. L'armée avait repris courage en apprenant que la ville se prononçait enfin pour les princes, et le combat recommençait avec plus d'âpreté que jamais. Au-delà du mur d'enceinte, chaque maison du faubourg était changée en redoute. Le grand Condé semblait se multiplier. On le voyait partout, sa voix perçante commandait tous les feux, et il n'y eut pas une attaque importante où sa terrible figure ne vînt offrir aux yeux des soldats une image sublime du démon des batailles.

Mademoiselle se réfugia dans la maison d'un conseiller au parlement nommé Lacroix; elle y déjeunait de bon appétit, malgré son émotion, n'ayant encore rien mangé de la journée. M. le Prince arriva, sortant d'une mêlée. Ses cheveux et ses plumes étaient brûlés, ses habits en lambeaux, sa cuirasse criblée de coups et son collet teint de sang, quoi qu'il n'eût point de blessure. Il avait un pouce de poussière sur le visage, et tenait à la main son épée dont le fourreau était perdu.

— Mon cousin, s'écria la princesse, en quel état vous êtes!

— Ce n'est rien, je n'ai point de mal, mais vous voyez un homme désespéré.

— Prenez courage. Les secours de la ville doivent être en chemin.

— Et mes amis qui sont tous tués! La Rochefoucauld, Clinchamps, M. de Nemours! Tant de braves gens que j'aimais et qui meurent pour moi! Ah! je ne voulais pas entreprendre cette maudite guerre.

Le prince se jeta dans un fauteuil en pleurant. La douleur de cette âme si fortement trempée avait une expression déchirante. Mademoiselle fondit en larmes.

— Remettez-vous, lui dit-elle; j'ai vu vos amis. Ils sont mieux que vous ne croyez. M. de La Rochefoucauld est le plus malade, et pourtant il n'a point l'air de vouloir mourir.

— En vérité? Ils vivent encore?

— Je vous jure que je les ai vus, et qu'ils vivent.

— Ah! vous me rendez l'espérance. Donnez-moi de l'eau,

ma cousine; la soif me brûle les entrailles. Et Monsieur, que fait-il?

— Monsieur est incommodé, dit la princesse en rougissant.

— Toujours le même! De qui donc tenez-vous votre générosité, ma chère cousine? Si c'est de votre père, vous ne lui en avez guère laissé. Çà! ne nous amusons pas. Turenne est à Popincourt avec un gros de cavalerie qui nous perdra s'il nous charge en flanc. Aussitôt que vos renforts arriveront, faites-les marcher de ce côté. Vous m'entendez? A Popincourt.

— Je les y enverrai.

Jerzay entra hors d'haleine.

— Monseigneur, dit-il, voilà du secours par deux endroits: le régiment de Poissy a passé la porte Saint-Honoré; on entend les tambours des colonelles qui viennent à nous.

— Vive Dieu! répondit M. le Prince. Nous allons recommencer la partie avec un beau jeu.

— Qu'avez-vous, Jerzay? dit Mademoiselle. Votre habit est plein de sang. Hélas! le pauvre garçon a le bras cassé!

— L'os n'est pas entamé. Ce n'est d'ailleurs que le bras gauche.

— Tu es blessé, Jerzay? s'écria M. le Prince, et au service d'un homme qui t'a maltraité comme je l'ai fait! Ah! je ne mérite pas d'avoir des amis comme toi. Je sens le remords qui m'étrangle. Dis que tu me pardonnes, mon pauvre Jerzay, et embrassons-nous.

Jerzay, trop remué pour répondre, se jeta, palpitant de joie, dans les bras du prince. Les officiers des colonelles arrivèrent pendant cette scène.

— Messieurs, leur dit le grand Condé, vous savez comme je me suis mal conduit envers Jerzay, comme je fus ingrat et méchant pour lui? Eh bien! il s'est battu à mon service et il est blessé! oui, mordieu! blessé au bras; lui que j'ai sacrifié avec une légèreté abominable! Ah! je voudrais avoir reçu ce coup de mousquet dans le milieu du cœur, tant il me fait de peine. Jerzay m'a pardonné, car il vaut bien mieux que moi. Mille diables! je le dirai à toute la terre, que tu m'as pardonné. Allons, messieurs, je vais vous conduire à Popincourt, et, si nous y trouvons M. de Turenne, la bataille est gagnée.

— Je vous accompagnerai, s'écria Jerzay.

— Non, mon ami, reste auprès de Mademoiselle. Veux-tu te battre encore? Tu n'auras qu'à suivre l'avenue Saint-Antoine; je t'y rejoindrai dans une demi-heure, après avoir délogé Turenne.

M. le Prince partit, courant comme un chevreuil.

— Mon cher Jerzay, dit Louise d'Orléans en essuyant une larme, que je vous envie ce coup de feu et le baiser de mon cousin! Mais il faut vous faire panser.

— Il sera temps ce soir. Souffrez que je retourne au rendez-vous que M. le Prince m'a donné. En attachant mon bras avec un mouchoir, je pourrai combattre encore.

— Eh bien! allez-y donc. Tenez, voici mon mouchoir; je veux vous le nouer moi-même au cou.

— On me le verra dans le plus fort de la mêlée.

— Il faut me le rapporter, Jerzay.

— Plût à Dieu que je fusse assuré de mériter, en vous le rapportant, la récompense dont M. le Prince m'a honoré!

— La même récompense, je vous la promets, Jerzay. Vous m'embrasserez sur la joue devant toute ma cour, et je ne recevrai jamais de baiser qui me soit plus agréable.

— Je me sens invincible avec cette espérance.

— Ne manquez point de vous trouver ce soir au Luxembourg, car, si mon mouchoir demeurait parmi les morts, j'en serais inconsolable.

— Je m'estimerais heureux de mourir pour la meilleure et la plus belle princesse du monde.

— Que le courage est une galante vertu! Allez, Jerzay, et soyez prudent. Je vais faire une prière pour que le ciel vous protége.

Notre héros sortit, tout ivre de joie et de passion guerrière. Mademoiselle se mit à la fenêtre pour le regarder monter à cheval.

— Adieu, lui dit-elle encore. Ce bras en écharpe vous sied à ravir (1). Si votre maîtresse vous voyait ainsi, elle aurait le cœur assez touché pour ne plus vous faire languir, et vous l'épouseriez demain.

En quittant la fenêtre, la princesse murmura tout bas :

(1) Mémoires de Mademoiselle.

— L'aimable garçon ! Si je n'étais la plus grande princesse de l'univers entier, je voudrais être un homme et ressembler à celui-là.

Peu d'instants après cette scène, la fille de Gaston d'Orléans monta sur les tours de la Bastille. Le canon tira par son ordre sur les troupes royales, et ce coup hardi termina la bataille. La journée du faubourg Saint-Antoine fut également glorieuse pour le maréchal de Turenne et pour son adversaire. A force de valeur M. le Prince sauva son armée, mais tout le monde comprit que le parti des princes ne pouvait plus tenir contre le roi. Mademoiselle s'en aperçut la dernière à cause de l'agitation où l'avait jetée son intrépide conduite. Le soir venu, la princesse, entourée de ses amis et accablée de félicitations, reçut une cour immense à son palais. Après avoir bien savouré les encens, elle demanda des nouvelles de Jerzay. Personne ne sut lui en donner. On l'avait reconnu, à distance, engagé fort avant dans une charge de cavalerie. Les uns le croyaient mort et les autres prisonnier. Quoi qu'il en fût, il ne se présenta pas au coucher de Louise d'Orléans, et la princesse se mit au lit très-affligée, gardant à regret le baiser qu'elle avait promis de si bon cœur au pauvre Jerzay.

X.

A peine lancé au galop dans l'avenue Saint-Antoine, notre héros, rappelé à lui-même par les paroles de Mademoiselle, s'était souvenu du temps d'épreuve imposé par Cécile. Trop loyal pour concevoir l'idée d'un mensonge, il frémissait en songeant qu'il faudrait avouer cette apparence de galanterie que la princesse venait d'encourager.

— Malheureux que je suis! s'écriait-il, j'ai oublié tout net mes amours ; et c'est Mademoiselle qui m'y fait penser! Sans cela je m'en allais peut-être rêver à une autre que ma maîtresse jusqu'à demain. Il n'est plus d'excuse à une pareille légèreté. Puisque je suis un monstre destitué de cœur et de cervelle, périssons du moins les armes à la main, et cachons dans une mort glorieuse mon désespoir et ma fragilité.

Le régiment de Conti s'apprêtait à charger l'ennemi; Jerzay se mêla dans les rangs et disparut au milieu d'un nuage de poussière et de fumée. Les Croates de la reine furent culbutés et prirent la fuite. On les chassa fort loin l'épée dans les reins. Les soldats de M. le Prince étaient volontiers pillards, ils s'arrêtaient à vider les poches des morts et se dispersaient dans la plaine. Jerzay, emporté par sa fureur, se trouva tout à coup isolé, n'ayant plus devant lui personne à attaquer. La bataille semblait avoir tourné vers les murailles de la Bastille, et il était à moitié chemin de Bagnolet. Un petit bois lui offrait un asile frais pour se reposer de la chaleur et rassembler ses esprits bouleversés. Aussitôt qu'il eut franchi la lisière de ce bois, quatre mousquets, dirigés à bout portant sur sa poitrine, l'obligèrent à s'arrêter :

— Qui vive? lui cria-t-on.

— Ami des princes.

— Ne tirez point, dit un cavalier caché sous les feuilles. Mon gentilhomme, vous êtes prisonnier; gardez votre épée si vous voulez me donner votre parole de ne point chercher à vous enfuir.

— Je vous la donne.

— On vous traitera bien.

Le cavalier prit une longue-vue et se mit à observer la campagne. C'était un homme de mine un peu vulgaire, ayant de gros traits, de larges épaules et la tête forte. A son bâton de commandement, Jerzay soupçonna qu'il voyait M. de Turenne lui-même.

— Les Croates sont ralliés, dit le maréchal avec tranquillité; je savais qu'ils reviendraient. On marche à leur rencontre. Laissons-les faire.

Le combat venait de recommencer; des balles sifflaient aux oreilles du maréchal, qui n'y prenait pas garde. Au bout d'un instant, les Croates ayant le dessus, M. de Turenne ajouta :

— C'est bien cela : ils ont pris leur revanche. Mais je reconnais le cri de M. le Prince. Il ne me cherche plus à Popincourt. Attention, messieurs! faites marcher deux escadrons de la Tour-d'Auvergne. Voici l'infanterie qui s'avance du côté de Pantin. Le faubourg sera enlevé dans une heure. Donnez ordre qu'on prépare les chariots pour les blessés.

Jerzay, tenant ses regards attachés sur le visage impassible du maréchal, admirait la puissance de la stratégie opposée au génie impétueux de Condé. La bataille était gagnée pour M. de Turenne, selon des calculs certains, à moins qu'une chance imprévue ne vînt les renverser. Tout à coup le maréchal tressaillit :

— Quel est ce bruit? s'écria-t-il. J'entends du canon, et ce ne sont pas les nôtres, puisque j'ai envoyé l'artillerie à la Chapelle. Je vois de la fumée au-dessus de la Bastille. Tirerait-elle sur nous ? En avant, messieurs !

L'état-major sortit du bois dans un ordre parfait et s'approcha de Paris. Un rang de Croates venait de tomber foudroyé par les canons de la Bastille. Au bout d'une heure, la retraite avait sonné; le faubourg Saint-Antoine restait définitivement à M. le Prince. Les honneurs de la journée étaient partagés entre les deux généraux; mais le bénéfice en appartint au roi.

Le pauvre Jerzay, emmené au bourg de Saint-Denis, passa la nuit dans la tristesse et les souffrances, fort inquiet de se voir prisonnier et craignant surtout toujours les reproches inévitables de sa maîtresse. Nous devons ajouter à sa louange qu'à l'heure du coucher, il lui échappa seulement un très-léger soupir en songeant au baiser promis par la princesse. Des chagrins trop sérieux tournaient ailleurs ses pensées. Les chirurgiens posèrent un appareil sur sa blessure, qui n'était pas grave; mais il ne dormit guère, et, dès le point du jour, ne sachant que faire de sa personne, il obtint du maréchal la permission de se promener sur les bords de la Seine.

Les guides flottaient sur le cou de son cheval; notre héros suivait au pas le cours de la rivière. Il cherchait à se reconnaître dans le chaos des événements de la veille, et se demandait quelle réponse il ferait à Cécile lorsqu'il en viendrait à comparaître devant ce juge sévère. Un cavalier, sortant de Saint-Denis, galopait par derrière lui et le rejoignit bientôt.

— Ah ! s'écria le passant, voilà monsieur de Jerzay qui représente le beau ténébreux.

— Monsieur de Menil! c'est le ciel qui vous envoie. Arrêtez-vous et causons un peu, je vous prie.

— Volontiers, pourvu que ce ne soit pas longtemps.

— J'abrégerai autant qu'il se pourra. J'étais en train de jurer et de maugréer de tout mon cœur.

— Ne vous interrompez point. Est-ce que vous avez du souci?

— Horriblement, et je souhaitais un homme sur qui soulager ma colère; vous me tombez à merveille.

— Je suis aise de voir que je n'arrive pas mal à propos, comme un fâcheux.

— Chevalier, après les tours pendables que vous m'avez joués, après un assassinat commis sur ma personne, vous ne trouverez pas mauvais, je l'espère, le petit compliment que je vais vous adresser : vous êtes un infâme et un coquin. Je ne vous quitte plus sans que nous ayons tiré l'épée. Il faut, cette fois, qu'un de nous deux couche l'autre par terre.

— Je désire ce moment autant que vous, marquis. Cependant nous remettrons la partie à demain, car aujourd'hui je ne m'appartiens pas; je suis parlementaire. Le cardinal de Retz m'a donné une mission de confiance auprès de la reine, et je lui porte la réponse de Sa Majesté. Quant à votre compliment, je le considère pour ce qu'il vaut, et je vous en rendrai un autre tout pareil : vous êtes un fat.

— Au diable votre mission ! Je suis las de remettre toujours. Prenez du champ et battons-nous.

— Impossible, marquis. Demain je vous irai chercher où vous voudrez. On m'attend à l'archevêché.

— Et moi, je prétends vous tuer à l'instant même, que l'heure vous plaise ou non.

— Je me moque de vous.

Menil piqua des deux et partit comme un trait, comptant sur l'excellence de sa monture; mais le cheval de Jerzay se trouva meilleur encore que le sien. Notre héros fut bien vite à deux pas de son ennemi :

— Retournez-vous, chevalier, sans cela je vais vous tuer par derrière, et ce serait une honte.

Le chevalier avait glissé la main dans l'arçon, et, passant un pistolet sous son bras gauche, il le tira en arrière; mais il manqua Jerzay, qui répondit par un coup de feu dont le cheval de Menil fut abattu. Aussitôt les deux champions, s'élançant à terre, prirent leurs épées. Jerzay, dans le transport de rage où il était, ne songeait pas à la défense, et, fort heureusement

pour lui, Menil, étourdi par la chute de son cheval, ne se montra guère plus habile. Plusieurs bottes se perdirent dans les plis des manteaux. Menil rompait d'une semelle à chaque passe; cette manœuvre exaspéra notre marquis à tel point, qu'il ne se connaissait plus. A la fin, il sentit moins de fermeté dans la main de son adversaire; Menil, atteint deux fois dans le corps, plia sur ses genoux.

— Faites-moi bon quartier, Jerzay, dit-il, je suis blessé d'un vilain coup.

— En voici un autre meilleur, répondit Jerzay en lui plongeant son épée au milieu de la poitrine.

Le chevalier poussa un gémissement sourd, et tomba sur le dos.

— Achevez-moi, disait-il d'une voix éteinte.

— Je le veux bien. Va donc rendre à Dieu ton souffle de scorpion.

Jerzay déchargea un pistolet à bout portant sur le front du chevalier en s'écriant :

— Morte la bête, mort le venin ! comme dit le proverbe.

Puis il sauta sur son cheval et regagna Saint-Denis à toute bride. La grand'rue était encombrée par les équipages du roi. M. de Turenne, le chapeau à la main, recevait les compliments de Leurs Majestés. Notre héros se glissa derrière le maréchal pour écouter ce qu'on disait. La reine se querellait avec son ministre :

— Monsieur le cardinal, j'ai eu tort, j'en conviens. Cela est fait, n'y pensez plus. L'audace et les perfidies de ces frondeurs ont fini par me rendre intraitable. J'ai renvoyé leur parlementaire sans avoir voulu l'écouter.

— Il faut toujours écouter les gens qui ont envie de discourir.

— La colère m'a emportée.

— Et qui était leur parlementaire.

— Un certain Menil.

— Je voudrais pour tout au monde qu'on ne l'eût point laissé partir. Vous serez cause qu'ils se mettront en défense chez le coadjuteur. Si nous faisions courir après cet homme?

— Menil ne rentrera jamais à l'archevêché.

— Qui dit cela? s'écria le cardinal.

— C'est moi, répondit Jerzay, et je vous en donne ma parole, car je viens de tuer le chevalier de Menil.

— Allons! nous sommes plus heureux que sages.

— Vous nous rendez un grand service, Jerzay, dit la reine. Eh! comment êtes-vous ici? je vous croyais chez Mademoiselle.

— Hélas! madame, depuis que vous m'avez défendu de vous revoir, je ne sais plus que devenir.

— Ce gentilhomme est mon prisonnier, dit M. de Turenne.

— Ah! cela diminue un peu le mérite de vos regrets et de votre retour.

La reine partit pour Saint-Germain.

Tous les jours qui suivirent furent marqués par des événements favorables à la cause du roi. Le fameux massacre qui eut lieu le 4 juillet, à l'hôtel de ville, éloigna de la fronderie les honnêtes gens. Les partis, comme l'a écrit M. le cardinal de Retz, semblaient se *dégingander,* et le sien, qu'il croyait être le plus robuste, était, en réalité, le plus dégingandé des trois. L'armée des princes, campée dans le faubourg Saint-Victor, se réduisit insensiblement à rien. Le grand Condé, Monsieur et la princesse sa fille quittèrent Paris; les habiles temporisations du Mazarin firent ouvrir les portes au roi.

Un matin, Anne d'Autriche, installée au Palais-Royal, recevait de toutes parts les soumissions. Le repentir amenait une foule innombrable. La reine pardonnait à cœur ouvert. On ne voyait que de vieux ennemis s'embrassant et s'invitant à souper pour noyer enfin leurs discordes dans les verres. Jerzay passa au milieu de cette procession.

— Mon cher enfant, lui dit la reine, il vous faut une grâce particulière outre l'amnistie générale. J'oublie les torts envers ma personne plus aisément que les crimes envers le roi mon fils. Un ancien amoureux n'est point fait pour nous effrayer. Rentrez auprès de nous, mais à une grande et terrible condition : celle de vous marier.

— S'il dépendait de moi, je le serais depuis longtemps. J'aime une demoiselle qui me reproche avec raison ma légèreté de tête, et cependant je mourrai de chagrin si elle continue à me tenir rigueur.

— Oh! que voilà mon amant bien guéri!

La file des âmes repentantes interrompit la reine, et entraîna Jerzay.

— Qu'a donc notre bonne maîtresse? disait un des pénitents; je ne l'ai jamais vue si affable. La clémence serait-elle la seule cause de ses regards si brillants de contentement?

— Ajoutez-y le plaisir de la vengeance, lui répondit-on. Pendant que nous baisons la main de Sa Majesté, le cardinal de Retz est dans la salle des gardes, arrêté par Villequier. Une compagnie des gendarmes vient de partir pour ramasser, à l'archevêché, le dernier noyau de la fronderie.

— Ceci explique les doux yeux de cette bonne maîtresse.

Au bout d'une heure, la foule étant diminuée, l'exécuteur Comminges vint parler à l'oreille d'Anne d'Autriche.

— Une jeune fille, Comminges? dit la reine. Il ne fallait point l'arrêter.

— Elle n'a pas voulu quitter son père.

— Mais elle sera fort mal sous les verroux. Nous n'avons point le projet de coucher messieurs les frondeurs sur le duvet, ni de les nourrir d'ortolans.

— Si Votre Majesté lui parlait? Elle semble aimable et intéressante.

— Ce père était sans doute un des plus obstinés factieux?

— Je le crains pour la pauvre demoiselle. Il faisait partie des quatre-vingts gentilshommes du Vexin.

— Dites à cette jeune fille que je la verrai tout à l'heure. Vous la mettrez sur mon passage, et, tandis que je lui parlerai, on emmènera son père au bois de Vincennes.

Le lecteur a deviné qui était cette jeune fille. Au passage de la reine, Cécile tout éplorée se jeta aux pieds de la superbe Anne d'Autriche :

— Ah! madame, disait-elle, ce n'est pas même la grâce de mon père que je viens implorer, quoique vous pardonniez à tant d'autres; je vous demande comme une faveur de partager sa prison.

— Je ne puis le souffrir, mademoiselle; mes ennemis m'accuseraient de cruauté si je mettais les filles de votre âge dans un donjon.

— Qu'importe ce qu'ils diront? soyez généreuse en dépit des méchants. Hélas! madame, j'ai entendu raconter dans mon enfance que vous aimiez bien le roi d'Espagne votre père, et que le cardinal de Richelieu vous avait persécutée pour cela.

Souvenez-vous de vos chagrins et d'une tendresse si belle, afin d'avoir compassion de mon désespoir.

Anne d'Autriche fronçait le sourcil d'un air qui ne présageait rien de bon. Heureusement Jerzay, qui se trouvait présent, lui ferma le chemin en posant aussi le genou en terre.

— Votre Majesté, dit-il, m'a commandé de me marier. Comment pourrai-je lui obéir si elle enferme au donjon de Vincennes et mon beau-père et la personne que j'aime?

— C'est là votre maîtresse, Jerzay? répondit la reine avec un rire mêlé d'aigreur. Je ne m'étonne plus que votre ancienne folie vous soit passée. La demoiselle est bien plus jeune et plus belle que nous. Ma mie, vous aimez donc ce gentilhomme?

— Je n'ai plus d'autre sentiment que ma douleur, madame.

— Elle ne paraît point vous aimer, Jerzay.

— Un mot de votre auguste bouche pourrait lui ôter sa douleur et lui rendre son amitié pour moi.

— Eh bien, ma mie, épousez M. de Jerzay, et je vous donnerai votre père pour mon cadeau de noces.

— Qu'en pensez-vous, Cécile? demanda notre héros.

— Ah! s'écria la reine, voici un regard qui en dit assez. Vous êtes aimé, monsieur. J'ajouterai au don de ce père frondeur un emploi dans ma maison pour cette petite fille quand vous l'aurez faite marquise. Je signerai au contrat afin de montrer que je ne suis point jalouse, pour une maîtresse abandonnée, car votre mari a fait le galant auprès de nous, ma belle.

— Je le sais, madame, et j'en ai beaucoup pleuré.

— Riez donc maintenant, et félicitez-vous d'être plus jeune que nous de quelque vingt ans.

La reine aurait pu dire trente, mais on ne redressa pas son erreur. Jerzay lui baisa la main par reconnaissance, et le cardinal, qui descendait l'escalier, s'écria de loin :

— Savez-vous, madame, pourquoi vous pardonnez plus volontiers à M. de Jerzay qu'à tous les autres? C'est que ce gentilhomme, tout chargé de fautes qu'il est, vous charme encore par un agréable *semblant*.

— Que parlez-vous de *semblant?* demanda Sa Majesté.

— Nous disons en italien, *sembiante,* visage, ou semblant, selon l'occasion. Je me suis trompé entre les deux sens.

— Gageons que vous n'auriez point confondu, si je vous

avais annoncé d'abord le mariage de Jerzay avec cette jolie fille.

— Il se marie? c'est fort louable ; on lui fera du bien.

— N'y comptez pas, Jerzay ; monsieur le cardinal est plus avaricieux qu'il ne le croit lui-même.

Le roi avait atteint sa majorité pendant la guerre, et sa maison était formée. Celle du petit Monsieur restait encore. On y trouva pour notre héros une compagnie des gardes. Après toutes les infortunes et les erreurs qu'on vient de lire, Jerzay épousa Cécile, et fut aussi fidèle mari qu'il avait paru amant léger. Hormis le temps qu'il donnait à sa charge, il ne bougeait de son ménage, et ne fit plus parler de lui que par les mères et les bonnes gens qui le citaient comme le modèle des époux.

Les mémoires ont dit cent fois ce qui est advenu des autres personnages de cette histoire. Le coadjuteur et Mademoiselle l'ont écrit eux-mêmes. M. le Prince, trop fier ou trop défiant pour vouloir entrer dans l'amnistie, retourna en province. J'ai lu, je ne sais où, qu'une M[me] de la Guette, femme vaillante de ce temps-là, s'était vantée d'avoir amené la paix de Bordeaux en prêchant ce grand capitaine sur les horreurs de la guerre civile. La désertion des troupes en fut la véritable cause. M. le Prince, abandonné de ses soldats, se réfugia en Flandre et servit sous les drapeaux espagnols. Il en eut honte un beau jour et revint aux pieds du roi, son cousin, qui lui pardonna de la meilleure grâce du monde.

Si Jerzay eut beaucoup d'enfants, nous n'en savons rien. Passé le jour de son mariage, on ne trouve plus son nom en aucun endroit ; mais à coup sûr il fut heureux, vécut honnêtement et mourut en chrétien.

PAUL DE MUSSET.

LE SPÉRONARE.

I.

UN REQUIN.

Nous avions vu à Syracuse (1) tout ce que Syracuse pouvait nous offrir de curieux; il ne nous restait plus qu'à y faire la provision de vin obligée; nous consacrâmes toute la soirée à cette importante acquisition; le même soir, nous fîmes porter nos barriques au Spéronare, où nous les suivîmes immédiatement, après avoir embrassé notre savant et aimable cicerone, qui, en nous quittant, nous donna des lettres pour Palerme.

Nous trouvâmes comme toujours l'équipage joyeux, dispos et prêt au départ; il n'y avait pas jusqu'à notre cuisinier qui n'eût profité de ces deux jours de repos pour se remettre; il nous attendait sur le pont, prêt à nous faire à souper, car le pauvre diable, il faut le dire, était plein de bonne volonté, et, dès qu'il pouvait se tenir sur ses jambes, il en profitait pour courir à ses casseroles. Malheureusement, nous avions dîné avec Gargallo, ce qui ne nous laissait aucune possibilité de profiter de sa bonne disposition à notre égard. A notre refus, il se rabattit sur Milord, qui était toujours prêt, et qui avala à lui seul, avec adjonction convenable de pain et de pommes de terre, le macaroni destiné à Jadin et à moi, circonstance qui,

(1) Voyez dans les tomes X, XI et XII, 1841, l'article de la première série du *Spéronare* intitulé *Syracuse*.

j'en suis certain, a laissé dans sa mémoire un bon souvenir de la façon dont on mange à Syracuse.

Nous avions laissé le capitaine un peu souffrant d'un rhumatisme dans les reins; bon gré, mal gré, il m'avait fallu faire le médecin, et j'avais ordonné des frictions avec de l'eau-de-vie camphrée. Le capitaine avait déjà usé du remède; soit imagination, soit réalité, il prétendait se trouver mieux à notre retour, et se promettait de suivre l'ordonnance.

Le temps était magnifique. Je l'ai déjà dit, rien n'est beau, rien n'est poétique comme une nuit sur les côtes de Sicile, entre ce ciel et cette mer qui semblent deux nappes d'azur brodées d'or; aussi restâmes-nous sur le pont assez tard à jouer à je ne sais quel jeu inventé par l'équipage, et dans lequel le perdant était forcé de boire un verre de vin. Il va sans dire qu'en deux ou trois leçons nous étions devenus plus forts que nos maîtres, et que nos matelots perdaient toujours : Pietro surtout était d'un malheur désespérant.

Vers minuit nous nous retirâmes dans notre cabine, laissant le pont à la disposition du capitaine, qui venait d'y dresser une espèce de plate-forme sur laquelle il se couchait à plat ventre, afin de donner plus de facilité à Giovanni d'exécuter la prescription que je lui avais faite à l'endroit des rhumatismes de son patron; mais à peine étions-nous au lit, que nous entendîmes jeter un cri perçant. Nous nous précipitâmes, Jadin et moi, vers la porte, nous y arrivâmes à temps pour voir le pont couvert de flammes et du milieu de ces flammes se dégager une espèce de diable tout en feu, qui, d'un bond, s'élança par dessus le bastingage, et alla s'enfoncer dans la mer, tandis que son compagnon, dont le bras seul brûlait, courait en jetant des hurlements de damné et en appelant au secours. Nous demeurâmes un instant sans rien comprendre non plus que l'équipage à toute cette aventure, lorsque la tête de Nunzio apparut tout à coup au-dessus de la cabine, et que cet ordre se fit entendre :

— A bas la voile, et attendons le capitaine, qui est à la mer.

L'ordre fut exécuté sur-le-champ et avec cette ponctualité passive qui forme le caractère particulier de l'obéissance des matelots. La voile glissa le long du mât et s'abattit sur le pont, presque aussitôt le petit bâtiment s'arrêta comme un oiseau

dont on briserait l'aile, et l'on entendit la voix du capitaine, qui demandait une corde ; un instant après, grâce à l'objet demandé, le capitaine était remonté à bord.

Alors tout s'expliqua.

Pour plus d'efficacité, Giovanni avait fait tiédir l'eau-de-vie camphrée, et, armé d'un gant de flanelle, il en frottait les reins du capitaine, lorsque, dans le voyage qu'elle faisait du plat où était le liquide à l'épine dorsale du patron, sa main avait pris feu à la lampe qui éclairait l'opération ; le feu s'était communiqué immédiatement de la main de l'opérateur à la nuque du patient, et de la nuque du patient à toutes les parties du corps humectées par le spécifique. Le capitaine s'était senti tout à coup brûlé des mêmes feux qu'Hercule ; pour les éteindre, il avait couru au plus près, et s'était élancé dans la mer. C'était lui qui avait poussé le cri que nous avions entendu, c'était lui que nous avions vu passer comme un météore. Quant à son compagnon d'infortune, c'était le pauvre Giovanni, dont le bras, emprisonné dans son gant de flanelle, brûlait depuis le bout des ongles jusqu'au coude, et qui, n'ayant aucun motif de faire le Mucius Scevola, courait sur le pont en criant comme un possédé.

Visite faite des parties lésées, il fut reconnu que le capitaine avait le dos rissolé et que Giovanni avait la main à moitié cuite. On gratta à l'instant même toutes les carottes qui se trouvaient à bord, et de leurs raclures on fit une compresse circulaire pour la main de Giovanni et un cataplasme de trois pieds de long pour les reins du capitaine ; puis le capitaine se coucha sur le ventre, Giovanni sur le côté, l'équipage comme il put, nous comme nous voulûmes, et tout rentra dans l'ordre.

Nous nous réveillâmes comme nous doublions le promontoire de Passero, l'ancien cap Pachinum, l'angle le plus aigu de l'antique Trinacrie. C'était la première fois que je trouvais Virgile en faute. Ses *altas cautes projectaque saxa Pachini* s'étaient affaissées pour offrir à la vue une côte basse et qui s'enfonce presque insensiblement dans la mer. Depuis le jour où l'auteur de l'Énéide écrivait son troisième chant, l'Etna, il est vrai, a si souvent fait des siennes, que le nivellement qui

donne un démenti à l'harmonieux hexamètre de Virgile pourrait bien être son ouvrage, cette supposition soit faite sans l'offenser : on ne prête qu'aux riches.

Le vent était tout à fait tombé, et nous ne marchions qu'à la rame, longeant les côtes à un quart de lieue de distance, ce qui nous permettait d'en suivre des yeux tous les accidents, d'en parcourir du regard toutes les sinuosités. De temps en temps nous étions distraits de notre contemplation par quelque goëland qui passait à portée et à qui nous envoyions un coup de fusil, ou par quelque dorade qui montait à la surface de l'eau, et à laquelle nous lancions le harpon. La mer était si belle et si transparente, que l'œil pouvait plonger à une profondeur presque infinie. De temps en temps, au fond de cet abîme d'azur, brillait tout à coup un clair d'argent; c'était quelque poisson qui fouettait l'eau d'un coup de queue et qui disparaissait effrayé par notre passage. Un seul, qui paraissait de la grosseur d'un brochet ordinaire, nous suivait à une profondeur incalculable, presque sans mouvement, et bercé par l'eau. J'avais les yeux fixés sur ce poisson depuis plus de dix minutes, lorsque Jadin, voyant ma préoccupation, vint me rejoindre, en s'informant de ce qui la causait. Je lui montrai mon cétacé, qu'il eut d'abord quelque peine à apercevoir, mais qu'il finit par distinguer aussi bien que moi. Bientôt il arriva ce qui arrive à Paris lorsqu'on s'arrête sur un pont et qu'on regarde dans la rivière. Pietro, qui passait avec une demi-douzaine de côtelettes qui devaient faire le fonds de notre déjeuner, s'approcha de nous, et, suivant la direction de nos regards, parvint aussi à voir l'objet qui les attirait; mais, à notre grand étonnement, cette vue parut lui faire une impression si désagréable, que nous nous hâtâmes de lui demander quel était ce poisson qui nous suivait si obstinément. Pietro se contenta de hocher la tête; après nous avoir répondu : C'est un mauvais poisson, il continua son chemin vers la cuisine, et disparut dans l'écoutille. Comme cette réponse était loin de nous satisfaire, nous appelâmes le capitaine, qui venait de faire son apparition sur le pont, et, sans prendre le temps de lui demander comment allait son rhumatisme, nous renouvelâmes notre question. Il regarda un instant, puis, laissant échapper un geste de dégoût :

— *Cè un cane marino*, nous dit-il, et il fit un mouvement pour s'éloigner.

— Peste, capitaine ! dis-je en le retenant ; vous me paraissez bien dégoûté. *Un cane marino* ? Mais c'est un requin, n'est-ce pas ?

— Non pas précisément, reprit le capitaine ; mais c'est un poisson de la même espèce.

— Alors, c'est un diminutif de requin, dit Jadin.

— Il n'est pas des plus gros qui se puissent voir, répondit le capitaine, mais il a encore de six à sept pieds de long.

— Farceur de capitaine ! dit Jadin.

— C'est l'exacte vérité.

— Dites donc, capitaine, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de le pêcher ? demandai-je.

Le capitaine secoua la tête.

— Nos hommes ne voudront pas, dit-il.

— Et pourquoi cela ?

— C'est un mauvais poisson.

— Raison de plus pour en débarrasser notre route.

— Non ; il y a un proverbe sicilien qui dit que tout bâtiment qui prend un requin à la mer rendra un homme à la mer.

— Mais enfin, ne pourrait-on le voir de plus près ?

— Oh ! cela est facile ; jetez-lui quelque chose, et il viendra.

— Mais quoi ?

— Ce que vous voudrez ; il n'est pas fier. Depuis un paquet de chandelles jusqu'à une côtelette de veau, il acceptera tout.

— Jadin, ne perdez pas l'animal de vue ; je reviens.

Je courus à la cuisine, et malgré les cris de Giovanni, qui était en train de passer nos côtelettes à la poële, je pris un poulet qu'il venait de plumer et de trousser à l'avance pour notre dîner. Au moment de mettre le pied sur l'échelle, j'entendis de si profonds soupirs, que je m'arrêtai pour regarder qui les poussait. C'était Cama, que le mal de mer avait repris, et qui, ayant su qu'un requin nous suivait, se figurait, selon la superstition des matelots, qu'il était là à son intention. J'essayai de le rassurer ; mais, voyant que je perdais mon temps, je revins à mon squale.

Il était toujours à la même place, mais le capitaine avait quitté la sienne et était allé causer avec le pilote, nous laissant

le champ libre, curieux qu'il était d'assister à ce qui allait se passer entre nous et le requin. Au reste, les quatre matelots qui ramaient avaient quitté leurs avirons, et, appuyés sur le bastingage, à quelques pas de nous, ils paraissaient s'entretenir de leur côté de l'important événement qui nous arrivait.

Le requin était toujours immobile et se tenait à peu près à la même profondeur.

J'attachai une pierre de notre lest au cou du poulet, et je le jetai à l'eau dans la direction du requin.

Le poulet s'enfonça lentement, et était déjà parvenu à une vingtaine de pieds de profondeur sans que celui auquel il était destiné eût paru s'en inquiéter le moins du monde, lorsqu'il nous sembla néanmoins voir le squale grandir visiblement. En effet, à mesure que le poulet descendait, il montait de son côté pour venir au devant de lui. Enfin, lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques brasses l'un de l'autre, le requin se retourna sur le dos et ouvrit sa gueule, où disparut incontinent le poulet. Quant au caillou que nous avions ajouté pour le forcer à descendre, nous ne vîmes pas que notre convive s'en inquiétât autrement; bien plus, alléché par ce prélude, il continua de monter, et par conséquent de grandir. Enfin, il arriva jusqu'à une brasse ou une brasse et demie au-dessous de la surface de la mer, et là nous fûmes forcés de reconnaître la vérité de ce que nous avait dit le capitaine : le prétendu brochet avait près de sept pieds de long.

Alors, malgré toutes les recommandations du capitaine, l'envie nous reprit de pêcher le requin. Nous appelâmes Giovanni, qui, croyant que nous étions impatients de notre déjeuner, apparut au haut de l'échelle les côtelettes à la main. Nous lui expliquâmes qu'il s'agissait de tout autre chose, et lui montrâmes le requin en le priant d'aller chercher son harpon, et en lui promettant un louis de bonne main s'il parvenait à le prendre; mais Giovanni se contenta de secouer la tête, et, posant nos côtelettes sur une chaise, il s'en alla en disant : — Oh ! excellence, c'est un mauvais poisson.

Je connaissais déjà trop mes Siciliens pour espérer parvenir à vaincre une répugnance si universellement manifestée; aussi, ne me fiant pas à notre adresse à lancer le harpon, n'ayant point à bord de hameçon de taille à pêcher un pareil monstre,

je résolus de recourir à nos fusils. En conséquence, je laissai Jadin en observation, l'invitant, si le requin faisait mine de s'en aller, à l'entretenir avec les côtelettes, près desquelles Milord était allé s'asseoir, tout en les regardant de côté avec un air de concupiscence impossible à décrire, et je courus à la cabine pour changer la charge de mon fusil ; j'y glissai des cartouches à deux balles par chaque canon ; quant à la carabine, elle était déjà chargée à lingots, puis je revins sur le pont.

Tout était dans le même état : Milord gardant les côtelettes, Jadin gardant le requin, et le requin ayant l'air de nous garder.

Je remis la carabine à Jadin, et je conservai le fusil ; puis nous appelâmes Pietro pour qu'il jetât une côtelette au requin, afin que nous profitassions du moment où l'animal la viendrait chercher à la surface de l'eau, pour tirer sur lui ; mais Pietro nous répondit que c'était offenser Dieu que de nourrir des chiens de mer avec des côtelettes de veau, quand nous n'en donnions que les os à ce pauvre *Melord*. Comme cette réponse équivalait à un refus, nous résolûmes de faire la chose nous-mêmes. Je transportai le plat de la chaise sur le bastingage ; nous convînmes de jeter une première côtelette d'essai, et de ne faire feu qu'à la seconde, afin que le poisson, parfaitement amorcé, se livrât à nous sans défiance, et nous commençâmes la représentation.

Tout se passa comme nous l'avions prévu. A peine la côtelette fut-elle à l'eau, que le requin s'avança vers elle d'un seul mouvement de sa queue, et, renouvelant la manœuvre qui lui avait si bien réussi à l'endroit du poulet, tourna son ventre argenté, ouvrit sa large gueule meublée de deux rangées de dents, puis absorba la côtelette avec une gloutonnerie qui prouvait que, s'il avait l'habitude de la viande crue, quand l'occasion s'en présentait, il ne méprisait pas non plus la viande cuite.

L'équipage nous avait regardé faire avec un sentiment de peine, visiblement partagé par Milord, qui avait suivi le plat de la chaise au bastingage, et qui se tenait debout sur le banc, regardant par-dessus le bord ; mais nous étions trop avancés pour reculer, et, malgré la désapprobation générale que le respect qu'on nous portait empêchait seul de manifester haute-

ment, je pris une seconde côtelette; mesurant la distance, pour avoir le requin à dix pas et en plein travers, je la jetai à la mer, reportant du même coup la main à la crosse de mon fusil pour être prêt à tirer.

Mais à peine avais-je accompli ce mouvement, que Pietro jeta un cri, et que nous entendîmes le bruit d'un corps pesant qui tombait à la mer. C'était Milord, qui n'avait pas cru que son respect pour les côtelettes devait s'étendre au-delà du plat, et qui, voyant que nous en faisions largesse à un individu qui, dans sa conviction, n'y avait pas plus de droit que lui, s'était jeté par dessus le bord pour aller disputer sa proie au requin.

La scène changeait de face; le squale, immobile, paraissait hésiter entre la côtelette et Milord; pendant ce temps, Pietro, Philippe et Giovanni avaient sauté sur les avirons, et battaient l'eau pour effrayer le requin; d'abord nous crûmes qu'ils avaient réussi, car le squale plongea de quelques pieds; mais, passant à trois ou quatre brasses au-dessous de Milord, qui, sans inquiéter de lui le moins du monde, continuait de nager en soufflant vers sa côtelette, qu'il ne perdait pas de vue, il reparut derrière lui, remonta presque à fleur d'eau, et d'un seul mouvement s'élança, en se retournant sur le dos, vers celui qu'il regardait déjà comme sa proie. En même temps nos deux coups de fusil partirent; le requin battit la mer d'un violent coup de queue, faisant jaillir l'écume jusqu'à nous, et, sans doute dangereusement blessé, s'enfonça dans la mer, puis disparut, laissant la surface de l'eau, jusque-là du plus bel azur, troublée par une légère teinte sanglante.

Quand à Milord, sans faire attention à ce qui se passait derrière lui, il avait happé sa côtelette, qu'il broyait triomphalement, tout en revenant vers le spéronare, tandis qu'avec le coup qui me restait à tirer, je me tenais prêt à saluer le requin, s'il avait l'audace de se montrer de nouveau; mais le requin en avait assez, à ce qu'il paraît, et nous ne le revîmes ni de près, ni de loin.

Là s'élevait une grave difficulté pour Milord : il était plus facile pour lui de sauter à la mer que de remonter sur le bâtiment; mais, comme on le sait, Milord avait un ami dévoué dans Pietro; en un instant, la chaloupe fut à la mer, et Milord dans la chaloupe. Ce fut là qu'il acheva, avec son flegme tout

britannique, de broyer les derniers os de la côtelette qui avait failli lui coûter si cher.

Son retour à bord fut une véritable ovation : Jadin avait bien quelque envie de l'assommer, afin de lui ôter à l'avenir le goût de la course aux côtelettes, mais j'obtins que rien ne troublerait les joies de son triomphe, qu'il supporta, au reste, avec sa modestie ordinaire.

Toute la journée se passa à commenter l'événement de la matinée. Vers les trois heures, nous nous trouvâmes au milieu d'une demi-douzaine de petites îles, ou plutôt de grands écueils, qu'on appelle les Formiche. L'équipage nous proposait de descendre sur un de ces rochers pour dîner, mais j'avais déjà jeté mon dévolu sur une jolie petite île que j'apercevais à trois milles à peu près de nous, et sur laquelle je donnai l'ordre de nous diriger ; elle était indiquée sur ma carte sous le nom de l'île de Porri.

C'était le jour des répugnances : à peine avais-je donné cet ordre, qu'il s'établit une longue conférence entre Nunzio, le capitaine et Vicenzo, puis le capitaine vint nous dire qu'on gouvernerait, si je continuais de l'exiger, vers le point que je désignais, mais qu'il devait d'abord nous prévenir que, trois ou quatre mois auparavant, ils avaient trouvé sur cette île le cadavre d'un matelot que la mer y avait jeté. Je lui demandai alors ce qu'était devenu le cadavre ; il me répondit que lui et ses hommes lui avaient creusé une fosse, et l'avaient enterré proprement, comme il convenait à l'égard d'un chrétien, après quoi ils avaient jeté sur sa tombe toutes les pierres qu'ils avaient trouvées dans l'île, ce qui formait la petite élévation que nous pouvions voir au centre ; en outre, de retour au village della Pace, ils lui avaient fait dire une messe. Comme le cadavre n'avait rien à réclamer de plus, je maintins l'ordre donné, et, l'appétit commençant à se faire sentir, j'invitai nos hommes à prendre leurs avirons ; un instant après, six rameurs étaient à leur poste, et nous avancions presque aussi rapidement qu'à la voile.

Pendant ce temps, Nunzio leva la tête au-dessus de la cabine ; c'était ordinairement le signe qu'il avait quelque chose à nous dire. Nous nous approchâmes, et il nous raconta qu'avant la prise d'Alger, cette petite île était un repaire de pirates qui

s'y tenaient à l'affût, et qui de là fondaient comme des oiseaux de proie sur tout ce qui passait à leur portée. Un jour que Nunzio s'amusait à pêcher, il avait vu une troupe de ces barbaresques enlever un petit yacht qui appartenait au prince de Paterno, et dans lequel le prince était lui-même.

Cet événement avait donné lieu à un fait qui peut faire juger du caractère des grands seigneurs siciliens.

Le prince de Paterno était un des plus riches propriétaires de la Sicile ; les barbaresques, qui savaient à qui ils avaient affaire, eurent donc pour lui les plus grands égards, et, l'ayant conduit à Alger, le vendirent au dey pour une somme de 100,000 piastres, 600,000 fr., c'était pour rien. Aussi le dey ne marchanda aucunement, sachant d'avance ce qu'il pouvait gagner sur la marchandise, paya les 100,000 piastres, et se fit amener le prince de Paterno pour traiter avec lui de puissance à puissance.

Mais, au premier mot que le dey d'Alger dit au prince de Paterno de l'objet pour lequel il l'avait fait venir, le prince lui répondit qu'il ne se mêlait jamais d'affaires d'argent, et que, si le dey avait quelque chose de pareil à régler avec lui, il n'avait qu'à s'en entendre avec son intendant.

Le dey d'Alger n'était pas fier, il renvoya le prince de Paterno, et fit venir l'intendant. La discussion fut longue ; enfin, il demeura convenu que la rançon du prince et de toute sa suite serait fixée à 600,000 piastres, c'est-à-dire à près de 4 millions, payables en deux payements égaux : 300,000 piastres à l'expiration du temps voulu pour que l'intendant retournât en Sicile et rapportât cette somme ; 300,000 piastres à six mois de date. Il était arrêté, en outre, que, le premier payement accompli, le prince et toute sa suite seraient libres ; le second payement avait pour garant la parole du prince.

Comme on le voit, le dey d'Alger avait fait une assez bonne spéculation : il gagnait 3,500,000 francs de la main à la main.

L'intendant partit et revint à jour fixe avec ses 300,000 piastres ; de son côté, le dey d'Alger, fidèle observateur de la foi jurée, eut à peine touché la somme, qu'il déclara au prince qu'il était libre, lui rendit son yacht, et pour plus de sécurité lui donna un laissez-passer.

Le prince revint heureusement en Sicile, à la grande joie de

ses vassaux, qui l'aimaient fort, et auxquels il donna des fêtes dans lesquelles il dépensa encore 1,500,000 francs à peu près. Puis il donna l'ordre à son intendant de s'occuper à réunir les 300,000 piastres qu'il restait devoir au dey d'Alger.

Les 300,000 piastres étaient réunies et allaient être acheminées à leur destination, lorsque le prince de Paterno reçut un papier marqué qu'il renvoya, comme d'habitude, à son intendant. C'était une opposition que le roi de Naples mettait entre ses mains, et un ordre de verser la somme destinée au dey d'Alger dans le trésor de Sa Majeste Napolitaine.

L'intendant vint annoncer cette nouvelle au prince de Paterno. Le prince de Paterno demanda à son intendant ce que cela voulait dire.

Alors l'intendant apprit au prince que le roi de Naples, ayant déclaré, il y avait quinze jours, la guerre à la régence d'Alger, avait jugé qu'il serait d'une mauvaise politique de laisser enrichir son ennemi, et compris qu'il serait d'une politique excellente de s'enrichir lui-même. De là l'ordre donné au prince de Paterno de verser le reste de sa rançon dans les coffres de l'état.

L'ordre était positif, et il n'y avait pas moyen de s'y soustraire. D'un autre côté, le prince avait donné sa parole et ne voulait pas y manquer. L'intendant, interrogé, répondit que les coffres de son excellence étaient à sec, et qu'il fallait attendre la récolte prochaine pour les remplir.

Le prince de Paterno, en fidèle sujet, commença par verser entre les mains de son souverain les 300,000 piastres qu'il avait réunies; puis il vendit ses diamants et sa vaisselle et en réunit 300,000 autres, que le dey reçut à heure fixe.

Quelques-uns prétendirent que le plus corsaire des deux monarques n'était pas celui qui demeurait de l'autre côté de la Méditerranée.

Quant au prince de Paterno, il ne se prononça jamais sur cette délicate appréciation, et, toutes les fois qu'on lui parla de cette aventure, il répondit qu'il se trouvait heureux et honoré d'avoir pu rendre service à son souverain.

Cependant, tout en causant avec Nunzio, nous avancions vers l'île. Elle pouvait avoir cent cinquante pas de tour, était dénuée d'arbres, mais toute couverte de grandes herbes.

Lorsque nous n'en fûmes plus éloignés que de deux ou trois encâblures, nous jetâmes l'ancre, et l'on mit la chaloupe à la mer. Alors une centaine d'oiseaux qui la couvraient s'envolèrent en poussant de grands cris. J'envoyai un coup de fusil au milieu de la bande : deux tombèrent.

Nous descendîmes dans la barque, qui commença par nous mettre à terre, et qui retourna à bord chercher tout ce qui était nécessaire à notre cuisine. Une espèce de rocher creusé, et qui avait sans doute plus d'une fois servi à cet usage, fut érigé en cheminée; cinq minutes après, il présentait un brasier magnifique, devant lequel tournait une broche confortablement garnie.

Pendant ces préparatifs, nous ramassions nos oiseaux, et nous visitions notre île. Nos oiseaux étaient de l'espèce des mouettes; l'un d'eux n'avait que l'aile cassée. Pietro lui fit l'amputation du membre mutilé, puis le patient fut immédiatement transporté à bord, où l'équipage prétendit qu'il s'apprivoiserait à merveille.

La barque qui le conduisit ramena Cama. Le pauvre diable, chaque fois que le bâtiment s'arrêtait, reprenait ses forces, et tant bien que mal se redressait sur ses jambes. Il avait aperçu l'île, et comme ce n'était enfreindre qu'à moitié la défense qui lui était faite d'aller à terre, Pietro avait eu pitié de lui, et nous le renvoyait une casserole à chaque main.

Pendant ce temps, nous faisions l'inventaire de notre île. Les pirates qui l'avaient habitée avaient sans doute une grande prédilection pour les oignons, car ces hautes herbes que nous avions vues de loin et dans lesquelles nous nous frayions à grand'peine un passage, n'étaient rien autre chose que des ciboules montées en graines. Aussi à peine avions-nous fait cinquante pas dans cette espèce de potager, que nous étions tout en larmes. C'était acheter trop cher une investigation qui ne promettait rien de bien neuf pour la science. Nous revînmes donc nous asseoir auprès de notre feu, devant lequel le capitaine venait de faire transporter une table et des chaises. Nous profitâmes aussitôt de cette attention, Jadin en retouchant des croquis inachevés, et moi en écrivant à quelques amis.

A part ces malheureux oignons, j'ai conservé peu de souvenirs aussi pittoresques que celui de notre dîner dressé près

de ce tombeau d'un pauvre matelot noyé, dans cette petite île, ancien repaire de pirates, au milieu de tout notre équipage, joyeux, chantant et empressé. La mer était magnifique, et l'air si limpide, que nous apercevions, jusqu'à deux ou trois lieues dans les terres, les moindres détails du paysage; aussi demeurâmes-nous à table jusqu'à ce qu'il fût nuit tout à fait close.

Vers les neuf heures du soir, une jolie brise se leva, venant de terre. C'était ce que nous pouvions désirer de mieux. Comme la côte de Sicile, du cap Passero à Girgenti, ne présente rien de bien curieux, j'avais prévenu le capitaine que je comptais, si la chose était possible, toucher à l'île de Panthellérie, l'ancienne Cossyre. Le hasard nous servait à souhait; aussi le capitaine nous invita à nous hâter de remonter à bord. Nous ne perdîmes d'autre temps à nous rendre à son invitation, que celui qu'il nous fallait pour mettre le feu aux herbes sèches dont l'île était couverte. Aussi en un instant fut-elle tout en flammes.

Ce fut éclairés par ce phare immense que nous mîmes à la voile, en saluant de deux coups de fusil le tombeau du pauvre matelot noyé.

II.

IL SIGNOR ANGA.

Le lendemain, quand nous nous réveillâmes, les côtes de Sicile étaient à peine visibles. Comme le vent avait continué d'être favorable, nous avions fait une quinzaine de lieues dans notre nuit. C'était le tiers à peu près de la distance que nous avions à parcourir. Si le temps ne changeait pas, il y avait donc probabilité que nous arriverions avant le lendemain matin à Panthellérie.

Vers les trois heures de l'après-midi, au moment où nous fumions, couchés sur nos lits, dans de grandes chibouques turques, d'excellent tabac du Sinaï que nous avait donné Gargallo, le capitaine nous appela. Comme nous savions qu'il ne nous dérangeait jamais à moins de cause importante, nous nous levâmes aussitôt et allâmes le joindre sur le pont. Alors il

nous fit remarquer à une demi-lieue de nous, à peu près vers notre droite et à l'avant, un jet d'eau qui, pareil à une source jaillissante, s'élevait à une dizaine de pieds au-dessus de la mer. Nous lui demandâmes la cause de ce phénomène. C'était tout ce qui restait de la fameuse île Julia, dont nous avons raconté la fantastique histoire. Je priai le capitaine de nous faire passer le plus près possible de cette espèce de trombe. Notre désir fut aussitôt transmis à Nunzio, qui gouverna dessus, et au bout d'un quart d'heure nous en fûmes à cinquante pas.

A cette distance, l'air était imprégné d'une forte odeur de bitume, et la mer bouillonnait sensiblement. Je fis tirer de l'eau dans un seau; elle était tiède. Je priai le capitaine d'avancer plus près du centre de l'ébullition, et nous fîmes encore une vingtaine de pas vers ce point; mais, arrivé là, Nunzio parut désirer ne pas s'en approcher davantage. Comme ses désirs en général avaient force de loi, nous y déférâmes aussitôt; et, laissant l'ex-île Julia à notre droite, nous allâmes nous recoucher sur nos lits et achever nos pipes, tandis que le bâtiment, un instant détourné de sa direction, remettait le cap sur Panthellérie.

Vers les sept heures du soir, nous aperçûmes une terre à l'avant. Nos matelots nous assurèrent que c'était notre île, et nous nous couchâmes dans cette confiance. Ils ne nous avaient pas trompés. Vers les trois heures, nous fûmes réveillés par le bruit que faisait notre ancre en allant chercher le fond. Je sortis le nez de la cabine, et je vis que nous étions dans une espèce de port.

Le matin, ce furent, comme d'habitude, mille difficultés pour mettre pied à terre. Il était fort question du choléra, et les Panthellériotes voyaient des cholériques partout. On nous prit nos papiers avec des pincettes, on les passa au vinaigre, on les examina avec une lunette d'approche; enfin il fut reconnu que nous étions dans un état de santé satisfaisant, et l'on nous permit de mettre pied à terre.

Il est difficile de voir rien de plus pauvre et de plus misérable que cette espèce de bourgade semée au bord de la mer et environnant d'une ceinture de maisons sales et décrépites le petit port où nous avions jeté l'ancre. Une auberge où l'on

nous conduisit nous repoussa par sa malpropreté; et, sur la promesse de Pietro, qui s'engagea à nous faire faire un bon déjeuner à la manière des gens du pays, nous passâmes outre, et nous nous mîmes en chemin à jeun.

Les principales curiosités du pays sont les deux grottes que l'on trouve à une demi-lieue à peu près dans la montagne, et dont l'une, appelée le Poële, est si chaude, qu'à peine y peut-on rester dix minutes sans que les habits soient imprégnés de vapeur. L'autre, qu'on appelle la Glacière, est au contraire si froide, qu'en moins d'une demi-heure une carafe d'eau y gèle complétement. Il va sans dire que les médecins se sont emparés de ces deux grottes comme d'une double bonne fortune, et y tuent annuellement, les uns par le chaud et les autres par le froid, un certain nombre de malades.

En sortant du Poële, nous vîmes Pietro qui était en train d'écorcher un chevreau qu'il venait d'acheter dix francs. Deux troncs d'olivier transformés en chenets et une broche en laurier-rose devaient, avec l'aide d'un feu cyclopéen préparé dans l'angle d'un rocher, amener l'animal tout entier à un degré de cuisson satisfaisant. Sur une pierre plate étaient préparés des raisins secs, des figues et des châtaignes, dont, à défaut de truffes, on devait bourrer le rôti. Cama, qui avait voulu dépecer le chevreau pour en faire des côtelettes, des gigots, des éclanches et des filets, avait eu le dessous, et servait, tout en déplorant l'infériorité de sa position, d'aide de cuisine à Pietro.

Nous nous acheminâmes vers la Glacière, où nous entrâmes après avoir, sur la recommandation de notre guide, eu le soin de nous laisser refroidir à point. La précaution n'était pas inutile, la température y étant très-certainement à huit ou dix degrés au-dessous de zéro. J'en sortis bien vite, mais je donnai l'ordre qu'on y laissât notre eau et notre vin.

Quelques questions que nous fîmes à notre guide sur les causes géologiques qui déterminaient ce double phénomène restèrent sans réponse ou amenèrent des réponses telles que je ne pris pas même la peine de les consigner sur mon album.

En sortant de la Glacière, notre cicerone nous demanda si notre intention n'était pas de monter au sommet de la monta-

gne la plus élevée de l'île et au haut de laquelle nous appercevions une espèce de petite église. Nous demandâmes ce qu'on voyait du haut de la montagne; on nous répondit qu'on voyait l'Afrique. Cette promesse, jointe à la certitude que le déjeuner ne serait prêt que dans deux heures au moins, nous ayant paru une cause déterminante, nous répondîmes affirmativement. Aussitôt, du groupe qui nous environnait et qui nous avait suivis depuis la ville, nous regardant avec une curiosité demi-sauvage, se détacha un homme d'une trentaine d'années, qui, se glissant entre les rochers, disparut bientôt derrière un accident de terrain. Comme cette disparition, qui avait suivi immédiatement notre adhésion, m'avait frappé, je demandai à notre guide quel était cet homme qui venait de nous quitter; mais il nous répondit qu'il ne le connaissait pas, et que c'était sans doute quelque pâtre. J'essayai d'interroger deux autres Panthellériotes; mais les braves gens parlaient un si singulier patois, qu'après dix minutes de conversation réciproque, nous n'avions pas compris un seul mot de ce que nous nous étions dit. Je ne les en remerciai pas moins de leur obligeance, et nous nous mîmes en route.

Le sommet de la montagne est à deux mille cinq cents pieds à peu près au-dessus du niveau de la mer; un chemin fort distinctement tracé et assez praticable, surtout pour des gens qui descendaient de l'Etna, indique que la petite chapelle dont j'ai déjà parlé est un lieu de pèlerinage assez fréquenté. Aux deux tiers de la montée à peu près, j'aperçus un homme que je crus reconnaître pour celui qui nous avait quittés, et qui courait à travers torrent, rochers et ravins. Je le montrai à Jadin, qui se contenta de me répondre : Il paraît que ce monsieur est fort pressé.

Notre cortége avait continué de nous suivre, quoique évidemment il n'attendît rien de nous. Comme au reste il ne nous demandait rien et que nous n'en éprouvions d'autre importunité que l'ennui d'être regardés comme des bêtes curieuses, nous ne nous étions aucunement opposés à l'honneur qu'on nous faisait. Notre escorte arriva donc avec nous au sommet de la montagne où était située la chapelle. Sur le seuil de la porte, un homme, revêtu d'un costume de moine, nous attendait en s'essuyant le front. Au premier coup d'œil, je reconnus

notre escaladeur de rochers; alors tout me fut expliqué : il avait pris les devants pour revêtir son costume religieux, et il se disposait à nous offrir une messe. Comme la messe, à mon avis, tire sa valeur d'elle-même et non pas de l'officiant qui la dit, je fis signe que j'étais prêt à l'entendre. A l'instant même nous fûmes introduits dans la chapelle. En un tour de main, les préparatifs furent faits; deux des assistants s'offrirent pour remplir les fonctions d'enfant de chœur, et l'office divin commença.

La religion est une si grande chose par elle-même, que, quel que soit le voile ridicule dont l'enveloppe la superstition ou la cupidité, elle parvient toujours à en dégager sa tête sublime dont elle regarde le ciel, et ses deux mains dont elle embrasse la terre. Je sais, quant à moi, qu'aux premières paroles saintes qu'il avait prononcées, le moine spéculateur avait disparu pour faire place, sans qu'il s'en doutât certes lui-même, à un véritable ministre du Seigneur. Je me repliais sur moi-même, et je pensais à mon isolement, perdu que j'étais sur le sommet le plus élevé d'une île presque inconnue, jetée comme un relai entre l'Europe et l'Afrique, à la merci de gens dont je comprenais à peine le langage, et n'ayant pour me remettre en communication avec le monde qu'une frêle barque, que Dieu, au milieu de la tempête, avait prise dans une de ses mains, tandis que de l'autre il brisait autour de nous, comme du verre, des frégates et des vaisseaux à trois ponts. Pendant un quart d'heure à peine que dura cette messe, je me retrouvai par le souvenir en contact avec tous les êtres que j'aimais et dont j'étais aimé, quel que fût le coin de la terre qu'ils habitassent. Je vis en quelque sorte repasser devant moi toute ma vie, et, à mesure qu'elle se déroulait devant mes yeux, tous les noms aimés vibraient les uns après les autres dans mon cœur. Et j'éprouvais à la fois une mélancolie profonde et une douceur infinie à songer que je priais pour eux, tandis qu'ils ignoraient même dans quel lieu du monde je me trouvais. Il résulta de cette disposition d'esprit que, la messe finie, le moine, à son grand étonnement, ainsi qu'à celui de l'assemblée qui avait entendu l'office divin par-dessus le marché, vit, au lieu de deux ou trois carlins qu'il comptait recevoir, tomber une piastre dans son escarcelle. C'était, certes, la première fois qu'on lui payait une messe ce prix-là.

En sortant de la petite chapelle, je regardai autour de moi. A gauche s'étendait la Sicile, pareille à un brouillard. Sous nos pieds était l'île, qu'enveloppait de tous côtés la Méditerranée, calme et transparente comme un miroir. Vue ainsi, Panthellérie avait la forme d'une énorme tortue endormie sur l'eau. Comme toute l'île n'a pas plus de dix lieues de tour, on en distinguait tous les détails, et à la rigueur on en aurait pu compter les maisons. La partie qui me parut la plus fertile et la plus peuplée est celle qui est connue dans le pays sous la désignation d'Oppidolo.

Cependant, comme la faim commençait à se faire sentir, nos yeux, après avoir erré quelque temps au hasard, finirent par se fixer sur l'endroit où se préparait notre déjeuner. Quoiqu'il y eût trois quarts de lieue de distance au moins du point où nous nous trouvions jusqu'à cet endroit, l'air était si limpide, que nous ne perdions aucun des mouvements de Pietro et de son acolyte. Lui, de son côté, s'aperçut sans doute que nous le regardions, car il se mit à danser une tarentelle, qu'il interrompit au beau milieu d'une figure pour aller visiter le rôti. Sans doute le chevreau approchait de son point de cuisson, car, après un examen consciencieux de l'animal, il se retourna vers nous et nous fit signe de revenir.

Nous trouvâmes notre couvert mis au milieu d'un charmant bois d'azeroliers et de lauriers-roses, tout entrelacés de vignes sauvages. Il consistait tout bonnement en un tapis étendu à terre, et au-dessus duquel s'élevait un beau palmier dont les longues branches retombaient comme des panaches. Notre vin glacé nous attendait; enfin des grenades, des oranges, des rayons de miel et des raisins, formaient un dessert symétrique et appétissant au milieu duquel Pietro vint déposer, couché sur une planche recouverte de grandes feuilles de plantes aquatiques, notre chevreau rôti à point et exhalant une odeur merveilleusement appétissante.

Comme le chevreau pouvait peser de vingt-cinq à trente livres, et que, quelque faim que nous eussions, nous ne comptions pas le dévorer à nous deux, nous invitâmes Pietro à en faire part à la société, qui, depuis notre débarquement, nous avait fait l'honneur de nous suivre. Comme on le devine bien, l'offre fut acceptée sans plus de façons qu'elle était faite. Nous

nous réservâmes une part convenable tant de la chair de l'animal que des accessoires dont on lui avait bourré le ventre, et le reste, accompagné d'une demi-douzaine de bouteilles de vin de Syracuse, fut généreusement offert à notre suite. Il en résulta un repas homérique des plus pittoresques ; et, pour que rien n'y manquât, au dessert, le berger qui nous avait vendu le chevreau, et qui, sans remords aucun, en avait mangé sa part, joua d'une espèce de musette au son de laquelle, tandis que nous fumions voluptueusement nos longues pipes, deux Panthellériotes, par manière de remercîment sans doute, nous dansèrent une gigue nationale qui tenait le milieu entre la tarentelle napolitaine et le bolero andalou. Après quoi nous prîmes chacun une tasse de café bouilli et non passé, c'est-à-dire à la turque, et nous redescendîmes vers la ville.

En arrivant sur le port, nous aperçûmes le capitaine qui causait avec une sorte d'argousin gardant quatre forçats; nous nous approchâmes d'eux, et, à notre grand étonnement, nous remarquâmes que le capitaine parlait avec une sorte de respect à son interlocuteur et l'appelait excellence. De son côté, l'argousin recevait ces marques de considération comme choses à lui dues, et ce fut tout au plus si, lorsque le capitaine le quitta pour nous suivre, il ne lui donna pas sa main à baiser. Comme on le comprend bien, cette circonstance excita ma curiosité, et je demandai au capitaine quel était le respectable vieillard avec lequel il avait l'honneur de faire la conversation quand nous l'avions interrompu. Il nous répondit que c'était son excellence il signor Anga, ex-capitaine de nuit à Syracuse.

Maintenant, comment le signor Anga, de capitaine de nuit, était-il devenu argousin? C'était une histoire assez curieuse que voici.

Pendant les années 1810, 1811 et 1812, les rues de Syracuse se trouvèrent tout à coup infestées de bandits si adroits et en même temps si audacieux, que l'on ne pouvait, la nuit venue, mettre le pied hors de chez soi sans être volé et même quelquefois assassiné. Bientôt ces expéditions nocturnes ne se bornèrent pas à dévaliser ceux qui se hasardaient nuitamment dans les rues, mais elles pénétrèrent dans les maisons les mieux gardées, jusqu'au fond des appartements les mieux clos, de sorte que la forêt de Bondy, de picaresque mémoire, était de-

venue un lieu de sûreté près de la pauvre ville de Syracuse.

Et tout cela se passait malgré la surveillance du signor Anga, capitaine de nuit, auquel du reste on ne pouvait faire que le seul reproche d'arriver cinq minutes trop tard, car, à peine une maison venait-elle d'être pillée, qu'il accourait avec sa patrouille pour prendre le signalement des voleurs; à peine un malheureux venait-il d'être assassiné, qu'il était là pour le relever lui-même, recevoir ses derniers aveux s'il respirait encore, et dresser procès-verbal du terrible événement.

Aussi chacun admirait-il la prodigieuse activité du signor Anga, tout en déplorant, comme nous l'avons dit, qu'un magistrat si actif ne poussât pas l'activité jusqu'à arriver dix minutes plus tôt au lieu d'arriver cinq minutes trop tard. La ville tout entière ne s'en applaudissait pas moins d'être si bien gardée, et pour rien au monde n'aurait voulu qu'on lui donnât un autre capitaine de nuit que le signor Anga.

Cependant les vols continuaient avec une effronterie toujours croissante. Un jeune officier, logé dans le couvent de Saint-François, venait de recevoir une solde arriérée en piastres espagnoles; il déposa son petit trésor dans un tiroir de son secrétaire, prit le clef dans sa poche, et s'en alla dîner en ville, se reposant sur la double sécurité que lui offraient la sainteté du lieu où il logeait, et le soin qu'il avait pris de cadenasser ses trois cents piastres.

Le soir, en rentrant, il trouva son secrétaire forcé, et le tiroir vide.

De plus, comme il tombait ce soir-là des torrents de pluie, et que rien n'est antipathique au Sicilien comme d'être mouillé, le voleur avait pris le parapluie du jeune officier.

L'officier, désespéré, courut à l'instant même chez le capitaine Anga, qu'il trouva, malgré le temps abominable qu'il faisait, revenant d'une de ses expéditions nocturnes, si dévouées et malheureusement si infructueuses. Malgré la fatigue du signor Anga, et quoiqu'il fût mouillé jusqu'aux os et crotté jusqu'aux genoux, il ne voulut pas faire attendre le plaignant, reçut sa déposition séance tenante, et lui promit de mettre dès le lendemain toute sa brigade à la poursuite de ses piastres, de son parapluie et de ses voleurs.

Mais trois mois s'écoulèrent sans que l'on retrouvât ni voleurs, ni parapluie, ni piastres.

Au bout de ces trois mois, un jour qu'il faisait un temps pareil à celui pendant lequel son vol avait eu lieu, le jeune officier, propriétaire d'un parapluie neuf, traversait la grande place de Syracuse, lorsqu'il crut voir un parapluie si exactement pareil à celui qu'il avait perdu, que le désir lui prit aussitôt de lier connaissance avec l'individu qui le portait. En conséquence, au détour de la première rue, il arrêta l'inconnu pour lui demander son chemin; l'inconnu le lui indiqua fort poliment. L'officier s'informa du nom de celui chez qui il avait trouvé une si gracieuse obligeance, et il apprit que son interlocuteur n'était autre que le domestique de confiance de la signora Anga, femme du capitaine de nuit.

Cette découverte devenait d'autant plus grave, que le jeune officier avait acquis une preuve irrécusable que le parapluie en question était bien le sien. Tout en causant avec le domestique, il avait retrouvé ses deux initiales gravées sur un petit écusson d'argent qui ornait la pomme du parapluie, que le voleur sans doute n'avait pas voulu priver de cet ornement.

L'officier courut, par le chemin le plus court, chez le capitaine de nuit; le signor Anga était absent pour affaire de service; l'officier se fit conduire chez madame, et lui raconta comment elle avait un voleur ou tout au moins un recéleur à son service. Mme Anga jeta les hauts cris, jurant que la chose était impossible; en ce moment même, le domestique rentra; le jeune officier, qui commençait à s'impatienter de dénégations qui ne tendaient à rien moins qu'à le faire passer pour fou ou pour imposteur, prit le domestique par une oreille, l'amena devant sa maîtresse, lui arracha des mains le parapluie qu'il tenait encore, montra l'écusson, et fit reconnaître les deux initiales pour être les siennes. Il n'y avait rien à répondre à cela ; aussi maîtresse et domestique étaient-ils fort embarrassés, lorsque la porte s'ouvrit, et que le signor Anga parut en personne.

L'officier renouvela aussitôt son accusation, soutenant que, les piastres ayant disparu en même temps que le parapluie, et le parapluie étant retrouvé, les piastres ne pouvaient être loin. Le signor Anga, surpris par un dilemme aussi positif, se

troubla d'abord, puis, s'étant bientôt remis, répondit insolemment au jeune officier, et finit par le mettre à la porte.

C'était une faute : cette colère donna au volé des soupçons qu'il n'eut jamais eus sans cela. Il courut chez le colonel anglais qui tenait garnison dans la ville; le colonel requit le juge, et le juge, suivi du greffier et du commissaire, fit une descente chez le signor Anga, qui, à sa grande humiliation, fut forcé de laisser faire perquisition chez lui.

On avait déjà visité toute la maison sans que cette visite amenât le moindre résultat, lorsque le jeune officier, qui, en sa qualité de partie intéressée, dirigeait les recherches, s'aperçut, en traversant le rez-de-chaussée, que ce rez-de-chaussée était parqueté, chose très-rare en Sicile. Il frappa du pied, et il lui sembla que le parquet sonnait plus fort le creux qu'un honnête parquet ne devait le faire. Il appela le juge, lui fit part de ses doutes; le juge fit venir deux charpentiers. On leva le parquet, et l'on trouva, les unes à la suite des autres, quatre caves pleines, non-seulement de parapluies, mais de vases précieux, d'étoffes magnifiques, d'argenterie portant les armes de ses propriétaires, enfin un bazar tout entier.

Alors tout fut expliqué, et cette longue impunité des voleurs n'eut plus besoin de commentaires. Il signor Anga était à la fois le chef et le recéleur de ces industriels. Le sous-prieur du couvent où était logé le jeune homme était son associé. L'affaire de ce digne moine était surtout l'écoulement des objets volés. Le signor Anga était, au reste, un homme remarquable, qui avait organisé son commerce en grand, et qui avait des espèces de comptoirs à Lentini, à Calata-Girone et à Calata-Nisetta, c'est-à-dire dans toutes les villes où il y avait de grandes foires; et cependant, comme on le voit, malgré cette active industrie, malgré ces débouchés nombreux, le signor Anga opérait si en grand, que, lorsqu'on les découvrit, ses magasins étaient encombrés.

Le moine arrêté échappa, par privilége ecclésiastique, à la justice séculière, et fut remis à son évêque. Comme depuis cette époque nul ne le revit, on présume qu'il fut enterré dans quelque *in pace,* où l'on retrouvera un jour son squelette.

Quant au signor Anga, il fut condamné aux galères perpétuelles. Envoyé d'abord simple forçat à Vallano, de là, au bout

de cinq ans de bonne conduite, il fut transporté à Panthellérie, où, pendant cinq autres années, n'ayant donné lieu à aucune plainte, il fut élevé au grade d'argousin, qu'il occupe honorablement depuis douze années, avec l'espoir de passer incessamment garde chiourme.

C'est ce que lui souhaitait notre capitaine en prenant congé de lui.

Avant de quitter Panthellérie, je fus curieux de faire une expérience : j'y mis à la poste les lettres que j'avais écrites à mes amis, et qui étaient datées de l'île de Porri; elles parvinrent à leur destination un an après mon retour : il n'y a rien à dire.

III.

GIRGENTI LA MAGNIFIQUE.

Il était sept heures du soir lorsque nous remîmes à la voile; par un bonheur extrême, le vent qui, pendant deux jours, avait soufflé de l'est, venait de tourner au sud. Cependant ce bonheur n'était pas sans quelque mélange; ce vent tout africain était chargé de chaudes bouffées du désert libyen; c'était le cousin-germain de ce fameux sirocco dont nous avions eu un échantillon à Messine, et comme lui il apportait dans toute l'organisation physique un découragement extrême.

Nous fîmes porter nos lits sur le pont. La cabine était devenue étouffante. Il passait comme une poussière de cendres rouges entre nous et le ciel, et la mer était si phosphorescente, qu'elle semblait rouler des vagues de flammes; à un quart de lieue derrière le bâtiment, notre sillage semblait une traînée de lave.

Lorsqu'il en était ainsi, tout l'équipage disparaissait, et le bâtiment, abandonné à Nunzio, dont le corps de fer résistait à tout, semblait voguer seul. Cependant je dois dire qu'au moindre cri du pilote, cinq ou six têtes sortaient des écoutilles, et qu'au besoin les bras les plus alanguis retrouvaient toute leur vigueur.

Quoique nous fussions moins sensibles que les Siciliens à l'influence de ce vent, nous n'en éprouvions pas moins un cer-

tain malaise dont le résultat était de nous ôter tout appétit ; la nuit se passa donc tout entière à dormir d'un mauvais sommeil, et la journée à boire de la limonade.

Le surlendemain de notre départ de Panthellérie, et comme nous étions à huit ou dix lieues encore des côtes de Sicile, le vent tomba, et il fallut marcher à la rame ; mais comme chacun avait dans les bras un reste de sirocco, à peine fîmes-nous trois lieues dans la matinée. Vers les cinq heures, une petite brise sud-ouest se leva : le pilote en profita pour faire hisser nos voiles, et le bâtiment, qui était plein de bonne volonté, commença à marcher de façon à nous donner l'espoir d'entrer le soir même dans le port de Girgenti.

En effet, vers les neuf heures du soir, nous jetions l'ancre dans une petite rade au fond de laquelle on apercevait les lumières de quelques maisons; mais à peine cette opération était-elle terminée que l'on nous héla de la forteresse qu'on appelle la Santé, et qu'on nous donna l'ordre d'aller prendre une autre station. Comme tous les ordres de la police napolitaine, celui-ci n'admettait ni retard ni explication; il fallut, en conséquence, obéir à l'instant même ; on essaya de lever l'ancre, mais, dans la précipitation que l'on mit à cette manœuvre, toutes les précautions, à ce qu'il paraît, n'ayant point été prises, le câble se brisa. On jeta à l'instant une bouée pour reconnaître la place, et comme, sans s'inquiéter des causes de notre retard, le chef de la Santé continuait de nous héler, nous allâmes, à grande force d'avirons, prendre la place qui nous était désignée.

Cet événement nous tint sur pied jusqu'à minuit : nous étions fatigués de la traversée que nous venions de faire, et nous dormîmes tout d'une traite jusqu'à neuf heures du matin ; la journée était belle, et l'eau du port parfaitement calme, si bien que Cama, déjà levé, s'apprêtait à passer à terre, d'abord pour achever de se remettre, comme Antée en touchant sa mère, ensuite pour acheter du poisson aux petits bâtiments que nous voyions revenir de la pêche. Inspection faite des deux ou trois maisons qui, à l'aide d'une enseigne, se qualifiaient d'auberges, nous reconnûmes que la précaution de notre brave cuisinier n'était pas intempestive, et qu'il était prudent de déjeuner à bord avant de nous risquer dans l'intérieur des terres. En conséquence, Cama, que nous autorisâmes à faire ce que bon lui

semblerait à l'égard de notre nourriture, se hasarda sur la planche qui conduisait comme un pont de notre spéronare au bateau voisin, et, arrivé sur celui-ci, gagna de proche en proche le rivage. Un instant après, nous le vîmes reparaître, portant sur sa tête une corbeille pleine de poisson.

J'allai annoncer cette nouvelle à Jadin, qui, en pareille circonstance, levait toujours, au profit de ses natures mortes, une dîme sur notre provision. Cette fois surtout, j'avais aperçu de loin certains rougets gigantesques qui, convenablement placés sur une raie et à côté d'une dorade, devaient faire à merveille, comme opposition de couleur. Quelqu'envie qu'il eût de paresser une demi-heure encore, Jadin, dans la crainte que ses poissons ne lui échappassent, se hâta donc de passer un pantalon à pieds. Pendant qu'il accomplissait cette opération, je lui montrai de loin Cama qui, s'avançant avec sa corbeille, mettait déjà le pied sur la planche, quand tout à coup nous entendîmes un grand cri, et poisson, corbeille et cuisinier disparurent comme par une trappe. Le pied encore mal assuré du pauvre Cama lui avait manqué, et il était tombé dans la mer ; aussitôt, et par un mouvement plus rapide que la pensée, Piétro s'était élancé après lui.

Nous courûmes à l'endroit où l'accident venait d'arriver, lorsqu'à notre grand étonnement nous vîmes Piétro qui, au lieu de s'occuper de Cama, repêchait avec grand soin les poissons et les remettait les uns après les autres dans la corbeille qui flottait sur l'eau : l'idée ne lui était pas venue un seul instant que Cama ne savait pas nager ; en conséquence, ne doutant pas qu'il ne se tirât d'affaire tout seul, il ne s'occupait que de la friture, dont la perte d'ailleurs lui paraissait peut être beaucoup plus déplorable que celle du cuisinier.

En ce moment nous vîmes surgir, à quelques pas du bâtiment, le pauvre Cama, non point en homme qui fait sa brassée ou qui tire sa marinière, mais en noyé qui bat l'eau de ses deux mains, et qui la rejette déjà par le nez et par la bouche. Le temps était précieux : il n'avait fait que paraître et disparaître. Nous jetâmes bas nos habits pour nous élancer après lui, mais, avant que nous fussions à la fin de la besogne, Philippe sauta par-dessus bord avec sa chemise et son pantalon, donnant une tête juste à l'endroit où Cama venait de s'enfoncer, et, quatre

ou cinq secondes après, il reparut, tenant son homme par le collet de sa veste blanche. Nous voulûmes lui jeter une corde, mais il fit dédaigneusement signe qu'il n'en avait pas besoin, et, poussant Cama vers l'échelle, il parvint à lui mettre un des échelons entre les mains; Cama s'y cramponna en véritable noyé, et d'un seul bond, par un effort inouï, il se trouva sur le pont. Tout cela s'était fait si rapidement qu'il n'avait pas eu le temps de perdre connaissance, mais il avait avalé deux ou trois pintes d'eau, qu'il s'occupa immédiatement de rendre à la mer. Comme il faisait, au reste, une chaleur étouffante, le bain n'eut d'autre suite que la petite évacuation que nous avons mentionnée, laquelle même, au dire de tout l'équipage, ne pouvait être que très profitable à la santé de Cama.

Le capitaine avait rempli les formalités voulues, nos passeports étaient déposés à la police, rien ne s'opposait donc à ce que nous fissions l'excursion projetée; en conséquence, nous nous aventurâmes sur le pont tremblant qui avait failli être si fatal à Cama, et, plus heureux que lui, nous gagnâmes le bord sans accident.

A peine avions-nous mis pied à terre qu'un homme qui nous observait depuis plus d'une heure s'avança vers nous et s'offrit d'être notre cicerone. Trois ou quatre autres individus qui s'étaient approchés, sans doute dans la même intention, n'essayèrent pas même de soutenir la concurrence, en lui voyant tirer de sa poche une médaille qu'il nous présenta. Cette médaille portait d'un côté les armes d'Agrigente, qui sont trois géants chargés chacun d'une tour avec cette devise : *Signat Agrigentum mirabilis aula gigantum*, et de l'autre le nom d'Antonio Ciotta. En effet, il signor Antonio Ciotta était le cicérone officiel de l'endroit, et il commença immédiatement son entrée en fonctions en marchant devant nous et en nous invitant à le suivre.

Girgenti est située à cinq milles à peu près de la côte; on s'y rend par une montée assez rapide, qui élève d'abord le voyageur à un millier de pieds au-dessus de la mer. Tout le long de la route nous rencontrions des mulets chargés de ce soufre qui devait, quelques années après, amener entre Naples et l'Angleterre ce fameux procès dans lequel le roi des Français fut choisi pour arbitre. Le chemin se ressentait au reste du commerce dont

il était l'artère. Comme les sacs qui contenaient la marchandise n'étaient point si bien fermés qu'il ne s'échappât de temps en temps quelque parcelle de leur contenu, la route, à la longue, s'était couverte d'une couche de soufre qui, dans quelques endroits, avait jusqu'à trois ou quatre pouces d'épaisseur. Quant aux muletiers qui accompagnaient les sacs, ils étaient parfaitement jaunes, depuis les pieds jusqu'à la tête, ce qui leur donnait un des aspects les plus étranges qui se puissent voir.

Nous n'étions point encore entrés dans la ville que nous savions déjà que penser de l'épithète que, dans leur emphatique orgueil, les Siciliens ont ajoutée à son nom. En effet, Girgenti la magnifique n'est qu'un sale amas de maisons bâties en pierres rougeâtres, avec des rues étroites où il est impossible d'aller en voiture, et qui communiquent les unes aux autres par des espèces d'escaliers dont, sous peine des plus graves désagréments, il est absolument nécessaire de toujours tenir le milieu. Comme il était évident que le reste de la journée ne suffirait pas à la visite des ruines, nous nous mîmes en quête d'une auberge où passer la nuit. Malheureusement une auberge n'était pas chose facile à découvrir, à Girgenti la magnifique. Notre ami Ciotta nous conduisit dans deux bouges qui se donnaient insolemment ce nom; mais, après une longue conversation avec l'hôte de l'un et l'hôtesse de l'autre, nous découvrîmes qu'à la rigueur nous trouverions à nous nourrir un peu, mais pas du tout à nous coucher. Enfin, une troisième hôtellerie remplit les deux conditions réclamées par nous à la grande stupéfaction des Agrigentins, qui ne comprenaient rien à une pareille exigence. Nous nous hâtames en conséquence d'arrêter la chambre et les deux grabats qui la meublaient, et, après avoir commandé notre dîner pour six heures du soir, nous secouâmes les puces dont nos pantalons étaient couverts, et nous nous mîmes en chemin pour visiter les ruines de la ville de Cocalus.

Je dis Cocalus sur la foi de Diodore de Sicile : entendons-nous bien, car avec les savants ultramontains il faut mettre les points sur les *i*. Une erreur de date, une faute de typographie, ont de si graves inconvénients dans la patrie de Virgile et de Théocrite, qu'il faut y faire attention. Un pauvre voyageur inoffensif met sans penser à mal un *a* pour un *o* ou un 5 pour un 6 ; tout à coup il disparaît, on n'en entend plus parler ; la

famille s'inquiète, le gouvernement informe, et on le retrouve enseveli sous une masse d'in-folios, comme Tarpeïa sous les boucliers des Sabins. Si on l'en tire vivant, il se sauve à toutes jambes, et on ne l'y reprend plus ; mais pour le plus souvent il est mort, à moins que, comme Encelade, il ne soit de force à secouer l'Etna. Je dis donc Cocalus comme je dirais autre chose, sans la moindre prétention à faire autorité.

Cocalus régnait à Agrigente lorsque Dédale vint s'y réfugier avec tous les trésors qu'il emportait de Crète. Ces trésors étaient si considérables que le célèbre architecte demanda à son hôte la permission de bâtir un palais pour les y renfermer. Cocalus, qui avait de la terre de reste, lui dit de choisir l'endroit qui lui conviendrait le mieux, et de faire sur cet endroit ce que bon lui semblerait. L'auteur du labyrinthe choisit un rocher escarpé, accessible sur un seul point, et encore fortifia-t-il ce point de telle façon que quatre hommes suffisaient pour le défendre contre une armée.

Ceci se passait quelques années avant la guerre de Troie. Mais, comme ces ruisseaux qui s'enfoncent sous terre en sortant de leur source pour reparaître fleuves quelques lieues plus loin, la ville naissante disparaît pendant deux ou trois siècles dans l'obscurité des temps, pour briller dans les vers de Pindare sous le nom de reine des cités. Alors, si l'on en croit Diogène de Laerce, sa population était de huit cent mille ames, et si l'on s'en rapporte à Empédocle, cette population, entre autres défauts, portait ceux de la gourmandise et de l'orgeuil si loin, qu'elle mangeait, disait-il, comme si elle devait mourir le lendemain, et qu'elle bâtissait comme si elle devait vivre toujours. Aussi, comme Empédocle était un philosophe, c'est-à-dire un personnage probablement fort insociable, il quitta cette ville de cuisiniers et de maçons pour aller s'installer sur le mont Etna, où il vécut de racines, dans une petite tour qu'il se bâtit lui-même. On sait qu'un beau matin, dégoûté sans doute de cette nouvelle résidence comme il l'avait été de l'ancienne, il disparut tout à coup, et qu'on ne retrouva de lui que sa pantoufle.

Une centaine d'années auparavant, comme chacun sait, Phalaris, chargé par ses concitoyens de la construction du temple de Jupiter Polien, avait profité des sommes énormes mises à sa disposition pour réunir une petite armée et surprendre les Agri-

gentins. Ce projet liberticide, exécuté avec succès pendant la célébration des fêtes de Cérès, mit les Agrigentins au désespoir. Aussi firent-ils quelques tentatives pour se délivrer de leur tyran. Mais celui-ci, qui était homme d'imagination, commanda à un artiste de l'époque un taureau d'airain deux fois grand comme nature, et dont la partie postérieure devait s'ouvrir à l'aide d'une clef. Au bout de trois mois le taureau fut fini ; au bout de quatre une révolte éclata. Phalaris fit arrêter les chefs, ordonna d'amasser une grande quantité de bois sec entre les jambes du taureau, y fit mettre le feu, et, lorsqu'il fut rouge, on ouvrit le monstre et on y enfourna les rebelles. Comme il avait eu le soin d'ordonner que la gueule du taureau fût tenue ouverte, le peuple, qui assistait à l'exécution, put entendre par cette issue les cris que poussaient les patients, et qui semblaient les mugissements du taureau lui-même. Ce genre d'exécution, renouvelé cinq ou six fois dans l'espace de dix-huit mois, eut un résultat des plus satisfaisants. Bientôt les révoltes devinrent de plus en plus rares ; enfin, elles cessèrent tout à fait, et Phalaris régna, grâce à son ingénieuse invention, tranquille et respecté pendant l'espace de trente-un ans. Après sa mort, quelques critiques, jaloux de sa gloire, dirent bien que son taureau d'airaîn n'était qu'une contre-façon du cheval de bois, mais il n'en est pas moins vrai que, malgré cette accusation, qui au fond ne manquait peut-être pas de quelque vérité, la gloire de l'invention finit par lui en rester tout entière.

L'époque qui suivit le règne de Phalaris fut l'ère brillante des Agrigentins. C'était à qui parmi eux ferait assaut de luxe et de magnificence. Un simple particulier, nommé Exenetus, vainqueur aux jeux, rentra dans la ville suivi de trois cents chars, traînés chacun par deux chevaux blancs élevés dans ses écuries et nourris dans ses pâturages. Un autre, nommé Gellias, avait des domestiques stationnant à chaque porte de la ville, et dont la mission était d'amener tous les voyageurs qui passaient par Agrigente dans son palais où les attendait une splendide hospitalité. Cinq cents cavaliers de Gela, ayant traversé Agrigente dans le mois de janvier, et ayant été amenés à Gellias par ses domestiques, furent logés et nourris par lui pendant trois jours, et reçurent au moment de leur départ chacun un magnifique manteau. Gellias était en outre, s'il faut en croire la tradition,

un homme de beaucoup d'esprit, ce qui, on le comprend bien, ne gâtait rien à l'hospitalité qu'on recevait chez lui. Aussi les Agrigentins, ayant eu quelques intérêts à régler avec la petite ville de Centuripa, le chargèrent de se rendre auprès d'eux et de terminer l'affaire. Gellias partit aussitôt et se présenta à l'assemblée des Centuripes. Mais comme, à ce qu'il parait, il était haut à peine de quatre pieds et demi, et en outre assez mal pris dans sa petite taille, des éclats de rire accueillirent son apparition, et un des assistants, plus impertinent que les autres, se chargea de lui demander, au nom de l'assemblée, si tous ses concitoyens lui ressemblaient. — Non pas, messieurs, répondit Gellias. Il y a même à Agrigente de fort beaux hommes : seulement on les réserve pour les grandes républiques et pour les villes illustres; aux petites villes et aux républiques de peu de considération, on leur envoie des hommes de ma taille. — Cette réponse abasourdit tellement les railleurs, que Gellias obtint de l'assemblée tout ce qu'il désirait, et eut la gloire de régler les intérêts d'Agrigente, au plus grand avantage de la chose publique.

Alexandre Dufaï.

(La suite à un prochain numéro.)

MÉLANGES.

M. DE LAMARTINE.

M. de Lamartine, dont le nom est *Prat,* nom qu'il a changé contre celui de sa mère, appartient à une petite famille de Bourgogne qui avait de l'aisance, des mœurs et de la considération.

Il était de cette génération qui arrivait à la virilité quand l'Empire mourait.

Muni d'un assez mince fond d'études et d'une bourse un peu flasque, M. de Lamartine vint flâner à Paris à la seconde restauration, avec un égal penchant pour toutes les carrières et sans goût bien décidé, mais cependant plein de répugnance pour le genre garde du corps qu'affectaient la plupart des jeunes gens de l'époque, heureux de traîner leurs sabres monarchiques sur les dalles du Palais-Royal.

Plus enclin aux rêveries de l'école des *Martyrs* et des *Réné,* passionné pour le style chevaleresque qui prenait pied déjà au nom des vielles croyances françaises et qui se manifestait au théâtre, dans les livres, dans les romances et la lithographie, il appartint tout de suite à cette coterie romantique qui chantait les manoirs, les castels, les pastourelles et les pages, restant néanmoins assez de ce monde et de son temps pour tenter quelquefois la poésie et la fortune du tapis vert avec et comme le mélancolique auteur d'*Adolphe*, Benjamin Constant.

Dans une petite société de la rue de la Planche, dont les membres les plus exaltés servaient la messe le matin avec M. le duc Mathieu de Montmorency, tels que MM. Rocher, de Broë,

Genoude ; M. de Lamartine laissait couler et exploiter sa causerie abondante et son riche enthousiasme.

Initié aux agapes littéraires et religieuses de l'Abbaye-aux-Bois, il menait une vie de combat entre les plaisirs du monde et l'ascétisme du confessionnal. Enfant du siècle qu'il était, sans croyance, et en cherchant une, éprouvant ces besoins d'une âme qui court après des sensations à défaut de principes ; plus poëte que chrétien, étourdi déjà par la lecture de Byron, esclave de sa propre imagination plus que de ses lectures, il avait les remords de saint Augustin sans en avoir encore la foi.

Cet état complexe, mais sincère, de l'âme et des idées, inspira les premières *Méditations*. En les expliquant, ce premier vagissement retentit loin et haut dans les générations contemporaines. C'était une pâture nouvelle et relevée par la magnificence des vers, offerte aux esprits que Châteaubriand, Mme de Staël et Marchangy avaient déjà remués avec leur prose sympathique. La Restauration, qui n'avait pu ramener les petits abbés, trouvait un poëte.

Homme, M. de Lamartine partageait les doutes, les hésitations, les demi-enthousiasmes de son époque ; poëte, il traduisait toutes les nuances de son cœur, et la situation de cette société qui cherchait à la fois une base pour s'asseoir et un écho pour gémir.

Le succès des *Méditations* fut immense dans le monde monastique et dans les autres mondes. Cette poésie, aussi correcte, aussi harmonieuse que celle de Delisle et des versificateurs qui finissaient, présentait cela de nouveau, qu'elle avait l'air de croire et de penser.

Dans ce premier moment de vogue, M. de Lamartine devint l'idole des salons élégants de Paris ; dans le faubourg Saint-Germain, on aurait voulu le confire et le croquer comme un bonbon béni. Ce qu'il reçut de lettres non anonymes des femmes à la mode ne peut pas se compter ; ses vers faisaient rage et passion ; on se disputait à qui lui serait sujet de méditation ; les plus modestes ne demandaient qu'une strophe pour en faire le roman doux et saint de leur vie.

Ce fut peut-être, alors, l'enivrement de succès de Paris qui conseilla une grande résolution et inspira de beaux vers à M. de Lamartine, quand il composa la méditation *Elvire*, qui

était à la fois un brillant morceau de poésie et un adieu.

Comme toutes les femmes de l'époque se sont inquiétées de savoir ce qu'était Elvire , et que la plupart l'ont ignoré, après tant d'années, il est sans danger de le leur dire :

Elvire était une voisine de campagne et d'enfance. Elvire aimait les ruisseaux, les prairies, les belles couleurs et les suaves parfums des champs. Elvire , vivant d'émotions naturelles, de sensations douces et poétiques, parlait avec son voisin le langage des pâquerettes, et exhalait pour lui son âme odorante comme le muguet. Singulier contraste ! cette femme, qui ne prenait que les fleurs pour confidentes de ses sentiments chastes et purs, touchait à une famille qui exerçait bravement, dans le pays, une de ces industries à qui la délicatesse des grandes villes ne permet de s'exercer que le soir, à partir de onze heures, et qui, par un raffinement récent et tout parisien, ne traverse plus nos rues qu'au galop de quatre chevaux de poste, pour épargner aux gens attardés ces longues traînées de parfum qui ne rappellent point l'Arabie heureuse.

Les œuvres de M. de Lamartine lui rapportèrent beaucoup d'argent avec beaucoup de gloire. Heureux et juste cumul qui ne se renouvellera plus pour personne, même pour lui.

Il y avait, alors, quelque chose qui n'existe plus, un commerce mort depuis, la librairie, qui payait bien et vivait mieux : la littérature n'était pas absorbée par les journaux, et l'on citait tels vers qui avaient rapporté chacun jusqu'à vingt-cinq louis d'or.

Riche déjà de sa plume, entouré d'une réputation immense et méritée, il reçut du parti qui l'avait si chaudement secondé les offres les plus brillantes et les plus stériles. Il choisit la diplomatie comme une carrière qui convenait à sa distinction naturelle, et lui promettait un grand et riche avenir matrimonial. Demandé par des héritières françaises, aimé de loin par des Allemandes et des Russes, poignardé d'amour en effigie par des Italiennes, adoré sous toutes les zones, dans tous les climats et par tous les teints, il accorda la préférence à une Anglaise qui avait de grandes propriétés dans les colonies non encore émancipées.

C'est en Italie que M. de Lamartine exerça plus particulièrement ses fonctions diplomatiques, à Turin, à Parme, à Flo-

rence; c'est là qu'il aimait à promener sa muse. Peu occupé encore de doctrines et d'études politiques, quoiqu'il eût voué à la Restauration toutes ses affections, embarassé du rôle supérieur qui l'attendait déjà, il fit un temps d'arrêt sur les échelons de sa fortune politique pour se livrer aux joies de la famille, à l'agrandissement de sa propriété, à la plantureuse existence de gentilhomme campagnard.

Dans son domaine de Saint-Point, il se donna tous les plaisirs du luxe et tous les loisirs de la pensée. A la manière des grands seigneurs anglais, il élevait des chevaux autour de son habitation, et propageait la race de ces levrettes d'origine grecque qui sont devenues célèbres sous le nom de *chiens Lamartine;* l'agriculture, le jardinage, le soin de son parc, lui prenaient le temps qu'il ne donnait pas aux beaux vers. Accessible à tous, même aux ennuyeux de province, il se laissa nommer de l'académie de Mâcon, non pas pour en être un membre honoraire et absent, mais pour assister aux séances et trinquer de discours avec les plus rustiques vignerons des rives de la Saône.

La révolution de juillet le surprit dans cette position, très-secondaire pour lui qui n'avait pas atteint l'âge d'être député, qui ne brillait pas d'un assez grand éclat de naissance pour être nommé pair d'emblée, qui avait plutôt pris ses grades dans le monde que dans les affaires.

Cependant, comme il n'avait que de l'affection pour les personnes, et point d'engagement avec les choses, comme il n'avait, en rien, participé aux dernières folies du gouvernement déchu, il fut de ceux qui crurent qu'un parti étroit doit peut-être se retirer devant le nombre de ses ennemis et de ses fautes, mais qu'une grande opinion ne peut ni s'expatrier, ni se mettre en révolte contre les décisions du sol. Il se sépara de ses anciennes amitiés, et pensa, dans sa bonne foi et son ignorance des hommes, qu'il pourrait substituer à l'ancien parti légitimiste un torysme rajeuni; enfin, que le moment était venu d'inventer le parti social.

Quand on le vit annoncer ces dispositions, son pays natal et d'autres localités voulurent l'avoir pour représentant; les électeurs de Saône-et-Loire le choisirent, ainsi que nous l'avons dit, comme une réparation littéraire des torts grammaticaux de M. de Rambuteau, qu'ils avaient nommé précédemment. Élu

par trois colléges différents, M. de Lamartine fit une belle, une solennelle entrée dans le parlement.

Son parti social, honnête chimère, espèce de bête de l'apocalypse composée de toutes sortes d'éléments, se recruta d'abord de quelques amis qui symphathisèrent quelque temps à la sensiblerie de ce nouveau chef, tels que MM. Sauzet, Terrebasse et quelques autres.

Par une inspiration de générosité qui compatissait aux douleurs des républicains et plus encore des Vendéens incarcérés, M. de Lamartine, dès ses premiers pas dans la politique, chanta les divines douceurs de l'amnistie.

Le parti gouvernemental, issu de Juillet, n'était pas encore divisé sur cette question de l'amnistie; M. Thiers et les hommes d'État, dont il s'est depuis séparé, battirent M. de Lamartine comme un enfant, comme un écolier diffus et sans méthode.

Néanmoins, ces premières défaites lui donnèrent force et courage. Sa parole prit du corps, et tout en renonçant à jouer de la lyre sur une tribune où l'on ne parle pas souvent français, il transporta ses nobles instincts et ses belles formes dans les questions les plus ardues et les plus plates, comme le sucre et la pêche de la morue.

Désespérant d'entraîner la Chambre dans son parti social, qui n'était qu'une rêverie personnelle, une de ces hypothèses creuses auxquelles les masses, toujours brutales dans leur logique, ne se rattachent jamais, il se laissa glisser du sommet de son nuage dans le prosaïque bon sens de la majorité; il prit terre et rejoignit les gros bataillons du parti conservateur au moment où d'autres le désertaient.

Aussi, quand au 15 avril la coalition se forma, quand tous les talents éclos du gouvernement de Juillet se déchaînèrent, M. Thiers en tête, contre le pouvoir, contre la royauté de leur choix, contre le système de leurs œuvres, et voulurent briser la machine confiée à d'autres bras, l'espoir de tenir tête à tant de célébrités, de faire la chouette à des joueurs si consommés, détermina M. de Lamartine; contre la quantité il mit comme enjeu sa qualité.

On sait le reste. A partir de ce jour, M. de Lamartine ne fut plus sans communication avec les hommes de ce temps-ci, avec les influences nouvelles; il s'était rapproché du *Journal*

des Débats et avait conquis un organe dans le journal *la Presse*, où il retrouvait aussi de poétiques et anciennes amitiés.

C'est alors, également, qu'il vint pour la première fois aux Tuileries, où ses visites lui valurent plus d'une offre de portefeuille, et où l'on gardait le souvenir d'anciens services rendus par la famille de l'orateur.

M. de Lamartine nourrit une honnête ambition. Il ne veut pas entrer comme appoint dans un cabinet, il ne consent à être ni un Girod (de l'Ain), ni un Gouin, ni un Gridaine, pour paperasser et grignotter de mauvais dîners, à être ce qu'on appelle une souscapacité, un porte-queue, un marmiton politique.

Comment expliquer cette puérile velléité de présidence de la Chambre qui l'a pris au commencement de la session?

On a dit que M. de Lamartine avait besoin de cette situation, qu'il n'est plus riche, que les affaires publiques ont desséché son talent littéraire et tari la source de sa fortune territoriale. Que M. de Lamartine laisse dire, et qu'il consente à apprendre de nous qu'avec sa valeur, tout vient à point à qui sait attendre, et que dans ce temps-ci le vrai moyen d'obtenir, c'est de refuser.

Le tort politique de M. de Lamartine est d'être resté poëte. Poëte quant à lui-même, poëte quant aux choses sérieuses : tout lui vient sous la forme de rime, le chagrin, les douleurs de famille, le plaisir, l'ambition, le pouvoir, il accompagne tout des mélodieux arpèges de sa harpe. Mais c'est un ruisseau qui murmure et qui n'a pas toujours de l'eau, une fontaine factice qui vide rapidement son réservoir de zinc.

Halte là ! car nous ne voulons pas donner raison à M. Thiers et aux avocats ; celui-là, journaliste fluide mais incontinent, ceux-ci, braillards intarissables, qui renouvelant la querelle de M. de Villèle à M. de Châteaubriand, ont poursuivi de leurs sarcasmes le beau langage de M. de Lamartine, font la guerre au bon français et traitent de visionnaire tout homme qui n'a pas la faculté de piler dans un mortier pendant trois heures d'horloge une fade bouillie d'arguments aplatis, d'effets vulgaires et de redites nauséabondes.

Nous voulons dire seulement que M. de Lamartine ne part jamais que d'un point peu défini, pour arriver à un point encore moins défini ; doué d'une haute raison, il ne tient pas le rai-

sonnement, ne voit pas la conclusion et ne suit pas de plan. Ce serait un excellent président de la Chambre ; ce sera toujours, mais selon l'occasion, un remarquable mais chanceux orateur ; ce serait un ministre vert-vert, corruptible par la louange, confit dans les douceurs ! Libéral sincère, il ne ferait rien de dictatorial, mais il périrait par les rêveries de l'âge d'or.

L'atmosphère des journaux lui plaît comme une espèce de tabagie d'éloges, dont le parfum narcotique lui procure des extases de vanité.

M. de Lamartine prépare ses discours, mais il trouve assez naturellement l'improvisation, parce qu'il se prépare même au coin du feu aux accidents oratoires ; esprit vaporeux, causeur, bon, facile, il mène la vie d'un premier homme, et ne s'est aperçu que trop tard qu'il n'avait plus d'argent.

Mais celui qui a perdu sa fortune si noblement, comme un vrai gentilhomme qu'il n'est pas, et comme un vrai poëte qu'il est, ne saura jamais se créer de ces ressources gouvernementales à l'aide desquelles les Antony politiques savent faire ou refaire leur fortune à droite ou à gauche.

M. de Lamartine est un homme mince, élancé, dont les gravures et les médaillons en plâtre ont traduit poétiquement un visage d'un agrément fort ordinaire. Ce visage n'est à dire vrai qu'un profil, ce qui dans le langage courant s'appelle, figure en lame de couteau.

Il n'y a rien de l'aigle dans son regard, il n'y en a un peu que dans son nez, qui retombe d'une façon assez heureusement corbine. Aucun orage n'a sillonné son front, aucune pensée n'a le don d'agiter son sourcil, ses cheveux ne sont pas taillés et tenus en forêt vierge. Sa barbe n'est pas un buisson où se cache une destinée incomprise. C'est un gentleman agréable, bien peigné, bien rasé, trop bien élevé pour appliquer sur sa personne une enseigne de poëte et pour chercher à paraître autre chose qu'un homme comme il faut.

Il est tellement de ce monde, qu'il se montre parfois railleur à l'excès, railleur froid et mystificateur excellent.

La flatterie qui conduit le plus sûrement à la porte de son estime et de son amitié, consiste à le comparer à Canning et à Châteaubriand.

M. de Lamartine partage ce goût de l'éloge, cette gourman-

dise du panégyrique, avec beaucoup d'illustrations de ce temps-ci ; avec Châteaubriand, avec M. Molé surtout, celui de nos homme d'État auquel il s'est le plus intimement frotté depuis la coalition; qu'il a fait académicien pendant la disgrâce, comme celui-ci le ferait ministre au premier retour de faveur.

Cette intimité politique, cette ressemblance morale du vieux chef du 15 avril et de son jeune et brillant lieutenant, leur ont fait appliquer cette variante du joli mot de Louis XIV, à propos de la liaison de Racine et de Cavois : M. Molé et M. de Lamartine sont faits l'un pour l'autre, car avec M. de Lamartine, M. Molé se croit orateur et homme de lettres, et avec M. Molé, M. Lamartine se croit grand seigneur et homme d'État.

ÉPITRE CHRÉTIENNE A UNE LORETTE.

Un de nos robins beaux esprits, ayant la manie de faire des vers, s'est trouvé, ces jours-ci, au dépourvu de lecteurs.

N'ayant plus un ami à ennuyer, il a pris revanche sur sa lorette. Le bourreau lui a adressé une épître incroyable, qu'on peut prendre, à la rigueur, pour un cantique de Saint-Sulpice. On y remarque notamment cette strophe chrétienne :

Jamais, ma souveraine,
D'autre foi que la tienne,
D'autre culte que toi.
J'aurai pour Dieu ta guise,
Ton boudoir pour église,
Et pour dogme ta foi.

A quoi, la lorette, qui n'a que du bon sens et un peu d'arithmétique, s'est contentée de répondre :

« Pour les frais du culte, s'il vous plaît ! »

LES ÉCRIVAINS ET LES GENS DE MÉTIER.

Le temps est loin de nous où l'esprit mourait de faim. Aujourd'hui, il peut mourir d'indigestion, pour peu que cela lui convienne.

Il est vrai que notre considération littéraire a eu un peu à souffrir de cet accroissement de bien-être. La société, à qui les gens de lettres ont pris son pain et son or, s'est cruellement vengée d'eux : elle les a appelés des ouvriers littéraires.

Et voici qu'à l'heure où nous sommes, on fait à tout propos une distinction peut flatteuse pour la république des plumes. On la divise :

En écrivains,

Et en gens de métier.

Les premiers font de l'art pour l'art, et sont tout au plus huit ou dix;

Les seconds battent monnaie et composent, assure-t-on, la très-immense majorité.

C'est surtout au théâtre que cette majorité se rencontre,

Mettant son Apollon aux gages du public.

Car la littérature dramatique est devenue, par le temps qui court, une excellente chose, celle qui rapporte le plus et qui coûte le moins. Là, tout est bénéfice, tout se paie au plus haut tarif, l'esprit que l'on n'a pas comme l'esprit que l'on pourrait avoir. Il n'est pas un chœur de sortie, pas un *pont-neuf,* pas un couplet de *facture* qui ne rapporte à son auteur plus que n'ont rapporté à Racine tous les vers d'*Athalie*.

On a notamment calculé que le morceau d'ensemble suivant avait produit un bénéfice net de 6,000 francs. Il s'agit d'une scène de reconnaissance; l'amoureux et la jeune première sont en présence. Au milieu se tient le père noble, qui a ménagé l'entrevue. Voici le dialogue chanté qui s'établit entre eux :

LA JEUNE FILLE, au vieillard.

Quel est donc ce jeune homme?
Dites-moi comment il se nomme,
Car je ne le connais pas.

A quoi le jeune homme répond :

Quelle est cette demoiselle ?
Dites-moi comment on l'appelle,
Car je ne la connais pas.

Et le tout se reprend en chœur, jusqu'à ce que le vieillard ait acquis la certitude que les deux interlocuteurs sont étrangers l'un à l'autre.

Ce curieux monument littéraire se trouve dans une pièce généralement estimée et jouée assez souvent encore sur un théâtre de vaudeville. C'est une des moindres débauches qu'ait produites l'école du métier.

— On a beaucoup parlé ces jours passés et l'on parle beaucoup encore des désastres essuyés par l'armée anglaise dans l'Afghanistan.

On plaint beaucoup ces régiments anglais qui n'ont pu se frayer un passage à travers leurs ennemis, et qui ont péri jusqu'au dernier.

Il est sûr que ces braves Afghans ont un singulier caractère, de ne pas vouloir se laisser soumettre et exploiter comme leurs voisins de l'autre côté de l'Indus. On ne conçoit pas, vraiment, que ces rustres emploient de pareils moyens pour se défendre, et qu'ils rendent coups pour coups d'une manière peu en harmonie avec les progrès de la civilisation.

On s'appitoie surtout, et avec raison, sur le sort des dames qui accompagnaient l'armée anglaise, et que les Afghans re-

tiennent en otages pour les échanger contre Dost-Mohammed, prisonnier des Anglais.

Ces dames sont employées, dit-on, à égrener du blé.

Nous craignons fort qu'on les emploie à des travaux plus pénibles, les Afghans étant tout aussi primitifs pour la galanterie que pour la manière de faire la guerre.

Si elles sont rendues, la reine Victoria pourra avoir bientôt une foule de petits sujets afghans dont il sera possible de former à loisir le caractère, sans le secours des armées ni du canon.

Les Anglais, qui se plaignent des procédés des Afghans, trouvent très-vertueux et très-humains ceux qu'ils emploient à l'égard de ces pauvres et bons Chinois, qui ne demandent pas autre chose que d'être laissés tranquilles dans leur Chine.

Il est juste de dire, pour l'excuse des Anglais, qu'ils veulent seulement imposer aux Chinois la civilisation et le poison, et que ceux-ci ne peuvent pas trouver une seule bonne raison à faire valoir pour refuser ces dons précieux.

Du reste, les Chinois résistent presque aussi heureusement avec leur immobilité que les Afghans avec leur énergie, et il se fait depuis quelque temps une grande consommation de soldats anglais.

Il serait curieux que les désastres de ceux-ci continuant avec les succès de leurs ennemis indiens et chinois, les opprimés d'hier devinssent les oppresseurs de demain, pour se livrer, à leur tour, à une sorte de traite des Anglais.

Les joncques chinoises seraient maîtresses de la mer, et on en verait beaucoup dans la Manche venir chercher, à quelque port non éloigné de Londres, des cargaisons de buveurs de *gin*, qu'on leur vendrait peu cher.

Après avoir été longtemps maltraitants, les Anglais seraient enfin, à leur tour, maltraités.

Et, bien entendu, l'empereur de la Chine ne laisserait pas vivre de société abolitioniste dans son empire.

— L'abolitionisme cosmopolite, repoussé de l'hôtel de ville et de la salle Musard, ne s'est pas tenu pour battu.

Nos négrophiles français, nos Isambert, nos Rémusat et autres industriels en humanité, ont voulu faire une politesse aux Anglais, aux Suisses, aux Russes, aux Hambourgeois et autres flâneurs accourus ici sous prétexte de faire marcher la question.

La question n'a pas marché, mais elle a mangé.

Une question qui vient de si loin a besoin de prendre quelque chose, et l'on s'est dit, entre Français, Anglais, Allemands et Prussiens :

Nous quitterons-nous sans boire?
Nous quitterons-nous
Sans boire un coup?

C'est d'ailleurs ainsi que procèdent toutes les grandes questions sociales ou politiques; leur dernier mot est une carte de dîner.

M. Lemardelay est un gros restaurateur joufflu, rosé, comme l'était Rossini, et dont les salons, favorables à la discussion, servent toujours de dernier refuge aux opinions persécutées. Là, le potage est dissertateur, la poire patriotique, et le fromage humanitaire. Ce qui fait qu'un jour les mémoires et les cartes de Lemardelay seront choses curieuses à publier : ce sera l'histoire politique et alimentaire des partis.

Les protecteurs du Congo ont donc cru devoir casser une croûte chez Lemardelay. Le matin, dans une réunion où l'on n'avait rien mangé, V. Broglie, le bon blanc, s'était donné le plaisir creux de pérorer sur l'émancipation, et ceci ne coûte rien à V. Broglie, qui se *déducaille* en théorie quand il s'agit de nègres.

Mais le soir, au banquet, M. le duc de Broglie, qui a peu de goût pour le frottement populaire, et qui se maintient le plus duc de tous les ducs, M. le duc de Broglie brillait par l'absence de son couvert.

V. Broglie parle,

Le duc de Broglie ne dîne pas.

Le banquet était présidé par M. Passy.

Quel étrange banquet!

Prenez un grand sac : insérez-y des chats, des jeunes chiens, des perroquets, des aigles, tous les animaux qui poussent les cris les plus discordants et les plus dissemblables; ce charivari vous donnera une pâle idée des charabias qui se sont échangés dans cette réunion négrophile.

Sur les soixante convives, quatre seulement savaient l'anglais.

Partant de ce point, un M. Stroble, abolitioniste de la Grande-Bretagne, a prononcé dans sa langue maternelle un discours énorme. C'était une pièce de résistance, un roostbeef humanitaire à étouffer.

Ce M. Stroble est un de ces abolitionistes qui poursuivent l'esclavage noir dans les colonies françaises, sans s'inquiéter de l'esclavage blanc qui se pratique en Russie, et de tous les esclavages établis dans les possessions anglaises.

A. M. Stroble, qui parlait anglais, a succédé un quaker, le célèbre Forster.

Celui-ci était venu en France au mois de juin; depuis lors il a appris ce qu'il croît être le français, et c'est dans l'idiome le plus étrange, et pour flatter ses honorables hôtes, qu'il a péroré longtemps.

Tout ce que le théâtre a produit de plus burlesque en fait de coq-à-l'âne anglais, ne peut donner une idée de ces gloussements inarticulés et gutturaux, de ces phrases commencées par des *oh!* et finies par des *yes*.

Pour répondre à cette gracieuse galanterie, M. Isambert se préparait à répondre dans son français d'avocat et avec ses inspirations de liseur de lettres; mais ses voisins l'ont constamment ramené sur sa chaise, craignant sans doute que ses antécédents ne jetassent un reflet désagréable sur la cause de l'abolition, qui doit rester d'un noir pur et sans tache.

L'incident le plus comique de cette séance est assurément la querelle sérieuse de M. Barrot, qui se trouvait là, lui aussi, et de M. de Lamartine, qui ne voit dans tout cela qu'une espèce de poésie chrétienne, sans songer au côté social de la question.

Il s'agissait du droit de visite, de ce droit qui a soulevé tous

les bons esprits français. M. de Lamartine a dit que rien n'importe, pourvu qu'on arrive à l'abolition de la traite, que tous les moyens sont bons, même les moyens anglais, même le droit de visite.

Oh ! là, là ! un instant ! s'est écrié M. Barrot ; je n'en veux pas. Vous m'avez fait manger de l'abolition avec des Anglais et autres, à la bonne heure ! S'il faut pousser la chose plus loin je ne suis plus des vôtres ; en fait de visite, je n'admets que celle dont ces messieurs nous ont honorés. Ils sont venus, ils sont repus, qu'ils partent, tout est dit. Quand nous irons chez eux, les Allemands nous rendront cela en choucroute, les Suisses en laitage, les Anglais en pommes de terre ; mais la mer est à tout le monde.

Cette querelle a été servie au dessert.

— La mendicité est un délit.

Qui peut cependant faire un pas dans Paris sans avoir les jambes empêtrées de petits Savoyards qui vous demandent l'aumône au nom d'une marmotte empaillée ou d'une vielle vide ?

Qui ne connaît la mère de famille aux enfants de carton ?

Qui n'a été importuné dans les quartiers isolés, comme la rue Saint-Lazare et autres, par le faux marin de Terre-Neuve, qui prétend avoir laissé sa jambe gauche dans la gueule d'un requin ?

Qui n'a rencontré ces bandes d'Alsaciens d'un blond filasse, qui miaulent du patois choucroute pour attendrir les passants?

Mais, c'est surtout aux environs de Paris que le métier des truands a vraiment la consistance d'une industrie. Dans tous les villages voisins, le meilleur état est de n'en pas avoir, et c'est à qui n'aura pas le sou pour trouver le moyen de bien vivre.

Le passage des voitures de poste et des diligences fournit des rentrées de capitaux très-sûres et très-régulières.

Un pauvre habile, et qui met de l'ordre dans ses affaires,

établit sa moyenne, sait, bon an mal an, ce que doit rapporter son entreprise, et règle là-dessus ses dépenses de maison et de luxe.

Les montées que les chevaux ne peuvent gravir qu'au pas sont considérées comme les meilleurs emplacements, parce qu'on a tout le temps de crier, de pleurer aux oreilles du voyageur, et de lui arracher la compassion et ses gros sous.

Les pauvres se disputent les montées, comme les marchands de vin les coins de rues.

Mais l'ancienneté de la possession constitue un droit, et l'on ne voit jamais un pauvre ou ses associés troublés dans la perception d'une montée par des usurpateurs jaloux.

Il y a le code et la justice des pauvres. Entre autres montées, on cite comme une des plus fructueuses la montée d'Arpajon.

Un pauvre y a ramassé 30,000 francs d'économie en dix ans.

Et, en mariant sa fille à un jeune pauvre qu'elle aimait, il lui donna en dot cette montée, estimée 6000 francs dans tout le pays.

M. le curé de Montmartre veut construire un calvaire sur les buttes de sa localité.

Il n'a pas recours aux troncs, aux quêtes, aux souscriptions, aux dons volontaires : il organise une loterie de trois mille billets à 1 fr.

Il n'y avait que notre époque, époque de réformes sociales, de remaniements sociaux, pour sanctifier les jeux de hasard.

—Les députés espagnols, qui bavardent déjà comme de vrais députés français, et qui mettent deux mois à discuter leur adresse au régent, jaloux de notre palais Bourbon maintenant

qu'ils ne le sont plus de nos avocats, viennent de voter quatre millions de réaux pour la construction d'un palais destiné à leurs séances.

Vu l'état de détresse permanente où se trouve le gouvernement espagnol, nous aurions mieux aimé voir voter cette somme pour un tout autre usage.

Mais la gloriole parlementaire a envahi les Espagnes, qui s'inquièteront peu de mourir de faim, si elles ont un beau palais de marbre et d'or pour *los disputados*.

— L'orgueil national, qui fait faire souvent de grandes choses, fait commettre en revanche de splendides bêtises et de fantastiques absurdités.

Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Il y a quelques jours, dans une séance du parlement anglais, l'amiral Napier ayant à parler de la marine française, reconnaissait qu'elle avait fait de grands progrès depuis nos dernières guerres, qu'elle avait actuellement de bons équipages et d'habiles officiers, et qu'au moment du siége de Saint-Jean d'Acre notre flotte aurait très-bien pu couler la flotte anglaise, qui n'était pas en état de soutenir le combat.

Sur ce propos, les vieux Anglais de s'écrier au sacrilége, et de pousser d'effroyables cris d'indignation. Un certain orateur, très-peu marin de son état, a en quelque sorte rappelé l'amiral à l'ordre, et lui a gravement expliqué que les Anglais ne pouvaient pas être battus par les Français.

L'amiral Napier avait beau dire à ces respectables ganaches : « Mais, Messieurs, je vous assure que les Français ont d'excellents boulets et une poudre qui porte assez bien ; leurs canons ne ratent pas absolument à chaque coup, et leurs pointeurs ne s'acquittent pas mal de leur besogne. »

Les clameurs s'élevaient de nouveau, et la vieille Angleterre reniait son enfant égaré.

L'amiral avait beau reprendre : « Messieurs, je puis vous garantir que, dans l'Inde, un vaisseau français a fort bien

battu le vaisseau sur lequel j'étais; notre grand mât fut cassé et mon bras aussi. Messieurs, sur ma parole, vous pouvez m'en croire, la chose est arrivée ainsi que je vous la dis. »

Nouvelles clameurs, nouveaux cris de rage.

Albion ne veut pas avouer ses défaites ni même convenir qu'elle en puisse éprouver.

C'est ainsi qu'en France nous avons bon nombre de gens prêts à soutenir :

Que les Anglais ne nous ont jamais battus;

Que le mot *impossible* n'est pas français;

Que le Français est invincible,

Et que nous avons gagné la bataille de Waterloo.

— Le marquis de Hertford vient de mourir à Londres.

Ses fils, tous deux hommes distingués, habitent Paris.

L'un est lord Yarmouth, qui serait le plus spirituel des Parisiens, s'il n'était pas le plus spirituel des Anglais.

L'autre, lord Henri Seymour, le régénérateur des courses en France, et qui rend de si grands services à l'amélioration de nos races de chevaux.

Le marquis leur père a fait un testament dont les dispositions étranges ont été connues ces jours derniers.

Entre autre legs, lord Hertford a laissé d'abord à son valet de chambre 30,000 francs de rente.

A la fille de lady Straughan, mariée au comte Zicchi, Hongrois, 500,000 francs de rente.

A la femme de chambre de lady Straughan, 150,000 francs de rente.

A plusieurs autres personnes, des sommes considérables; à lord Yarmouth, toutes les propriétés immobilières substituées, qui ne peuvent être dénaturées ni enlevées à l'aîné de la famille.

Enfin, à lord Henry Seymour, un sheling.

LA ROCOCOMANIE.

Le bric-à-brac n'est pas encore tombé dans le discrédit.

Il reste encore des gobe-mouches qui croient posséder le bureau de travail de M. de Maurepas, s'asseoir sur un sofa témoin des entretiens galants de Louis XV, et quelques demoiselles de mauvaise vie sont toutes fières de se rincer le muffle dans une cuvette où la Dubarri baignait ses joues, honorées de baisers royaux.

Après le vin de Champagne, qui se fabrique avec de la fleur de sureau et de l'acide carbonique,

Après la beauté des femmes de théâtre, beauté qui se fait avec des petits pots et de la crinoline,

Après l'éloquence parlementaire, qui se prépare avec des lambeaux de journaux et des rubriques de palais,

Il n'y a pas de commerce où la tricherie se pratique d'une manière plus sûre et plus adroite.

Le bahut apocryphe se confectionne par milliers dans le faubourg Saint-Antoine; tous les tourneurs de chaises font des pieds torses pour des tables d'Henri IV; des rapins sculpteurs font du Jean Goujon par pacotille.

Il est impossible de manger, de boire, de s'asseoir, de vivre, enfin, dans autre chose que de l'Histoire de France en bois, en porcelaine et en verre.

Ce goût a gagné toutes les classes. Parti des ateliers de peintres fureteurs et antiquaires, il est descendu chez les gens du monde, chez les femmes qui ont ruiné leurs maris et leurs amants en pâte dure, en pâte molle, en craquelé, en Coromandel, en biscuit, en céladon, en burgau, en marcassite, en jargon, en faënza, en damas, en brocatelle et autres drogues puantes ou cassées, s'il y en a d'oubliées dans cette nomenclature.

Puis, de degré en degré, le *rococo* est encore descendu plus bas. Il a orné des arrière-boutiques, des chambres de commis, et ne s'arrêtera plus.

Il faut cependant bien se faire une raison et une question.

A moins de supposer qu'il y a une France souterraine ou

aérienne où tous les mobiliers de la monarchie se sont conservés à l'abri des vers et des papillons, est-il possible qu'en dix ans toute la France moderne se soit trouvée remeublée, comme par enchantement, avec des objets venant de nos aïeux?

Il y a là-dessous une fraude dont le secret mérite d'être connu.

Les marchands de bric-à-brac ne se bornent pas à exposer à la curiosité des amateurs des monceaux de vieilleries.

L'antiquaire pur aime mieux ce qu'il appelle *déterrer une vieille chose* que de l'acheter dans une boutique, comme peut le faire la première personne venue, atteinte du goût moyen âge.

Voici ce qui se pratique :

Les objets rococo une fois fabriqués, on les disperse, on les place en dépôt chez de pauvres gens, et principalement chez les portiers, dont le mobilier est le plus exposé à la vue des allant et des venant. Les objets leur sont confiés avec la manière de s'en servir.

Un monsieur passe devant une loge de portier ; ses yeux sont frappés de la beauté d'une pendule Louis XIV, dont ce brave homme a orné sa cheminée.

Il fait sur cette trouvaille des questions auxquelles le portier répond les hâbleries les plus excentriques. C'est une pendule qui lui vient de son père, qui la tenait d'un marquis qui la lui donna avant de monter sur l'échafaud. Il ne sait pas ce qu'elle vaut, mais il a toujours entendu dire qu'elle avait coûté 1500 fr. dans le temps.

L'antiquaire n'y tient pas. Il brûle d'abuser de l'ignorance du portier, et lui donne avec feu 1000 fr. d'une drogue qui en vaut 200.

L'antiquaire voyageur, le touriste érudit, ne sont pas moins attrapés.

Ils courent les fermes, les villages, entrent dans les maisons de paysans, toujours préoccupés de moyen âge et de renaissance, achetant des bahuts bretons, les crédences normandes qu'ils prennent pour des trésors héréditaires, et remportent fièrement à Paris des objets qui en viennent, qui y ont été fabriqués, et déposés en province pour y prendre le parfum de la vétusté et le crédit de l'histoire.

Moyennant une légère remise, tous les paysans se chargent,

pour le compte des marchands de Paris, de débiter ainsi leurs vieilleries.

Pour s'adresser, non-seulement à la *rococomanie,* mais encore à la cupidité, ces susdits marchands ont en outre imaginé de répandre souvent dans les journaux des histoires de gens qui, en brisant un vieux meuble, trouvent derrière les tiroirs des paquets de pièces d'or à l'effigie de Henri III.

Et cette circonstance imprime une nouvelle fureur à la recherche des bahuts. Il n'est personne qui n'espère acheter trop bon marché une chose de grand prix, et par-dessus le marché dépouiller un pauvre diable d'un trésor qui lui appartiendrait.

Ce qui offre de l'analogie avec le vol à l'américaine, qui attrape celui qui cherchait une dupe.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

